ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BUFFON.

TOME XXV.

OISEAUX.

VII.

PARIS. — IMPRIMERIE D'AD. MOESSARD, RUE DE FURSTEMBERG, N° 8 BIS.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BUFFON

AUGMENTÉES

PAR M. F. CUVIER,

MEMBRE DE L'INSTITUT,
(Académie des Sciences)

DE DEUX VOLUMES

supplémentaires

OFFRANT LA DESCRIPTION DES MAMMIFÈRES ET DES OISEAUX LES PLUS REMARQUABLES DÉCOUVERTS JUSQU'A CE JOUR,

ET ACCOMPAGNÉES

D'UN BEAU PORTRAIT DE BUFFON ET DE 700 FIGURES, EXÉCUTÉS SUR ACIER POUR CETTE ÉDITION PAR LES MEILLEURS ARTISTES.

A PARIS,

CHEZ F. D. PILLOT, ÉDITEUR,

RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 49.

1831.

3237

OISEAUX.

VII.

LES PICS[1].

Les animaux qui vivent des fruits de la terre sont les seuls qui entrent en société; l'abondance est la base de l'instinct social, de cette douceur de mœurs et de cette vie paisible qui n'appartient qu'à ceux qui n'ont aucun motif de se rien disputer : ils jouissent sans trouble du riche fonds de substance qui les environne; et, dans ce grand banquet de la nature, l'abondance du lendemain est égale à la profusion de la veille. Les autres animaux, sans cesse occupés à pourchasser une proie qui les fuit toujours, pressés par le besoin, retenus par le danger, sans provision, sans moyens que dans leur industrie, sans aucune ressource que leur activité, ont à peine le temps de se pourvoir, et n'ont guère celui d'aimer. Telle est la condition de tous les oiseaux chasseurs; et, à l'exception de quelques lâches qui s'acharnent sur une proie morte, et s'attroupent plutôt en brigands qu'ils ne se rassemblent en amis, tous les autres se tiennent isolés et vivent solitaires : chacun est tout entier à soi; nul n'a de biens ni de sentiments à partager.

Et de tous les animaux que la nature force à vivre de la grande ou de la petite chasse, il n'en est aucun dont elle ait rendu la vie plus laborieuse, plus dure, que celle du pic : elle l'a condamné au travail, et,

1. Le pic, en général, se nomme en latin, *picus;* dans Pline, *picus arborarius* (le nom de *picus martius* appartient exclusivement au pic vert); en italien, *picco, picchio;* en allemand, *specht;* en anglois, *wood-pecker.*

pour ainsi dire, à la galère perpétuelle, tandis que les autres ont pour moyens la course, le vol, l'embuscade, l'attaque : exercices libres où le courage et l'adresse prévalent. Le pic, assujetti à une tâche pénible, ne peut trouver sa nourriture qu'en perçant les écorces et la fibre dure des arbres qui la recèlent; occupé sans relâche à ce travail de nécessité, il ne connoît ni délassement ni repos; souvent même il dort et passe la nuit dans l'attitude contrainte de la besogne du jour : il ne partage pas les doux ébats des autres habitants de l'air; il n'entre point dans leurs concerts, et n'a que des cris sauvages dont l'accent plaintif, en troublant le silence des bois, semble exprimer ses efforts et sa peine. Ses mouvements sont brusques; il a l'air inquiet, les traits et la physionomie rudes, le naturel sauvage et farouche : il fuit toute société, même celle de son semblable; et quand le besoin physique de l'amour le force à rechercher une compagne, c'est sans aucune des grâces dont ce sentiment anime les mouvements de tous les êtres qui l'éprouvent avec un cœur sensible.

Tel est l'instinct étroit et grossier d'un oiseau borné à une vie triste et chétive. Il a reçu de la nature des organes et des instruments appropriés à cette destinée, ou plutôt il tient cette destinée même des organes avec lesquels il est né. Quatre doigts épais, nerveux, tournés deux en avant, deux en arrière, celui qui représente l'ergot étant le plus allongé et même le plus robuste, tous armés de gros ongles arqués, implantés sur un pied très court et puissamment musclé, lui servent à s'attacher fortement et grimper en tous sens autour du tronc des arbres. Son bec tran-

chant, droit, en forme de coin, carré à sa base, cannelé dans sa longueur, aplati et taillé verticalement à sa pointe comme un ciseau, est l'instrument avec lequel il perce l'écorce et entame profondément le bois des arbres où les insectes ont déposé leurs œufs : ce bec, d'une substance solide et dure, sort d'un crâne épais. De forts muscles dans un cou raccourci portent et dirigent les coups réitérés que le pic frappe incessamment pour percer le bois et s'ouvrir un accès jusqu'au cœur des arbres : il y darde une longue langue effilée, arrondie, semblable à un ver de terre, armée d'une pointe dure, osseuse, comme d'un aiguillon, dont il perce dans leurs trous les vers, qui sont sa seule nourriture. Sa queue, composée de dix pennes roides, fléchies en dedans, tronquées à la pointe, garnies de soies rudes, lui sert de point d'appui dans l'attitude souvent renversée qu'il est forcé de prendre pour grimper et frapper avec avantage. Il niche dans les cavités qu'il a en partie creusées lui-même; et c'est du sein des arbres que sort cette progéniture qui, quoique ailée, est néanmoins destinée à ramper alentour, à y rentrer de nouveau pour se reproduire, et à ne s'en séparer jamais.

Le genre du pic est très nombreux en espèces qui varient pour les couleurs, et diffèrent par la grandeur. Les plus grands pics sont de la taille de la corneille, et les plus petits de celle de la mésange; mais chaque espèce en particulier paroît peu nombreuse en individus, ainsi qu'il en doit être de tous les êtres dont la vie peu aisée diminue la multiplication. Cependant la nature a placé des pics dans toutes les contrées où elle a produit des arbres, et en plus grande quantité dans

les climats plus chauds. Sur douze espèces que nous connoissons en Europe et dans le nord de l'un et de l'autre continent, nous en compterons vingt-sept dans les régions chaudes de l'Amérique, de l'Afrique, et de l'Asie. Ainsi, malgré les réductions que nous avons dû faire aux espèces trop multipliées par les nomenclateurs, nous en aurons en total trente-neuf, dont seize n'étoient pas connues des naturalistes avant nous, et nous observerons qu'en général tous les pics de l'un et de l'autre continent diffèrent des autres oiseaux par la forme des plumes de la queue, qui sont toutes terminées en pointes plus ou moins aiguës.

Les trois espèces de pics connues en Europe sont *le pic vert*, *le pic noir*, et *l'épeiche* ou *pic varié*, et ces trois espèces, qui sont presque isolées et sans variétés dans nos climats, semblent s'être échappées chacune de leur famille, dont les espèces sont nombreuses dans les climats chauds des deux continents. Nous réunirons donc à la suite de chacune de ces trois espèces d'Europe tous les pics étrangers qui peuvent y avoir rapport.

LE PIC VERT[1].

Picus viridis.

Le pic vert est le plus connu des pics, et le plus commun dans nos bois. Il arrive au printemps, et fait

1. En latin, *picus martius*; en italien, *pico verde*, *picozo*; en allemand, *grun-specht*; en anglois, *green-wood pecker*, *green-wood spise*,

retentir les forêts de ses cris aigus et durs, *tiacacan, tiacacan,* que l'on entend de loin, et qu'il jette surtout en volant par élans et par bonds. Il plonge, se relève et trace en l'air des arcs ondulés, ce qui n'empêche pas qu'il ne s'y soutienne assez long-temps; et quoiqu'il ne s'élève qu'à une petite hauteur, il franchit d'assez grands intervalles de terres découvertes pour passer d'une forêt à l'autre. Dans le temps de la pariade, il a, de plus que son cri ordinaire, un appel d'amour qui ressemble, en quelque manière, à un éclat de rire bruyant et continu, *tio, tio, tio, tio, tio,* répété jusqu'à trente et quarante fois de suite[1].

Le pic vert, n° 371, se tient à terre plus souvent que les autres pics, surtout près des fourmilières, où l'on est assez sûr de le trouver, et même de le prendre avec des lacets. Il attend les fourmis au passage, couchant sa longue langue dans le petit sentier qu'elles ont coutume de tracer et de suivre à la file; et lorsqu'il sent sa langue couverte de ces insectes, il la retire pour les avaler; mais si les fourmis ne sont pas assez en mouvement, et lorsque le froid les tient encore renfermées, il va sur la fourmilière, l'ouvre avec les pieds et le bec, et, s'établissant au milieu de la brèche qu'il vient de faire, il les saisit à son aise, et avale aussi leurs chrysalides.

Dans tous les autres temps, il grimpe contre les ar-

high-hoo, hew-hole, rain-fowl; en suédois, *groen-spick, groen-gjoeling, wedknari;* en polonois, *dzieciol zielony;* en danois, *gron-spœt, gnul-spœt;* en lapon, *zhiaine;* en françois, *pic-mart, pic vert, pic jaune, picumart;* en Poitou, *picosseau;* en Périgord, *picolat;* en Guienne, *bivay;* en Picardie, *becquebo;* en quelques endroits, *pleupleu* ou *plui-plui,* d'après un de ses cris.

1. Aldrovande dit qu'il se tait en été, *æstate silere aiunt.* Apparem-

bres, qu'il attaque et qu'il frappe à coups de bec redoublés : travaillant avec la plus grande activité, il dépouille souvent les arbres secs de toute leur écorce; on entend de loin ses coups de bec, et l'on peut les compter. Comme il est paresseux pour tout autre mouvement, il se laisse aisément approcher, et ne sait se dérober au chasseur qu'en tournant autour de la branche, et se tenant sur la face opposée. On a dit qu'après quelques coups de bec, il va de l'autre côté de l'arbre pour voir s'il l'a percé : mais c'est plutôt pour recueillir sur l'écorce les insectes qu'il a réveillés et mis en mouvement; et ce qui paroît encore plus certain, c'est que le son rendu par la partie du bois qu'il frappe, semble lui faire connoître les endroits creux où se nichent les vers qu'il recherche, ou bien une cavité dans laquelle il puisse se loger lui-même et disposer son nid.

C'est au cœur d'un arbre vermoulu qu'il le place, à quinze ou vingt pieds au dessus de terre, et plus souvent dans les arbres de bois tendre, comme trembles ou marsauts, que dans les chênes. Le mâle et la femelle travaillent incessamment, et tour à tour, à percer la partie vive de l'arbre, jusqu'à ce qu'ils rencontrent le centre carié; ils le vident et le creusent, rejetant au dehors avec les pieds les copeaux et la poussière du bois, ils rendent quelquefois leur trou si oblique et si profond, que la lumière du jour ne peut y arriver. Ils y nourrissent leurs petits à l'aveugle. La ponte est ordinairement de cinq œufs, qui sont verdâtres, avec de petites taches noires. Les jeunes

ment qu'il reprend sa voix en automne : car nous l'avons ouï dans cette saison remplir les bois de ses cris.

pics commencent à grimper tout petits, et avant de pouvoir voler. Le mâle et la femelle ne se quittent guère, se couchent de bonne heure, avant les autres oiseaux, et restent dans leur trou jusqu'au jour.

Quelques naturalistes ont pensé que le pic vert est l'oiseau pluvial (*pluviæ avis*) des anciens, parce qu'on croit vulgairement qu'il annonce la pluie par un cri très différent de sa voix ordinaire. Ce cri est plaintif et traîné, *plieu, plieu, plieu*, et s'entend de très loin. C'est dans le même sens que les Anglois le nomment *rain fowl* (oiseau de pluie), et que dans quelques unes de nos provinces, comme en Bourgogne, le peuple l'appelle *procureur du meunier*[1]. Ces observateurs prétendent même avoir reconnu dans le pic vert quelque pressentiment marqué du changement de la température et des autres affections de l'air; et c'est apparemment d'après cette prévision naturelle à cet oiseau, que la superstition lui a supposé des connoissances encore plus merveilleuses. Le pic tenoit le premier rang dans les auspices; son histoire, ou plutôt sa fable, mêlée à la mythologie des anciens héros du *Latium*[2], présente un être mystérieux et augural, dont les signes étoient interprétés, les mouvements significatifs et les apparitions fatales. Pline nous en offre un trait frappant, et qui nous montre en même temps dans les anciens Romains deux ca-

1. Comme annonçant la pluie et la crue d'eau qui fait moudre le moulin.

2. Picus, fils de Saturne, et père de Faunus, fut aïeul du roi Latinus. Pour avoir méprisé l'amour de Circé, il fut changé en pic vert; il devint un des dieux champêtres sous le nom de *Picumnus*. Tandis que la louve allaitoit Romulus et Remus, on vit ce pic sacré se poser sur leur berceau.

ractères qu'on croiroit incompatibles, l'esprit superstitieux et la grandeur d'âme[1].

L'espèce du pic vert se trouve dans les deux continents; et quoiqu'assez peu nombreuse en individus, elle est très répandue. Le pic vert de la Louisiane est le même que celui d'Europe; le pic vert des Antilles n'en est qu'une variété. M. Gmelin parle d'un pic vert cendré qu'il vit chez les Tunguses, qui est une espèce très voisine ou une variété de celui d'Europe. Nous n'hésiterons pas de lui rapporter aussi le pic à tête grise de Norwége, donné par Edwards, et dont MM. Klein et Brisson ont fait une espèce particulière. Il ne diffère en effet de notre pic vert qu'en ce que ses couleurs sont plus pâles et sa tête sans rouge décidé, quoiqu'il y en ait quelque teinte sur le front. Edwards remarque avec raison que cette diversité de couleurs provient uniquement de la différence des climats, qui influent sur le plumage des oiseaux comme sur le pelage des quadrupèdes, que le froid du pôle blanchit ou pâlit également. M. Brisson fait encore une espèce particulière du pic jaune de Perse, lequel, suivant toute apparence, n'est aussi qu'un pic vert : il en a la taille et presque les couleurs. Aldrovande ne parle de ce pic jaune de Perse que sur une figure qui lui fut montrée à Venise. Ce n'est point sur une notice aussi incertaine, et sur laquelle ce natu-

1. Un pic vint se poser sur la tête du préteur Ælius Tubero, tandis qu'il étoit assis sur son tribunal dans la place publique, et se laissa prendre à la main : les devins, consultés sur ce prodige, répondirent que l'empire étoit menacé de destruction si on relâchoit l'oiseau, et le préteur de mort si on le retenoit. Tubero à l'instant le déchira de ses mains : peu après, ajoute Pline, il accomplit l'oracle.

raliste paroît peu compter lui-même, qu'on doit établir une espèce particulière; et c'est même peut-être trop que de l'indiquer ici.

Belon a fait du pic noir une espèce de pic vert, et cette erreur a été adoptée par Ray, qui compte deux espèces de pic vert. Mais l'origine de ces méprises est dans l'abus du nom de *pic vert*, que les anciens ornithologistes et quelques modernes, tels que les traducteurs de Catesby et d'Edwards, appliquent indistinctement à tous les pics. Il en est de même du nom de *picus martius*, qu'ils donnent souvent aux pics en général, quoique originairement il appartienne exclusivement au pic vert, comme oiseau dédié au dieu Mars.

Gesner a dit avec raison, et Aldrovande a tâché de prouver, que le *colios* d'Aristote est le pic vert; mais presque tous les autres naturalistes ont soutenu que le *colios* est le loriot. Nous croyons devoir discuter leurs opinions, tant pour compléter l'histoire naturelle de ces oiseaux que pour expliquer deux passages d'Aristote qui présentent plus d'une difficulté.

Théodore Gaza traduit également par *galgulus* (loriot) un mot qui se trouve deux fois (du moins suivant sa leçon) au chapitre premier du livre IX d'Aristote : mais il est évident qu'il se trompe au moins une, et que le *celeos* qui combat avec le *lybios* dans le premier passage ne peut point être le même qui dans le second est ami du *lybios*. Ce dernier *celeos* habite les rives des eaux et des taillis[1], genre de vie qui n'est point attribué au premier; et pour qu'Aris-

1. *Parà potamòn kai lochmas* (*juxta amnes et fruteta*), en quoi Gaza s'est encore trompé de rendre *fruteta et nemora*.

tote ne se contredise pas dans la même page, il faut lire dans le premier passage *colios* au lieu de *celeos*. Le *celeos* sera donc un oiseau d'eau ou de rivage; et le *colios* sera ou le loriot, comme l'a rendu Gaza, et comme l'ont répété les nomenclateurs, ou le pic vert, comme l'ont soutenu Gesner et Aldrovande. Or, par la comparaison du second passage d'Aristote, où il parle plus amplement du *colios*, tout ce qu'il lui attribue, comme la grandeur approchante de la tourterelle, la voix forte, etc., convient parfaitement au pic vert; et il a même un trait qui ne convient qu'à lui, savoir l'habitude de frapper les arbres à coups de bec, et d'y chercher sa nourriture. De plus, le mot *chloron* dont ce philosophe se sert pour marquer la couleur du *colios*, signifie plutôt *vert* qu'il ne signifie *jaune*, comme l'a rendu Gaza; et si l'on considère après cela qu'Aristote, en cet endroit, parle du *colios* après deux pics, et avant le grimpereau, on ne pourra guère douter qu'il n'ait entendu le pic vert, et non pas le loriot.

Albert et Scaliger ont assuré que le pic vert apprend à parler, et qu'il articule quelquefois parfaitement la parole; Willughby le nie avec raison : la structure de la langue des pics, longue comme un ver, paroît se refuser entièrement au mécanisme de l'articulation des sons; outre que leur caractère sauvage et indocile les rend peu susceptibles d'éducation; car l'on ne peut guère nourrir en domesticité des oiseaux qui ne vivent que des insectes cachés sous les écorces.

Selon Frisch, les mâles seuls ont du rouge sur la tête. Klein dit la même chose. Salerne prétend qu'ils se trompent, et que les petits ont tous le dessus de la

tête rouge, même dans le nid. Suivant l'observation de Linnæus, ce rouge varie, et paroît mêlé, tantôt de taches noires, tantôt de grises, et quelquefois sans taches dans différents individus. Quelques uns, et ce sont vraisemblablement les vieux mâles, prennent du rouge dans les deux moustaches noires qui partent des angles du bec, et ils ont en tout les couleurs plus vives, comme on le voit dans celui qui est représenté dans les planches enluminées, n° 879.

Frisch raconte qu'en Allemagne, pendant l'hiver, le pic vert fait ravage dans les ruches d'abeilles. Nous doutons de ce fait, d'autant qu'il reste bien peu de ces oiseaux en France pendant l'hiver, si même il en reste aucun; et comme il fait encore plus froid en Allemagne, nous ne voyons pas pourquoi ils y resteroient de préférence.

En les ouvrant, on leur trouve ordinairement le jabot rempli de fourmis. Il n'y a point de cœcum, et tous les oiseaux de ce genre en manquent également; mais, en place du cœcum, il y a un renflement dans l'intestin. La vésicule du fiel est grande; le tube intinal est long de deux pieds. Le testicule droit est rond; le gauche oblong et courbé en arc, ce qui est naturel, et non accidentel, comme il a été vérifié sur un grand nombre d'individus.

Mais le mécanisme de la langue du pic a été un sujet d'admiration pour tous les naturalistes. Borelli et Aldrovande ont décrit la forme et le jeu de cet organe. *Olaüs Jacobæus*, dans les *Actes de Copenhague*, et Méry, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* de Paris, en ont donné la curieuse anatomie. La langue du pic vert, proprement dite, n'est que cette

pointe osseuse qui ne paroît en faire que l'extrémité : ce que l'on prend pour la langue est l'os hyoïde lui-même engagé dans un fourreau membraneux et prolongé en arrière en deux longs rameaux, d'abord osseux, puis cartilagineux, lesquels, après avoir embrassé la trachée-artère, fléchissent, se courbent sur la tête, se couchent dans une rainure tracée sur le crâne, et vont s'implanter dans le front à la racine du bec. Ce sont ces deux rameaux ou filets élastiques, garnis d'un appareil de ligaments et de muscles extenseurs et rétracteurs, qui fournissent à l'allongement et au jeu de cette espèce de langue. Tout le faisceau de cet appareil est enveloppé, comme dans une gaîne, d'une membrane qui est le prolongement de celle dont la mandibule inférieure du bec est tapissée, de manière qu'elle s'étend et se défile comme un ver lorsque l'os hyoïde s'élance, et qu'elle se ride et se replisse en anneaux quand cet os se retire. La pointe osseuse, qui tient seule la place de la véritable langue, est implantée immédiatement sur l'extrémité de cet os hyoïde, et recouverte d'un cornet écailleux hérissé de petits crochets tournés en arrière, et afin qu'il ne manque rien à cette espèce d'aiguillon pour retenir comme pour percer la proie, il est naturellement enduit d'une glu que distillent, dans le fond du bec, deux canaux excrétoires venant d'une double glande. Cette structure est le modèle de celle de la langue de tous les pics. Sans l'avoir vérifié sur tous, nous le conclurons du moins par analogie, et même nous croyons qu'on peut l'étendre à tous les oiseaux qui lancent leur langue en l'allongeant.

Le pic vert a la tête fort grosse et la faculté de rele-

ver les petites plumes rouges qui en couvrent le sommet, et c'est de là que Pline lui prête une huppe. On le prend quelquefois à la pipée, mais c'est par une espèce de hasard ; il y vient moins répondant à l'appeau qu'attiré par le bruit que fait le pipeur en frappant contre l'arbre qui soutient sa loge, et qui ressemble assez au bruit que fait un pic avec son bec. Quelquefois il se prend par le cou aux sauterelles, en grimpant le long du piquet. Mais c'est un mauvais gibier : ces oiseaux sont toujours extrêmement maigres et secs, quoique Aldrovande dise qu'on en mange en hiver à Bologne, et qu'ils sont alors assez gras, ce qui nous apprend du moins qu'il en reste en Italie dans cette saison, tandis qu'ils disparoissent alors dans nos provinces de France.

OISEAUX ÉTRANGERS

DE L'ANCIEN CONTINENT

QUI ONT RAPPORT AU PIC VERT.

LE PALALACA,

OU GRAND PIC VERT DES PHILIPPINES.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Picus Philippinarum. Lath.

Camel, dans sa notice des oiseaux des Philippines, et Gemelli Carreri, s'accordent à placer dans ces îles

une espèce de pic vert qu'ils disent grand comme une poule; ce qui doit s'entendre apparemment de la longueur, comme nous le remarquerons aussi au sujet du grand pic noir, et non de la masse du corps. Ce pic, nommé *palalaca* par les insulaires, est appelé par les Espagnols *herrero*, ou le *forgeron*, à cause du grand bruit qu'il fait en frappant les arbres à coups redoublés, et qui s'entendent, dit Camel, à trois cents pas. Sa voix est grosse et rauque; sa tête rouge et huppée; le vert fait le fond de son plumage, et son bec, qui est d'une solidité à toute épreuve, lui sert à creuser les arbres les plus durs pour y placer son nid.

AUTRE PALALACA,

OU PIC VERT TACHETÉ DES PHILIPPINES.

SECONDE ESPÈCE.

Ce second pic des Philippines, n° 691, est tout différent du précédent par la grandeur et par les couleurs. M. Sonnerat l'appelle *pic grivelé*. Il est de grandeur moyenne entre l'épeiche et le pic vert, et plus approchant de la taille de ce dernier. Sur chaque plume, dans tout le devant du corps, on voit une tache d'un blanc terne encadrée de brun noirâtre, ce qui forme à l'œil un assez riche émail. Le manteau des ailes est d'un roux teint de jaune aurore, qui devient sur le dos d'un aurore plus brillant et tirant au rouge. Le croupion est rouge de carmin; la queue est d'un gris roussâtre; et la tête est chargée d'une huppe ondée de roux jaunâtre sur un fond brun.

LE PIC VERT DE GOA.

TROISIÈME ESPÈCE.

Picus goensis. Gmel.

Ce pic vert d'Asie, n° 696, est moins grand que le pic vert d'Europe. La coiffe rouge de sa tête, troussée en huppe et en arrière, est bordée à la tempe d'une raie blanche qui s'élargit sur le haut du cou; une zone noire descend depuis l'œil, et, traçant un zigzag, tombe jusque sur l'aile; les petites couvertures sont également noires; une belle tache d'un jaune doré couvre le reste de l'aile, et se termine en jaune verdâtre sur les petites pennes; les grandes sont comme dentelées de taches d'un blanc verdâtre sur un fond noir; la queue est noire; le ventre, la poitrine, et le devant du cou, jusque sous le bec, sont entremêlés et comme maillés légèrement de blanc et de noir. Tous ces effets sont très bien rendus dans la planche enluminée; et ce pic est un de ceux dont le plumage est le plus beau : il a beaucoup de rapports avec le suivant; la ressemblance, jointe à la proximité des climats, nous porteroit aisément à croire que ces deux espèces sont très voisines, ou même n'en font qu'une.

LE PIC VERT DE BENGALE.

QUATRIÈME ESPÈCE.

Picus bengalensis. Gmel.

Il est de la même taille que le pic vert de Goa, et lui ressemble assez. Le jaune doré des ailes a plus

d'étendue dans celui de Bengale, n° 695, et couvre aussi le dos; une ligne blanche, prise de l'œil, descend au côté du cou comme le zigzag noir de celui de Goa. La huppe, quoique plus étalée, ne se trouve qu'au derrière de la tête[1], dont le sommet et le devant sont couverts de petites plumes noires, tachetées joliment de gouttes blanches. Même plumage dans ces deux oiseaux sous le bec et sur la gorge; la poitrine et l'estomac sont blancs, traversés et maillés de noirâtre et de brun; mais moins dans celui-ci que dans le précédent. Ces différences légères ne distingueroient peut-être pas assez ces deux espèces, sans celle du bec, qui dans le pic de Goa est d'un tiers plus long que dans celui de Bengale.

Nous rapporterons à ce dernier, non seulement le pic vert de Bengale de M. Brisson, mais encore son pic du cap de Bonne-Espérance, qui ressemble beaucoup plus à notre pic du Bengale que le premier de ces deux pics donnés par M. Brisson : la raison en est, ce me semble, que la description de celui du cap de Bonne-Espérance est faite d'après nature, et que celle de l'autre a été tirée sur la figure d'Edwards, qui est bien celle de notre pic vert de Bengale, et qui n'en diffère qu'en ce qu'il est un peu plus grand. Mais Albin, qui a décrit le même oiseau, le fait plus grand que celui d'Edwards, et lui donne la grandeur du pic vert d'Europe; ce qui est en effet la taille de ce pic de Bengale. Quoi qu'il en soit, ces petites différences de taille et de couleurs ne nous empêchent pas de

1. Caractère plus remarquable que celui du noir qui se trouve au haut du cou sous cette huppe, et dont M. Linnæus se sert pour désigner ce pic, *nuchâ nigrâ*.

reconnoître le même oiseau sous ces trois descriptions.

LE GOERTAN,

OU PIC VERT DU SÉNÉGAL.

CINQUIÈME ESPÈCE.

Picus goertan. LATH.

Ce pic, n° 320, appelé au Sénégal *goertan*, est moins grand que le pic vert, et ne l'est guère plus que l'épeiche. Le dessus du corps du goertan est d'un gris brun, teint de verdâtre sombre, tacheté sur les ailes d'ondes d'un blanc obscur, et coupé sur la tête et le croupion par deux plaques d'un beau rouge; tout le dessous du corps est d'un gris lavé de jaunâtre. Cette espèce et les deux suivantes n'étoient pas connues des naturalistes.

LE PETIT PIC RAYÉ DU SÉNÉGAL.

SIXIÈME ESPÈCE.

Picus senegalensis. GMEL.

Ce pic, n° 345, fig. 2, n'est pas plus gros qu'un moineau : il a le dessus de la tête rouge; un demi-masque de brun lui passe sur le front et s'étend derrière l'œil; le plumage ondulé sur le devant du corps présente de petits festons alternativement gris brun et blanc obscur; le dos est d'un beau fauve jaune doré, qui teint également les grandes pennes de l'aile, dont les couvertures, ainsi que le croupion, sont verdâtres. Quoique fort au dessous des pics d'Europe pour la grandeur, ce pic d'Afrique n'est pas, à

beaucoup près, comme nous le verrons, le plus petit de cette grande famille.

LE PIC A TÊTE GRISE

DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

SEPTIÈME ESPÈCE.

Picus capensis. L.

Presque tous les pics ont le plumage bariolé; celui-ci seul n'a point de couleurs opposées ou tranchées: du brun olivâtre obscur couvre le dos, le cou, et la poitrine; le reste du plumage est d'un gris foncé, et cette couleur grise est seulement plus claire sur la tête; on voit une teinte de rouge sur l'origine de sa queue. Ce pic, n° 786, fig. 2, n'est pas aussi grand qu'une alouette.

OISEAUX

DU NOUVEAU CONTINENT

QUI ONT RAPPORT AU PIC VERT.

LE PIC RAYÉ DE SAINT-DOMINGUE.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Picus striatus. Lath.

M. Brisson donne deux fois ce même oiseau, d'abord sous le nom de *pic rayé de Saint-Domingue*, et

ensuite sous celui de *petit pic rayé de Saint-Domingue*, en le disant moins gros que le premier, quoique dans le détail les dimensions qu'il donne se trouvent être les mêmes; et, tout en observant que le second pourroit bien n'être que la femelle du premier, il ne laisse pas d'en faire deux espèces différentes. Mais il ne faut que jeter un coup d'œil sur les planches enluminées, n°s 614 et 281, pour se convaincre que les deux variétés qui y sont représentées ne marquent de différences que celles qui peuvent appartenir au sexe ou à l'âge. Dans le premier, le sommet de la tête est noir, la gorge grise, la teinte olive du corps est plus claire, et les raies du dos sont moins larges que dans le second, qui a tout le haut de la tête rouge, et le devant du corps assez terne, avec la gorge blanche: mais, du reste, la forme et le plumage se ressemblent parfaitement. Ce pic rayé de Saint-Domingue est à peu près de la grosseur de notre épeiche ou pic varié: tout son manteau est coupé transversalement de bandes noires et olive; la teinte verte se marque sur le gris du ventre, et plus vivement sur le croupion, dont l'extrémité est rouge; la queue est noire.

LE PETIT PIC OLIVE DE SAINT-DOMINGUE.

DEUXIÈME ESPÈCE.

Picus passerinus. LATH.

Ce petit pic a six pouces de longueur, et il est à peu près de la grosseur de l'alouette: il a le sommet de la tête rouge, dont les côtés sont d'un gris roussâtre; tout le manteau est olive jaunâtre; tout le

dessous du cops est rayé transversalement de blanchâtre et de brun; les pennes de l'aile, olivâtres comme le dos, du côté extérieur, ont l'intérieur brun et dentelé d'un bord de taches blanchâtres engrenées assez profondément, caractère qui l'assimile encore au pic vert; les plumes de la queue sont d'un gris mélangé de brun. Malgré sa petite taille, ce pic ne laisse pas d'être des plus robustes ; il perce les arbres les plus durs. C'est à lui que se rapporte cette notice extraite de l'*Histoire des aventuriers flibustiers :* « Le » charpentier est un oiseau qui n'est pas plus gros » qu'une alouette; il a le bec long d'environ un pouce, » et si dur, que, dans un jour de temps, il perce un » palmiste jusqu'au cœur. Il est à remarquer que le » bois de cet arbre est si dur, que les meilleurs in- » struments de fer rebroussent dessus. »

LE GRAND PIC RAYÉ DE CAYENNE.

TROISIÈME ESPÈCE.

Picus melanochloros. Gmel.

Nous ne faisons aucun doute que ce pic ne soit le même que le *pic varié huppé d'Amérique*, décrit incomplètement par M. Brisson, sur un passage de Gesner. La huppe d'un fauve doré ou plutôt d'un rouge aurore, la tache pourpre à l'angle du bec, les plumes fauves et noires, dont tout le corps est alternativement varié, sont des caractères suffisants pour le faire reconnoître; et la grandeur donnée, qui est celle du pic vert, convient à ce grand pic rayé de Cayenne, n° 719. Son plumage est très richement émaillé par

le fauve jaunâtre et le beau noir qui s'y entremêlent en ondes, en taches, et en festons; un espace blanc dans lequel l'œil est placé, et un noir sur le front, donnent du caractère à la physionomie de cet oiseau, et la huppe rouge et la moustache pourpre semblent la relever encore.

LE PETIT PIC RAYÉ DE CAYENNE.

QUATRIÈME ESPÈCE.

Picus cayennensis. Gmel.

Entre les pics rayés que M. Brisson range tous à la suite de l'épeiche ou pic varié, il en est plusieurs qui appartiennent certainement au pic vert. Cela est sensible pour les pics rayés de Saint-Domingue et de Cayenne que nous venons de décrire, et pour celui-ci. En effet, ces trois pics portent tous un reste de la teinte de vert jaunâtre, plus ou moins obscure, qui caractérise le pic vert; et les raies ondulées qui s'étendent sur le plumage semblent prolongées sur le modèle de celles dont l'aile du pic vert est marquée.

Le petit pic rayé de Cayenne, n° 513, a sept pouces cinq lignes de longueur; il a beaucoup de rapport dans les couleurs avec le pic rayé de Saint-Domingue, mais il est moins grand : des bandes noires ondulées s'étendent sur le fond gris brun olivâtre de son plumage; le gris dentelé de noir couvre encore les deux plumes extérieures de la queue de chaque côté; les six autres sont noires; l'occiput est rouge; le front et la gorge sont noirs; seulement ce noir est coupé par une tache blanche tracée sous l'œil et prolongée en arrière.

LE PIC JAUNE DE CAYENNE.

CINQUIÈME ESPÈCE.

Picus flavicans. Lath.

Les espèces d'oiseaux qui cherchent la solitude et ne peuvent vivre qu'au désert sont multipliées dans les vastes forêts du Nouveau-Monde, d'autant plus que l'homme s'est encore moins emparé de ces antiques domaines de la nature. Nous avons jusqu'à dix espèces de pics venus des bois de la Guiane, et les pics jaunes paroissent propres et particuliers à cette région. La plupart de ces espèces sont encore peu connues des naturalistes, et Barrère n'a fait qu'en indiquer quelques unes. Le premier de ces pics, que M. Brisson a décrit sous le nom de *pic blanc*, a le plumage du corps d'un jaune tendre ; la queue noire ; les grandes pennes de l'aile brunes, et les moyennes rousses, et non pas noires, comme on les a, par méprise, représentées dans la planche enluminée ; les couvertures des ailes sont d'un gris brun, et frangées de blanc jaunâtre. Ce pic est huppé jusque sur le cou : dans le jaune pâle qui colore cette huppe, ainsi que toute la tête, tranche vivement le rouge de ses moustaches. Ces deux pinceaux rouges et sa belle huppe lui donnent une physionomie remarquable, et la couleur douce et peu commune de son plumage en fait, dans son genre, un oiseau distingué. Les créoles de Cayenne l'appellent *le charpentier jaune;* il est moins grand que notre pic vert, et surtout beaucoup moins épais; sa longueur est de neuf pouces. Il fait

son nid dans les grands arbres dont le cœur est pourri, après avoir percé horizontalement jusqu'à la cavité, et continue son excavation en descendant jusqu'à un pied et demi plus bas que l'ouverture. Au fond de cet antre obscur, la femelle pond trois œufs blancs et presque ronds. Les petits éclosent au commencement d'avril. Le mâle partage la sollicitude de la femelle, et, en son absence, se tient constamment à l'embouchure de sa galerie horizontale. Son cri est un sifflement en six temps, dont les premiers accents sont monotones, et les deux ou trois derniers plus graves. La femelle n'a pas aux côtés de la tête cette bande de rouge vif que porte le mâle.

On trouve dans cette espèce une variété dont les individus ont toutes les petites couvertures des ailes d'un beau jaune, et les grandes bordées de cette couleur; dans quelques autres individus, tels apparemment que celui que M. Brisson a décrit, tout le plumage décoloré et d'une teinte affoiblie n'offre plus qu'un blanc sale et jaunâtre.

LE PIC MORDORÉ.

SIXIÈME ESPÈCE.

Picus cinnamomeus. Lath.

Un beau rouge vif, brillant et doré, forme un superbe habillement à ce pic, n° 524, presque aussi grand que le pic vert, mais de taille moins forte; une longue huppe jaune en effilés pendants lui couvre la tête et se jette en arrière; des angles du bec partent deux moustaches d'un beau rouge clair et bien tracé

entre l'œil et la gorge; quelques gouttes blanches et citrines enrichissent et varient le fond roux du milieu du manteau; le croupion est jaune, et la queue noire. La femelle, dans cette espèce comme dans celle du pic jaune des mêmes contrées, n'a pas de rouge sur les joues. Un individu envoyé de Cayenne, et placé au Cabinet du Roi, sous le nom de *pic roux tacheté de Cayenne*, paroît être cette femelle.

LE PIC A CRAVATE NOIRE.

SEPTIÈME ESPÈCE.

Picus multicolor. Gmel.

C'est encore ici un de ces charpentiers jaunes des créoles de Cayenne. Il porte un beau plastron noir qui lui engage le cou par derrière, en couvre tout le devant comme une cravate, et tombe sur la poitrine; le reste du dessous du corps est d'un fauve roussâtre, ainsi que la gorge et toute la tête, qui est huppée jusque sur le cou; le dos est d'un roux vif; l'aile est de la même couleur, mais traversée dans les pennes de quelques traits noirs assez distants; quelques uns de ces traits s'étendent sur la queue, dont la pointe est noire, et que la planche enluminée représente un peu trop courte. La grandeur de ce pic de Cayenne, n° 863, est la même que celle du pic jaune, et la même encore que celle du pic mordoré de ces contrées : tous trois ont le corps mince et sont huppés de même; en sorte que ces trois espèces paroissent avoir beaucoup d'affinité. Les naturels de la Guiane leur donnent, en langue gariponne, le nom commun de *toucoumari*. Il paroît que ces pics sont aussi grands

travailleurs que les autres, et que ces oiseaux charpentiers se trouvent également à Saint-Domingue, puisque le P. Charlevoix assure que souvent des bois employés aux édifices dans cette île se sont trouvés tellement criblés des trous de ces charpentiers sauvages, qu'ils ont paru hors de service.

LE PIC ROUX.

HUITIÈME ESPÈCE.

Picus rufus. Gmel.

Il y a dans le plumage de ce petit pic une singularité, c'est que la teinte du dessous du corps est plus forte que celle du dessus, au contraire de tous les autres oiseaux : un roux plus ou moins sombre ou clair en fait tout le fond; ce roux est foncé sur les ailes, plus lavé sur le croupion et le dos, plus chargé sur la poitrine et le ventre, et mêlé sur tout le corps d'ondes noires très pressées, et qui font l'effet du plus bel émail; la tête est d'un roux éclairci, et traversé de petites ondes noires. Ce pic, n° 694, qu'on trouve à Cayenne, n'est guère plus grand que le torcol; mais il est un peu plus épais : son plumage, quoique composé de deux teintes sombres, est cependant un des plus beaux et des plus agréablement variés.

LE PETIT PIC A GORGE JAUNE.

NEUVIÈME ESPÈCE.

Picus icterocephalus. Gmel.

Ce pic n'est pas si gros que le torcol. Le fond de son plumage est d'un brun teint d'olivâtre, avec de

petites taches blanches en écailles sur le devant du corps, jusque sous la gorge, qu'un beau jaune enveloppe, en se portant sous l'œil et sur le haut du cou; une calotte rouge couvre le sommet de la tête, et une moustache de cette couleur affoiblie se trace aux angles du bec. Ce pic, n° 784, comme les précédents, se trouve à la Guiane.

LE TRÈS PETIT PIC DE CAYENNE.

DIXIÈME ESPÈCE.

Yunx minutissima. Cuv.

Cet oiseau, n° 786, fig. 1, aussi petit que notre roitelet, est le nain de la grande famille des pics. Ce n'est point un grimpereau, mais un véritable pic au bec droit et carré. Son cou et sa poitrine ondés distinctement de zones noires et blanches, son dos brun, tacheté de gouttes blanches ombrées de noir, ces mêmes taches beaucoup plus serrées et plus fines sur le beau noir qui couvre le haut du cou, enfin une petite tête dorée comme celle du roitelet, en font un oiseau aussi joli qu'il est délicat. Tout le blanc de son plumage n'est pas pur, mais couvert d'une ombre jaunâtre qui se marque plus vers la queue, et jusque sur le brun des ailes et du dos. Ce petit oiseau, autant du moins qu'on en peut juger sur sa dépouille, est plus leste et plus gai que tous les autres pics : il semble que la nature l'ait dédommagé de sa petitesse en lui accordant plus de vivacité, de légèreté, et toutes les ressources qu'elle donne aux êtres foibles. On le trouve communément de compagnie avec les

Pauquet Sculp.

1. LE PIC A BAGUETTES DORÉES 2 LE PIC VERT 3 LE PIC MORDORÉ

grimpereaux, et il va comme eux grimpant contre le tronc des arbres, et se suspendant aux branches.

LE PIC AUX AILES DORÉES.

ONZIÈME ESPÈCE.

Picus auratus. Gmel.

En plaçant ce bel oiseau, n° 693, à la suite de la famille du pic vert, nous remarquerons d'abord qu'il semble sortir et s'éloigner du genre même des pics pas ses habitudes, comme par quelques traits de conformation. En effet, Catesby, qui l'a observé à la Caroline, dit qu'il se tient le plus souvent à terre, et ne grimpe pas contre le tronc des arbres, mais se perche sur leurs branches comme les autres oiseaux: cependant il a les doigts disposés deux en avant, deux en arrière, comme les pics; comme eux, les plumes de la queue roides et rudes; et par une singularité qui lui est propre, la côte de chacune est terminée par deux petits filets; mais son bec s'éloigne de la forme du bec des pics; il n'est point taillé carrément, mais arrondi et un peu courbé, ni terminé en ciseau, mais en pointe. L'on voit donc que si cette espèce tient au genre des pics par les pieds et la queue, elle s'en éloigne par la forme du bec et par les habitudes naturelles, qui sont une suite nécessaire de la conformation de ce principal organe des oiseaux. Celui-ci semble faire une espèce moyenne entre le pic et le coucou, avec lequel quelques naturalistes l'ont rangé : cet un exemple de plus de ces nuances que la nature a mises partout entre ses productions. Ce pic demi-coucou est à peu près grand comme le pic

vert, et remarquable par une belle forme et de belles couleurs, disposées d'une manière élégante; des taches noires en croissant et en cœur parsèment l'estomac et le ventre sur un fond blanc ombré de roussâtre; le devant du cou est d'un cendré vineux ou lilas, et sur le milieu de la poitrine est une large zone noire en croissant; le croupion est blanc; la queue, noire en dessus, et doublée en dessous d'un beau jaune feuille morte; le dessus de la tête et le haut du cou sont d'un gris plombé, et à l'occiput est une belle belle tache écarlate; des angles du bec partent deux grandes moustaches noires qui descendent sur les côtés du cou; la femelle ne porte pas ces moustaches; le dos, fond brun, est moucheté de noirâtre : les grandes pennes de l'aile sont de cette même couleur; mais ce qui les relève et qui suffit seul pour distinguer cet oiseau, c'est que la côte de toutes ces pennes est d'une vive couleur d'or. Cet oiseau se trouve en Canada et en Virginie, aussi bien qu'à la Caroline.

LE PIC NOIR[1].

Picus martius. Gmel.

La seconde espèce de pic qui se trouve en Europe, est celle du pic noir, n° 296; elle paroît confinée dans

1. En italien, *picchio, sgiaia;* en anglois, *great black wood-pecker;* en allemand, *holtz-krae, krae-specht, grosser-specht, schwartzer-specht, holtz-hum.*

quelques contrées particulières; et surtout en Allemagne. Les Grecs néanmoins connoissent, comme nous, trois espèces de pics; Aristote les indique toutes trois. L'une, dit-il, moindre que le merle, c'est le pic varié ou l'épeiche; l'autre, plus grande que le merle, et qu'il appelle ailleurs *colios*, et c'est notre pic vert; la troisième enfin, qu'il dit presque égale à la poule en grandeur, ce qu'il faut entendre de la longueur et non de l'épaisseur du corps, et c'est notre pic noir, le plus grand de tous les pics de l'ancien continent. Il a seize pouces de longueur du bout du bec à l'extrémité de la queue; le bec, long de deux pouces et demi, est de couleur de corne; une calotte d'un rouge vif couvre le sommet de la tête; le plumage de tout le corps est d'un noir profond. Les noms de *krae-specht* et de *holtz-krae*, pic-corneille, corneille de bois, que lui donnent les Allemands, désignent en même temps sa couleur et sa taille.

On le trouve dans les hautes futaies, sur les montagnes en Allemagne, en Suisse, et dans les Vosges. Il n'est pas connu dans la plupart de nos provinces de France, et il ne vient guère dans les pays de plaine. Willughby assure qu'il ne se trouve point en Angleterre. En effet, cet oiseau de forêt a dû quitter une contrée trop découverte et trop dénuée de bois : c'est la seule cause qui l'ait pu bannir de l'Angleterre comme de la Hollande, où l'on assure qu'il ne se trouve pas; car on le voit dans les climats plus septentrionaux, et jusqu'en Suède : mais on ne peut guère deviner pourquoi il ne se trouveroit pas en Italie, où Aldrovande dit ne l'avoir jamais vu.

Il y a aussi dans la même contrée des cantons que

le pic noir affecte de préférence, et ce sont les lieux solitaires et sauvages. Frisch nomme une forêt de Franconie, fameuse par la quantité des pics noirs qui l'habitent[1]. Ils ne sont pas si communs dans le reste de l'Allemagne. L'espèce en général paroît peu nombreuse, et il est rare que, dans une étendue de demi-lieue, on rencontre plus d'un couple de ces oiseaux. Ils sont cantonnés dans un certain arrondissement qu'ils ne quittent guère, et où l'on est presque sûr de les retrouver toujours.

Cet oiseau frappe contre les arbres de si grands coups de bec, qu'on l'entend, dit Frisch, d'aussi loin qu'une hache. Il les creuse profondément pour se loger dans le cœur, où il se met fort au large. On voit souvent au pied de l'arbre, sous son trou, un boisseau de poussière et de petits copeaux. Quelquefois il creuse et excave l'intérieur des arbres, au point qu'ils sont bientôt rompus par les vents : cet oiseau feroit donc grand tort aux forêts si l'espèce en étoit plus nombreuse. Il s'attache de préférence aux arbres dépérissant. Les gens soigneux de leurs bois cherchent à le détruire; car il ne laisse pas d'attaquer aussi beaucoup d'arbres sains. M. Deslandes, dans son *Essai sur la marine des anciens*, se plaint de ce qu'il y avoit peu d'arbres propres à fournir des rames de quarante pieds de long, sans être percés de trous faits par les pics[2].

Le pic noir pond au fond de son trou deux ou trois

1. La forêt de Spessert.

2. Mais M. Deslandes se trompe beaucoup au même endroit, lorsqu'il dit que le pic se sert de sa langue comme d'une tarière pour percer les plus gros arbres.

œufs blancs, et cette couleur est celle des œufs de tous les pics, suivant Willughby. Celui-ci se voit rarement à terre : les anciens ont même dit qu'aucun pic ne descendoit ; et en effet, ils n'y descendent pas souvent. Quand ils grimpent contre les arbres, le long doigt postérieur se trouve tantôt de côté, et tantôt en avant; ce doigt est mobile dans son articulation avec le pied, et peut se prêter à toutes les positions nécessaires au point d'appui, et favorables à l'équilibre. Cette faculté est commune à tous les pics.

Lorsque le pic noir a percé son trou et s'est ouvert l'entrée d'un creux d'arbre, il y pousse un grand cri ou sifflement aigu et prolongé qui retentit au loin; il fait entendre aussi par intervalles un craquement ou plutôt un frôlement qu'il fait avec son bec en le secouant et le frottant rapidement contre les parois de son trou.

La femelle diffère du mâle par sa couleur; elle est d'un noir moins profond, et n'a de rouge qu'à l'occiput, et quelquefois elle n'en a point du tout. On observe que le rouge descend plus bas sur la nuque du cou dans quelques individus, et ce sont les vieux mâles.

Le pic noir disparoît pendant l'hiver. Agricola croit qu'il demeure caché dans des trous d'arbres; mais Frisch assure qu'il part et fuit la rigueur de la saison, pendant laquelle toute subsistance lui manque, parce que, dit-il, les vers du bois s'enfoncent alors davantage, et que les fourmilières restent ensevelies sous la glace ou la neige.

Nous ne connoissons aucun oiseau dans l'ancien continent, ni en Asie ni en Afrique, dont l'espèce

ait du rapport avec celle du pic noir d'Europe ; et il semble qu'il nous soit arrivé du nouveau continent, où l'on trouve plusieurs espèces qu'on doit rapporter presque immédiatement à celle de notre pic noir. Voici l'énumération de ces espèces.

OISEAUX

DU NOUVEAU CONTINENT

QUI ONT RAPPORT AU PIC NOIR.

LE GRAND PIC NOIR A BEC BLANC.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Picus principalis. Gmel.

Ce pic, n° 690, se trouve à la Caroline, et il est plus grand que celui d'Europe, et même plus grand que tous les oiseaux de ce genre ; il égale ou surpasse la corneille[1]. Son bec, d'un blanc d'ivoire, est long de trois pouces, et cannelé dans toute sa longueur. Ce bec est si tranchant et si fort, dit Catesby, que, dans une heure ou deux, l'oiseau taille souvent un boisseau de copeaux : aussi les Espagnols l'ont-ils nommé *carpenteros*, le charpentier.

1. M. Brisson avoit apparemment mesuré un individu fort petit, lorsqu'il ne donne à ce pic que seize pouces : celui du Cabinet du Roi, représenté dans la planche, en a dix-huit.

Sa tête est ornée par derrière d'une grande huppe écarlate, divisée comme en deux touffes, dont l'une est tombante sur le cou, et l'autre relevée : celle-ci est couverte par de longs filets noirs qui partent du sommet de la tête, qu'ils recouvrent en entier; car les plumes écarlates ne prennent qu'en arrière : une raie blanche, en descendant sur le côté du cou, et faisant un angle sur l'épaule, va se rejoindre au blanc qui couvre le bas du dos et les pennes moyennes de l'aile; tout le reste du plumage est d'un noir pur et profond.

Il creuse son nid dans les plus gros arbres, et fait sa couvée dans la saison des pluies. Ce grand pic à bec blanc se trouve dans des climats encore plus chauds que la Caroline; car nous le reconnoissons dans le *picus imbrifœtus* de Nieremberg et le *quatotomomi* de Fernandès, quoique la grandeur totale soit mal désignée par ces auteurs, et qu'il y ait quelques différences qui semblent indiquer une variété dans l'espèce; mais le bec blanc, long de trois pouces, la caractérise assez. Ce pic habite, dit Fernandès, les plages qui avoisinent la mer du Sud. Les Américains des contrées septentrionales font avec les becs de ces pics des couronnes pour leurs guerriers; et comme ils n'ont point de ces oiseaux dans leur pays, ils les achètent des habitants du Sud, et donnent jusqu'à trois peaux de chevreuils pour un bec de pic.

LE PIC NOIR A HUPPE ROUGE.

SECONDE ESPÈCE.

Picus pileatus. Lath.

Ce pic, n° 718, qui est assez commun à la Louisiane, se trouve également à la Caroline et à la Virginie : il ressemble fort au précédent; mais il n'a pas le bec blanc, et il est un peu moins grand, quoiqu'il le soit un peu plus que le pic noir d'Europe. Le sommet de la tête, jusque sur les yeux, est orné d'une grande huppe écarlate, troussée en une seule touffe, et jetée en arrière en forme de flamme; au dessous règne une bande noire dans laquelle l'œil est placé; une moustache rouge part de la racine du bec, et tranche sur les côtés noirs de la tête; la gorge est blanche; une bandelette de cette même couleur passe entre l'œil et la moustache, et s'étend sur le cou jusque sur l'épaule : tout le reste du corps est noir, avec quelques légères marques de blanc dans l'aile, et une plus grande tache de cette couleur sur le milieu du dos; dessous le corps, le noir est un peu moins profond, et mêlé d'ondes grises. Dans la femelle, le devant de la tête est brun, et il n'y a de plumes rouges que sur la partie postérieure de la tête.

Catesby dit que ces oiseaux, non contents des insectes qu'ils tirent des arbres pourris dont ils font leur pâture ordinaire, attaquent encore les plantes de maïs et en détruisent beaucoup, parce que l'humidité qui entre par les trous qu'ils font dans l'enveloppe gâte

le grain qu'elle renferme : mais n'est-ce pas plutôt pour trouver quelque espèce de vers cachés dans les enveloppes du maïs que pour en manger le grain? car aucun oiseau de ce genre ne se nourrit de graine.

Nous ne pouvons mieux rapporter qu'à cette espèce un pic dont M. Commerson nous a laissé la notice, et qu'il rencontra dans les forêts des terres Magellaniques : la grandeur est la même, et les autres caractères sont assez semblables; seulement ce dernier n'a de rouge que sur les joues et le devant de la tête, et l'occiput est huppé de plumes noires. Ainsi une espèce, ou la même, ou semblable, se trouveroit dans les latitudes correspondantes aux deux extrémités du grand continent de l'Amérique. M. Commerson remarque que cet oiseau avoit la voix forte et la vie très dure, ce qui convient à tous les pics, fortifiés et endurcis par leur vie laborieuse.

L'OUANTOU,

OU PIC NOIR HUPPÉ DE CAYENNE.

TROISIÈME ESPÈCE.

Picus lineatus. GMEL.

Barrère a mal prononcé *ventou* le nom de ce pic, n° 717, que les Américanis appellent *ouantou;* et en le rapportant à l'*hipecou* de Marcgrave, nous rectifierons deux méprises de nos nomenclateurs. L'ouantou est de la longueur du pic vert, avec moins d'épaisseur de corps; il est entièrement noir en dessus, à l'exception d'une ligne blanche qui part de la mandibule supérieure du bec, descend en ceinture sur le cou, et jette quelques plumes blanches dans les

couvertures de l'aile ; l'estomac et le ventre sont ondés de bandes noires et grises, et la gorge est grivelée de même; de la mandibule inférieure du bec part une moustache rouge; une belle huppe de cette même couleur couvre la tête et retombe en arrière ; enfin, sous les longs filets de cette huppe, on aperçoit de petites plumes du même rouge qui garnissent le haut du cou.

Barrère a autant de raison de rapporter à ce pic l'hipecou de Marcgrave, que M. Brisson paroît avoir de tort en le rapportant au grand pic de la Caroline de Catesby. Celui-ci est plus grand qu'une corneille, et l'hipecou pas plus grand qu'un pigeon. D'ailleurs le reste de la description de Marcgrave convient autant à l'ouantou qu'il convient peu au grand pic de la Caroline qui n'a pas le dessous du corps varié de noir et de blanc comme l'ouantou et l'hipecou, qui a le bec long de trois pouces, et non pas de six lignes. Or, ces caractères ne conviennent pas davantage au pic noir de la Louisiane, et M. Brisson paroît encore se tromper en rapportant à cette espèce l'ouantou, qui n'est, comme nous venons de le voir, que l'hipecou, et qu'il eût mieux placé sous sa onzième espèce, à laquelle conviennent tous les caractères de l'hipecou et de l'ouantou.

L'ouantou de Cayenne est aussi le *tlauhquechultototl* de la Nouvelle-Espagne, de Fernandès : nous l'avons reconnu par un trait singulier; c'est, dit Fernandès, un pic perceur d'arbres. Il a la tête et le dessus du cou garnis de plumes rouges. « Ces plumes appliquées, dit-on, ou plutôt collées contre la tête d'un malade, apaisent la douleur, soit qu'on l'ait re-

connu par l'expérience, soit qu'on l'ait imaginé en les voyant collées de près à la tête de l'oiseau. » Or, entre tous les pics, c'est à celui-ci que convient le mieux ce caractère, d'avoir les petites plumes rouges qui lui garnissent l'occiput et le haut du cou, plaquées et comme collées contre la peau.

LE PIC A COU ROUGE.

QUATRIÈME ESPÈCE.

Picus rubricollis. Lath.

Nous avons préféré, pour désigner ce pic, n° 612, la dénomination de *cou rouge* à celle de *tête rouge*, parce que la plupart des pics ont la tête plus ou moins rouge. Celui-ci a de plus le cou entier jusqu'à la poitrine, de cette belle couleur; ce qui suffit pour le distinguer. Il est un peu plus long que le pic vert, son cou et sa queue étant plus allongés; ce qui fait paroître son corps moins épais. Toute la tête et le cou sont garnis de plumes rouges jusque sur la poitrine, où des teintes de cette couleur vont encore se confondre avec le beau fauve qui la couvre, ainsi que le ventre et les flancs; le reste du corps est d'un brun foncé presque noir, où le fauve se mêle sur les pennes des ailes. Ce pic se trouve à la Guiane, ainsi que le précédent et le suivant.

LE PETIT PIC NOIR.

CINQUIÈME ESPÈCE.

Picus hirundinaceus. Lath.

Celui-ci, n° 694, fig. 2, est le plus petit des pics noirs; il n'est que de la grandeur du torcol. Un noir

profond, avec des reflets bleuâtres, enveloppe la gorge, la poitrine, le dos et la tête, à l'exception d'une tache rouge qui se trouve sur la tête du mâle; il a aussi une légère trace de blanc sur l'œil, et quelques petites plumes jaunes vers l'occiput; au dessous du corps, le long du sternum, s'étend une bande d'un beau rouge ponceau; elle finit au ventre, qui, comme les côtés, est très bien émaillé de noir et de gris blanc; la queue est noire.

Il y a une variété de ce pic, qui, au lieu de tache rouge au sommet de la tête, a tout alentour une couronne jaunâtre, qui est le développement de ces petites plumes jaunes qu'on voit dans le premier, et marque apparemment une variété d'âge. La femelle n'a ni tache rouge ni cercle jaune sur la tête.

Nous rapporterons à cette espèce le petit grimpereau noir d'Albin, dont M. Brisson a fait sa septième espèce, sous le nom de *pic noir de la Nouvelle-Angleterre*, mais qui a trop de rapports avec le petit pic noir de Cayenne pour qu'on doive les séparer.

LE PIC NOIR A DOMINO ROUGE.

SIXIÈME ESPÈCE.

Picus erythrocephalus. Gmel.

Ce pic, n° 117, donné par Catesby, se trouve en Virginie. Il est à peu près de la grosseur de l'épeiche ou pic varié d'Europe. Il a toute la tête enveloppée d'un beau domino rouge, soyeux, et lustré, qui tombe sur le cou; tout le dessus du corps et le croupion sont blancs, de même que les petites pennes de l'aile, dont le blanc se joint à celui du croupion

pour former sur le bas du dos une grande plaque blanche; le reste est noir, ainsi que les grandes plumes de l'aile et toutes celles de la queue.

On ne voit en Virginie que très peu de ces oiseaux pendant l'hiver; il y en a davantage dans cette saison à la Caroline, mais non pas en si grand nombre qu'en été. Il paroît qu'ils passent au sud pour éviter le froid; ceux qui restent s'approchent des villages, et vont même frapper contre les fenêtres des habitations. Catesby ajoute que ce pic mange quantité de fruits et de grains : mais c'est apparemment quand toute autre nourriture lui manque; autrement il différeroit par cet appétit de tous les autres pics, pour qui les fruits et les grains ne peuvent être qu'une ressource de disette, et non un aliment de choix.

L'ÉPEICHE,

OU LE PIC VARIÉ[1].

PREMIÈRE ESPÈCE.

Picus major. GMEL.

LA troisième espèce de nos pics d'Europe est le pic varié ou l'épeiche, et ce dernier nom paroît venir de l'allemand *elster specht*[2], qui répond dans cette langue à celui de *pic varié* dans la nôtre; il désigne

1. En italien, *culrosso;* en allemand, *elster specht, bunt specht, weiss-specht;* en anglois, *great spotted wood-pecker, witwal, french-pie.*
2. Pic-pie.

l'agréable effet que font dans son plumage le blanc et le noir, relevés du rouge de la tête et du ventre. Le sommet de la tête est noir, avec une bande rouge sur l'occiput, et la coiffe se termine sur le cou par une pointe noire; de là partent deux rameaux noirs, dont une branche de chaque côté remonte à la racine du bec, y trace une moustache, et l'autre, descendant au bas du cou, le garnit d'un collier; ce trait noir s'engage vers l'épaule, dans la pièce noire qui occupe le milieu du dos; deux grandes plaques blanches couvrent les épaules; dans l'aile, les grandes pennes sont brunes, les autres noires et toutes mêlées de blanc; tout ce noir est profond, tout ce blanc est net et pur; le rouge de la tête est vif, et celui du ventre est un beau ponceau. Ainsi le plumage de l'épeiche est très agréablement diversifié, et on peut lui donner la prééminence en beauté sur tous les autres pics.

Cette description ne convient entièrement qu'au mâle, n° 596 : la femelle, donnée dans les planches enluminées, n° 595, n'a point de rouge à l'occiput. On connoît aussi des épeiches dont le plumage est moins beau, et même des épeiches tout blancs. Il y a de plus dans cette espèce une variété dont les couleurs paroissent moins vives, moins tranchées, et dont tout le dessus de la tête et le ventre sont rouges, mais d'un rouge pâle et terne.

C'est de cette variété, représentée dans les planches enluminées, n° 611, que M. Brisson a fait son second pic varié, après l'avoir déjà donné une fois sous le nom de *grand pic varié*, quoique tous deux soient à peu près de la même grandeur, et qu'on ait

de tout temps reconnu cette variété dans l'espèce. Belon, qui, à la vérité, vivoit dans le siècle où les formules de nomenclature et les erreurs scientifiques n'avoient point encore multiplié les espèces, parle de ces différences entre ces pics variés, et, ne les jugeant rien moins que spécifiques, les rapporte toutes à son épeiche : mais c'est avec raison qu'Aldrovande reprend ce naturaliste et Turner sur l'application qu'ils ont faite du nom de *picus martius* au pic varié; car ce nom n'appartient exactement qu'au pic vert. Aristote a connu l'épeiche; c'est celui de ses trois pics qu'il désigne comme un peu moins grand que le merle, et comme ayant dans le plumage un peu de rouge.

L'épeiche frappe contre les arbres des coups plus vifs et plus secs que le pic vert; il grimpe ou il descend avec beaucoup d'aisance, en haut, en bas, de côté, et par dessous les branches : les pennes rudes de sa queue lui servent de point d'appui quand, se tenant à la renverse, il redouble de coups de bec. Il paroît défiant; car, lorsqu'il aperçoit quelqu'un, il se tient immobile après s'être caché derrière la branche. Il niche, comme les autres pics, dans un trou d'arbre creux. En hiver, dans nos provinces, il vient près des habitations, et cherche à vivre sur les écorces des arbres fruitiers, où les chrysalides et les œufs d'insectes sont déposés en plus grand nombre que sur les arbres des forêts.

En été, dans les temps de sécheresse, on tue souvent des épeiches auprès des mares d'eau qui se trouvent dans les bois, et où les oiseaux viennent boire. Celui-ci arrive toujours à la muette, c'est-à-dire sans faire de bruit, et jamais d'un seul vol; car il ne vient

pour l'ordinaire qu'en voltigeant d'arbre en arbre. A chaque pause qu'il fait, il semble chercher à reconnoître s'il n'y a rien à craindre pour lui dans les environs; il a l'air inquiet, il écoute, il tourne la tête de tous côtés, et il la baisse aussi pour voir à terre à travers le feuillage des arbres; et le moindre bruit qu'il entend suffit pour le faire rétrograder. Lorsqu'il est arrivé sur l'arbre le plus voisin de la mare d'eau, il descend de branche en branche jusqu'à la plus basse, et de cette dernière branche sur le bord de l'eau. A chaque fois qu'il y trempe son bec, il écoute encore et regarde autour de lui; et dès qu'il a bu, il s'éloigne promptement sans faire de pause comme lorsqu'il est venu. Quand on le tire sur un arbre, il est rare qu'il tombe jusqu'à terre, s'il lui reste encore un peu de vie, car il s'accroche aux branches avec ses ongles; et pour le faire tomber on est souvent obligé de le tirer une seconde fois.

Cet oiseau a le sternum très grand, le conduit intestinal long de seize pouces et sans cœcum, l'estomac membraneux; la pointe de la langue est osseuse sur cinq lignes de longueur. Un épeiche adulte pesoit deux onces et demie; c'étoit un mâle qui avoit été pris sur le nid avec six petits. Ils avoient tous les doigts disposés comme le père, et pesoient environ trois gros chacun. Leur bec n'avoit point les deux arêtes latérales qui, dans l'adulte, prennent naissance au delà des narines, passent au dessous et se prolongent sur les deux tiers de la longueur du bec; les ongles, encore blancs, étoient déjà fort crochus. Le nid étoit dans un vieux tremble creux, à trente pieds de hauteur de terre.

LE PETIT ÉPEICHE[1].

SECONDE ESPÈCE.

Picus minor. GMEL.

Ce pic, n° 598, fig. 1, le mâle, et fig. 2, la femelle, seroit en tout un diminutif de l'épeiche, s'il n'en différoit pas par le devant du corps, qui est d'un blanc sale ou même gris, et par le manque de rouge sous la queue, et de blanc sur les épaules. Du reste, tous les autres caractères sont semblables. Dans ce petit épeiche comme dans le grand, le rouge ne se voit que sur la tête du mâle [2].

Ce petit pic varié est à peine de la grandeur du moineau, et ne pèse qu'une once. On le voit venir pendant l'hiver près des maisons et dans les vergers. Il ne grimpe pas fort haut sur les grands arbres, et semble attaché alentour du tronc. Il niche dans un trou d'arbre, qu'il dispute souvent à la mésange charbonnière, qui n'est pas la plus forte, et qui est obligée de lui céder son domicile. On le trouve en Angleterre, où il a un nom propre. On le voit en Suède, et il pa-

1. En italien, *pipra, pipo;* en allemand, *spechile, grass-specht, klein, bundter specht;* en anglois, *lesser spotted wood-spite or woodpecker, piannes* et *hickwal.*

2. Willughby remarque fort à propos qu'Aldrovande assure, du petit pic varié en général, ce qui n'est vrai que de la femelle; savoir, qu'il n'y a point de rouge sur la tête. Jonston est là dessus dans la même erreur qu'Aldrovande.

roît même que l'espèce, comme celle du grand épeiche, s'est étendue jusque dans l'Amérique septentrionale; car l'on voit à la Louisiane un petit pic varié qui lui ressemble presque en tout, et à l'exception que le dessus de la tête, comme dans le pic varié du Canada, est couvert d'une calotte noire, bordée de blanc.

M. Salerne dit que cet oiseau n'est pas connu en France; cependant on le trouve dans la plupart de nos provinces. La méprise vient de ce qu'il a confondu le petit pic varié avec le grimpereau de muraille, qu'il avoue lui-même ne pas connoître. Il se trompe également quand il dit que Frisch ne parle point de ce petit pic, et qu'il en conclut qu'il n'existe point en Allemagne. Frisch dit seulement qu'il y est rare, et il en donne deux belles figures.

M. Sonnerat a vu à Antigue un petit pic varié, que nous rapporterons à celui-ci; les caractères qu'il lui donne ne l'en distinguent pas assez pour en faire deux espèces. Il est de la même grandeur; le noir rayé, moucheté de blanc, couvre tout le dessus du corps; le dessous est tacheté de noirâtre sur un fond jaune pâle ou plutôt blanc jaunâtre; la ligne blanche se marque sur les côtés du cou. M. Sonnerat n'a point vu de rouge à la tête de cet oiseau; mais il remarque lui-même que c'étoit peut-être la femelle.

OISEAUX

DE L'ANCIEN CONTINENT

QUI ONT RAPPORT A L'ÉPEICHE.

L'ÉPEICHE DE NUBIE ONDÉ ET TACHETÉ.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Picus nubicus. Gmel.

Ce pic, n° 667, est d'un tiers moins grand que l'épeiche d'Europe; tout son plumage est agréablement varié par gouttes et par ondes brisées, rompues et comme vermiculées de blanc et de roussâtre sur fond gris brun et noirâtre au dos, et de noirâtre en larmes sur le blanchâtre de la poitrine et du ventre; une demi-huppe d'un beau rouge couvre en calotte le derrière de la tête; le sommet et le devant sont en plumes fines, noires, chacune tiquetée à la pointe d'une petite goutte blanche; la queue est divisée transversalement par des ondes brunes et roussâtres. Cet oiseau est fort joli, et l'espèce est nouvelle.

LE GRAND PIC VARIÉ DE L'ILE DE LUÇON.

SECONDE ESPÈCE.

Picus cardinalis. Gmel.

Notre épeiche n'est pas le plus grand des pics variés, puisque celui de Luçon, dont M. Sonnerat nous

a donné la description, est de la taille du pic vert. Il a les plumes du dos et des couvertures de l'aile noires, mais le tuyau en est jaune; il y a aussi des taches jaunâtres sur les dernières; les petites couvertures de l'aile sont rayées transversalement de blanc; la poitrine et le ventre sont variés de taches longitudinales noires sur un fond blanc; on voit une bande blanche au côté du cou jusque sous l'œil; le sommet et le derrière de la tête sont d'un rouge vif; et par ce caractère, M. Sonnerat voudroit nommer ce pic, *cardinal;* mais il y auroit trop de pics cardinaux si l'on donnoit ce nom à tous ceux qui ont la calotte rouge; et ce rouge sur la tête n'est point du tout un caractère spécifique, mais plutôt générique pour les pics, comme nous l'avons remarqué.

LE PETIT ÉPEICHE BRUN DES MOLUQUES.

TROISIÈME ESPÈCE.

Picus moluccensis. GMEL.

Ce petit pic, n° 748, fig. 2, n'a que deux teintes sombres et ternes. Son plumage est d'un brun noirâtre, ondé de blanc au dessus du corps, blanchâtre, tacheté de pinceaux bruns au dessous; la tête et la queue, ainsi que les pennes des ailes, sont toutes brunes. Il n'est que de la grandeur de notre petit épeiche, ou même un peu au dessous.

OISEAUX

DU NOUVEAU CONTINENT

QUI ONT RAPPORT A L'ÉPEICHE.

L'ÉPEICHE DU CANADA.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Picus canadensis. Gmel.

On trouve au Canada un épeiche qui nous paroît devoir être rapproché de celui d'Europe; il est de la même grosseur, et n'en diffère que par la distribution des couleurs. Ce pic de Canada, n° 345, fig. 1, n'a de rouge nulle part; son œil est environné d'un espace noir, au lieu que l'œil de notre épeiche est dans du blanc. Il y a plus de blanc sur le côté du cou, et du blanc ou jaune foible à l'occiput; mais ces différences ne sont que de légères variétés, et ces deux espèces, très voisines, ne font peut-être que le même oiseau, qui, en passant dans un climat différent et plus froid, aura subi ces petits changements.

Le *quauhtotopotli alter* de Fernandès, qui est un pic varié de noir et de blanc, paroît être le même que ce pic du Canada, d'autant plus que cet auteur ne dit pas, dans sa description, qu'il ait du rouge nulle part, et qu'il semble indiquer que cet oiseau arrive du nord à la Nouvelle-Espagne. Ce pays cependant doit avoir aussi ses pics variés, puisque les voyageurs en ont trouvé jusque dans l'isthme de l'Amérique.

L'ÉPEICHE DU MEXIQUE.

SECONDE ESPÈCE.

Picus tricolor. Gmel.

Je serois très porté à croire que le *grand pic varié du Mexique* de M. Brisson, page 57, et son *petit pic varié du Mexique*, page 59, ne sont que le même oiseau. Il donne le premier d'après Seba; car ce n'est que sur sa foi que Klein et Mœhring l'ont fait entrer dans leurs nomenclatures : or on sait combien sont infidèles la plupart des notices de ce compilateur. Klein donne deux fois le même oiseau, et c'est un de ceux que nous avons exclus du genre des pics. D'un autre côté, M. Brisson, par une raison qu'on ne peut deviner, applique à son second pic du Mexique l'épithète de *petit;* quoique Fernandès, auteur original, d'après lequel seul on peut parler, le dise *grand*, et le dise deux fois dans quatre lignes. Suivant cet auteur, c'est un pic de grande espèce, et de la taille de la corneille du Mexique; son plumage est varié de lignes blanches transversales sur un fond noir et brun; le ventre et la poitrine sont d'un rouge de vermillon. Ce pic habite les cantons les moins chauds du Mexique, et perce les arbres comme les autres pics.

L'ÉPEICHE,

OU PIC VARIÉ DE LA JAMAIQUE.

TROISIÈME ESPÈCE.

Ce pic, n° 597, la femelle, est d'une grandeur moyenne entre celle du pic vert et de l'épeiche d'Eu-

rope. Catesby le fait trop petit en le comparant à l'épeiche, et Edwards le fait trop grand en lui donnant la taille du pic vert. Ce même auteur ne lui compte que huit pennes à la queue; mais c'est vraisemblablement par accident qu'il en manquoit deux dans l'individu qu'il a décrit, tous les pics ayant dix plumes à cette partie. Celui-ci porte une calotte rouge, qui tombe en coiffe sur le haut du cou; la gorge et l'estomac sont d'un gris roussâtre qui entre par degrés dans un rouge terne sur le ventre; le dos est noir, rayé transversalement d'ondes grises en festons, plus claires sur les ailes, plus larges et toutes blanches sur le croupion.

La figure de cet oiseau dans Hans Sloane est fort défectueuse : c'est le seul pic que ce naturaliste et M. Browne aient trouvé dans l'île de la Jamaïque, quoiqu'il y en ait grand nombre d'autres dans le continent de l'Amérique. Celui-ci se trouve à la Caroline; et, malgré quelques différences, on le reconnoît dans le pic à ventre rouge de Catesby. Au reste, la femelle, dans cette espèce, a le front d'un blanc roussâtre, et le mâle l'a rouge.

L'ÉPEICHE,

OU PIC RAYÉ DE LA LOUISIANE.

QUATRIÈME ESPÈCE.

Picus carolinus. Gmel.

Tout le manteau de ce pic, n° 692, un peu plus grand que l'épeiche, est agréablement rayé et rubané de blanc et de noir par bandelettes transversales; des

pennes de la queue, les deux extérieures et les intermédiaires sont mêlées de blanc et de noir, les autres sont noires; tout le dessous et le devant du corps est gris blanc uniforme; un peu de rouge lavé teint le bas-ventre. De deux individus que nous avons au Cabinet, l'un a le dessus de la tête entièrement rouge, avec quelques pinceaux de cette couleur à la gorge, et jusque sous les yeux; l'autre (et c'est celui que représente la planche enluminée) a le front gris, et n'a de rouge qu'à l'occiput : c'est vraisemblablement la femelle, cette différence revenant à celle qu'on observe généralement de la femelle au mâle dans le genre de ces oiseaux, qui est de porter moins de rouge, ou de n'en porter point du tout à la tête. Au reste, ce rouge est dans l'un et dans l'autre une teinte plus foible et plus claire que dans les autres épeiches.

L'ÉPEICHE,

OU PIC VARIÉ DE LA ENCENADA.

CINQUIÈME ESPÈCE.

Picus bicolor. Gmel.

Cet oiseau, n° 748, fig. 1, n'est pas plus grand que notre petit pic varié, et il est un des plus jolis de ce genre : avec des couleurs simples, son plumage est émaillé d'une manière brillante; du blanc et du gris brun composent toutes ses couleurs; elles sont si agréablement coupées, interrompues et mêlées, qu'il en résulte un effet charmant à l'œil. Le mâle est bien huppé, et dans sa huppe percent quelques plumes rouges : la femelle ne l'est pas, et sa tête est toute brune.

L'ÉPEICHE,

OU PIC CHEVELU DE VIRGINIE.

SIXIÈME ESPÈCE.

Picus villosus. Gmel.

Nous emprunterons des Anglois de la Virginie le nom de *pic chevelu* qu'ils donnent à cet oiseau, n° 754, pour exprimer un caractère distinctif, qui consiste en une bande blanche, composée de plumes effilées, qui règne tout le long du dos et s'étend jusqu'au croupion ; le reste du dos est noir ; les ailes sont noires aussi, mais marquetées avec assez de régularité de taches d'un blanc obscur, arrondies et en larmes ; une tache noire couvre le sommet, et une rouge le derrière de la tête ; de là jusqu'à l'œil s'étend une ligne blanche, et une autre est tracée au côté du cou ; la queue est noire ; tout le dessous du corps est blanc. Ce pic est un peu moins grand que l'épeiche.

L'ÉPEICHE,

OU PETIT PIC VARIÉ DE VIRGINIE.

SEPTIÈME ESPÈCE.

Picus pubescens. Gmel.

Catesby nous a encore fait connoître ce petit pic. Il pèse un peu plus d'une once et demie, et ressemble si fort, dit-il, au pic chevelu, par ses taches et ses couleurs, que, sans la différence de grosseur, on pourroit croire que c'est la même espèce. La poitrine et le ventre de celui-ci sont d'un gris clair; les quatre

pennes du milieu de la queue sont noires, et les autres barrées de noir et de blanc : ce sont là les seules différences de ce petit pic au pic chevelu. La femelle diffère du mâle, comme dans presque toutes les espèces de pics, en ce qu'elle n'a point de rouge sur la tête.

L'ÉPEICHE,

OU PIC VARIÉ DE LA CAROLINE.

HUITIÈME ESPÈCE.

Picus varius. GMEL.

Quoique ce petit pic, n° 785, porte une teinte jaune sur le ventre, nous ne l'exclurons pas de la famille des pics variés de blanc et de noir, parce qu'il y est évidemment compris par les couleurs du manteau, qui sont celles qui décident le plumage. Il est à peine aussi grand que notre petit épeiche. Tout le dessus de la tête est rouge; quatre raies alternativement noires et blanches couvrent l'espace de la tempe à la joue, et la dernière de ces raies encadre la gorge, qui est du même rouge que la tête; le noir et le blanc se mêlent et se coupent agréablement sur le dos, les ailes et la queue; le devant du corps est jaune clair, parsemé de quelques pinceaux noirs. La femelle n'a point de rouge. Ce pic se trouve en Virginie, à la Caroline, et à Cayenne, selon M. Brisson.

L'ÉPEICHE,

OU PIC VARIÉ ONDÉ.

NEUVIÈME ESPÈCE.

Picus tridactylus. L.

Ce pic, donné dans les planches enluminées, n° 553, sous la dénomination de *pic tacheté*, doit plutôt s'appeler *varié;* car son plumage, avec moins de blanc, ressemble fort à celui de l'épeiche : il est noir sur le dos, chargé de blanc en ondes, ou plutôt en écailles, sur les grandes pennes de l'aile; ces deux couleurs forment, quand elle est pliée, une bande en damier; le dessous du corps est blanc, varié sur les flancs d'écailles noires; deux traits blancs vont en arrière, l'un de l'œil, l'autre du bec, et le sommet de la tête est rouge.

La figure de ce pic convient parfaitement avec la description du *pic varié de Cayenne* de M. Brisson, excepté que le premier a quatre doigts comme tous les pics, et que celui de M. Brisson n'en a que trois. Il existe donc réellement un pic à trois doigts; c'est de quoi, malgré le peu de rapport analogique, on ne peut guère douter. Edwards a reçu deux de ces pics à trois doigts de la baie d'Hudson, et en a vu un troisième venu des mêmes contrées. Linnæus en décrit un trouvé en Dalécarlie; Schmit, un de Sibérie; et nous sommes informés par M. Lottinger que ce pic à trois doigts se trouve aussi en Suisse. Il paroît donc que ce pic à trois doigts habite le nord des deux continents. Ce doigt de moins fait-il un carac-

tère spécifique, ou n'est-il qu'un attribut individuel? C'est ce qu'on ne peut décider sans un plus grand nombre d'observations. Mais ce que l'on doit nier, c'est que cette même espèce qui habite le nord des deux continents se trouve sous l'équateur à Cayenne, quoique, d'après M. Brisson, on l'ait nommé *pic tacheté de Cayenne* dans la planche enluminée. Ces petites méprises dans quelques unes de nos planches viennent de ce que nous avons été obligés de les faire graver à mesure que nous pouvions nous procurer les oiseaux, et par conséquent avant d'en avoir composé l'histoire.

Après cette longue énumération de tous les oiseaux des deux continents qui ont rapport aux pics, et qui même semblent en constituer le genre, nous devons observer qu'il nous a paru nécessaire de rejeter quelques espèces indiquées par nos nomenclateurs; ces espèces sont la troisième, la huitième et la vingtième données par M. Brisson pour des pics, par Seba pour des hérons, et par Mœhring pour des corneilles. Klein appelle ces mêmes oiseaux *harponneurs*, parce que, selon Seba, ils frappent et percent de leur bec les poissons en tombant du haut de l'air. Cette habitude est, comme l'on voit, bien différente de celle des pics; et d'ailleurs les caractères de ces oiseaux dans les figures de Seba, où les doigts sont disposés trois et un, démontrent qu'ils sont d'un genre très différent de celui des pics; et l'on doit avouer qu'il faut avoir une grande passion de multiplier les espèces pour en établir ainsi sur des figures fautives, à côté de notices contradictoires.

LES PICS-GRIMPEREAUX[1].

Le genre de ces oiseaux, dont nous ne connoissons que deux espèces, nous paroît être assez différent de tous les autres genres pour l'en séparer. On nous a envoyé de Cayenne deux espèces de ces oiseaux, et nous avons cru devoir les nommer *pics-grimpereaux*, parce qu'ils font la nuance entre le genre des pics et celui des grimpereaux, la première et la plus grande espèce étant plus voisine des grimpereaux par son bec courbé, et la seconde étant au contraire plus voisine des pics par son bec droit. Toutes deux ont trois doigts en avant et un en arrière comme les grimpereaux, et en même temps les pennes de la queue roides et pointues comme les pics.

Le premier et le plus grand de ces pics-grimpereaux a dix pouces de longueur : il a la tête et la gorge tachetées de roux et de blanc; le dessus du corps roux, et le dessous jaune, rayé transversalement de noirâtre; le bec et les pieds noirs.

Le second et le plus petit n'a que sept pouces de longueur : il a la tête, le cou, et la poitrine tachetés de roux et de blanc; le dessus du corps est roux, et le ventre d'un brun roussâtre; son bec est gris, et ses pieds sont noirâtres.

Tous deux ont à très peu près les mêmes habitu-

1. N° 621, sous la dénomination de *picucule de Cayenne;* et n° 605, sous la dénomination de *talapio.* Ces noms nous avoient été donnés par des gens qui les avoient imaginés sans aucun fondement.

des naturelles : ils grimpent contre les arbres à la manière des pics, en s'aidant de leur queue, sur laquelle ils s'appuient; ils percent l'écorce et le bois en faisant beaucoup de bruit; ils mangent les insectes qui se trouvent dans le bois et les écorces qu'ils percent; ils habitent les forêts, où ils cherchent le voisinage des ruisseaux et des fontaines. Les deux espèces vivent ensemble et se trouvent souvent sur le même arbre; cependant elles ne se mêlent pas : seulement il paroît que ces oiseaux aiment fort la compagnie; car ils s'attachent toujours, en grimpant, aux arbres sur lesquels il y a plusieurs autres petits oiseaux perchés. Ils sont très vifs et voltigent d'un arbre à l'autre pour se coller et grimper; mais jamais ils ne se perchent ni ne font de longs vols. On les trouve assez communément dans l'intérieur des terres de la Guiane, où les naturels du pays les confondent avec les pics; et c'est par cette raison qu'ils ne leur ont point donné de nom particulier. Il est assez probable que ces oiseaux se trouvent aussi dans les autres climats chauds de l'Amérique; néanmoins aucun voyageur n'en a fait mention.

LE TORCOL[1].

Yunx torquilla. L.

Cet oiseau, n° 698, se reconnoît au premier coup d'œil par un signe ou plutôt par une habitude qui

1. En latin moderne, *torquilla;* en italien, *tortocollo, capotorto, verticella* (ces noms, dans presque toutes les langues, reviennent à

n'appartient qu'à lui, c'est de tordre et de tourner le cou de côté et en arrière, la tête renversée vers le dos, et les yeux à demi fermés, pendant tout le temps que dure ce mouvement, qui n'a rien de précipité, et qui est au contraire lent, sinueux, et tout semblable aux replis ondoyants d'un reptile[1] : il paroît être produit par une convulsion de surprise et d'effroi, ou par une crise d'étonnement à l'aspect de tout objet nouveau; c'est aussi un effort que l'oiseau semble faire pour se dégager lorsqu'il est retenu. Cependant cet étrange mouvement lui est naturel et dépend en grande partie d'une conformation particulière, puisque les petits dans le nid se donnent les mêmes tours de cou; en sorte que plus d'un dénicheur effrayé les a pris pour de petits serpents.

Le torcol a encore une autre habitude assez singulière : un de ces oiseaux, qui étoit en cage depuis vingt-quatre heures, lorsqu'on s'approchoit de lui, se tournoit vis-à-vis le spectateur; puis le regardant fixement, s'élevoit sur ses ergots, se portoit en avant avec lenteur, en relevant les plumes du sommet de sa tête, la queue épanouie; puis se retiroit brusquement en frappant du bec le fond de sa cage et rabattant sa huppe. Il recommençoit ce manége, que

celui de *torcol*); en espagnol, *torzicuello;* en allemand, *wind-halsz, nater-halsz, dreh-halsz, nater-zwang, nater-wendel;* en anglois, *wryneck; languard* ou *tire-langue,* en Provence; *coutouille,* en Dauphiné; *torticolis,* en Lorraine; ailleurs, *trousse-col, longue-langue;* à Malte, *roi des cailles,* nom que l'on donne partout ailleurs au râle terrestre.

1. Apparemment on lui a aussi trouvé de l'analogie avec ce tour de tête que se donnent certaines personnes pour affecter un maintien recueilli, et qui de là ont été vulgairement appelés *torcols.*

Schwenckfeld a observé comme nous, jusqu'à cent fois de suite, et tant qu'on restoit en présence.

Ce sont apparemment ces bizarres attitudes et ces tortures naturelles qui ont anciennement frappé les yeux de la superstition quand elle adopta cet oiseau dans les enchantements, et qu'elle en prescrivit l'usage comme du plus puissant des philtres[1].

L'espèce du torcol n'est nombreuse nulle part, et chaque individu vit solitairement et voyage de même; on les voit ariver seuls au mois de mai; nulle société que celle de leur femelle : encore cette union est-elle de très courte durée ; car ils se séparent bientôt, et repartent seuls en septembre. Un arbre isolé au milieu d'une large haie est celui que le torcol préfère; il semble le choisir pour se percher plus solitairement. Sur la fin de l'été, on le trouve également seul dans les blés, surtout dans les avoines et dans les petits sentiers qui traversent les pièces de blé noir. Il prend sa nourriture à terre, et ne grimpe pas contre les arbres comme les pics, quoiqu'il ait le bec et les pieds conformés comme eux, et qu'il soit très

1. Tellement que le nom de *jynx* en avoit pris la force de signifier toutes sortes d'enchantements, de passions violentes, et tout ce qu'on appelle charme de la beauté, et ce pouvoir aveugle par lequel nous nous sentons entraînés. C'est dans ce sens qu'Héliodore, Lycophron, Pindare, Eschyle, Sophocle, s'en sont servis. L'enchanteresse de Théocrite (*pharmaceutria*) fait ce charme pour rappeler son amant. C'étoit Vénus elle-même qui, du mont Olympe, avoit apporté le *jynx* à Jason, et lui en avoit enseigné la vertu, pour forcer Médée à l'amour. L'oiseau fut jadis une nymphe, fille de l'Écho : par ses enchantements, Jupiter étoit passionné pour l'Aurore; Junon en courroux opéra sa métamorphose.

voisin du genre de ces oiseaux; mais il paroît former une petite famille à part et isolée, qui n'a point contracté d'alliance avec la grande tribu des pics et des épeiches.

Le torcol est de la grandeur de l'alouette, ayant sept pouces de longueur et dix de vol[1]. Tout son plumage est un mélange de gris, de noir et de tanné, par ondes et par bandes, tracées et opposées de manière à produire le plus riche émail avec ces teintes sombres; le dessous du corps, fond gris blanc, teint de roussâtre sous le cou, et peint de petites zones noires, qui, sur la poitrine, se détachent, s'allongent en fer de lance, et se parsèment en s'éclaircissant sur l'estomac; la queue composée de dix pennes flexibles, et que l'oiseau épanouit en volant, est variée par dessous de points noirs sur un fond gris feuille-morte, et traversée de deux ou trois larges bandes en ondes, pareilles à celles qu'on voit sur l'aile des papillons phalènes : le même mélange de belles ondes noires, brunes et grises, dans lesquelles on distingue des zones, des rhombes, des zigzags, peint tout le manteau sur un fond plus foncé et mêlé de roussâtre. Quelques descripteurs ont comparé le plumage du torcol à celui de la bécasse : mais il est plus agréablement varié; les teintes en sont plus nettes, plus distinctes, d'une touche plus moelleuse et d'un plus bel effet. Le ton de couleur, plus roux dans le mâle, est plus cendré dans la femelle; c'est ce qui les

1. Mesure moyenne. Les proportions que donne M. Brisson sont prises sur un petit individu, puisqu'il ne donne que six pouces et demi de longueur, et nous en avons mesuré qui en avoient sept et demi.

distingue. Les pieds sont d'un gris roussâtre, les ongles aigus, et les deux extérieurs sont beaucoup plus longs que les deux intérieurs.

Cet oiseau se tient fort droit sur la branche où il se pose; son corps est même renversé en arrière : il s'accroche aussi au tronc d'un arbre pour dormir; mais il n'a pas l'habitude de grimper comme le pic, ni de chercher sa nourriture sous les écorces. Son bec, long de neuf lignes, et taillé comme celui des pics, ne lui sert pas à saisir et prendre sa nourriture; ce n'est, pour ainsi dire, que l'étui d'une grande langue qu'il tire de la longueur de trois ou quatre doigts, et qu'il darde dans les fourmilières : il la retire chargée de fourmis retenues par une liqueur visqueuse dont elle est enduite. La pointe de cette langue est aiguë et cornée; et pour fournir à son allongement, deux grands muscles partent de sa racine, embrassent le larynx, et, couronnant la tête, vont, comme aux pics, s'implanter dans le front. Il a encore de commun avec ces oiseaux de manquer de cœcum. Willughby dit qu'il a seulement une espèce de renflement dans les intestins à la place du cœcum.

Le cri du torcol est un son de sifflement assez aigre et traîné, ce que les anciens appeloient proprement *stridor* : c'est de ce cri que le nom grec *iolz* paroît avoir été tiré. Le torcol se fait entendre huit ou dix jours avant le coucou. Il pond dans des trous d'arbre, sans faire de nid et sur la poussière du bois pourri qu'il fait tomber au fond du trou en frappant les parois avec son bec; on y trouve communément huit

ou dix œufs d'un blanc d'ivoire[1]. Le mâle apporte des fourmis à sa femelle qui couve; et les petits nouveau-nés, dans le mois de juin, tordent déjà le cou, et soufflent avec force lorsqu'on les approche. Ils quittent bientôt leur nid, où ils ne prennent aucune affection les uns pour les autres; car ils se séparent et se dispersent dès qu'ils peuvent se servir de leurs ailes.

On ne peut guère les élever en cage; il est très difficile de leur fournir une nourriture convenable : ceux qu'on a conservés pendant quelque temps touchoient avec la pointe de la langue la pâtée qu'on leur présentoit avant de la manger, et, après en avoir goûté, ils la refusoient et se laissoient mourir de faim[2]. Un torcol adulte, que Gesner essaya de nourrir de fourmis, ne vécut que cinq jours; il refusa constamment tous les autres insectes, et mourut apparemment d'ennui dans sa prison.

Sur la fin de l'été, cet oiseau prend beaucoup de graisse, et il est alors excellent à manger; c'est pour

1. On nous a rapporté, le 12 juin, dix œufs de torcol pris dans un trou de vieux pommier creux, à cinq pieds de hauteur, qui reposoient sur du bois vermoulu; et depuis trois années on nous avoit apporté, dans la même saison, des œufs de torcol pris dans le même trou.

2. Je fis prendre, le 10 juin, un nid de torcol dans le creux d'un pommier sauvage à cinq pieds de terre. Le mâle étoit resté sur les hautes branches de l'arbre, et crioit très fort, tandis qu'on prenoit sa femelle et ses petits. Je les fis nourrir avec de la pâtée faite de pain et de fromage; ils vécurent près de trois semaines. Ils s'étoient familiarisés avec la personne qui en avoit soin, et venoient manger dans sa main. Lorsqu'ils furent devenus grands, ils refusèrent la pâtée ordinaire; et comme on n'avoit pas d'insectes à leur fournir ils moururent de faim. (*Note communiquée par M. Gueneau de Montbeillard.*)

cela qu'en plusieurs pays on lui donne le nom d'*ortolan*. Il se prend quelquefois à la sauterelle, et les chasseurs ne manquent guère de lui arracher la langue dans l'idée d'empêcher que sa chair ne prenne le goût des fourmis. Cette petite chasse ne se fait qu'au mois d'août jusqu'au milieu de septembre, temps du départ de ces oiseaux, dont il ne reste aucun dans nos contrées pendant l'hiver.

L'espèce est néanmoins répandue dans toute l'Europe, depuis les provinces méridionales jusqu'en Suède, et même en Laponie; elle est assez commune en Grèce, en Italie. Nous voyons, par un passage de Philostrate, que le torcol étoit connu des mages, et se trouvoit dans la Babylonie; et Edwards nous assure qu'on le trouve au Bengale : en sorte que l'espèce, quoique peu nombreuse dans chaque contrée, paroît s'être étendue dans toutes les régions de l'ancien continent. Aldrovande seul parle d'une variété dans cette espèce; mais il ne la donne que d'après un dessin, et les différences sont si légères, que nous avons cru ne devoir pas l'en séparer.

LES OISEAUX BARBUS.

Les naturalistes ont donné le nom de *barbus* à plusieurs oiseaux qui ont la base du bec garnie de plumes effilées, longues, roides comme des soies, toutes dirigées en avant; mais nous devons observer qu'on a confondu sous cette dénomination des oiseaux d'es-

pèces diverses et de climats très éloignés. Le *tamatia* de Marcgrave, qui est un oiseau du Brésil, a été mis à côté du barbu d'Afrique et de celui des Philippines; et toutes les espèces qui portent la barbe sur le bec et qui ont deux doigts en avant et deux en arrière ont été mêlées par les nomenclateurs, quoique les barbus de l'ancien continent diffèrent de ceux du nouveau en ce qu'ils ont le bec beaucoup plus épais, plus raccourci et plus convexe en dessous. Pour les distinguer, nous appellerons *tamatias* ceux de l'Amérique, et nous ne laisserons le nom de *barbus* qu'à ceux de l'ancien continent.

LE TAMATIA.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Bucco tamatia. L.

Nous avons déjà averti que c'est par erreur que M. Brisson a placé cet oiseau, n° 746, fig. 1, avec la grivette ou petite grive de Catesby; car il en est tout-à-fait différent, tant par la disposition des doigts que par la barbe et la forme du bec, et la grosseur de la tête, qui, dans tous les oiseaux de ce genre, est plus considérable, relativement au volume du corps, que dans aucun autre. Il est vrai que Marcgrave a fait aussi une faute à ce sujet, en disant que cet oiseau n'avoit pas de queue : il auroit dû dire qu'il ne l'avoit pas longue; et il y a toute apparence qu'il a décrit un

oiseau dont on avoit arraché la queue : mais, comme tous les autres caractères sont entiers et bien exprimés, il nous paroît qu'on peut compter sur son indication, d'autant que cet oiseau se trouvant à Cayenne comme au Brésil, et nous ayant été envoyé, il nous a été facile d'en faire la comparaison et la description.

Il a six pouces et demi de longueur totale; la queue a deux pouces; le bec, quinze lignes. L'extrémité supérieure du bec est crochue et comme divisée en deux pointes; la barbe qui le couvre s'étend à plus de moitié de sa longueur. Le dessus de la tête et le front sont roussâtres; il y a sur le cou un demi-collier varié de noir et de roux, et le reste du plumage en dessus est brun, nuancé de roux; on voit de chaque côté de la tête, derrière les yeux, une tache noire assez grande; la gorge est orangée, et le reste du dessous du corps est tacheté de noir sur un fond blanc roussâtre; le bec et les pieds sont noirs.

Les habitudes naturelles de ce premier tamatia sont aussi celles de tous les oiseaux de ce genre dans le nouveau continent : ils ne se tiennent que dans les endroits les plus solitaires des forêts, et restent toujours éloignés des habitations, même dans les lieux découverts; on ne les voit ni en troupes ni en paires. Ils ont le vol pesant et court, ne se posent que sur des branches basses, et cherchent de préférence celles qui sont les plus garnies de petits rameaux et de feuilles. Ils ont peu de vivacité; et quand ils sont une fois posés, c'est pour long-temps : ils ont même une mine triste et sombre; on diroit qu'ils affectent de se donner un air grave en retirant leur grosse tête entre leurs épaules; elle paroît alors couvrir tout le devant

du corps. Leur naturel répond parfaitement à leur figure massive et à leur maintien sérieux. Leur corps est aussi large que long, et ils ont beaucoup de peine à se mettre en mouvement. On peut les approcher d'aussi près que l'on veut, et tirer plusieurs coups de fusil sans les faire fuir. Leur chair n'est pas mauvaise à manger, quoiqu'ils vivent de scarabées et d'autres gros insectes. Enfin ils sont très silencieux, très solitaires, assez laids et fort mal faits.

LE TAMATIA

A TÊTE ET GORGE ROUGES.

SECONDE ESPÈCE.

Bucco cayennensis. Gmel.

Cet oiseau, n° 206, fig. 1, que nous avons indiqué dans la même planche sous deux dénominations différentes, ne nous paroît pas néanmoins former deux espèces, mais une simple variété; car tous deux ont la tête et la gorge rouges, les côtés de la tête et tout le dessus du corps noirs, le bec noirâtre, et les pieds cendrés. Ils ne diffèrent qu'en ce que celui représenté dans la figure première a la poitrine d'un blanc jaunâtre, tandis que l'autre l'a d'un brun lavé de jaune; il a de plus que le premier des taches noires sur le haut de la poitrine; le premier a aussi une petite tache blanche au dessus des yeux, et des taches blanches sur les ailes, que le second n'a pas :

mais comme ils se ressemblent en tout le reste, et qu'ils sont précisément de la même grandeur, nous ne croyons pas que ces différences de couleur suffisent pour en faire deux espèces distinctes, comme l'ont fait nos nomenclateurs. Ces oiseaux se trouvent non seulement à la Guiane, mais à Saint-Domingue, et probablement dans les autres climats chauds de l'Amérique.

LE TAMATIA A COLLIER.

TROISIÈME ESPÈCE.

Bucco capensis. Gmel.

Cet oiseau, n° 395, a le plumage assez agréablement varié. Le dessus du cou est d'un orangé foncé, rayé transversalement de lignes noires. Il porte autour du cou un collier noir, qui est fort étroit au dessus, et si large au dessous qu'il couvre tout le haut de la poitrine; de plus, ce collier noir est accompagné, sur le dessus du cou, d'un autre demi-collier de couleur fauve. La gorge est blanchâtre; le bas de la poitrine est d'un blanc roussâtre, qui devient toujours plus roux à mesure qu'il descend sous le ventre. La queue est longue de deux pouces trois lignes, et la grandeur totale de l'oiseau est de sept pouces un quart; son bec est long d'un pouce cinq lignes; et les pieds, qui sont gris, ont sept lignes et demie de hauteur. On le trouve à la Guiane, où néanmoins il est rare.

LE BEAU TAMATIA.

QUATRIÈME ESPÈCE.

Bucco elegans. Gmel.

Cet oiseau, n° 330, est le plus beau, c'est-à-dire le moins laid de ce genre; il est mieux fait, plus petit, plus effilé, que tous les autres, et son plumage est varié de manière qu'il seroit difficile de le décrire en détail. La planche enluminée le représente assez fidèlement. Il a cinq pouces huit lignes de longueur, y compris la queue, qui a près de deux pouces; le bec a dix lignes de longueur, et les pieds dix lignes de hauteur. On le trouve sur les bords du fleuve des Amazones, dans la contrée des Maynas; mais nous ne sommes pas informés s'il habite également les autres contrées de l'Amérique méridionale.

LES TAMATIAS NOIRS ET BLANCS.

CINQUIÈME ESPÈCE.

Bucco macrorynchos. Gmel.

On ne peut guère séparer ces deux oiseaux, parce qu'ils ne diffèrent que par la grandeur, et que tous deux, indépendamment de leur ressemblance par les

couleurs, ont un caractère commun qui n'appartient qu'à ces deux espèces : c'est d'avoir le bec plus fort, plus gros, et plus long, que tous les autres tamatias, à proportion de leur corps; et dans toutes deux encore, la mandibule supérieure du bec est fort crochue, et se divise en deux pointes, comme dans le tamatia première espèce.

Le plus grand de ces tamatias noirs et blancs, n° 689, est très gros pour sa longueur, qui n'est guère que de sept pouces. C'est une espèce nouvelle, qui nous a été envoyée de Cayenne par M. Duval, aussi bien que la seconde espèce, n° 588, qui est plus petite, et qui n'a guère que cinq pouces de longueur. Nos planches les représentent assez fidèlement pour que nous puissions nous dispenser de les décrire plus au long; et l'on seroit porté à croire, par la grande ressemblance de ces deux oiseaux, qu'ils seroient de la même espèce, si leur grandeur n'étoit pas trop différente.

LES BARBUS.

En laissant, comme nous l'avons dit, le nom de *tamatia* aux oiseaux barbus de l'Amérique, nous appellerons simplement *barbus* ceux de l'ancien continent. Comme les uns et les autres volent très mal, à cause de leurs ailes courtes et de leur corps épais et lourd, il n'est pas vraisemblable qu'ils aient passé d'un continent à l'autre, étant également habitants des cli-

mats les plus chauds : ainsi leurs espèces ni leur genre ne sont pas les mêmes, et c'est par cette raison que nous les avons séparés. Quoiqu'ils soient de différents continents et de climats très éloignés, ces oiseaux se ressemblent néanmoins par beaucoup de caractères : car indépendamment de leur barbe, c'est-à-dire des longues soies effilées qui leur couvrent le bec en tout ou en partie, et de la disposition des pieds, qui est la même dans les uns et les autres; indépendamment de ce qu'ils ont également le corps trapu et la tête très grosse, ils ont encore de commun la forme particulière du bec, qui est fort gros, un peu courbé en bas, convexe au dessus, et comprimé sur les côtés. Mais ce qui distingue les barbus de l'ancien continent des tamatias de l'Amérique, c'est que ce bec est sensiblement plus court, plus épais et un peu plus convexe en dessous dans les barbus. Ils paroissent aussi différer par le naturel, les tamatias étant des oiseaux tranquilles et presque stupides, au lieu que les barbus des grandes Indes attaquent les petits oiseaux, et ont à peu près les habitudes des pies-grièches.

LE BARBU A GORGE JAUNE.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Bucco philippinensis. Gmel.

Sa longueur est de sept pouces; la queue n'a que dix-huit lignes; le bec, douze à treize lignes de long;

et les pieds, huit lignes de hauteur. Il a la tête rouge ainsi que la poitrine; les yeux sont environnés d'une grande tache jaune; la gorge est d'un jaune pur, et le reste du dessous du corps est d'une couleur jaunâtre, variée de taches longitudinales d'un vert obscur; le dessus du corps, les ailes et la queue, sont de cette même couleur de vert obscur. La femelle diffère du mâle, n° 331, en ce qu'elle est un peu moins grosse, et qu'elle n'a point de rouge sur la tête ni sur la poitrine. Ils se trouvent aux îles Pilippines.

LE BARBU A GORGE NOIRE.

SECONDE ESPÈCE.

Bucco niger. Gmel.

Cette espèce, qui se trouve, comme la première, aux Philippines, en est néanmoins très différente; elle a été décrite par M. Sonnerat dans les termes suivants.

« Cet oiseau est un peu plus gros et surtout plus allongé que le gros-bec d'Europe. Le front ou la partie antérieure de la tête est d'un beau rouge; le sommet, le derrière de la tête, la gorge et le cou sont noirs. Il y a au dessus de l'œil une raie demi-circulaire jaune; cette raie est continuée par une autre raie toute droite et blanche, qui descend jusque vers le bas du cou, sur le côté; au dessous de la raie jaune et de la raie blanche qui la continue, il y a une raie

verticale noire; et entre celle-ci et la gorge est une raie longitudinale blanche, qui se continue et se confond à sa base avec la poitrine, qui, ainsi que le ventre, les côtés, les cuisses et le dessous de la queue, est blanche. Le milieu du dos est noir; mais les plumes de côté entre le cou et le dos sont noires, mouchetées chacune d'une tache ou point jaune : les quatre premières, en comptant du moignon, le sont à leur extrémité en blanc, et la cinquième en jaune, ce qui forme une raie transversale au haut de l'aile; au dessous de cette raie sont des plumes noires, mouchetées chacune par un point jaune. Les dernières plumes enfin qui recouvrent les grandes plumes de l'aile sont noires, terminées par un liséré jaune. Les plus grandes plumes de l'aile sont aussi tout-à-fait noires; mais les autres ont, dans toute leur longueur, du côté où les barbes sont moins longues, un liséré jaune. La queue est noire dans son milieu, teinte en jaune sur les côtés; le bec et les pieds sont noirâtres. »

LE BARBU A PLASTRON NOIR[1].

TROISIÈME ESPÈCE.

Cette espèce est nouvelle, et nous a été envoyée du cap de Bonne-Espérance, mais sans aucune notice sur les habitudes naturelles de l'oiseau. Il a six pouces et demi de longueur; la queue, dix-huit lignes;

1. Variété du précédent.

les pieds, huit à neuf lignes de hauteur. Ce barbu, n° 688, fig. 1, est, comme l'on voit, de la taille médiocre; il est moins grand que le gros-bec d'Europe. Son plumage est agréablement mêlé et tranché de blanc et de noir; il a le front rouge, une ligne jaune sur l'œil; et il y a des taches en gouttes jaune clair et brillant jetées sur les ailes et le dos; la même teinte de jaune est étendue en pinceaux sur le croupion, et les pennes de la queue et les moyennes de l'aile sont légèrement frangées de cette même couleur. Un plastron noir couvre la poitrine jusqu'à la gorge; le derrière de la tête est aussi coiffé de noir, et une bande noire entre deux bandes blanches descend sur le côté du cou.

LE PETIT BARBU.

QUATRIÈME ESPÈCE.

Bucco parvus. Gmel.

Cette espèce est nouvelle, et l'oiseau est le plus petit de tous ceux de ce genre; il nous a été donné comme venant du Sénégal, mais sans aucun autre fait. Il n'a que quatre pouces de longueur; sa grosse tête et son gros bec, ombragé de longues soies, le caractérisent comme tous ceux de son genre; la queue est courte, et les ailes étant pliées la couvrent presque jusqu'à l'extrémité. Tout le dessus du corps est d'un brun noirâtre, ombré de fauve, et teint de vert sur les pennes de l'aile et de la queue; quelques pe-

tites ondes blanches forment des franges dans les premières; le dessous du corps est blanchâtre, avec quelques traces de brun; la gorge est jaune, et des angles du bec passe sous les yeux une petite bande blanche.

Au reste, cette description n'en dit pas plus qu'en peut dire à l'œil la planche enluminée, n° 746, fig. 2, qui a été prise au cabinet de M. Mauduit sur un individu qui a péri.

LE GRAND BARBU.

CINQUIÈME ESPÈCE.

Bucco grandis. Gmel.

Cet oiseau, n° 871, a près de onze pouces de longueur. La couleur dominante dans le plumage est un beau vert, qui se trouve mêlé avec d'autres couleurs sur différentes parties du corps, et principalement sur la tête et le cou; la tête en entier et la partie antérieure du cou sont d'un vert mêlé de bleu, de façon que ces parties paroissent plus ou moins vertes, ou plus ou moins bleues, selon les différents reflets de la lumière; la naissance du cou et le commencement du dos sont d'un brun marron, qui change aussi à différents aspects, parce qu'il est mêlé de vert; tout le dessus du corps est d'un très beau vert, à l'exception des grandes plumes des ailes, qui sont en parties noires; tout le dessous du corps est d'un vert beaucoup plus clair; il y a quelques plumes du

dessous de la queue d'un très beau rouge. Le bec a un pouce dix lignes de longueur sur un pouce de largeur à sa base, où l'on voit des poils noirs et durs comme des crins; il est d'une couleur blanchâtre, mais noir à sa pointe. Les ailes sont courtes, et atteignent à peine à la moitié de la longueur de la queue. Il nous a été envoyé de la Chine.

LE BARBU VERT.

SIXIÈME ESPÈCE.

Buccco viridis. Gmel.

Il a six pouces et demi de longueur. Le dos, les couvertures des ailes et de la queue sont d'un très beau vert. Les grandes pennes des ailes sont brunes; mais cette couleur n'est point apparente, étant cachée par les couvertures des ailes. La tête est d'un gris brun : le cou est de la même couleur; mais chaque plume est bordée de blanchâtre, et il y a de plus, au dessus et derrière chaque œil, une tache blanche. Le ventre est d'un vert beaucoup plus pâle que le dos. Le bec est blanchâtre, et la base de la mandibule supérieure est entourée de long poils noirs et durs; le bec a un pouce deux lignes de longueur sur environ sept lignes de largeur à sa base. Les ailes sont courtes, et ne s'étendent qu'à la moitié de la queue. Il nous a été envoyé des grandes Indes, n° 870.

1 LE TOUCAN — 2 LE TOUCAN À GORGE JAUNE — 3 LE MARTIN PÊCHEUR.

LES TOUCANS.

Ce qu'on peut appeler *physionomie* dans tous les êtres vivants dépend de l'aspect que leur tête présente lorsqu'on les regarde de face : ce qu'on désigne par les noms de *formes*, de *figure*, de *taille*, etc., se rapporte à l'aspect du corps et des membres. Dans les oiseaux, si l'on recherche cette physionomie, on s'apercevra aisément que tous ceux qui, relativement à la grosseur de leur corps, ont une tête légère avec un bec court et fin, ont en même temps la physionomie fine, agréable, et presque spirituelle ; tandis que ceux au contraire qui, comme les barbus, ont une trop grosse tête, ou qui, comme les toucans, ont un bec aussi gros que la tête, se présentent avec un air stupide, rarement démenti par leurs habitudes naturelles. Mais il y a plus ; ces grosses têtes et ces becs énormes, dont la longueur excède quelquefois celle du corps entier de l'oiseau, sont des parties si disproportionnées et des exubérances de nature si marquées, qu'on peut les regarder comme des monstruosités d'espèces qui ne diffèrent des monstruosités individuelles qu'en ce qu'elles ne perpétuent sans altération ; en sorte qu'on est obligé de les admettre aussi nécessairement que toutes les autres formes des corps, et de les compter parmi les caractères spécifiques des êtres auxquels ces mêmes parties difformes appartiennent. Si quelqu'un voyoit un toucan

pour la première fois, il prendroit sa tête et son bec, vus de face, pour un de ces masques à long nez dont on épouvante les enfants : mais considérant ensuite sérieusement la structure et l'usage de cette production démesurée, il ne pourra s'empêcher d'être étonné que la nature ait fait la dépense d'un bec aussi prodigieux pour un oiseau de médiocre grandeur ; et l'étonnement augmentera en reconnoissant que ce bec mince et foible, loin de servir, ne fait que nuire à l'oiseau, qui ne peut en effet rien saisir, rien entamer, rien diviser; et qui, pour se nourrir, est obligé de gober et d'avaler sa nourriture en bloc, sans la broyer ni même la concasser. De plus, ce bec, loin de faire un instrument utile, une arme, ou même un contre-poids, n'est au contraire qu'une masse en levier, qui gêne le vol de l'oiseau, et, lui donnant un air à demi culbutant, semble le ramener vers la terre, lors même qu'il veut se diriger en haut.

Les vrais caractères des erreurs de la nature sont la disproportion jointe à l'inutilité. Toutes les parties qui, dans les animaux, sont excessives, surabondantes, placées à contre-sens, et qui sont en même temps plus nuisibles qu'utiles, ne doivent pas être mises dans le grand plan des vues directes de la nature, mais dans la petite carte de ses caprices, ou, si l'on veut, de ses méprises, qui néanmoins ont un but aussi direct que les premières, puisque ces mêmes productions extraordinaires nous indiquent que tout ce qui peut être est, et que, quoique les proportions, la régularité, la symétrie, règnent ordinairement dans tous les ouvrages de la nature, la disproportion, les excès et les défauts nous démontrent

que l'étendue de sa puissance ne se borne point à ces idées de proportion et de régularité auxquelles nous voudrions tout rapporter.

Et de même que la nature a doué le plus grand nombre des êtres de tous les attributs qui doivent concourir à la beauté et à la perfection de la forme, elle n'a guère manqué de réunir plus d'une disproportion dans ses productions moins soignées. Le bec excessif, inutile, du toucan renferme une langue encore plus inutile, et dont la structure est très extraordinaire : ce n'est point un organe charnu ou cartilagineux comme la langue de tous les animaux ou des autres oiseaux, c'est une véritable plume bien mal placée, comme l'on voit, et renfermée dans le bec comme dans un étui.

Le nom même de *toucan* signifie *plume* en langue brasilienne ; et les naturels de ce pays ont appelé *toucan tabouracé* l'oiseau dont ils prenoient les plumes pour se faire les parures qu'ils ne portoient que les jours de fêtes. *Toucan tabouracé* signifie *plumes pour danser*. Ces oiseaux, si difformes par leur bec et par leur langue, brillent néanmoins par leur plumage. Ils ont en effet des plumes propres aux plus beaux ornements, et ce sont celles de la gorge : la couleur en est orangée, vive, éclatante ; et, quoique ces belles plumes n'appartiennent qu'à quelques unes des espèces de toucans, elles ont donné le nom à tout le genre. On recherche même en Europe ces gorges de toucans pour faire des manchons. Son bec prodigieux lui a valu d'autres honneurs, et l'a fait placer parmi les constellations australes, où l'on n'a guère admis que les objets les plus frappants et les

plus remarquables. Ce bec est en général beaucoup plus gros et plus long, à proportion du corps, que dans aucun autre oiseau ; et ce qui le rend encore plus excessif, c'est que, dans toute sa longueur, il est plus large que la tête de l'oiseau : c'est, comme le dit Léry, le bec des becs : aussi plusieurs voyageurs ont-ils appelé le toucan *l'oiseau tout bec ;* et nos créoles de Cayenne ne le désignent que par l'épithète de *gros bec.* Ce long et large bec fatigueroit prodigieusement la tête et le cou de l'oiseau, s'il n'étoit pas d'une substance légère : mais il est si mince, qu'on peut sans effort le faire céder sous les doigts. Ce bec n'est donc pas propre à briser les graines ni même les fruits tendres ; l'oiseau est obligé de les avaler tout entiers : et de même il ne peut s'en servir pour se défendre, et encore moins pour attaquer ; à peine peut-il serrer assez pour faire impression sur le doigt quand on le lui présente. Les auteurs qui ont écrit que ce toucan perçoit les arbres comme le pic se sont donc bien trompés ; ils n'ont rapporté ce fait que d'après la méprise de quelques Espagnols qui ont confondu ces deux oiseaux, et les ont également appelés *carpenteros* (charpentiers) ou *tacatacas* en langue péruvienne, croyant qu'ils frappoient également contre les arbres. Néanmoins il est certain que les toucans n'ont ni ne peuvent avoir cette habitude, et qu'ils sont très éloignés du genre des pics ; et Scaliger avoit fort bien remarqué avant nous que ces oiseaux ayant le bec crochu et courbé en bas, il ne paroissoit pas possible qu'ils entamassent les arbres.

La forme de ce gros et grand bec est fort différente dans chaque mandibule : la supérieure est recourbée

en bas en forme de faux, arrondie en dessus et crochue à son extrémité; l'inférieure est plus courte, plus étroite et moins courbée en bas que la supérieure : toutes deux sont dentelées sur leurs bords, mais les dentelures de la supérieure sont bien plus sensibles que celles de l'inférieure; et ce qui paroît encore singulier, c'est que ces dentelures, quoiqu'en égal nombre de chaque côté des mandibules, non seulement ne se correspondent pas du haut en bas ni de bas en haut, mais même ne se rapportent pas dans leur position relative, celles du côté droit ne se trouvant pas vis-à-vis de celles du côté gauche, car elles commencent plus près ou plus loin en arrière, et se terminent aussi plus ou moins près en avant.

La langue des toucans est, comme nous venons de le dire, encore plus extraordinaire que le bec : ce sont les seuls oiseaux qui aient une plume au lieu de langue; et c'est une plume dans l'acception la plus stricte, quoique le milieu ou la tige de cette *plume-langue* soit d'une substance cartilagineuse, large de deux lignes : mais elle est accompagnée, des deux côtés, de barbes très serrées et toutes pareilles à celles des plumes ordinaires; ces barbes dirigées en avant, sont d'autant plus longues qu'elles sont situées plus près de l'extrémité de la langue, qui est elle-même tout aussi longue que le bec. Avec un organe aussi singulier et si différent de la substance et de l'organisation ordinaire de toute langue, on seroit porté à croire que ces oiseaux devroient être muets : néanmoins ils ont autant de voix que les autres, et ils font entendre très souvent une espèce de sifflement qu'ils réitèrent promptement et assez long-

temps pour qu'on les ait appelés *oiseaux prédicateurs*. Les sauvages attribuent aussi de grandes vertus à cette langue de plume[1], et ils l'emploient comme remède dans plusieurs maladies. Quelques auteurs ont cru que les toucans n'avoient point de narines : cependant il ne faut, pour les voir, qu'écarter les plumes de la base du bec, qui les couvrent dans la plupart des espèces; et dans d'autres elles sont sur un bec nu, et par conséquent fort apparentes.

Les toucans n'ont rien de commun avec les pics que la disposition des doigts, deux en avant et deux en arrière, et même, dans ce caractère qui leur est commun, on peut observer que les doigts des toucans sont bien plus longs, et tout autrement proportionnés que ceux des pics. Le doigt extérieur du devant est presque aussi long que le pied tout entier, qui est à la vérité fort court; et les autres doigts sont aussi fort longs : les deux doigts intérieurs sont les moins longs de tous. Les pieds des toucans n'ont que la moitié de la longueur des jambes, en sorte que ces oiseaux ne peuvent marcher, parce que le pied appuie dans toute sa longueur sur la terre; ils ne font donc que sautiller d'assez mauvaise grâce : ces pieds sont dénués de plumes, et couverts de longues écailles douces au toucher. Les ongles sont proportionnés à la longueur des doigts, arqués, un peu aplatis, obtus à leur extrémité, et sillonnés en dessous suivant leur longueur par une cannelure; ils ne

1. M. de La Condamine parle d'un toucan qu'il a vu sur les bords du Maragnon, dont le bec monstrueux est rouge et jaune; sa langue, dit-il, qui ressemble à une plume déliée, passe pour avoir de grandes vertus.

servent pas à l'oiseau pour attaquer ou se défendre, ni même pour grimper, mais uniquement pour se maintenir sur les branches, où il se tient assez ferme.

Les toucans sont répandus dans tous les climats chauds de l'Amérique méridionale, et ne se trouvent point dans l'ancien continent : ils sont erratiques plutôt que voyageurs, ne changeant de pays que pour suivre les saisons de la maturité des fruits qui leur servent de nourriture ; ce sont surtout les fruits des palmiers ; et comme ces espèces d'arbres croissent dans des terrains humides et près du bord des eaux, les toucans habitent ces lieux de préférence, et se trouvent quelquefois dans les palétuviers, qui ne croissent que dans la vase liquide : c'est peut-être ce qui a fait croire qu'ils mangeoient du poisson : mais ils ne peuvent tout au plus qu'en avaler de très petits ; car leur bec n'étant propre ni pour entamer ni pour couper, ils ne peuvent qu'avaler en bloc les fruits mêmes les plus tendres, sans les comprimer ; et leur large gosier leur facilite cette habitude, dont on peut s'assurer en leur jetant un assez gros morceau de pain, car ils l'avalent sans chercher à le diviser.

Ces oiseaux vont ordinairement par petites troupes de six à dix ; leur vol est lourd, et s'exécute péniblement, vu leurs courtes ailes et leur énorme bec, qui fait pencher le corps en avant : cependant ils ne laissent pas de s'élever au dessus des grands arbres, à la cime desquels on les voit presque toujours perchés et dans une agitation continuelle, qui, malgré la vivacité de leurs mouvements, n'ôte rien à leur air grave, parce que ce gros bec leur donne une physionomie triste et sérieuse que leurs grands yeux fades

et sans feu augmentent encore ; en sorte que, quoique très vifs et très remuants, ils n'en paroissent que plus gauches et moins gais.

Comme ils font leurs nids dans des trous d'arbre que les pics ont abandonnés, on a cru qu'ils creusoient eux-mêmes ces trous. Ils ne pondent que deux œufs, et cependant toutes les espèces sont assez nombreuses en individus. On les apprivoise très aisément en les prenant jeunes ; on prétend même qu'on peut les faire nicher et produire en domesticité. Ils ne sont pas difficiles à nourrir ; car ils avalent tout ce qu'on leur jette, pain, chair, ou poisson : ils saisissent aussi avec la pointe du bec les morceaux qu'on leur offre de près ; ils les lancent en haut, et les reçoivent dans leur large gosier. Mais lorsqu'ils sont obligés de se pourvoir d'eux-mêmes et de ramasser les aliments à terre, ils semblent les rechercher en tâtonnant, et ne prennent le morceau que de côté, pour le faire sauter ensuite et le recevoir. Au reste, ils paroissent si sensibles au froid, qu'ils craignent la fraîcheur de la nuit dans les climats mêmes les plus chauds du nouveau continent : on les a vus dans la maison se faire une espèce de lit d'herbes, de paille, et de tout ce qu'ils peuvent ramasser, pour éviter apparemment la fraîcheur de la terre. Ils ont en général la peau bleuâtre sous les plumes; et leur chair, quoique noire et assez dure, ne laisse pas de se manger.

Nous connoissons deux genres particuliers dans le genre entier de ces oiseaux, les toucans et les aracaris. Ils sont différents les uns des autres, 1° par la grandeur, les toucans étant de beaucoup plus grands que les aracaris; 2° par les dimensions et la substance

du bec, lequel dans les aracaris est beaucoup moins allongé et d'une substance plus dure et plus solide; 3° par la différence de la queue, qui est plus longue dans les aracaris et très sensiblement étagée, tandis qu'elle est arrondie dans les toucans [1]. Nous séparerons donc ces oiseaux les uns des autres; et, après cette division, il ne nous restera que cinq espèces dans les toucans.

LE TOCO.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Ramphastos toco. L.

Le corps de cet oiseau, n° 82, a neuf à dix pouces de longueur, y compris la tête et la queue; son bec en a sept et demi. La tête, le dessus du cou, le dos, le croupion, les ailes, la queue en entier, la poitrine et le ventre sont d'un noir foncé; les couvertures du dessus de la queue sont blanches, et celles du dessous sont d'un beau rouge; le dessous du cou et la gorge sont d'un blanc mêlé d'un peu de jaune; entre ce jaune, sous la gorge, et le noir de la poitrine, on voit un petit cercle rouge; la base des deux mandibules du bec est noire; le reste de la mandi-

1. Ce sont les Brasiliens qui les premiers ont distingué ces deux variétés, et qui ont appelé *toucans* les grands et *aracaris* les petits oiseaux de ce genre; et cette distinction est si bien fondée, que les naturels de la Guiane l'ont faite de même, en appelant les toucans *karavouima* et les aracaris *grigri*.

bule inférieure est d'un jaune rougeâtre ; la mandibule supérieure est de cette même couleur jaune rougeâtre jusqu'aux deux tiers environ de sa longueur; le reste de cette mandibule jusqu'à sa pointe est noir ; les ailes sont courtes et ne s'étendent guère qu'au tiers de la queue ; les pieds et les ongles sont noirs. Cette espèce est nouvelle, et nous lui avons donné le nom de *toco* pour la distinguer des autres.

LE TOUCAN A GORGE JAUNE.

SECONDE ESPÈCE.

Ramphastos tucanus. L.

L'on a représenté, dans les planches enluminées, deux variétés de cette espèce, la première sous la dénomination de *toucan à gorge jaune de Cayenne*, n° 269, la seconde sous celle de *toucan à gorge jaune du Brésil*, n° 307 ; mais elles se trouvent également dans ces deux contrées, et ne nous paroissent former qu'une seule et même espèce. Les différences dans la couleur du bec et dans l'étendue de la plaque jaune de la gorge, aussi bien que la vivacité des couleurs, peuvent provenir de l'âge de l'oiseau ; cela est très certain pour la couleur des couvertures supérieures de la queue, qui sont jaunes dans quelques individus, et rouges dans d'autres. Ces oiseaux ont tous deux la tête, le dessus du corps, les ailes et la queue noirs ; la gorge orangée et d'une couleur plus ou moins large ; le ventre est noirâtre, et les couvertures

inférieures de la queue sont rouges; le bec est noir avec une raie bleue à son sommet sur toute sa longueur; la base du bec est environnée d'une assez large bande jaune ou blanche; les narines sont cachées dans les plumes de la base du bec, leur ouverture est arrondie. Les pieds, longs de vingt lignes, sont bleuâtres; le bec a quatre pouces et demi de longueur sur dix-sept lignes de hauteur à sa base : l'oiseau entier, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, a dix-neuf pouces; sur quoi déduisant six pouces deux ou trois lignes pour la queue, et quatre pouces et demi pour le bec, il ne reste pas neuf pouces pour la longueur de la tête et du corps de l'oiseau.

C'est de cette espèce de toucan que l'on tire les plumes brillantes dont on fait des parures; on découpe dans la peau toute la partie jaune de la gorge, et l'on vend ces plumes assez cher. Ce ne sont que les mâles qui portent ces belles plumes jaunes sur la gorge : les femelles ont cette même partie blanche, et c'est cette différence qui a induit les nomenclateurs en erreur; ils ont pris la femelle pour une autre espèce; et même ils se sont trompés doublement, parce que, les couleurs variant dans la femelle comme dans le mâle, ils ont fait dans les femelles deux espèces ainsi que dans les mâles. Or nous réduisons ici ces quatre prétendues espèces à une seule, à laquelle même nous pouvons en rapporter une cinquième indiquée par Laët, qui ne diffère de ceux-ci que par la couleur blanche de la poitrine.

En général, les femelles sont à très peu près de la

grandeur des mâles; elles ont les couleurs moins vives, et la bande rouge du dessous de la gorge très étroite : mais du reste elles leur ressemblent parfaitement. Nous avons fait représenter l'une de ces femelles dans la planche enluminée, n° 202, sous la dénomination de *toucan à gorge blanche de Cayenne*, parce que nous ignorions alors que ce fût une femelle. Au reste, cette seconde espèce est la plus commune et peut-être la plus nombreuse du genre de ces oiseaux; il y en a quantité dans la Guiane, surtout dans les forêts humides et dans les palétuviers. Quoiqu'ils n'aient, comme tous les autres toucans, qu'une plume pour langue, ils jettent un cri articulé, qui semble prononcer *pinien-coin* ou *pignen-coin*, d'une manière si distincte que les créoles de Cayenne leur ont donné ce nom, que nous n'avons pas cru devoir adopter, parce que le toco ou toucan de l'espèce précédente prononce cette même parole, et qu'alors on les eût confondus.

LE TOUCAN A VENTRE ROUGE.

TROISIÈME ESPÈCE.

Ramphastos picatus. Gmel.

Ce toucan a la gorge jaune comme le précédent; mais il a le ventre d'un beau rouge, au lieu que l'autre l'a noir. Thevet, qui le premier a parlé de cet oiseau, dit que son bec est aussi long que le corps. Aldro-

vande donne à ce bec deux palmes de longueur et une de largeur, et M. Brisson estime cette mesure six pouces pour les deux palmes. Comme nous n'avons pas vu cet oiseau, nous n'en pouvons parler que d'après les indications de ces deux premiers auteurs. Nous remarquerons néanmoins qu'Aldrovande s'est trompé en lui donnant trois doigts en avant et un en arrière, quoique Thevet dise expressément qu'il a deux doigts en devant et deux en arrière; ce qui est conforme à la nature.

Il a la tête, le cou, le dos, et les ailes, noires avec quelques reflets blanchâtres; la poitrine d'une belle couleur d'or avec du rouge au dessus, c'est-à-dire sous la gorge; il a aussi le ventre et les jambes d'un rouge très vif, ainsi que l'extrémité de la queue, qui pour le reste est noire; l'iris de l'œil est noir; il est entouré d'un cercle blanc qui l'est lui-même d'un autre cercle jaune. La mandibule inférieure du bec est une fois moins large près de l'extrémité du bec, que ne l'est la mandibule supérieure; elles sont toutes les deux dentelées sur leurs bords.

Thevet assure que cet oiseau se nourrissoit de poivre; qu'il en avaloit même en si grande quantité qu'il étoit obligé de le rejeter. Ce fait a été copié par tous les naturalistes : cependant il n'y a point de poivre en Amérique, et l'on ne sait pas trop quelle peut être la graine dont cet auteur a voulu parler, si ce n'est le piment que quelques auteurs appellent *poivre long*.

LE COCHICAT.

QUATRIÈME ESPÈCE.

Ramphastos torquatus. Gmel.

C'est par contraction le nom que cet oiseau porte dans son pays natal au Mexique. Fernandès est le seul auteur qui en ait parlé comme l'ayant vu, et voici la description qu'il en donne.

« Il est à peu près de la grandeur des autres toucans : il a, dit-il, le bec de sept pouces de long, dont la mandibule supérieure est blanche et dentelée, et l'inférieure noire; ses yeux sont noirs, et l'iris d'un jaune rougeâtre; il a la tête et le cou noirs jusqu'à une ligne transversale rouge qui l'entoure en forme de collier; après quoi, le dessus du cou est encore noir, et le dessous est blanchâtre, semé de quelques taches rouges et de petites lignes noires; la queue et les ailes sont noires aussi; le ventre est vert; les jambes sont rouges; les pieds sont d'un cendré verdâtre, et les ongles noirs. Il habite les bords de la mer et se nourrit de poisson. »

LE HOCHICAT.

CINQUIÈME ESPÈCE.

Ramphastos pavoninus. Gmel.

C'est de même le nom, par contraction, que cet oiseau porte au Mexique. Fernandès est encore le seul qui l'ait indiqué.

« Il est, dit-il, de la grandeur et de la forme d'un perroquet; son plumage est presque entièrement vert, seulement semé de quelques taches rouges; les jambes et les pieds sont noirs et courts; le bec a quatre pouces de longueur; il est varié de jaune et de noir. »

Cet oiseau habite, comme le précédent, les bords de la mer dans la contrée la plus chaude du Mexique.

LES ARACARIS.

Les aracaris, comme nous l'avons dit, sont bien plus petits que les toucans. On en connoît quatre espèces, toutes originaires des climats chauds de l'Amérique.

LE GRIGRI.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Ramphastos aracari. Gmel.

Cet oiseau, n° 166, se trouve au Brésil, et très communément à la Guiane, où on l'appelle *grigri*, parce que ce mot exprime à peu près son cri, qui est aigu et bref. Il a les mêmes habitudes naturelles que les toucans; on le trouve dans les mêmes endroits humides et plantés de palmiers. On connoît, dans cette première espèce, une variété, n° 727, dont nos nomenclateurs ont fait une espèce particulière : cependant ce n'est qu'une différence si légère, qu'on peut l'attribuer à l'âge plutôt qu'au climat; elle ne consiste que dans une bande transversale d'un beau rouge sur la poitrine. Il y a aussi quelque différence dans la couleur du bec : mais ce caractère est tout-à-fait équivoque, parce que, dans la même espèce, les couleurs du bec varient suivant l'âge, et sans aucun ordre constant, dans chaque individu; en sorte que Linnæus a eu tort d'établir sur les couleurs du bec les caractères différentiels de ces oiseaux.

Ceux-ci ont la tête, la gorge, et le cou, noirs; le dos, les ailes, et la queue, d'un vert obscur; le croupion rouge; la poitrine et le ventre jaunes; les couvertures inférieures de la queue et les plumes des jambes d'un jaune olivâtre, varié de rouge et de fauve, les yeux grands, et l'iris jaune. Le bec est long de

quatre pouces un quart, épais de seize lignes en hauteur, et d'une texture plus solide et plus dure que celle du bec des toucans. La langue est semblable, c'est-à-dire garnie de barbes comme le sont les plumes; caractère particulier et commun aux toucans et aux aracaris. Les pieds de celui-ci sont d'un vert noirâtre; ils sont très courts, et les doigts sont très longs. Toute la grandeur de l'oiseau, y compris celle du bec et la queue, est de seize pouces huit lignes.

La femelle, n° 728, ne diffère du mâle que par la couleur de la gorge et du dessous du cou, qui est brune, tandis qu'elle est noire dans le mâle, lequel a ordinairement aussi le bec noir et blanc, au lieu que la femelle a la mandibule inférieure du bec noire, et la supérieure jaune, avec une bande longitudinale noire qui représente assez exactement la figure d'une longue plume étroite.

LE KOULIK.

SECONDE ESPÈCE.

Ramphastos piperivorus. Gmel.

Ce petit mot *koulik*, prononcé vite, représente exactement le cri de cet oiseau, n° 577, et c'est par cette raison que les créoles de Cayenne lui ont donné ce nom. Il est un peu moins gros que le précédent, et il a le bec un peu plus court dans la même proportion. Il a la tête, la gorge, le cou, et la poitrine, noirs; il porte sur le dessus du cou un demi-collier

jaune et étroit; on voit une tache de la même couleur jaune de chaque côté de la tête, derrière les yeux; le dos, le croupion, et les ailes, sont d'un beau vert; et le ventre, vert aussi, est varié de noirâtre; les couvertures inférieures de la queue sont rougeâtres, mais la queue est verte et terminée de rouge; les pieds sont noirâtres; le bec est rouge à sa base, et noir sur le reste de son étendue; les yeux son environnés d'une membrane nue et bleuâtre.

La femelle, n° 729, ne diffère du mâle que par la couleur du haut du cou, où son plumage est brun, tandis qu'il est noir dans le mâle; le dessous du corps, depuis la gorge jusqu'au bas du ventre, est gris dans la femelle, et le demi-collier est d'un jaune très pâle, au lieu qu'il est d'un beau jaune dans le mâle, et que le dessous du corps est varié de différentes couleurs.

L'ARACARI A BEC NOIR.

TROISIÈME ESPÈCE.

Ramphastos luteus. GMEL.

Nous ne connoissons de cet oiseau que ce qu'en a dit Nieremberg. Il est de la gosseur d'un pigeon; son bec est épais, noir, et crochu; les yeux sont noirs aussi, mais l'iris en est jaune; il a les ailes et la queue variées de noir et de blanc; une bande noire prend depuis le bec et s'étend de chaque côté jusque sous la poitrine; le haut des ailes est jaune, et le reste du corps est d'un blanc jaunâtre; les jambes et les pieds sont bruns, et les ongles blanchâtres.

L'ARACARI BLEU.

QUATRIÈME ESPÈCE.

Ramphastos cœruleus. Gmel.

Voici ce que Fernandès rapporte au sujet de cet oiseau, qu'aucun autre naturaliste n'a vu.

« Il est de la grandeur d'un pigeon commun; son bec est fort grand, dentelé, jaune en dessus, et d'un noir rougeâtre en dessous; ses yeux sont noirs; l'iris est d'un jaune rougeâtre; tout son plumage est varié de cendré et de bleu. »

Il paroît, par le témoignage de ce même auteur, que quelques espèces d'aracaris ne sont que des oiseaux de passage dans certaines contrées de l'Amérique méridionale.

LE BARBICAN.

Bucco dubius. Gmel.

Comme cet oiseau tient du barbu et du toucan, nous avons cru pouvoir le nommer *barbican*. C'est une espèce nouvelle, qui n'a été décrite par aucun naturaliste, et qui néanmoins n'est pas d'un climat fort éloigné; car elle nous a été envoyée des côtes de Barbarie, mais sans nom et sans aucune notice sur ses habitudes naturelles.

Cet oiseau, n° 602, a les doigts disposés deux en

avant et deux en arrière, comme les barbus et les toucans. Il ressemble à ceux-ci par la distribution des couleurs, par la forme de son corps, et par son gros bec, qui cependant est moins long, beaucoup moins large et bien plus solide que celui des toucans; mais il en diffère par sa langue épaisse, et qui n'est pas une plume comme celle des toucans. Il ressemble en même temps aux barbus par les longs poils qui sortent de la base du bec, et s'étendent bien au delà des narines. La forme du bec est particulière, la mandibule supérieure étant pointue, crochue à son extrémité, avec deux dentelures mousses de chaque côté; la mandibule inférieure est rayée transversalement par de petites cannelures; le bec entier est rougeâtre et courbé en bas.

Le plumage du barbican est noir sur toute la partie supérieure du corps, le haut de la poitrine et le ventre, et il est rouge sur le reste du dessous du corps, à peu près comme celui de certains toucans.

Il a neuf pouces de long; la queue a trois pouces et demi; le bec, dix-huit lignes de longueur sur dix d'épaisseur; et les pieds n'ont guère qu'un pouce de hauteur, en sorte que cet oiseau a grande peine à marcher.

LE CASSICAN.

Coracias varia. Gmel.

Nous avons donné le nom de *Cassican* à cet oiseau, n° 628, dont l'espèce n'étoit pas connue, et qui nous

a été envoyé par M. Sonnerat, parce que ce nom indique les deux genres d'oiseaux auxquels il a le plus de rapport, celui des cassiques et celui des toucans. Nous ne sommes pas assurés du climat où il se trouve; nous présumons seulement qu'il est des parties méridionales de l'Amérique ; mais, de quelque contrée qu'il soit originaire ou natif, il est certain qu'il ressemble aux cassiques de l'Amérique par la forme du corps et par la partie chauve du devant de la tête, et qu'en même temps il tient du toucan par la grosseur et la forme du bec, qui est arrondi et large à sa base, et crochu à l'extrémité; en sorte que si ce bec étoit plus gros, et que les doigts fussent disposés deux à deux, on pourroit le regarder comme une espèce voisine du genre des toucans.

Nous ne ferons pas la description des couleurs de cet oiseau ; la planche enluminée, n° 628, en donne une idée complète. Il a le corps mince, mais allongé, et sa longueur totale est d'environ treize pouces; le bec a deux pouces et demi, la queue cinq pouces, et les pieds quatorze lignes. Nous ne sommes point informés de ses habitudes naturelles; si l'on vouloit juger par la forme du bec et par celle des pieds, on pourroit croire qu'il vit de proie. Néanmoins les toucans et les perroquets, qui ont le bec crochu, ne vivent que de fruits; et les ongles, ainsi que le bec du cassican, sont beaucoup moins crochus que ceux du perroquet : en sorte que nous regardons le cassican comme un oiseau frugivore, en attendant que nous soyons mieux informés.

LES CALAOS,

OU LES OISEAUX RHINOCÉROS.

Nous venons de voir que les toucans, si singuliers par leur énorme bec, appartiennent tous au continent de l'Amérique méridionale : voici d'autres oiseaux de l'Afrique et des grandes Indes, dont le bec aussi prodigieux pour les dimensions que celui des toucans est encore plus extraordinaire par la forme, ou, pour mieux dire, plus excessivement monstrueux, comme pour nous démontrer que la vielle nature de l'ancien continent, toujours supérieure à la nature moderne du Nouveau-Monde dans toutes ses productions, se montre aussi plus grande, même dans ses erreurs, et plus puissante jusque dans ses écarts.

En considérant le développement extraordinaire, la surcharge inutile, l'excroissance superflue, quoique naturelle, dont le bec de ces oiseaux est non seulement grossi, mais déformé, on ne peut s'empêcher d'y reconnoître les attributs mal assortis de ces espèces disparates, dont les plus monstrueuses naquirent et périrent presque en même temps par la disconvenance et les oppositions de leur conformation. Ce n'est pas la seule ni la première fois que l'examen attentif de la nature nous ait offert cette vue, même dans le genre des oiseaux : ceux auxquels

1. LE CALAO _ 2. LE CALAO D'ABYSSINIE _ 3. LE PLUS GRAND MARTIN PÊCHEUR

on a donné les noms de *bec croisé*, *bec en ciseau*, sont des exemples de cette structure incomplète et contraire à tout usage, laquelle leur ôte presque le moyen de vivre et celui de se défendre contre les espèces mêmes plus petites et moins fortes, mais plus heureuses et puissantes, parce qu'elles sont douées d'organes plus assortis. Nous avons de semblables exemples dans les animaux quadrupèdes : les unaux, les aïs, les fourmiliers, les pangolins, etc., dénués ou misérables par la forme du corps et la disproportion de leurs membres, traînent à peine une existence pénible, toujours contrariée par les défauts ou les excès de leur organisation ; la durée de ces espèces imparfaites et débiles n'est protégée que par la solitude, et ne s'est maintenue et ne se maintiendra que dans les lieux déserts, où l'homme et les animaux puissants ne fréquentent pas[1].

Si nous examinons en particulier le bec des calaos, nous reconnoîtrons que, loin d'être fort à proportion de sa grandeur, ou utile en raison de sa structure, il est au contraire très foible et très mal conformé ; nous verrons qu'il nuit plus qu'il ne sert à l'oiseau qui le porte, et qu'il n'y a peut-être pas d'exemple dans la nature, d'une arme d'aussi grand appareil et d'aussi peu d'effet. Ce bec n'a point de prise : sa pointe, comme dans un long levier très éloigné du point d'appui, ne peut serrer que mollement. Sa substance est si tendre, qu'elle se fêle à la tranche par le plus léger frottement : ce sont ces fêlures irrégulières et accidentelles que les naturalistes ont prises pour une dentelure naturelle et régulière. Elles

1. Voyez sur ce sujet l'article de l'*unau* et de l'*aï*.

produisent un effet remarquable dans le bec du calao rhinocéros ; c'est que les deux mandibules ne se touchent que par la pointe ; le reste demeure ouvert et béant, comme si elles n'eussent pas été faites l'une pour l'autre : leur intervalle est usé, rompu de manière que, par la substance et par la forme de cette partie, il semble qu'elle n'ait pas été faite pour servir constamment, mais plutôt pour se détruire d'abord et sans retour par l'usage même auquel elle paroît destinée.

Nous avons adopté, d'après nos nomenclateurs, le nom de *calao*, pour désigner le genre entier de ces oiseaux, quoique les Indiens n'aient donné ce nom qu'à une ou deux espèces. Plusieurs naturalistes les ont appelés *rhinocéros*, à cause de l'espèce de corne qui surmonte leur bec; mais presque tous n'ont vu que les becs de ces oiseaux extraordinaires. Nous-mêmes ne connoissons pas ceux dont nous avons fait représenter les becs dans les planches, n°s 933 et 934; et avant d'entamer les descriptions de ces différents oiseaux d'après le témoignage des voyageurs et d'après nos propres observations, il nous a paru nécessaire de les ranger relativement à leur caractère le plus frappant, qui est la forme singulière de leur bec. On verra qu'ici, comme en tout, et dans ses erreurs, ainsi que dans ses vues droites, la nature passe par des gradations nuancées, et que de dix espèces dont ce genre est composé, il n'y en a peut-être qu'une à laquelle on doive appliquer la dénomination d'*oiseau-rhinocéros*, toutes les autres ne nous présentant que des degrés et des nuances plus ou moins voisines de cette forme de bec, l'une des plus étranges de la

nature, puisqu'elle est évidemment l'une des plus contraires aux fins qu'on lui suppose.

Ces dix espèces sont, 1° le calao rhinocéros, dont le bec est représenté, planche enluminée, n° 934;

2° Le calao à casque rond, dont le bec est représenté dans la planche enluminée, n° 933;

3° Le calao des Philippines à casque concave;

4° Le calao d'Abyssinie, que nous avons fait représenter, planche enluminée, n° 779;

5° Le calao d'Afrique, auquel nous donnons le nom de *brac;*

6° Le calao de Malabar, que nous avons vu vivant, et que nous avons fait représenter, planche enluminée, n° 873;

7° Le calao des Moluques, que nous avons fait représenter d'après un individu empaillé, planche enluminée, n° 283;

8° Le calao de l'île Panay, dont nous avons fait représenter le mâle et la femelle d'après des individus empaillés, planches enluminées, n°s 780 et 781;

9° Le calao de Manille, que nous avons fait représenté d'après un individu empaillé, planche enluminée, n° 891;

10° Enfin le tock ou calao à bec rouge du Sénégal, représenté d'après un individu empaillé, planche enluminée, n° 260.

En considérant ces dix espèces dans l'ordre inverse, c'est-à-dire en remontant du tock, qui est la dernière, à la précédente, c'est-à-dire au calao de Manille et jusqu'au rhinocéros, qui est la première, on reconnoîtra tous les degrés par où la nature passe pour arriver à cette monstrueuse conformation de bec.

Le tock a un large bec en forme de faux, comme les autres ; mais ce bec est simple et sans éminence : le calao de Manille a déjà une éminence apparente sur le haut du bec ; cette éminence est plus marquée dans le calao de l'île Panay ; elle est très remarquable dans le calao des Moluques ; encore plus considérable dans le calao d'Abyssinie ; énorme enfin dans le calao de Philippines et du Malabar ; et tout-à-fait monstrueuse dans le calao-rhinocéros. Mais si ces oiseaux ont de si grandes différences par la forme du bec, ils ont une ressemblance générale dans la conformation des pieds, qui consiste en ce que les doigts latéraux sont très longs et presque égaux à celui du milieu.

LE TOCK.

PEMIÈRE ESPÈCE.

Buceros nasutus. GMEL.

CET oiseau a un fort gros bec ; mais ce bec est simple et sans excroissance : cependant il est en forme de faux, comme celui des autres calaos, qui l'ont surmonté d'une corne ou d'un casque plus ou moins étendu et plus ou moins relevé. D'ailleurs le tock ressemble aux calaos par la plupart des habitudes naturelles, et se trouve, comme eux, dans les climats les plus chauds de l'ancien continent. Les nègres du Sénégal lui ont donné le nom de *tock;* et nous avons cru devoir le lui conserver. L'oiseau jeune diffère beaucoup de l'adulte, car il a le bec noir et

le plumage gris cendré, au lieu qu'avec l'âge le bec devient rouge et le plumage noirâtre sur le dessus du corps, les ailes et la queue, et blanchâtre tout autour de la tête, du cou, et sur toutes les parties inférieures du corps. On assure aussi que les pieds de l'oiseau jeune sont noirs, et qu'ils deviennent rougeâtres, ainsi que le bec, avec l'âge. Il n'est donc pas étonnant que M. Brisson en ait fait deux espèces : la première de ses phrases indicatives nous paroît répondre au tock adulte, et la seconde au tock jeune.

Cet oiseau a trois doigts en avant et un seul en arrière; celui du milieu est étroitement uni au doigt extérieur jusqu'à la troisième articulation, et beaucoup moins étroitement au doigt extérieur jusqu'à la première articulation seulement. Il a le bec très gros, courbé en bas, légèrement dentelé sur ses bords.

L'individu que nous décrivons ici, n°s 260 et 890, avoit vingt pouces de longueur; la queue avoit six pouces dix lignes; le bec, trois pouces cinq lignes sur douze lignes et demie d'épaisseur à la base; la substance cornée de ce bec est légère et mince, en sorte qu'il ne peut offenser violemment; les pieds ont dix-huit lignes de hauteur.

Ces oiseaux, qu'on trouve assez communément au Sénégal, sont très niais lorsqu'ils sont jeunes; on les approche et on les prend sans qu'ils s'enfuient; on peut les tirer aussi sans qu'ils s'épouvantent, ni même sans qu'ils bougent : mais lorsqu'ils sont adultes, l'âge leur donne de l'expérience, au point de changer entièrement leur premier naturel; ils deviennent alors très sauvages, ils fuient et se perchent sur

la cime des arbres, tandis que les jeunes restent tous sur les branches les plus basses et sur les buissons, où ils demeurent sans mouvement, la tête enfoncée dans les épaules, de manière qu'on n'en voit, pour ainsi dire, que le bec : ainsi les jeunes ne volent presque pas, au lieu que les vieux prennent souvent un vol élevé et assez rapide. On voit beaucoup de ces oiseaux jeunes dans les mois d'août et de septembre; on peut les prendre à la main, et dès le premier moment ils semblent être aussi privés que si on les avoit élevés dans la maison; mais cela vient de leur stupidité, car il faut leur porter la nourriture au bec; ils ne la cherchent ni ne la ramassent lorsqu'on la leur jette, ce qui fait présumer que les pères et mères sont obligés de les nourrir pendant un très long temps. Dans leur état de liberté, ces oiseaux vivent de fruits sauvages, et en domesticité ils mangent du pain et avalent tout ce qu'on veut leur mettre dans le bec.

Au reste, le tock et fort différent du toucan : cependant il paroît qu'un de nos savants naturalistes les a pris l'un pour l'autre. M. Adanson dit, dans son *Voyage au Sénégal*, qu'il a tué deux toucans dans cette contrée; or il est certain qu'il n'y a de toucans en Afrique que ceux qu'on peut y avoir transportés d'Amérique, et c'est ce qui me fait présumer que ce sont des tocks, et non pas des toucans, dont M. Adanson a voulu parler.

LE CALAO DE MANILLE.

SECONDE ESPÈCE.

Buceros manillensis. Gmel.

Cette espèce n'étoit pas connue, et nous a été envoyée pour le Cabinet du Roi par M. Poivre, auquel nous devons beaucoup d'autres connoissances et un grand nombre de choses curieuses. Cet oiseau, n° 891, n'est guère plus gros que le tock; il a vingt pouces de longueur. Son bec est long de deux pouces et demi, moins courbé que celui du tock, point dentelé, mais assez tranchant par les bords et plus pointu; ce bec est surmonté d'un léger feston proéminent, adhérent à la mandibule supérieure, et ne formant qu'un simple renflement. La tête et le cou sont d'un blanc lavé de jaunâtre avec des ondes brunes; on remarque une plaque noire à chaque côté de la tête sur les oreilles. Le dessus du corps est d'un brun noirâtre avec quelques franges blanchâtres, filées légèrement dans les pennes de l'aile; le dessous du corps est d'un blanc sale. Les pennes de la queue sont de la même couleur que celles des ailes, seulement elles sont coupées transversalement dans leur milieu par une bande rousse de deux doigts de largeur. Nous ne savons rien des habitudes particulières de cet oiseau.

LE CALAO DE L'ILE PANAY.

TROISIÈME ESPÈCE.

Buceros panayensis. Gmel.

Cet oiseau nous a été apporté par M. Sonnerat, correspondant du Cabinet : voici la description qu'il en donne dans son *Voyage à la Nouvelle-Guinée.* Il l'appelle *calao à bec ciselé :* mais ce caractère ne le distingue pas de quelques autres calaos qui ont également le bec ciselé.

« Le mâle, n° 780, et la femelle, n° 781, sont de même grosseur, et à peu près de la taille du gros corbeau d'Europe, un peu moins corsés et plus allongés. Leur bec est très long, courbé en arc ou représentant le fer d'une faux, dentelé le long de ses bords en dessus et en dessous, terminé par une pointe aiguë et déprimée sur les côtés; il est sillonné de haut en bas, ou en travers dans les deux tiers de sa longueur : la partie convexe des sillons est brune, et les ciselures ou enfoncements sont couleur d'orpin; le reste du bec vers sa pointe est lisse et brun. A la racine du bec, en dessus, s'élève une excroissance de même substance que le bec, aplatie sur les côtés, tranchante en dessus, coupée en angle droit en devant; cette excroissance s'étend le long du bec jusque vers sa moitié où elle finit, et elle est de moitié aussi haute dans toute sa longueur que le bec est large. L'œil est entouré d'une membrane brune, dénuée de plumes;

la paupière soutient un cercle de poils ou crins durs, courts, et roides, qui forment de véritables cils; l'iris est blanchâtre. Le mâle a la tête, le cou, le dos, et les ailes, d'un noir verdâtre, changeant en bleuâtre suivant les aspects : la femelle a la tête et le cou blancs, excepté une large tache triangulaire qui s'étend de la base du bec en dessous et derrière l'œil jusqu'au milieu du cou en travers sur les côtés; cette tache est d'un vert noir, changeant comme le cou et le dos du mâle. La femelle a le dos et les ailes de la même couleur que le mâle. Le haut de la poitrine, dans les individus des deux sexes, est d'un rouge brun clair; le ventre, les cuisses, et le croupion, sont également d'un rouge brun foncé. Ils ont aussi tous deux dix plumes à la queue, dont les deux tiers supérieurs sont d'un jaune roussâtre, et le tiers inférieur est une bande transversale noire. Les pieds sont de couleur plombée, et sont composés de quatre doigts, dont un dirigé en arrière et trois dirigés en devant; celui du milieu est uni au doigt extérieur jusqu'à la troisième articulation, et au doigt intérieur jusqu'à la première seulement[1]. »

LE CALAO DES MOLUQUES.

QUATRIÈME ESPÈCE.

Buceros hydrocorax. Gmel.

On a mal appliqué le nom d'*alcatraz* à cet oiseau. Clusius est l'auteur de cette méprise : il n'a pas bien

1. *Voyage à la Nouvelle-Guinée*, page 123.

interprété le passage d'Oviedo; car le nom espagnol d'*alcatraz*, selon Fernandès, Hernandès, et Nieremberg, appartient au pélican du Mexique, et par conséquent ne peut être appliqué à un oiseau des Moluques. Cette première méprise a produit une seconde erreur, que nos nomenclateurs ont étendue sur tout le genre des calaos, en les regardant comme des oiseaux d'eau, et les nommant *hydrocorax*, et leur supposant l'habitude de se tenir au bord des eaux; ce qui néanmoins est démenti par tous les observateurs qui ont vu ces oiseaux dans leur pays natal : Bontius, Camel, et qui plus est, l'oiseau lui-même par la forme et la structure de ses pieds et de son bec, démontrent que les calaos ne sont ni corbeaux, ni corbeaux d'eau. On doit donc regarder cette dénomination générique d'*hydrocorax* comme mal conçue, et le nom particulier d'*alcatraz* comme mal appliqué au calao des Moluques, puisque c'est le nom du pélican du Mexique.

Le calao des Moluques, n° 283, a deux pieds quatre pouces de longueur; la queue a huit pouces : mais les pieds n'ont que deux pouces deux lignes; ce caractère des pieds très courts appartient non seulement à celui-ci, mais encore à tous les autres calaos, qui marchent aussi mal qu'il est possible. Son bec a cinq pouces de longueur sur deux pouces et demi d'épaisseur à son origine; il est d'un cendré noirâtre, et est surmonté d'une excroissance dont la substance est assez solide et semblable à de la corne : cette excroissance est aplatie en devant, et s'étend en s'arrondissant jusque par dessus la tête. Il a de grands yeux noirs, mais le regard désagréable; les côtés de la

tête, les ailes, et la gorge, sont noirs, et cette partie de la gorge est entourée d'une bande blanche; les pennes de la queue sont d'un gris blanchâtre; tout le reste du plumage est varié de brun, de gris, de noirâtre, et de fauve; les pieds sont d'un gris brun, et le bec est noirâtre.

Ces oiseaux, dit Bontius, ne vivent point de chair, mais de fruits, et principalement de noix muscade, dont ils font une grande déprédation; et cette nourriture donne à leur chair, qui est tendre et délicate, un fumet aromatique qui la rend très agréable au goût.

LE CALAO DU MALABAR.

CINQUIÈME ESPÈCE.

Buceros malabaricus. GMEL.

CET oiseau a été apporté de Pondichéry : il a vécu à Paris pendant tout l'été 1777, dans le jardin de l'hôtel de madame la marquise de Pons, qui a eu la bonté de me l'offrir, et à laquelle je me fais un devoir de témoigner ici ma respectueuse sensibilité. Ce calao étoit de la grandeur d'un corbeau, ou, si l'on veut, une fois plus grand que la corneille commune; il avoit deux pieds et demi de longueur, depuis la pointe du bec à l'extrémité de la queue, qui lui étoit tombée pendant la traversée, et dont les plumes commençoient à croître de nouveau, et n'avoient pas pris, à beaucoup près, toutes leurs dimensions : ainsi l'on peut présumer que la longueur entière de cet

oiseau est d'environ trois pieds. Son bec, long de huit pouces, étoit large de deux, arqué de quinze lignes sur la *corde* de sa longueur. Un second bec, s'il peut s'appeler ainsi, surmontoit le premier en manière de corne immédiatement appliquée et couchée suivant la courbure du vrai bec : cette corne s'étendoit depuis la base jusqu'à deux pouces de la pointe du bec ; elle s'élevoit de deux pouces trois lignes, de manière qu'en les mesurant par le milieu, le bec et sa corne forment une hauteur de quatre pouces. L'un et l'autre, près de la tête, ont quinze lignes d'épaisseur transversale : la corne a six pouces de longueur, et son extrémité nous a paru accourcie et fêlée par accident, en sorte qu'on peut la supposer d'environ un demi-pouce plus longue ; en total, cette corne a la forme d'un véritable bec tronqué et fermé à la pointe, où néanmoins le dessin de la séparation est marqué par un trait en rainure très simple, tracé vers le milieu et suivant toute la courbure de ce faux bec, qui ne tient point au crâne, mais dont la tranche en arrière ou sa croupe qui s'élève sur la tête est encore plus extraordinaire; c'est une espèce d'occiput charnu, dénué de plumes, revêtu d'une peau vive, par laquelle passe le suc nourricier de ce membre parasite.

Le vrai bec, terminé en pointe mousse, est assez ferme; sa substance est cornée, presque osseuse, étendue en lames, dont on aperçoit les couches et les ondes. Le faux bec, beaucoup plus mince et fléchissant même sous les doigts, n'est point solide et plein; autrement l'oiseau seroit accablé de son poids : mais il est d'une substance légère et remplie à l'intérieur

de cellules séparées par des cloisons fort minces, qu'Edwards compare à des rayons de miel. Wormius dit que ce faux bec est d'une substance semblable à celle du têt des écrevisses.

Le faux bec est noir depuis la pointe jusqu'à trois pouces en arrière, et l'on voit une ligne du même noir à son origine, ainsi qu'à la racine du vrai bec; tout le reste est d'un blanc jaunâtre; ce sont précisément les mêmes couleurs que lui donne Wormius, en ajoutant que l'intérieur du bec et du palais est noir.

Une peau blanche et plissée embrasse des deux côtés, comme une mentonnière, la racine du vrai bec par dessous, et va s'implanter, vers les angles du bec, dans la peau noire qui environne les yeux; de longs cils, arqués en arrière, garnissent la paupière; l'œil est d'un brun rouge, il s'anime et prend beaucoup de feu lorque l'oiseau s'agite. La tête, qui paroît petite en proportion du bec énorme qu'elle porte, est assez semblable, pour la forme, à celle du geai. En général, la figure, l'allure et toute la tournure de ce calao nous ont paru un composé de traits et de mouvements du geai, du corbeau, et de la pie; ces ressemblances ont également frappé les yeux de la plupart des observateurs, qui ont donné à cet oiseau les noms de *corbeau indien, corbeau cornu, pie cornue d'Éthiopie,* etc.

Celui-ci avoit les plumes de la tête et du cou noires, avec la faculté de les hérisser; ce qu'il fait souvent, comme le geai : celle du dos et des ailes sont noires aussi, et toutes ont un foible reflet de violet et de vert. On aperçoit aussi sur quelques plumes des couvertures des ailes une bordure brune irrégulière-

ment tracée; les plumes, se surmontant légèrement, paroissent être gonflées comme celles du geai. L'estomac et le ventre sont d'un blanc sale. Entre les grandes pennes de l'aile qui sont noires, les seules extérieures sont blanches à la pointe. La queue, qui commençoit à recroître, étoit composée de six plumes blanches, noires à la racine, et quatre qui sortoient de leur tuyau toutes noires. Les pieds sont noirs, épais, et fort couverts de larges écailles; les ongles longs, sans être aigus, paroissent propres à saisir et à serrer. Cet oiseau sautoit des deux pieds à la fois, en avant et de côté, comme le geai et la pie, sans marcher. Dans son attitude de repos, il avoit la tête portée en arrière, et reculée entre les épaules : dans l'émotion de la surprise ou de l'inquiétude, il se haussoit, se grandissoit, et sembloit prendre quelque air de fierté; cependant sa mine en général est basse et stupide, ses mouvements sont brusques et désagréables, et les traits qu'il tient de la pie et du corbeau lui donnent un air ignoble, que son naturel ne dément pas. Quoique dans les calaos il y ait des espèces qui paroissent frugivores, et que nous ayons vu celui-ci manger des laitues qu'il froissoit auparavant dans son bec, il avaloit de la chair crue; il prenoit des rats, et il dévora même un petit oiseau qu'on lui jeta vivant. Il répétoit souvent un cri sourd, *oück, oück*. Ce son bref et sec n'est qu'un coup de gosier enroué. Il faisoit aussi de temps en temps entendre une autre voix moins rauque et plus foible, tout-à-fait pareille au gloussement de la poule-d'Inde qui conduit ses petits.

Nous l'avons vu s'étendre, ouvrir ses ailes au soleil,

et trembloter lorsqu'il survenoit un nuage ou un petit coup de vent. Il n'a pas vécu plus de trois mois à Paris, et il est mort avant la fin de l'été. Notre climat est donc trop froid pour sa nature.

Au reste, nous ne pouvons nous dispenser de remarquer que M. Brisson s'est trompé en rapportant à son calao des Philippines la figure *d* du bec de la planche CCLXXXI des *Glanures d'Edwards ;* car cette figure représente le bec de notre calao du Malabar, qui est surmonté d'une excroissance simple, et non pas d'un casque concave et à double corne, comme l'est celui du calao des Philippines.

LE BRAC,

OU CALAO D'AFRIQUE.

SIXIÈME ESPÈCE.

Buceros africanus. GMEL.

Nous conserverons à ce calao le nom de *brac*, que lui a donné le P. Labat, d'autant que ce voyageur est le seul qui l'ait vu et observé. Il est très grand; sa tête seule et le bec ont ensemble dix-huit pouces de longueur. Ce bec est en partie jaune et en partie rouge; les deux mandibules sont bordées de noir. On voit à la partie supérieure du bec une excroissance de substance cornée d'une grosseur considérable et de la même couleur : la partie antérieure de cette excroissance se prolonge en avant en forme de corne presque droite et qui ne se recourbe pas en haut; la par-

tie postérieure de cette excroissance est au contraire arrondie et couvre la partie supérieure de la tête : les narines sont placées au dessous de l'excroissance, assez près de l'origine du bec ; et le plumage de ce calao est entièrement noir.

LE CALAO D'ABYSSINIE.

SEPTIÈME ESPÈCE.

Buceros abyssinicus. GMEL.

Ce calao paroît être un des plus grands de son genre ; cependant, si l'on en juge par la longueur et la grosseur des becs, le calao-rhinocéros est encore plus grand. La forme du calao d'Abyssinie, n° 779, paroît être modelée sur celle du corbeau, et seulement plus grande et plus épaisse ; il a trois pieds deux pouces de longueur totale ; il est tout noir, excepté les grandes pennes de l'aile qui sont blanches, les moyennes et une partie des couvertures qui paroissent d'un brun tanné foncé. Le bec est légèrement et également arqué dans toute sa longueur, aplati et comprimé par les côtés ; les deux mandibules sont creusées intérieurement en gouttière, et finissent en pointe mousse. Ce bec a neuf pouces de long, et il est surmonté, à sa base et jusqu'auprès du front, d'une proéminence en demi-disque de deux pouces et demi de diamètre, et de quinze lignes de large à sa base sur les yeux : cette excroissance est de même substance que le bec, mais plus mince, et cède lors-

qu'on la presse avec les doigts. La hauteur du bec, prise verticalement, et jointe à celle de sa corne, est de trois pouces huit lignes. Les pieds ont cinq pouces et demi de hauteur : le grand doigt, y compris l'ongle, a vingt-huit lignes; les trois doigts antérieurs sont presque égaux; le postérieur est aussi très long, il a deux pouces : tous sont épais, couverts, comme les jambes, d'écailles noirâtres, et garnis d'ongles forts, sans être ni crochus ni aigus. Sur chaque côté de la mandibule supérieure du bec, près de l'origine, est une plaque rougeâtre; de longs cils garnissent les paupières; une peau nue, d'un brun violet, entoure les yeux, et couvre la gorge et une partie du devant du cou.

LE CALAO DES PHILIPPINES.

HUITIÈME ESPÈCE.

Buceros bicornis. Gmel.

Cet oiseau, selon M. Brisson, est de la grosseur d'un dindon femelle; mais sa tête est proportionnellement bien plus grosse, et cela paroît nécessaire pour porter un bec de neuf pouces de longueur sur deux pouces huit lignes d'épaisseur, et qui porte lui-même au dessus de la mandibule supérieure une excroissance cornée, de six pouces de long sur trois pouces de largeur. Cette excroissance est un peu concave dans sa partie supérieure, et ses deux angles antérieurs sont prolongés en avant en forme de double corne;

elle s'étend en s'arrondissant sur la partie supérieure de la tête. Les narines sont placées vers l'origine du bec, au dessous de cette excroissance; et tout le bec, ainsi que sa proéminence, est de couleur rougeâtre.

Ce calao a la tête, la gorge, le cou, le dessus du corps et les couvertures supérieures des ailes et de la queue, noirs; tout le dessous du corps est blanc; les pennes des ailes sont noires et marquées d'une tache blanche; toutes les pennes de la queue sont entièrement noires, à l'exception des deux extérieures qui sont blanches; les pieds sont verdâtres.

George Camel a décrit, avec d'autres oiseaux des Philippines, une espèce de calao qui paroît assez voisine de celle-ci, mais qui cependant n'est pas absolument la même. Sa description a été communiquée à la Société royale par le docteur Petiver, et ensuite imprimée dans les *Transactions philosophiques*, n° 285, article III. On y voit que cet oiseau, nommé *calao* ou *cagao* par les Indiens, ne fréquente point les eaux, mais se tient sur les hauteurs et même sur les montagnes, vivant de fruits de baliti, qui est une espèce de figuier sauvage, ainsi que d'amandes, de pistaches, etc., qu'il avale tout entières.

« Il a, dit l'auteur, le ventre noir : le croupion et le dos d'un cendré brun; le cou et la tête roux; la tête petite et noire autour des yeux; les cils noirs et longs; les yeux bleus; le bec long de six à sept pouces, un peu courbé en bas, dentelé, diaphane, et de couleur de cinabre, large d'un demi-pouce dans le milieu, élevé à l'origine de plus de deux pouces, et recouvert en dessus d'une espèce de casque long de six pouces et large de près de deux. La langue est

très petite pour un aussi grand bec, n'ayant pas un pouce de long. Sa voix ressemble à un grognement, et plus au mugissement d'un veau qu'au cri d'un oiseau. Les jambes avec les cuisses sont jaunâtres, et longues de six à sept pouces; les pieds ont trois doigts en devant et un seul en arrière, écailleux, rougeâtres, et armés d'ongles noirs, solides, et crochus; la queue est composée de huit grandes pennes blanches, longues de quinze à dix-huit pouces; les pennes des ailes sont jaunes. Les Gentils révèrent cet oiseau, et racontent des fables de ses combats avec la grue, qu'ils nomment *tipul* ou *tihol* : ils disent que c'est après ce combat que les grues ont été forcées de demeurer dans les terres humides, et que les calaos n'ont pas voulu les souffrir dans leurs montagnes. »

Cette espèce de description me paroît prouver assez clairement que les calaos ne sont pas des oiseaux d'eau ou de rivage; et comme les couleurs et quelques caractères sont différents des couleurs du calao des Philippines, décrit par M. Brisson, nous croyons qu'on doit au moins regarder celui-ci comme une variété de l'autre.

LE CALAO A CASQUE ROND.

NEUVIÈME ESPÈCE.

Buceros galeatus. Gmel.

Nous n'avons de cet oiseau que le bec, et ce bec est pareil à celui qu'Edwards a donné; et si nous

jugeons de la grandeur de l'oiseau par la grosseur de la tête qui reste attachée à ce bec, ce calao, n° 933, doit être l'un des plus grands et des plus forts de son genre. Le bec a six pouces de longueur, des angles à la pointe ; il est presque droit, c'est-à-dire sans courbure ; il est aussi sans dentelures. Du milieu de la mandibule supérieure s'élève et s'étend jusque sur l'occiput une loupe en forme de casque, haute de deux pouces, presque ronde, mais un peu comprimée par les côtés. Cette éminence, en y joignant le bec, forme une hauteur verticale de quatre pouces sur huit de circonférence. Les couleurs flétries et brunies dans ce bec qui est au Cabinet n'offrent plus ce vermillon dont Edwards a peint le casque du bec qu'il représente. M. Brisson paroît s'être trompé lorsqu'il rapporte le bec marqué *c*, planche CCLXXXI d'Edwards, à son premier calao, page 568, dont le casque est au contraire aplati.

Aldrovande a donné une figure très reconnoissable du bec de ce calao à casque rond, sous le nom de *semenda, oiseau des Indes, dont l'histoire*, dit-il, *est presque toute fabuleuse.* Ce bec, placé au cabinet du grand duc de Toscane, avoit été apporté de Damas... Le casque de ce bec étoit de forme ovale ; il étoit blanc sur le devant, et rouge en arrière. Le bec, long d'une palme, étoit pointu et creusé en canal. En comparant cette description à la figure, on reconnoît que ce bec est celui du calao à casque rond.

LE CALAO-RHINOCÉROS.

DIXIÈME ESPÈCE.

Buceros rhinoceros. GMEL.

QUELQUES auteurs ont confondu cet oiseau des Indes méridionales avec le *tragopan* de Pline, qui est le casoar connu des Grecs et des Romains, et qui se trouve en Barbarie et au Levant, à une très grande distance des contrées où l'on trouve celui-ci.

L'oiseau rhinocéros, vu par Bontius dans l'île de Java, est beaucoup plus grand que le corbeau d'Europe; il le dit très puant et très laid, et voici la description qu'il en donne :

« Son plumage est tout noir, et son bec fort étrange; car sur la partie supérieure de ce bec s'élève une excroissance de substance cornée, qui s'étend en avant et se recourbe ensuite vers le haut en forme de corne, qui est prodigieuse par son volume, car elle a huit pouces de longueur sur quatre de largeur à sa base. Cette corne est variée de rouge et de jaune, et comme divisée en deux parties par une ligne noire qui s'étend sur chacun de ses côtés, suivant sa longueur. Les ouvertures des narines sont situées au dessous de cette excroissance, près de l'origine du bec. On le trouve à Sumatra, aux Philippines, et dans les autres parties des climats chauds des Indes. »

Bontius rapporte quelques faits au sujet de ces oiseaux : il dit qu'ils vivent de chair et de charogne ;

qu'ils suivent ordinairement les chasseurs de sangliers, de vaches sauvages, etc., pour manger la chair et les intestins de ces animaux, que ces chasseurs éventrent et coupent par quartiers pour emporter plus aisément ce gros gibier, et très promptement; car s'ils le laissoient quelque temps sur la place, les calaos ne manqueroient pas de venir tout dévorer. Cependant cet oiseau ne chasse que les rats et les souris, et c'est par cette raison que les Indiens en élèvent quelques uns. Bontius dit qu'avant de manger une souris, le calao l'aplatit en la serrant dans son bec pour l'amollir, et qu'il l'avale tout entière en la jetant en l'air et la faisant retomber dans son large gosier : c'est, au reste, la seule façon de manger que lui permettent la structure de son bec et la petitesse de sa langue, qui est cachée au fond du bec et presque dans la gorge.

Telle est la manière de vivre à laquelle l'a réduit la nature en lui donnant un bec assez fort pour la proie, mais trop foible pour le combat, très incommode pour l'usage, et dont tout l'appareil n'est qu'une exubérance difforme et un poids inutile. Cet excès et ces défauts extérieurs semblent influer sur les facultés intérieures de l'animal : ce calao est triste et sauvage; il a l'aspect rude, l'attitude pesante et comme fatiguée. Au reste, Bontius n'a donné qu'une figure peu exacte de la tête et du bec; et ce bec représenté par Bontius est fort petit en comparaison de celui qui est au Cabinet, n° 934 : mais comme il est de la même forme, ils appartiennent certainement tous deux à la même espèce d'oiseau.

LE MARTIN-PÊCHEUR,

OU L'ALCYON[1].

Alcedo-Ispida. Gmel.

Le nom de *martin-pêcheur* vient de *martinet-pêcheur*, qui étoit l'ancienne dénomination françoise de cet oiseau, n° 77, dont le vol ressemble à celui de l'hirondelle-martinet, lorsqu'elle file près de terre ou sur les eaux. Son nom ancien, *alcyon*, étoit bien plus noble, et on auroit dû le lui conserver ; car il n'y eut pas de nom plus célèbre chez les Grecs : ils appeloient *alcyoniens* les jours de calme vers le solstice, où l'air et la mer sont tranquilles, jours précieux aux navigateurs, durant lesquels les routes de la mer sont aussi sûres que celles de la terre ; ces mêmes jours étoient aussi le temps donné à l'alcyon pour élever ses petits. L'imagination toujours prête à enluminer

1. En latin, *alcedo*, *alcyon* (*Alcedo dicebatur ab antiquis pro halcyone.* Festus. Tantôt on écrivoit *alcyon* sans aspiration, et d'autres fois avec l'aspiration, *halcyon*); en latin moderne, *ispida;* en italien, *uccello pescatore, piombino, picupiolo, uccello del paradiseo, uccello della Madonna, pescatore del re;* en espagnol, *arvela;* en allemand, *eiss-vogel*, et suivant Schwenckfeld, *wasser heunlein* et *see schwalme;* en anglois, *king fisher.* Dans nos provinces, on lui donne les noms de *pêche-véron, merle d'eau, merle d'aigue, merlet bleu*, et *merlet pêcheret;* ailleurs, mais mal à propos, *pivert bleu, pivert d'eau, tartarieu*, par contraction de son chant; sur la Loire, *vire-vent*, dans l'idée que cet oiseau tourne au vent comme une girouette ; *drapier* et *garde-boutique*, parce qu'on croit qu'il préserve des teignes les étoffes de laine ; en Provence, *bleuet.*

de merveilleux les beautés simples de la nature, acheva d'altérer cette image en plaçant le nid de l'alcyon sur la mer aplanie : c'étoit Éole qui enchaînoît les vents en faveur de ses petits enfants ; *Alcyone*, sa fille, plaintive et solitaire, sembloit encore redemander aux flots son infortuné Céyx, que Neptune avoit fait périr, etc.

Cette histoire mythologique de l'oiseau alcyon n'est, comme toute autre fable, que l'emblème de son histoire naturelle, et l'on peut s'étonner qu'Aldrovande termine sa longue discussion sur l'alcyon par conclure que cet oiseau n'est plus connu. La seule description d'Aristote pouvoit le lui faire reconnoître, et lui démontrer que c'est le même oiseau que notre martin-pêcheur. « L'alcyon, dit ce philosophe, n'est pas beaucoup plus grand qu'un moineau; son plumage est peint de bleu, de vert, et relevé de pourpre. Ces brillantes couleurs sont unies et fondues dans leurs reflets sur tout le corps et sur les ailes et le cou. Son bec jaunâtre[1] est long et pointu. »

Il est également caractérisé par la comparaison des habitudes naturelles. L'alcyon étoit solitaire et triste; ce qui convient au martin-pêcheur, que l'on voit toujours seul, et dont le temps de la pariade est fort court. Aristote, en faisant l'alcyon habitant des rivages de la mer, dit aussi qu'il remonte les rivières fort haut, et qu'il se tient sur leurs bords : or, on ne peut douter que le martin-pêcheur des rivières n'aime également à se tenir sur les rivages de la mer, où il trouve

1. J'ai traduit le mot *ypôkloron*, *jaunâtre*, d'après Scaliger, et non pas *verdâtre*, comme l'avoit rendu Gaza, et il y a toute raison de croire que c'est la véritable interprétation.

toutes les commodités nécessaires à son genre de vie, et nous en sommes assurés par des témoins oculaires. Cependant Klein le nie ; mais il n'a parlé que de la mer Baltique, et il a très mal connu le martin-pêcheur, comme nous aurons occasion de le remarquer. Au reste, l'alcyon étoit peu commun en Grèce et en Italie : Chéréphon, dans Lucien, admire son chant comme tout nouveau pour lui. Aristote et Pline disent que les apparitions de l'alcyon étoient rares, fugitives, et qu'on le voyoit voler d'un trait rapide alentour des navires, puis rentrer dans son petit antre du rivage : tout cela convient parfaitement au martin-pêcheur, qui n'est nulle part bien commun, et qui se montre rarement.

On reconnoît également notre martin-pêcheur dans la manière de pêcher de l'alcyon, que Lycophron appelle *le plongeur, et qui*, dit Oppien, *se jette et se plonge dans la mer en tombant.* C'est de cette habitude de tomber à plomb dans l'eau que les Italiens ont nommé *piombino* (petit plomb). Ainsi tous les caractères extérieurs et toutes les habitudes naturelles de notre martin-pêcheur conviennent à l'alcyon décrit par Aristote. Les poëtes faisoient flotter le nid de l'alcyon sur la mer : les naturalistes ont reconnu qu'il ne fait point de nid, et qu'il dépose ses œufs dans des trous horizontaux de la rive des fleuves ou du rivage de la mer.

Le temps des amours de l'alcyon, et les jours *alcyoniens* placés près du solstice, sont le seul point qui ne se rapporte pas exactement à ce que nous connoissons du martin-pêcheur, quoiqu'on le voie s'apparier de très bonne heure et avant l'équinoxe :

mais, indépendamment de ce que la fable peut avoir ajouté à l'histoire des alcyons pour l'embellir, il est possible que, sous un climat plus chaud, les amours des martins-pêcheurs commencent encore plus tôt; d'ailleurs il y avoit différentes opinions sur la saison des jours alcyoniens. Aristote dit que, dans les mers de Grèce, ces jours alcyoniens n'étoient pas toujours voisins de ceux du solstice, mais que cela étoit plus constant pour la mer de Sicile. Les anciens ne convenoient pas non plus du nombre de ces jours, et Columelle les place aux kalendes de mars, temps auquel notre martin-pêcheur commence à faire son nid.

Aristote ne parle distinctement que d'une seule espèce d'alcyon, et ce n'est que sur un passage équivoque et vraisemblablement corrompu, et où, suivant la correction de Gesner, il s'agit de deux espèces d'hirondelles, que les naturalistes en ont fait deux d'alcyons; une petite qui a de la voix, et une grande qui est muette : sur quoi Belon, pour trouver ces deux espèces, a fait de la rousserole son *alcyon vocal*, en même temps qu'il nomme *alcyon muet* le martin-pêcheur, quoiqu'il ne soit rien moins que muet.

Ces discussions critiques nous ont paru nécessaires, dans un sujet que la plupart des naturalistes ont laissé dans la plus grande obscurité. Klein, qui le remarque, en augmente encore la confusion, en attribuant au martin-pêcheur deux doigts en avant et deux en arrière; il s'appuie de l'autorité de Schwenckfeld, qui est tombé dans la même erreur, et d'une figure fautive de Belon, que néanmoins ce naturaliste a corrigée lui-même, en décrivant très bien la forme du pied de cet oiseau, qui est singulière : des trois doigts anté-

rieurs, l'extérieur est étroitement uni à celui du milieu jusqu'à la troisième articulation, de manière à paroître ne faire qu'un seul doigt, ce qui forme en dessous une plante de pied large et aplatie; le doigt intérieur est très court et plus que celui de derrière; les pieds sont aussi très courts; la tête est grosse; le bec long, épais à sa base, et filé droit en pointe, laquelle est généralement courte dans les espèces de ce genre.

C'est le plus bel oiseau de nos climats, et il n'y en a aucun en Europe qu'on puisse comparer au martin-pêcheur pour la netteté, la richesse et l'éclat des couleurs; elles ont les nuances de l'arc-en-ciel, le brillant de l'émail, le lustre de la soie; tout le milieu du dos, avec le dessus de la queue, est d'un bleu clair et brillant, qui, aux rayons du soleil, a le jeu du saphir et l'œil de la turquoise; le vert se mêle sur les ailes au bleu, et la plupart des plumes y sont terminées et ponctuées par une teinte d'aigue-marine; la tête et le dessus du cou sont pointillés de taches plus claires sur un fond d'azur. Gesner compare le jaune rouge ardent qui colore la poitrine au rouge enflammé d'un charbon.

Il semble que le martin-pêcheur se soit échappé de ces climats où le soleil verse avec les flots d'une lumière plus pure tous les trésors des plus riches couleurs[1]. En effet, si l'espèce de notre martin-pêcheur n'appartient pas précisément aux climats de l'orient et du midi, le genre entier de ces beaux oiseaux en est originaire; car pour une seule espèce

1. Le martin-pêcheur porte le nom d'*eroore* dans la langue des îles de la Société.

que nous avons en Europe, l'Afrique et l'Asie nous en offrent plus de vingt, et nous en connoissons encore huit autres espèces dans les climats chauds de l'Amérique. Celle de l'Europe est même répandue en Asie et en Afrique; plusieurs martins-pêcheurs envoyés de la Chine et d'Égypte se sont trouvés les mêmes que le nôtre, et Belon dit l'avoir reconnu dans la Grèce et la Thrace.

Cet oiseau, quoique originaire de climats plus chauds, s'est habitué à la température et même au froid du nôtre; on le voit en hiver, le long des ruisseaux, plonger sous la glace, et en sortir en rapportant sa proie : c'est par cette raison que les Allemands l'ont appelé *eiss-vogel*, oiseau de la glace; et Belon se trompe en disant qu'il ne fait que passer dans nos contrées, puisqu'il y reste dans le temps de la gelée.

Son vol est rapide et filé; il suit ordinairement les contours des ruisseaux en rasant la surface de l'eau. Il crie en volant *ki, ki, ki, ki*, d'une voix perçante et qui fait retentir les rivages; il a, dans le printemps, un autre chant, qu'on ne laisse pas d'entendre malgré le murmure des flots et le bruit des cascades [1]. Il est très sauvage et part de loin; il se tient sur une branche avancée au dessus de l'eau pour pêcher; il reste immobile, et épie souvent deux heures entières le moment du passage d'un petit poisson; il fond sur cette proie en se laissant tomber dans l'eau, où il reste plusieurs secondes; il en sort avec le poisson

1. Le nom d'*ispida*, suivant l'auteur *De natura rerum*, dans Gesner, est formé du cri de l'oiseau : apparemment du premier on a voulu imiter le second dans le nom de *tartarica*, que l'on donne aussi au martin-pêcheur.

au bec, qu'il porte ensuite sur la terre, contre laquelle il le bat pour le tuer, avant de l'avaler.

Au défaut de branches avancées sur l'eau, le martin-pêcheur se pose sur quelque pierre voisine du rivage, ou même sur le gravier; mais au moment qu'il aperçoit un petit poisson, il fait un bond de douze ou quinze pieds, et se laisse tomber à plomb de cette hauteur. Souvent aussi on le voit s'arrêter dans son vol rapide, demeurer immobile et se soutenir au même lieu pendant plusieurs secondes; c'est son manége d'hiver, lorsque les eaux troubles ou les glaces épaisses le forcent de quitter les rivières, et le réduisent aux petits ruisseaux d'eau : à chaque pause, il reste comme suspendu à la hauteur de quinze ou vingt pieds; et lorsqu'il veut changer de place, il se rabaisse et ne vole pas à plus d'un pied de hauteur sur l'eau; il se relève ensuite et s'arrête de nouveau. Cet exercice réitéré et presque continuel démontre que cet oiseau plonge pour de bien petits objets, poissons ou insectes, et souvent en vain; car il parcourt de cette manière des demi-lieues de chemin.

Il niche au bord des rivières et des ruisseaux, dans des trous creusés par les rats d'eau ou par les écrevisses, qu'il approfondit lui-même, et dont il maçonne et rétrécit l'ouverture : on y trouve de petites arêtes de poisson, des écailles sur de la poussière, sans forme de nid; et c'est sur cette poussière que nous avons vu ses œufs déposés, sans remarquer ces petites pelotes dont Belon dit qu'il pétrit son nid, et sans trouver à ce nid la figure que lui donne Aristote, en le comparant, pour la forme, à une cucurbite, et pour la matière et la texture, à ces boules de mer ou pe-

lotes de filaments entrelacés qui se coupent difficilement, mais qui desséchées deviennent friables. Il en est de même des *halcyonium* de Pline, dont il fait quatre espèces, et que quelques uns ont donnés pour des nids d'alcyon, mais qui ne sont autre chose que différentes pelotes de mer ou des holothuries qui n'ont aucun rapport avec des nids d'oiseau : et quant à ces nids fameux du Tunquin et de la Cochinchine que l'on mange avec délices, et que l'on a aussi nommés *nids d'alcyon*, nous avons démontré qu'ils sont l'ouvrage de l'hirondelle salangane.

Les martins-pêcheurs commencent à fréquenter leur trou dès le mois de mars : on voit dans ce temps le mâle poursuivre vivement la femelle. Les anciens croyoient les alcyons bien ardents, puisqu'ils ont dit que le mâle meurt dans l'accouplement; et Aristote prétend qu'il entre en amour dès l'âge de quatre mois.

Au reste, l'espèce de notre martin-pêcheur n'est pas nombreuse, quoique ces oiseaux produisent six, sept et jusqu'à neuf petits, selon Gesner : mais le genre de vie auquel ils sont assujettis les fait souvent périr, et ce n'est pas toujours impunément qu'ils bravent la rigueur de nos hivers : on en trouve de morts sur la glace. Olina donne la manière de les prendre, à la pointe du jour ou à la nuit tombante, avec un trébuchet tendu au bord de l'eau; il ajoute qu'ils vivent quatre ou cinq ans. On sait seulement qu'on peut les nourrir pendant quelque temps dans les chambres où l'on place des bassins d'eau remplis de petits poissons. M. Daubenton, de l'Académie des Sciences, en a nourri quelques uns pendant

plusieurs mois, en leur donnant tous les jours de petits poissons frais : c'est la seule nourriture qui leur convienne ; car de quatre martins-pêcheurs qu'on m'apporta le 21 août 1778, et qui étoient aussi grands que père et mère quoique pris dans le nid, qui étoit un trou sur le bord de la rivière, deux refusèrent constamment les mouches, les fourmis, les vers de terre, la pâtée de fromage, et périrent d'inanition au bout de deux jours ; les deux autres, qui mangèrent un peu de fromage et quelques vers de terres, ne vécurent que six jours. Au reste, Gesner observe que le martin-pêcheur ne peut se priver, et qu'il demeure toujours également sauvage. Sa chair a une odeur de faux musc, et n'est pas bonne à manger ; sa graisse est rougeâtre ; il a le ventricule spacieux et large comme les oiseaux de proie, et comme eux il rend par le bec les restes indigestes de ce qu'il a avalé, écailles et arêtes roulées en petites boules. Ce viscère est placé fort bas ; l'œsophage est par conséquent très long. La langue est courte, de couleur rouge ou jaune, comme le dedans et le fond du bec[1].

1. On m'apporta, dit M. de Montbeillard, le 7 juillet 1771, cinq petits martins-pêcheurs (il y en avoit sept dans le nid sur le bord d'un ruisseau) ; ils mangèrent des vers de terre qu'on leur présenta. Dans ces jeunes martins-pêcheurs, le doigt extérieur étoit tellement uni à celui du milieu jusqu'à la dernière articulation, qu'il en résultoit l'apparence d'un doigt fourchu plutôt que celle de deux doigts distincts ; le tarse étoit fort court ; la tête étoit rayée transversalement de noir et de bleu verdâtre ; il y avoit deux taches de feu, l'une sur les yeux en avant, l'autre plus longue sous les yeux, et qui se prolongeant en arrière devient blanche ; au bas du cou, près du dos, le bleu devient plus dominant, et une bande ondoyante de bleu, mêlée d'un peu de noir, parcourt la longueur du corps, et s'étend jusqu'à l'extrémité des couvertures de la queue, où le bleu devient plus vif ; les douze pennes

Il est singulier qu'un oiseau qui vole avec tant de vitesse et de continuité, n'ait pas les ailes amples : elles sont au contraire fort petites à proportion de sa grosseur, d'où l'on peut juger de la force des muscles qui les meuvent; car il n'y a peut-être point d'oiseau qui ait les mouvements aussi prompts et le vol aussi rapide : il part comme un trait d'arbalète; s'il laisse tomber un poisson de la branche où il s'est perché, souvent il reprend sa proie avant qu'elle ait touché terre. Comme il ne se pose guère que sur des branches sèches, on a dit qu'il faisoit sécher le bois sur lequel il s'arrête.

On donne à cet oiseau desséché la propriété de conserver les draps et autres étoffes de laine, et d'éloigner les teignes. Les marchands le suspendent à cet effet dans leurs magasins[1]. Son odeur de faux musc pourroit peut-être écarter ces insectes, mais pas plus que toute autre odeur pénétrante. Comme son corps se dessèche aisément, on a dit que sa chair n'étoit jamais attaquée de corruption; et ces vertus, quoique imaginaires, le cèdent encore aux merveilles qu'en ont racontées quelques auteurs en recueillant les idées superstitieuses des anciens sur l'alcyon :

de la queue étoient d'un bleu rembruni; les vingt-deux pennes des ailes étoient chacune moitié brune et moitié bleu rembruni, selon leur longueur; leurs couvertures brunes pointillées de bleu; la gorge blanchâtre; la poitrine rousse, ombrée de brun; le ventre blanchâtre; le dessous de la queue d'un roux presque aurore; le bec avoit dix-sept lignes; la langue étoit très courte, large et pointue, le ventricule fort ample. (*Observation communiquée par M. de Montbeillard.*)

1. D'où lui vient le vieux nom d'*artre* ou *atre* que lui donne encore Belon, et qui signifie *teigne*, comme par antiphrase, *oiseau-teigne*, et ceux de *drapier* et de *garde-boutique*.

il a, disent-ils, la propriété de repousser la foudre, celle de faire augmenter un trésor enfoui, et, quoique mort, de renouveler son plumage à chaque saison de mue. Il communique, dit Kirannides, à qui le porte avec soi, la grâce et la beauté; il donne la paix à la maison, le calme en mer, attire les poissons et rend la pêche abondante sur toutes les eaux. Ces fables flattent la crédulité : mais malheureusement ce ne sont que des fables[1].

LES MARTINS-PÊCHEURS

ÉTRANGERS.

Comme le nombre des espèces étrangères est ici très considérable, et que toutes se trouvent dans les climats chauds, on doit regarder celle de notre martin-pêcheur comme échappée de cette grande famille, puisqu'elle est seule, et même sans variété, dans nos contrées. Pour mettre de l'ordre dans l'énumération de cette multitude d'espèces étrangères, nous séparerons d'abord tous les martins-pêcheurs de l'ancien continent, de ceux de l'Amérique, et ensuite nous indiquerons les uns et les autres par ordre de grandeur, en commençant par ceux qui sont plus grands que notre martin-pêcheur d'Europe, et continuant par ceux qui lui sont égaux en grandeur ou qui sont plus petits.

1. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on les retrouve jusque chez les Tartares et dans la Sibérie.

LES GRANDS MARTINS-PÊCHEURS

DE L'ANCIEN CONTINENT.

LE PLUS GRAND MARTIN-PÊCHEUR.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Alcedo fusca. GMEL.

CET oiseau, n° 663, le plus grand de son genre, se trouve à la Nouvelle-Guinée; il est long de seize pouces, et gros comme un choucas. Tout son plumage, excepté la queue, paroît lavé de bistre, bruni sur le dos et sur l'aile, plus clair et légèrement traversé de petites ondes noirâtres sur tout le devant du corps et autour du cou, sur un fond plus blanc; les plumes du sommet de la tête sont, ainsi qu'un large trait sous l'œil, du bistre brun du dos; la queue, d'un fauve roux traversé d'ondes noires, est blanche à l'extrémité; le demi-bec inférieur est orangé; le supérieur noir et légèrement fléchi à la pointe, trait par lequel cet oiseau paroît sortir et s'éloigner un peu du genre des martins-pêcheurs, auquel d'ailleurs il appartient par tous les autres caractères.

LE MARTIN-PÊCHEUR

BLEU ET ROUX.

SECONDE ESPÈCE.

Alcedo smyrnensis. Gmel.

Il a un peu plus de neuf pouces de longueur, et son bec, qui est rouge, en a deux et demi. Toute la tête, le cou, et le dessous du corps, sont d'un beau roux brun; la queue, le dos et la moitié des ailes, sont d'un bleu changeant, selon les aspects, en bleu de ciel et en bleu d'aigue-marine; la pointe des ailes et les épaules sont noires. Cette espèce se trouve à Madagascar; on la voit aussi en Afrique, sur la rivière de Gambie, selon Edwards. Un martin-pêcheur de la côte de Malabar, donné dans les planches enluminées, n° 894, et qui est la quatorzième espèce de M. Brisson, ressemble en tout à celui-ci, n° 232, excepté que sa gorge est blanche; différence qui peut bien n'être que celle de deux individus mâle et femelle dans la même espèce : au moyen de quoi celle-ci se trouveroit, suivant la parallèle de l'équateur, dans toute l'étendue du continent; elle s'y trouveroit même sur une très grande largeur, si, comme il nous paroît, le martin-pêcheur de Smyrne, d'Albin, dont M. Brisson fait sa treizième espèce, est encore le même oiseau que celui-ci.

LE MARTIN-PÊCHEUR CRABIER.

TROISIÈME ESPÈCE.

Alcedo senegalensis.

Ce martin-pêcheur nous est venu du Sénégal sous le nom de *crabier*. Il y a apparence qu'il se trouve également aux îles du cap Vert, et que c'est à lui que se rapporte la notice suivante, donnée par M. Forster dans le second Voyage du capitaine Cook. « L'oiseau le plus remarquable que nous vîmes aux îles du cap Vert, est une espèce de martin-pêcheur qui se nourrit de gros crabes de terre rouges et bleus, dont sont remplis les trous de ce sol sec et brûlé. » Ce martin-pêcheur, n° 334, a la queue et tout le dos d'un bleu d'aigue-marine : ce bleu peint encore le bord extérieur des pennes grandes et moyennes de l'aile ; mais leurs pointes sont noires, et une large plaque de cette couleur couvre toute la partie la plus voisine du corps, et marque sur l'aile comme le dessin d'une seconde aile : tout le dessous du corps est fauve clair; un trait noir s'étend derrière l'œil ; le bec et les pieds sont couleur de rouille foncée. La longueur de cet oiseau est d'un pied.

LE MARTIN-PÊCHEUR
A GROS BEC.
QUATRIÈME ESPÈCE.

Alcedo capensis.

Le bec des martins-pêcheurs est généralement grand et fort : celui-ci, n° 590, l'a plus épais encore, et plus fort à proportion qu'aucun autre. L'oiseau entier a quatorze pouces, le bec seul en a plus de trois, et onze lignes d'épaisseur à sa base. La tête est coiffée de gris clair; le dos est vert d'eau; les ailes sont d'un bleu d'aigue-marine; la queue est du même vert que le dos, elle est doublée de gris; tout le dessous du corps est d'un fauve terne et foible; le gros du bec de ce martin-pêcheur est d'un rouge de cire d'Espagne.

LE MARTIN-PÊCHEUR PIE.
CINQUIÈME ESPÈCE.

Alcedo rudis. Gmel.

Le blanc et le noir mêlés et coupés dans tout le plumage de cet oiseau sont représentés par le nom que nous lui donnons de *martin-pêcheur pie.* Le dos est à fond noir nué de blanc; il y a une zone noire sur la poitrine; tout le devant du cou jusque sous le

bec est blanc; les pennes de l'aile, noires du côté extérieur, sont en dedans tranchées de blanc et de noir, frangées de blanc; le haut de la tête et la huppe sont noirs; le bec et les pieds le sont aussi. La longueur totale de l'oiseau est de près de huit pouces.

Ce martin-pêcheur, n° 716, est venu du cap de Bonne-Espérance : en lui comparant un autre envoyé du Sénégal et donné n° 62 des planches enluminées, nous n'avons pu nous empêcher de les regarder comme étant de la même espèce, les différences que pourroient offrir les deux figures ne se trouvant point telles entre les deux oiseaux eux-mêmes. Par exemple, le noir dans la planche 62 n'est pas assez fort ni assez profond; les plumes de la tête, qui sont représentées couchées, ne sont pas moins susceptibles de se relever en huppe : la différence la plus notable, mais qui n'est rien moins que spécifique, est que celui du Sénégal a dans son plumage plus de blanc, et celui du Cap un peu plus de noir. M. Edwards a donné un de ces oiseaux qui venoit de Perse; mais sa figure est assez défectueuse, et la distribution des couleurs n'y est nullement rendue. Il déclare que cet oiseau avoit été envoyé dans l'esprit-de-vin, et remarque lui-même combien les couleurs sont affoiblies et brouillées dans les oiseaux qui ont séjourné dans cette liqueur. Mais il n'y a nulle apparence que le martin-pêcheur blanc et noir de la Jamaïque, qu'indique Sloane, et dont il donne une figure, sur la vérité de laquelle on ne peut guère compter, soit de la même espèce que celui du Sénégal ou du cap de Bonne-Espérance, quoique M. Brisson ne fasse aucune difficulté de les mettre ensemble : un oiseau de

vol court et rasant les rivages ne peut avoir fourni la traversée du vaste Océan atlantique ; et la nature, si variée dans ses ouvrages, ne paroît avoir répété aucune de ses formes dans l'autre continent, mais les avoir faites sur des modèles tout neufs quand elle n'a pu le peupler du fonds de ses anciennes productions. C'est apparemment aussi une espèce indigène et entièrement propre aux terres où elle s'est trouvée, que celle des martins-pêcheurs qu'on a vus dans ces îles perdues au milieu des mers du Sud, et reconnues par les derniers navigateurs. M. Forster, dans le second Voyage autour du monde du capitaine Cook, les a trouvés à Taïti, à Huaheine, à Uliétéa, îles éloignées de quinze cents lieues de tous les continents. Ces martins-pêcheurs sont d'un vert sombre, avec le collier de la même couleur sur un cou blanc. Il paroît que quelques uns de ces insulaires les regardent avec superstition ; et l'on diroit qu'on s'est rencontré d'un bout du monde à l'autre pour imaginer aux oiseaux de la famille des alcyons quelques propriétés merveilleuses.

LE MARTIN-PÊCHEUR HUPPÉ.

SIXIÈME ESPÈCE.

Alcedo maxima. LATH.

CE martin-pêcheur, n° 679, a seize pouces de longueur; il est un des plus grands. Son plumage est richement émaillé, quoiqu'il n'ait pas de couleurs

éclatantes : il est tout parsemé de gouttes blanches, jetées par lignes transversales sur un fond gris noirâtre, du dos à la queue; la gorge est blanche avec des traits noirâtres sur les côtés; la poitrine est émaillée de ces deux mêmes couleurs et de roux; le ventre est blanc; les flancs et les couvertures du dessous de la queue sont de couleur rousse. L'échelle a été omise dans la planche enluminée de cet oiseau, et il faut se le figurer d'un tiers plus gros et plus grand qu'il n'y est représenté.

M. Sonnerat donne une espèce de martin-pêcheur de la Nouvelle-Guinée, page 171, qui a beaucoup de rapport avec celui-ci par la taille et une partie des couleurs. Nous ne prononcerons pas cependant sur l'identité de leurs espèces, et nous ne ferons qu'indiquer cette dernière, la figure qui est jointe à sa notice ne nous paroissant pas assez dsitincte.

LE MARTIN-PÊCHEUR

A COIFFE NOIRE.

SEPTIÈME ESPÈCE.

Alcedo atricapilla. Gmel.

Ce martin-pêcheur, n° 673, est un des plus beaux : du bleu violet moelleux et satiné couvre le dos, la queue, et la moitié des ailes; leurs pointes et les épaules sont noires; le ventre est roux clair; un plastron blanc marque la poitrine et la gorge, et fait le tour du cou près du dos; la tête porte une ample

coiffe noire; un grand bec rouge brillant achève de relever les belles couleurs dont cet oiseau est paré. Il a dix pouces de longueur. Il se trouve à la Chine, et nous regardons comme une espèce très voisine de celle-ci, ou comme une simple variété, le grand martin-pêcheur de l'île de Luçon, donné par M. Sonnerat dans son *Voyage à la Nouvelle-Guinée*, page 65.

LE MARTIN-PÊCHEUR

A TÊTE VERTE.

HUITIÈME ESPÈCE.

Alcedo chlorocephala. GMEL.

UNE calotte verte, garnie alentour d'un bord noir, couvre la tête de ce martin-pêcheur, n° 783; son dos est du même vert, qui se fond sur les ailes et la queue en bleu d'aigue-marine; le cou, la gorge, et tout le devant du cou, sont blancs; le bec, les pieds et le dessous de la queue, sont noirâtres. Il a neuf pouces de longueur. Cet oiseau, dont l'espèce paroît nouvelle, est donné, dans la planche enluminée, comme étant du cap de Bonne-Espérance : mais nous en trouvons une notice dans les papiers de M. Commerson, qui l'a vu et décrit dans l'île de Bouro, voisine d'Amboine, et l'une des Moluques.

LE MARTIN-PÊCHEUR

A TÊTE ET COU COULEUR DE PAILLE.

NEUVIÈME ESPÈCE

Alcedo leucocephala.

Ce martin-pêcheur, n° 757, dont l'espèce est nouvelle, a les ailes et la queue d'un bleu turquin foncé; les grandes pennes des premières sont brunes, frangées de bleu; le dos bleu d'aigue-marine; le cou, le devant, et le dessous du corps blancs, teints de jaune paille ou ventre de biche; de petits pinceaux noirs sont tracés sur le fond blanc du sommet de la tête; le bec est rouge, et a près de trois pouces de longueur. La grandeur totale de l'oiseau est d'un pied. C'est à une espèce semblable, quoiqu'un peu plus petite, que paroît se rapporter la notice d'un martin-pêcheur de Célèbes, donné par les voyageurs, mais apparemment un peu embellie par leur imagination. « Cet oiseau, disent-ils, se nourrit d'un petit poisson qu'il va guetter sur la rivière. Il voltige en tournoyant à fleur d'eau jusqu'à ce que le poisson, qui est fort léger, saute en l'air, et semble prendre le dessus pour fondre sur son ennemi; mais l'oiseau a toujours l'adresse de le prévenir, il l'enlève dans son bec et l'emporte dans son nid, où il s'en nourrit un jour ou deux, pendant lesquels son unique occupation est de chanter.... Il n'a guère que la grosseur d'une alouette. Son bec est rouge, le plumage

de sa tête et celui de son dos sont tout-à-fait verts ; celui du ventre tire sur le jaune ; et sa queue est du plus beau bleu du monde.... Cet oiseau merveilleux se nomme *tenroujoulon*[1]. »

LE MARTIN-PÊCHEUR

A COLLIER BLANC.

DIXIÈME ESPÈCE.

Alcedo collaris. LATH.

M. Sonnerat nous a fait connoître cette espèce de martin-pêcheur. Il est un peu moins grand qu'un merle. Sa tête, son dos, ses ailes, et sa queue, sont d'un bleu nuancé de vert; tout le dessous du corps est blanc, et une bandelette blanche passe autour du cou. Il a trouvé cette espèce aux Philippines, et nous avons lieu de croire qu'elle se voit aussi à la Chine.

L'oiseau que M. Brisson n'indique que d'après un dessin, sous le nom de *martin-pêcheur à collier des Indes*, et qu'il dit être beaucoup plus gros que notre martin-pêcheur d'Europe, pourroit bien être une variété dans cette dixième espèce.

1. *Histoire générale des Voyages*, tome X, page 459.

LES MARTINS-PÊCHEURS

DE MOYENNE GRANDEUR

DE L'ANCIEN CONTINENT.

LE BABOUCARD.

PREMIÈRE ESPÈCE MOYENNE.

Alcedo senegalensis. Briss.

Le nom du martin-pêcheur au Sénégal, en langue jalofe, est *baboucard.* Les espèces en sont multipliées sur le grand fleuve de cette contrée, et toutes sont peintes des couleurs les plus variées et les plus vives. Nous appliquons le nom générique de *baboucard* à celui dont M. Brisson a fait sa septième espèce, et qui a tant de ressemblance avec le martin-pêcheur d'Europe, qu'on peut croire que leurs espèces sont très voisines, ou peut-être n'en font qu'une, puisque nous avons déjà remarqué que cet oiseau, comme un étranger égaré dans nos climats, est réellement originaire des climats plus chauds, auxquels son genre entier appartient.

LE MARTIN-PÊCHEUR

BLEU ET NOIR

DU SÉNÉGAL.

SECONDE ESPÈCE MOYENNE.

Alcedo senegalensis (varietas). LATH.

CELUI-CI, n° 356, paroît un peu plus gros que notre martin-pêcheur, quoique sa longueur ne soit guère que de sept pouces. La queue, le dos, les pennes moyennes de l'aile, sont d'un bleu foncé; le reste de l'aile, couvertures et grandes pennes, est noir; le dessous du corps est fauve roux jusque vers la gorge, qui est blanche, ombrée de bleuâtre; cette teinte un peu plus forte couvre le dessus de la tête et du cou; le bec est roux, et les pieds sont rougeâtres.

LE MARTIN-PÊCHEUR

A TÊTE GRISE.

TROISIÈME ESPÈCE MOYENNE.

Alcedo senegalensis. LATH.

CE martin-pêcheur, n° 594, est entre la grande taille et la moyenne; il est à peu près de la grosseur de la petite grive, et sa longueur est de huit pouces

et demi. Il a la tête et le cou enveloppés de gris brun, plus clair et blanchissant sur la gorge et le devant du cou; le dessous du corps est blanc; tout le manteau est bleu d'aigue-marine, à l'exception d'une grande bande noire étendue sur les couvertures de l'aile, et une autre qui se marque sur les grandes pennes. La mandibule supérieure du bec est rouge; l'inférieure est noire.

LE MARTIN-PÊCHEUR

A FRONT JAUNE.

QUATRIÈME ESPÈCE MOYENNE.

Alcedo crithaca. Gmel.

Albin a donné cet oiseau. Il est, dit-il, de la grandeur du martin-pêcheur d'Angleterre. Si l'on peut se confier davantage aux descriptions de cet auteur qu'à ses peintures, cette espèce se distingue des autres par le beau jaune qui teint tout le dessus du corps et le front; une tache noire part du bec et entoure les yeux; derrière la tête est une bande de bleu sombre, et ensuite un trait de blanc; la gorge est blanche aussi; le dos bleu foncé; le croupion et la queue sont d'un rouge terne; les ailes d'un gris de fer obscur.

LE MARTIN-PÊCHEUR

A LONGS BRINS.

CINQUIÈME ESPÈCE MOYENNE.

Alcedo dea. LATH.

CETTE espèce, n° 116, est très remarquable dans son genre par un caractère qui n'appartient qu'à elle : les deux plumes du milieu de la queue se prolongent et s'effilent en deux longs brins, qui n'ont qu'une tige nue sur trois pouces de longueur, et reprennent à l'extrémité une petite barbe de plume. Du bleu turquin moelleux et foncé, du brun noir et velouté, couvrent et coupent par quatre grandes taches le manteau : le noir occupe le haut du dos et la pointe des ailes ; le gros bleu, leur milieu, le dessus du cou, et la tête : tout le dessous du corps et la queue sont d'un blanc foiblement teint d'un rouge léger ; le bec et les pieds sont orangés ; sur chacune des deux plumes du milieu de la queue est une tache bleue, et les longs brins sont de cette même couleur. Seba nomme cet oiseau, à cause de sa beauté, *nymphe de Ternate ;* il ajoute que les plumes de la queue sont, dans le mâle, d'un tiers plus longues que dans la femelle.

LES PETITS MARTINS-PÊCHEURS

DE L'ANCIEN CONTINENT.

LE MARTIN-PÊCHEUR A TÊTE BLEUE.

PREMIÈRE PETITE ESPÈCE.

Alcedo cœruleocephala. LATH.

Il y a des martins-pêcheurs aussi petits que le roitelet, ou, pour les comparer à un petit genre plus voisin d'eux et qui n'en diffère que par le bec aplati, aussi petits que des todiers. Celui qui est donné dans la planche enluminée, n° 356, sans numéro de figure et comme venant du Sénégal, est de ce nombre ; il n'a guère que quatre pouces de longueur. Il est d'un beau roux sur tout le corps, en dessous et jusque sous l'œil ; la gorge est blanche, le dos est d'un beau bleu d'outremer ; l'aile est du même bleu, à l'exception des grandes pennes, qui sont noirâtres ; le sommet de la tête est d'un bleu vif, chargé de petites ondes d'un bleu plus clair et verdoyant. Son bec, très long à proportion de son petit corps, a treize lignes. Cet oiseau nous a été envoyé de Madagascar.

LE MARTIN-PÊCHEUR ROUX.

SECONDE PETITE ESPÈCE.

Alcedo madagascariensis. Gmel.

Ce petit martin-pêcheur, n° 776, fig. 1, qui n'a pas cinq pouces de longueur, a tout le dessus du corps, du bec à la queue, d'un roux vif éclatant, excepté que les grandes pennes de l'aile sont noires, et les moyennes seulement frangées de ce même roux sur un fond noirâtre; tout le dessous du corps est d'un blanc teint de roux; le bec et les pieds sont rouges. M. Commerson l'a vu et décrit à Madagascar.

LE MARTIN-PÊCHEUR POURPRÉ.

TROISIÈME PETITE ESPÈCE.

Alcedo purpurea. Gmel.

Il est de la même grandeur que le précédent. C'est de tous ces oiseaux le plus joli, et peut-être le plus riche en couleurs : un beau roux aurore, nué de pourpre mêlé de bleu, lui couvre la tête, le croupion, et la queue; tout le dessous du corps est d'un roux doré sur fond blanc; le manteau est enrichi de bleu d'azur dans du noir velouté; une tache d'un pourpre clair prend à l'angle de l'œil, et se termine en arrière

par un trait du bleu le plus vif; la gorge est blanche, et le bec rouge. Ce charmant petit oiseau, nommé dans la planche, n° 778, fig. 2, *martin-pêcheur de Pondichéry*, nous est venu de cette contrée.

LE MARTIN-PÊCHEUR

A BEC BLANC.

QUATRIÈME PETITE ESPÈCE.

Alcedo leucorhyncha. Lath.

Seba, d'après lequel on donne ce petit martin-pêcheur, dit qu'il a le bec blanc, le cou et la tête rouge bai, teint de pourpre; les flancs de même; les pennes de l'aile cendrées; leurs couvertures et les plumes du dos d'un très beau bleu; la poitrine et le ventre jaune clair. Sa longueur est d'environ quatre pouces et demi. Du reste, quand Seba dit que les oiseaux de la famille des alcyons se nourrisssent d'abeilles, il les confond avec les guêpiers, et Klein relève à ce propos une erreur capitale de Linnæus, qui est d'avoir pris l'*ispida* pour le *mérops*, ou le martin-pêcheur pour le guêpier, ce dernier habitant les terres sauvages et voisines des bois, et non les rives des eaux, où il ne trouveroit pas d'abeilles. Mais le même Klein ne voit pas également bien quand il dit que cet alcyon de Seba lui paroît semblable à notre martin-pêcheur, puisque, outre la différence de grandeur, les couleurs de la tête et du bec sont totalement différentes.

M. Vosmaër a donné deux petits martins-pêcheurs, qu'il rapporte à cet alcyon de Seba, mais en assurant qu'*ils n'avoient que trois doigts*, deux en avant et un en arrière. Ce fait avoit besoin d'être constaté, et l'a été par un bon observateur, comme nous le verrons ci-après.

LE MARTIN-PÊCHEUR

DU BENGALE.

CINQUIÈME PETITE ESPÈCE.

Alcedo bengalensis. Gmel.

Edwards donne dans une même planche deux petits martins-pêcheurs qui paroissent d'espèces très voisines, ou peut-être mâle ou femelle de la même, quoique M. Brisson en fasse deux espèces séparées : ils ne sont pas plus grands que des todiers. L'un a le manteau bleu de ciel, et l'autre bleu d'aigue-marine. Les pennes des ailes et de la queue du premier sont gris brun; dans le second, ces mêmes plumes sont du même vert que le dos : le dessous du corps de tous deux est fauve orangé. Klein, en faisant mention de cette espèce, dit qu'elle convient avec celle d'Europe par ces couleurs. Il eût pu observer qu'elle en diffère beaucoup par la grandeur : mais, toujours préoccupé de sa fausse idée des doigts *deux et deux* dans le genre des martins-pêcheurs, il se plaint qu'Edwards ne se soit pas là dessus plus clairement

expliqué, quoique les figures d'Edwards soient très bien et très nettes sur cette partie, comme elles ont coutume de l'être sur tout le reste.

LE MARTIN-PÊCHEUR
A TROIS DOIGTS.

SIXIÈME PETITE ESPÈCE.

Alcedo tridactyla. GMEL.

On a déjà trouvé dans le genre des pics une singularité de cette nature pour le nombre des doigts : elle est moins surprenante dans la famille des martins-pêcheurs, où le petit doigt intérieur, déjà si raccourci et presque inutile, a pu être plus aisément omis par la nature. C'est M. Sonnerat qui nous a fait connoître ce petit martin-pêcheur à trois doigts, lequel d'ailleurs est un des plus brillants de ce genre, si beau et si riche en couleurs : il a tout le dessus de la tête et du dos couleur de lilas foncé ; les plumes des ailes sont d'un bleu d'indigo sombre, mais relevé d'un limbe d'un bleu vif et éclatant, qui entoure chaque plume ; tout le dessous du corps est blanc ; le bec et les pieds sont rougeâtres. M. Sonnerat a trouvé cet oiseau à l'île de Luçon. M. Vosmaër dit simplement que les siens venoient des Indes orientales.

Nous regarderons cette espèce, la précédente de Seba, et celle de notre *martin-pêcheur pourpré*, comme trois espèces voisines, et qui pourroient peut-être se réduire à deux ou à une seule, s'il étoit plus facile

d'apprécier les différences arbitraires des descriptions, ou si l'on pouvoit les rectifier sur les objets mêmes. Du reste, M. Vosmaër donne sous le nom d'*alcyons* deux autres oiseaux qui ne sont pas des martins-pêcheurs : le premier, qu'il appelle *alcyon d'Amérique à longue queue*, outre qu'il a la queue plus longue à proportion qu'aucun oiseau de cette famille, a un bec courbé, caractère exclu du genre des martins-pêcheurs; le second au bec effilé, longuet, quadrangulaire, et aux doigts pliés *deux et deux*, n'est pas un martin-pêcheur, mais un jacamar.

LE VINTSI.

SEPTIÈME PETITE ESPÈCE.

Alcedo cristata. Gmel.

Vintsi est le nom que les habitants des Philippines donnent à ce petit martin-pêcheur, que ceux d'Amboine appellent, selon Seba, *toharkey* et *hito*. Il a le dessus des ailes et la queue d'un bleu de ciel; la tête chargée de petites plumes longues, joliment tiquetées de points noirs et verdâtres, et relevées en huppe; la gorge est blanche; au côté du cou est une tache roux fauve; tout le dessous du corps est de cette couleur, et l'oiseau entier n'a pas tout-à-fait cinq pouces de longueur.

L'espèce dix-sept de M. Brisson nous paroît très voisine de celle-ci, n° 756, fig. 1, si même ce n'en est pas une répétition; le peu de différence qui s'y

remarque n'indique du moins qu'une variété. On ne peut s'assurer à quelle espèce se rapporte le petit oiseau des Philippines que Camelli appelle *salaczac*, et qui paroît être un martin-pêcheur, mais qu'il ne fait que nommer, sans aucune description, dans sa notice des oiseaux des Philippines, insérée dans les *Transactions philosophiques*. M. Brisson décrit encore une espèce de petit martin-pêcheur sur un dessin qui lui a été apporté des Indes; mais comme nous n'avons pas vu l'oiseau, non plus que ce naturaliste, nous ne pouvons rien ajouter à la notice qu'il en a donnée.

LES MARTINS-PÊCHEURS

GRANDE ESPÈCE

DU NOUVEAU CONTINENT.

LE TAPARARA.

PREMIÈRE GRANDE ESPÈCE.

Alcedo cayennensis. GMEL.

Taparara est le nom générique du martin-pêcheur en langue garipane : nous l'appliquons à cette espèce, l'une de celles que l'on trouve à Cayenne; elle est de la grandeur de l'étourneau. Le dessus de la tête, le dos, et les épaules sont d'un beau bleu; le croupion est bleu d'aigue-marine; tout le dessous du corps est

blanc; les pennes de l'aile sont bleues en dehors, noires en dedans et en dessous; celles de la queue de même, excepté que les deux du milieu sont toutes bleues; au dessous de l'occiput est une bande transversale noire. La grande quantité d'eau qui baigne les terres de la Guiane est favorable à la multiplication des martins-pêcheurs : aussi leurs espèces y sont nombreuses. Ces oiseaux indiquent les rivières poissonneuses; on en rencontre très fréquemment sur leurs bords. Il y a quantité de grands martins-pêcheurs, nous dit M. de La Borde, sur la rivière *Ouassa;* mais ils ne s'attroupent jamais, et vont toujours un à un. Ils nichent, dans ces contrées comme en Europe, dans des trous creusés dans la coupe perpendiculaire des rivages; il y a toujours plusieurs de ces trous voisins les uns des autres, quoique chacun de leurs hôtes n'en vive pas moins solitairement. M. de La Borde a vu de leurs petits en septembre; apparemment qu'ils font dans ce climat plus d'une nichée. Le cri de ces oiseaux est *carac, carac.*

L'ALATLI.

SECONDE GRANDE ESPÈCE.

Alcedo torquata. LATH.

Nous formerons ce nom par contraction de celui d'*achalalactli*, ou *michalalactli*, que cet oiseau, n° 284, porte au Mexique, suivant Fernandès. C'est une des plus grandes espèces de martins-pêcheurs; sa longueur

est de près de seize pouces : mais il n'a pas les couleurs aussi brillantes que les autres. Le gris bleuâtre domine tout le dessus du corps; cette couleur est variée, sur les ailes, de franges blanches en festons à la pointe des pennes, desquelles les plus grandes sont noirâtres et coupées en dedans de larges dentelures blanches; celles de la queue sont largement rayées de blanc; le dessous du corps est d'un roux marron, qui s'éclaircit en remontant sur la poitrine, où il est écaillé ou maillé dans du gris. La gorge est blanche; et ce blanc, s'étendant sur les côtés du cou, en fait le tour entier : c'est par ce caractère que Nieremberg l'a nommé *oiseau à collier*. Toute la tête et la nuque sont du même gris bleuâtre que le dos. Cet oiseau est voyageur; il arrive en certains temps de l'année dans les provinces septentrionales du Mexique, où il vient apparemment des contrées les plus chaudes, car on le voit aux Antilles : il nous a été envoyé de la Martinique. M. Adanson dit « qu'il se trouve aussi, quoique assez ra-» rement, au Sénégal, dans les lieux voisins de » l'embouchure du Niger. » Mais la difficulté d'imaginer qu'un oiseau de la Martinique se trouve en même temps au Sénégal le frappe lui-même, et lui fait chercher des différences entre l'*achalalactli* de Fernandès et de Nieremberg et ce martin-pêcheur d'Afrique : de ces différences, il en résulteroit que l'oiseau donné par M. Brisson, et dans nos planches enluminées, seroit, non le véritable achalalactli du Mexique, mais celui du Sénégal; et nous ne doutons pas en effet que, à cette distance de climats, des oiseaux incapables d'une longue traversée ne soient d'espèces différentes.

LE JAGUACATI.

TROISIÈME GRANDE ESPÈCE.

Alcedo-Alcyon. Gmel.

Nous avons vu que l'espèce du martin-pêcheur de l'Europe se trouve en Asie, et paroît occuper toute l'étendue de l'ancien continent : en voici un qui se trouve d'une extrémité à l'autre dans le nouveau, depuis la baie d'Hudson jusqu'au Brésil. Marcgrave l'a décrit sous le nom brésilien de *jaguacati-guacu*, et de *papapeixe* que lui donnent les Portugais. Catesby l'a vu à la Caroline, où il dit que cet oiseau, n°s 595 et 715, fait sa proie de lézards ainsi que de poissons. Edwards l'a reçu de la baie d'Hudson, où il paroît dans le printemps et l'été. M. Brisson l'a donné trois fois d'après ces trois auteurs, sans les comparer, puisque la ressemblance est frappante, et qu'Edwards la remarque lui-même. Nous avons reçu ce martin-pêcheur de Saint-Domingue et de la Louisiane; et il est gravé sous le nom de ces deux pays dans les planches enluminées : on n'y voit que quelques petites différences, qui nous ont encore paru moindres dans la comparaison des deux oiseaux en nature. Par exemple, le bec, dans la planche 593, devroit être noir, et les flancs, comme dans l'autre, marqués de roux : le petit frangé blanc du milieu de l'aile devroit s'y trouver aussi. Ces particularités sont minutieuses en elles-mêmes; mais elles deviennent importantes

pour ne pas multiplier les espèces sur des différences supposées. Les seules différences réelles que la comparaison des deux individus nous ait offertes sont dans l'écharpe de la gorge, qui est un peu festonnée de roux dans ce martin-pêcheur venu de Saint-Domingue, et simplement grise dans l'autre; et dans la queue, qui dans le premier est un peu plus tiquetée et régulièrement semée de gouttes sur toutes ses pennes, au lieu que les gouttes sont moins visibles dans celles du second, et ne paroissent bien que quand l'oiseau s'épanouit. Du reste, tout le dessus du corps est également d'un beau gris de fer ou d'ardoise; les plumes de la tête, relevées en huppe, sont de la même couleur; le tour du cou est blanc ainsi que la gorge; il y a du roux sur la poitrine et sur les flancs; les pennes de l'aile sont noires, marquées de blanc à la pointe, et coupées dans leur milieu d'un petit frangé blanc, qui n'est que le bord de grandes échancrures blanches que portent les barbes intérieures, et qui paroissent quand l'aile se déploie. Marcgrave désigne la grandeur de ces oiseaux en les comparant à la litorne (*magnitudo ut turdelæ*). Klein, qui ne connoissoit pas les grands martins-pêcheurs de la Nouvelle-Guinée, prend celui-ci pour la plus grande espèce de ce genre.

LE MATUITUI.

QUATRIÈME GRANDE ESPÈCE.

Alcedo maculata. LATH.

MARCGRAVE décrit encore ce martin-pêcheur du Brésil, et lui donne ses véritables caractères : le cou et les pieds courts; le bec droit et fort : sa partie supérieure est d'un rouge de vermillon; elle avance sur l'inférieure, et se courbe un peu à sa pointe; particularité observée déjà dans le grand martin-pêcheur de la Nouvelle-Guinée. Celui-ci est de la taille de l'étourneau. Toutes les plumes de la tête, du dessus du cou, du dos, des ailes et de la queue, sont fauves ou brunes, tachetées de blanc jaunâtre, comme dans l'épervier; la gorge est jaune; la poitrine et le ventre sont blancs, pointillés de brun. Marcgrave ne dit rien de particulier de ses habitudes naturelles.

On trouve dans Fernandès et dans Nieremberg quelques oiseaux auxquels on a donné mal à propos le nom de *martins-pêcheurs*, et qui n'appartiennent point à ce genre : ces oiseaux sont, 1° le *hoactli*, dont les jambes ont un pied delo ng, et qui par conséquent n'est point un martin-pêcheur; 2° l'*axoquen*, qui a le cou et les pieds également longs; 3° l'*acacahoactli*, ou l'*oiseau aquatique à voix rauque* de Nieremberg, qui étend et replie un long cou, et qui paroît être une espèce de cigogne ou de *jabiru*, assez approchante du *hoacton*, que M. Brisson appelle *héron*

huppé du Mexique. Nous en dirons autant du *tolcomoctli* et du *hosxocanauhtli* de Fernandès, qui se rapporteroient davantage à ce genre, mais qui paroissent avoir quelques habitudes contraires à celles des martins-pêcheurs, quoique les Espagnols les appellent, comme les précédents, *martinetes pescadors.* Mais Fernandès remarque qu'ils ont donné ce nom à des oiseaux d'espèces très différentes, par la seule raison qu'ils les voient également vivre de la capture des poissons.

LES MARTINS-PÊCHEURS

DE MOYENNE GRANDEUR

DU NOUVEAU CONTINENT.

LE MARTIN-PÊCHEUR VERT ET ROUX.

PREMIÈRE ESPÈCE MOYENNE.

Alcedo bicolor. Gmel.

Ce martin-pêcheur, n° 592, fig. 1, le mâle, et fig. 2, la femelle, se trouve à Cayenne. Il a tout le dessous du corps d'un roux foncé et doré, excepté une zone ondée de blanc et de noir sur la poitrine, qui distingue le mâle; un petit trait de roux va des narines aux yeux; tout le dessus du corps est d'un vert sombre, piqueté de quelques petites taches blanchâtres, rares et clair-semées; le bec est noir, et long de deux pouces; la queue en a deux et demi de longueur, ce

qui allonge cet oiseau, et lui donne huit pouces en tout : cependant il n'est pas plus gros de corps que notre martin-pêcheur.

LE MARTIN-PÊCHEUR
VERT ET BLANC.

SECONDE ESPÈCE MOYENNE.

Alcedo americana. Gmel.

Cette espèce se trouve encore à Cayenne. Elle est moins grande que la précédente, n'ayant que sept pouces, et néanmoins la queue est encore assez longue. Tout le dessus du corps est lustré de vert sur fond noirâtre, coupé seulement par un fer-à-cheval blanc, qui, prenant sous l'œil, descend sur le derrière du cou, et par quelques traits blancs jetés dans l'aile; le ventre et l'estomac sont blancs, et variés de quelques taches de la couleur du dos; la poitrine et le devant du cou sont d'un beau roux dans le mâle: ce caractère le distingue, car la femelle représentée n° 591, fig. 2, de la même planche, a la gorge blanche.

LE GIP-GIP.

TROISIÈME ESPÈCE MOYENNE.

Alcedo brasiliensis. Gmel.

C'est cet oiseau sans nom dans Marcgrave, qu'il eût pu nommer *gip-gip*, puisqu'il dit que c'est son

cri. Il est de la grandeur de l'alouette, et de la figure du matuitui, qui est la quatrième grande espèce des martins-pêcheurs d'Amérique. Son bec est droit et noir; tout le dessus de la tête, du cou, les ailes, et la queue, sont rougeâtres, ou plutôt d'un rouge bai ombré, mêlé de blanc; la gorge et le dessous du corps sont blancs, et l'on voit un trait brun qui passe du bec à l'œil. Son cri *gip-gip* ressemble au cri du petit de la poule-d'Inde.

LES PETITS MARTINS-PÊCHEURS

DU NOUVEAU CONTINENT.

LE MARTIN-PÊCHEUR VERT ET ORANGÉ.

Alcedo superciliosa. LATH.

Il n'y a en Amérique qu'une seule espèce de martin-pêcheur qu'on puisse appeler *petite*, et c'est celle de l'oiseau que nous indiquons ici, n° 756, fig. 2, le mâle, et fig. 3, la femelle, qui n'a pas cinq pouces de longueur. Il a tout le dessous du corps d'un orangé brillant, à l'exception d'une tache blanche à la gorge, une autre à l'estomac, et une zone vert foncé au bas du cou dans le mâle. La femelle n'a pas ce caractère. Tous deux ont un demi-collier orangé derrière le cou; la tête et tout le manteau sont chargé d'un gris vert, et les ailes tachetées de petites gouttes roussâtres vers l'épaule et aux grandes pennes, qui sont brunes. Ed-

wards, qui a donné la figure de ce martin-pêcheur, dit qu'il n'a pu découvrir de quel pays on l'avoit apporté; mais nous l'avons reçu de Cayenne.

LES JACAMARS.

Nous conserverons à ces oiseaux le nom de *jacamars*, tiré par contraction de leur nom brésilien *jacamaciri*. Ce genre ne s'éloigne de celui du martin-pêcheur qu'en ce que les jacamars ont les doigts disposés deux en devant et deux en arrière, au lieu que les martins-pêcheurs ont trois doigts en devant et un seul en arrière; mais d'ailleurs les jacamars leur ressemblent par la forme du corps et par celle du bec. Ils sont aussi de la même grosseur que les espèces moyennes dans les martins-pêcheurs; et c'est probablement par cette raison que quelques auteurs ont mis ensemble ces deux genres d'oiseaux. D'autres ont placé les jacamars avec les pics, auxquels ils ressemblent en effet par cette disposition de deux doigts en devant et de deux en arrière. Le bec est aussi d'une forme assez semblable; mais dans les jacamars il est beaucoup plus long et plus délié; et ils diffèrent encore des pics, en ce qu'ils n'ont pas la langue plus longue que le bec. La forme des plumes de la queue est aussi différente; car elles ne sont ni roides ni cunéiformes. Il suit de ces comparaisons que les jacamars forment un genre à part, peut-être aussi voisin des pics que des martins-pêcheurs; et ce petit genre n'est composé que de deux espèces, toutes deux naturelles aux climats chauds de l'Amérique.

LE JACAMAR
PROPREMENT DIT.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Alcedo galbula. Gmel.

La longueur totale de cet oiseau, n° 235, est de six pouces et demi, et il est à peu près de la grosseur d'une alouette. Le bec est long d'un pouce cinq lignes; la queue n'a que deux pouces, et néanmoins elle dépasse d'un pouce les ailes lorsqu'elles sont pliées; les pennes de la queue sont bien régulièrement étagées. Les pieds sont très courts et de couleur jaunâtre; le bec est noir, et les yeux sont d'un beau bleu foncé; la gorge est blanche, et le ventre est roux; tout le reste du plumage est d'un vert doré très éclatant, avec des reflets couleur de cuivre rouge.

Dans quelques individus la gorge est rousse aussi bien que le ventre; dans d'autres, la gorge n'est qu'un peu jaunâtre. La couleur du dessus du corps est aussi plus ou moins brillante dans différents individus; ce qu'on peut attribuer à des variétés de sexe ou d'âge.

On trouve cet oiseau à la Guiane comme au Brésil. Il se tient dans les forêts, où il préfère les endroits plus humides, parce que, se nourrissant d'insectes, il en trouve en plus grande quantité que dans les terrains plus secs. Il ne fréquente pas les endroits découverts et ne vole point en troupe; mais il reste

1 LE JACAMAR _ 2 LA GRUE _ 3 LA DEMOISELLE DE NUMIDIE.

constamment dans les bois les plus solitaires et les plus sombres. Son vol, quoique assez rapide, est très court. Il se perche sur les branches à une moyenne hauteur, et y demeure, sans changer de place, pendant toute la nuit et pendant la plus grande partie de la journée. Il est presque toujours en repos; néanmoins il y a ordinairement plusieurs de ces oiseaux dans le même canton de bois, et on les entend se rappeler par un petit ramage court et assez agréable. Pison dit qu'on les mange au Brésil, quoique leur chair soit assez dure.

LE JACAMAR

A LONGUE QUEUE.

SECONDE ESPÈCE.

Alcedo paradisea. Gmel.

Cet oiseau est un peu plus grand que le précédent, duquel il diffère par la queue, qui a douze pennes, tandis que celle de l'autre n'en a que dix : d'ailleurs les deux pennes du milieu sont bien plus longues; elles excèdent les autres de deux pouces trois lignes, et ont en totalité six pouces de longueur. Ce jacamar, n° 271, ressemble par la forme du corps, par celle du bec, et par la disposition des doigts, au premier; néanmoins Edwards lui a placé trois doigts en avant et un seul en arrière, et c'est apparemment en conséquence de cette méprise qu'il en fait un martin-

pêcheur. Il diffère aussi de notre premier jacamar par la teinte et par la distribution des couleurs, qui n'ont rien de commun que le blanc sur la gorge; tout le reste du plumage est d'un vert sombre et foncé, dans lequel on distingue seulement quelques reflets orangés et violets.

Nous ne connoissons pas la femelle dans l'espèce précédente : mais dans celle-ci elle diffère du mâle par les deux grandes pennes de la queue, qu'elle a beaucoup moins longues; et d'ailleurs l'on n'aperçoit pas sur son plumage les reflets orangés et violets qu'on voit sur celui du mâle.

Ces jacamars à longue queue se nourrissent d'insectes comme les autres; mais c'est peut-être leur seule habitude commune; car ceux-ci fréquentent quelquefois les lieux découverts. Ils volent au loin et se perchent jusque sur la cime des arbres. Ils vont aussi par paires, et ne paroissent pas être aussi solitaires ni aussi sédentaires que les autres. Ils n'ont pas le même ramage, mais un cri ou sifflement doux qu'on n'entend que de près, et qu'ils ne répètent pas souvent.

LES TODIERS.

MM. Sloane et Browne sont les premiers qui aient parlé de l'un de ces oiseaux, et ils lui ont donné le nom latin *todus*, que nos naturalistes françois ont traduit par celui de *todier*. Ils ne font mention que d'une seule espèce qu'ils ont trouvée à la Jamaïque;

mais nous en connoissons deux ou trois autres, et toutes appartiennent aux climats chauds de l'Amérique. Le caractère distinctif de ce genre est d'avoir, comme les martins-pêcheurs et les manakins, le doigt du milieu étroitement uni et comme collé au doigt extérieur jusqu'à la troisième articulation, et uni de même au doigt intérieur, mais seulement jusqu'à la première articulation. Si l'on ne consultoit que ce caractère, les todiers seroient donc du genre des martins-pêcheurs ou de celui des manakins; mais ils diffèrent de ces deux genres, et même de tous les autres oiseaux, par la forme du bec, qui, dans les todiers, est long, droit, obtus à son extrémité, et aplati en dessus comme en dessous; ce qui les a fait nommer *petites palettes* ou *petites spatules* par les créoles de la Guiane. Cette singulière conformation du bec suffit pour qu'on doive faire un genre particulier de ces oiseaux.

LE TODIER

DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Todus viridis. Gmel.

Ce todier n'est pas plus gros qu'un roitelet, et n'a tout au plus que quatre pouces de longueur. Nous ne copierons pas ici les longues descriptions qu'en ont données MM. Browne, Sloane et Brisson, parce qu'il

sera toujours très aisé de reconnoître cet oiseau, lorsqu'on saura qu'avec un bec si singulier, le mâle est entièrement d'un bleu foible et léger sur le dessus du corps, et blanc sous le ventre, avec la gorge et les flancs couleur de rose, et que la femelle n'est pas bleue comme le mâle, mais d'un beau vert sur le dos, et que le reste de son plumage est semblable à celui du mâle, c'est-à-dire blanc et couleur de rose aux mêmes endroits. Le bec de l'un et de l'autre est rougeâtre, mais d'un rouge plus clair en dessous et plus brun en dessus. Les pieds sont gris, et les ongles sont longs et crochus. Cet oiseau se nourrit d'insectes et de petits vers; il habite dans des lieux humides et solidaires. Les deux individus qui sont représentés dans la planche enluminée, n° 585, fig. 1 et 2, nous ont été evoyés de Saint-Domingue par M. Chervain, sous le nom de *perroquets de terre;* mais il ne nous a transmis que la description de la femelle. Il observe que le mâle a, dans le temps de ses amours, un petit ramage assez agréable, que la femelle fait son nid dans la terre sèche, et préférablement encore dans le tuf tendre : il dit que ces oiseaux choisissent à cet effet les ravines et les petites crevasses de la terre. On les voit aussi nicher assez souvent dans les galeries basses des habitations, et toujours dans la terre ; ils la creusent avec le bec et les pattes : ils y forment un trou rond, évasé dans le fond, où ils placent des pailles souples, de la mousse sèche, du coton, et des plumes, qu'ils disposent avec art. La femelle pond quatre ou cinq œufs de couleur grise, et tachetés de jaune foncé.

Ils attrapent avec beaucoup d'adresse les mouches

et autres insectes volants. Ils sont très difficiles à élever ; cependant on y réussiroit peut-être si on les prenoit jeunes et si on les faisoit nourrir par le père et la mère, en les tenant dans une cage jusqu'à ce qu'ils fussent en état de manger seuls. Ils sont très attachés à leurs petits, ils en poursuivent le ravisseur, et ne l'abandonnent pas tant qu'ils les entendent crier.

Nous venons de voir que MM. Sloane et Browne ont reconnu cet oiseau à la Jamaïque ; mais il se trouve aussi à la Martinique, d'où M. de Chanvalon l'avoit envoyé à M. de Réaumur. Il paroît donc que cette espèce appartient aux îles et aux terres les plus chaudes de l'Amérique septentrionale : mais nous n'avons aucun indice qu'elle se trouve également dans les climats de l'Amérique méridionale, du moins Marcgrave n'en fait aucune mention.

LE TIC-TIC,

OU TODIER DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

SECONDE ESPÈCE.

Todus cinereus. Gmel.

Les naturels de Cayenne ont appelé cet oiseau *tic-tic*, par imitation de son cri. Il est aussi petit que le précédent ; il lui ressemble parfaitement par le bec et par la conformation des doigts : il n'en diffère que par les couleurs, le tic-tic étant d'une couleur cendrée, mêlée d'un bleu foncé sur le dessus du

corps, au lieu que l'autre est, sur les mêmes parties, d'un bleu céleste léger. Cette différence dans la nuance des couleurs n'indiqueroit qu'une variété, et non pas une espèce séparée ; mais le tic-tic a tout le dessous du corps jaune, et n'a point de couleur de rose à la gorge ni sur les flancs : d'ailleurs, comme il paroît être d'un autre climat, nous avons jugé qu'il étoit aussi d'une autre espèce. Il diffère encore du todier de l'Amérique septentrionale en ce que l'extrémité des deux pennes latérales de la queue est blanche, sur une longueur de cinq à six lignes : néanmoins ce caractère est particulier au mâle; car les pennes latérales de la queue de la femelle sont de couleur uniforme, et d'un gris cendré semblable à la couleur du dessus du corps. La femelle diffère encore du mâle en ce que toutes ses couleurs sont moins vives et moins foncées.

Cet oiseau, n° 585, fig. 3, vit d'insectes comme le précédent. Il habite de préférence les lieux découverts; on ne le trouve guère dans les grands bois, mais souvent dans les halliers sur les buissons.

LE TODIER BLEU
A VENTRE ORANGÉ[1].

TROISIÈME ESPÈCE.

Todus cœruleus. GMEL.

Nous avons fait dessiner ce todier sur un individu bien conservé dans le cabinet de M. Aubry, curé de

1. N° 783, fig. 1, sous la dénomination de *todier de Juida.* Nous ob-

Saint-Louis. Il a trois pouces six lignes de longueur. Le dessus de la tête, du cou, et tout le dos, sont d'un beau bleu foncé, la queue et la pointe des couvertures des ailes sont de cette même couleur; tout le dessous du corps, ainsi que les côtés de la tête et du cou, sont d'un bel orangé; le dessous de la gorge est blanchâtre; il y a près des yeux de petits pinceaux d'un pourpre violet. Cette description suffit pour distinguer ce todier des autres de son genre.

Il y a un quatrième oiseau que M. Brisson a indiqué, d'après Aldrovande, sous le nom de *todier varié*, et dont nous rapporterons ici la description, telle que ces deux auteurs l'ont donnée. Il est de la grandeur du roitelet : il a la tête, la gorge et le cou d'un bleu noirâtre; les ailes vertes; les pennes de la queue noires, bordées de vert, et le reste du plumage varié de bleu, de noir et de vert. Mais comme M. Brisson ne parle pas de la forme du bec, et qu'Aldrovande, qui est le seul qui ait vu cet oiseau, n'en fait aucune mention, nous ne pouvons décider s'il appartient en effet au genre du todier.

serverons que le nouveau continent est le seul où se trouvent les todiers, et que l'on s'est mépris lorsqu'on a dit à M. le curé de Saint-Louis que celui-ci venoit de Juida en Afrique.

LES OISEAUX AQUATIQUES.

Les oiseaux d'eau sont les seuls qui réunissent à la jouissance de l'air et de la terre la possession de la mer; de nombreuses espèces, toutes très multipliées, en peuplent les rivages et les plaines; ils voguent sur les flots avec autant d'aisance et plus de sécurité qu'ils ne volent dans leur élément naturel; partout ils trouvent une subsistance abondante, une proie qui ne peut les fuir; et, pour la saisir, les uns fendent les ondes et s'y plongent, d'autres ne font que les effleurer en rasant leur surface par un vol rapide ou mesuré sur la distance et la quantité des victimes. Tous s'établissent sur cet élément mobile comme dans un domicile fixe; ils s'y rassemblent en grande société, et vivent tranquillement au milieu des orages; ils semblent même se jouer avec les vagues, lutter contre les vents, et s'exposer aux tempêtes sans les redouter ni subir de naufrage.

Ils ne quittent qu'avec peine ce domicile de choix, et seulement dans le temps que le soin de leur progéniture, en les attachant au rivage, ne leur permet plus de fréquenter la mer que par instants; car, dès que leurs petits sont éclos, ils les conduisent à ce séjour chéri, que ceux-ci chériront bientôt eux-mêmes, comme plus convenable à leur nature que celui de la terre. En effet, ils peuvent y rester autant qu'il leur

plaît, sans être pénétrés de l'humidité et sans rien perdre de leur agilité, puisque leur corps, mollement porté, se repose même en nageant, et reprend bientôt les forces épuisées par le vol. La longue obscurité des nuits, ou la continuité des tourmentes, sont les seules contrariétés qu'ils éprouvent et qui les obligent à quitter la mer par intervalles. Ils servent alors d'avant-coureurs ou plutôt de signaux aux voyageurs, en leur annonçant que les terres sont prochaines. Néanmoins cet indice est souvent incertain ; plusieurs de ces oiseaux se portent en mer quelquefois si loin que M. Cook conseille de ne point regarder leur apparition comme une indication certaine du voisinage de la terre ; et tout ce que l'on peut conclure de l'observation des navigateurs, c'est que la plupart de ces oiseaux ne retournent pas chaque nuit au rivage, et que quand il leur faut, pour le trajet ou le retour, quelques points de repos, ils les trouvent sur les écueils, ou même les prennent sur les eaux de la mer.

La forme du corps et des membres de ces oiseaux indique assez qu'ils sont navigateurs-nés et habitants naturels de l'élément liquide : leur corps est arqué et bombé comme la carène d'un vaisseau, et c'est peut-être sur cette figure que l'homme a tracé celle de ses premiers navires; leur cou, relevé sur une poitrine saillante, en représente assez bien la proue; leur queue courte et toute rassemblée en un seul faisceau sert de gouvernail ; leurs pieds larges et palmés font l'office de véritables rames; le duvet épais et lustré d'huile qui revêt tout le corps est un goudron naturel qui le rend impénétrable à l'humidité, en même temps qu'il le fait flotter plus légèrement à la surface des

eaux. Et ceci n'est encore qu'un aperçu des facultés que la nature a données à ces oiseaux pour la navigation; leurs habitudes naturelles sont conformes à ces facultés; leurs mœurs y sont assorties : ils ne se plaisent nulle part autant que sur l'eau; ils semblent craindre de se poser à terre; la moindre aspérité du sol blesse leurs pieds, ramollis par l'habitude de ne presser qu'une surface humide : enfin l'eau est pour eux un lieu de repos et de plaisir où tous leurs mouvements s'exécutent avec facilité, où toutes leurs fonctions se font avec aisance, où leurs différentes évolutions se tracent avec grâce. Voyez ces cygnes nager avec mollesse ou cingler sur l'onde avec majesté; ils s'y jouent, s'ébattent, y plongent, et reparoissent avec les mouvements agréables, les douces ondulations, et la tendre énergie, qui annoncent et expriment les sentiments sur lesquels tout amour est fondé : aussi le cygne est-il l'emblème de la grâce, premier trait qui nous frappe, même avant ceux de la beauté.

La vie de l'oiseau aquatique est donc plus paisible et moins pénible que celle de la plupart des autres oiseaux; il emploie beaucoup moins de forces pour nager que les autres n'en dépensent pour voler. L'élément qu'il habite lui offre à chaque instant sa subsistance : il la rencontre plus qu'il ne la cherche, et souvent le mouvement de l'onde l'amène à sa portée; il la prend sans fatigue, comme il l'a trouvée sans peine ni travail, et cette vie plus douce lui donne en même temps des mœurs plus innocentes et des habitudes pacifiques. Chaque espèce se rassemble par le sentiment d'un amour mutuel; nul des oiseaux n'at-

taque son semblable, nul ne fait sa victime d'aucun autre oiseau; et dans cette grande et tranquille nation on ne voit point le plus fort inquiéter le plus foible : bien différent de ces tyrans de l'air et de la terre qui ne parcourent leur empire que pour le dévaster, et qui, toujours en guerre avec leurs semblables, ne cherchent qu'à les détruire, le peuple ailé des eaux, partout en paix avec lui-même, ne s'est jamais souillé du sang de son espèce; respectant même le genre entier des oiseaux, il se contente d'une chère moins noble, et n'emploie sa force et ses armes que contre le genre abject des reptiles et le genre muet des poissons. Néanmoins la plupart de ces oiseaux ont, avec une grande véhémence d'appétit, les moyens d'y satisfaire; plusieurs espèces, comme celles du harle, du cravan, du tadorne, etc., ont les bords intérieurs du bec armés de dentelures assez tranchantes pour que la proie saisie ne puisse s'échapper; presque tous sont plus voraces que les oiseaux terrestres; et il faut avouer qu'il y en a quelques uns, tels que les canards, mouettes, etc., dont le goût est si peu délicat qu'ils dévorent avec avidité la chair morte et les entrailles de tous les animaux.

Nous devons diviser en deux grandes familles la nombreuse tribu des oiseaux aquatiques; car, à côté de ceux qui sont navigateurs et à pieds palmés, la nature a placé les oiseaux de rivage et à pieds divisés, qui, quoique différents pour les formes, ont néanmoins plusieurs rapports et quelques habitudes naturelles avec les premiers : ils sont taillés sur un autre modèle; leur corps grêle et de figure élancée, leurs pieds dénués de membranes, ne leur permettent ni

de plonger ni de se soutenir sur l'eau ; ils ne peuvent qu'en suivre les rives : montés sur de très longues jambes, avec un cou tout aussi long, ils n'entrent que dans les eaux basses, où ils peuvent marcher; ils cherchent dans la vase la pâture qui leur convient; ils sont pour ainsi dire amphibies, attachés aux limites de la terre et de l'eau, comme pour former en ce genre les degrés et les nuances des différentes habitudes qui résultent de la diversité des formes dans toute nature organisée.

Ainsi, dans l'immense population des habitants de l'air, il y a trois états ou plutôt trois patries, trois séjours différents : aux uns la nature a donné la terre pour domicile; elle a envoyé les autres cingler sur les eaux, en même temps qu'elle a placé des espèces intermédiaires aux confins de ces deux éléments, afin que la vie, produite en tous lieux et variée sous toutes les formes possibles, ne laissât rien à ajouter à la richesse de la création, ni rien à désirer à notre admiration sur les merveilles de l'existence.

Nous avons eu souvent occasion de remarquer qu'aucune espèce des quadrupèdes du midi et de l'un des continents ne s'est trouvée dans l'autre, et que la plupart des oiseaux, malgré le privilége des ailes, n'ont pu s'affranchir de cette loi commune : mais cette loi ne subsiste plus ici; autant nous avons eu d'exemples et donné de preuves qu'aucune des espèces qui n'avoient pu passer par le nord ne se trouvoit commune aux deux continents, autant nous allons voir d'oiseaux aquatiques se trouver également dans les deux, et même dans les îles les plus éloignées de toute terre habitée.

L'Amérique méridionale, séparée par de vastes mers des terres de l'Afrique et de l'Asie, inaccessible par cette raison à tous les animaux quadrupèdes de ce continent, l'étoit aussi pour le plus grand nombre des espèces d'oiseaux qui n'ont jamais pu fournir ce trajet immense d'un seul vol et sans point de repos. Les espèces des oiseaux terrestres et celles des quadrupèdes de cette partie de l'Amérique se sont trouvées également inconnues : mais ces grandes mers qui font une barrière insurmontable de séparation pour les animaux et les oiseaux de terre ont été franchies et traversées au vol et à la nage par les oiseaux d'eau; ils ont eu le même avantage que les peuples navigateurs qui se sont établis partout; car on a trouvé dans l'Amérique méridionale, non seulement les oiseaux indigènes et propres à cette terre, mais encore la plus grande partie des espèces d'oiseaux aquatiques des régions correspondantes dans l'ancien continent[1].

Et ce privilége d'avoir passé d'un monde à l'autre, dans les contrées du midi, semble s'être étendu jusqu'aux oiseaux de rivage : non que les eaux aient pu leur fournir une route, puisqu'ils ne s'y engagent pas et n'en habitent que les bords; mais parce qu'en suivant les rivages et allant de proche en proche ils sont parvenus jusqu'aux extrémités de tous les continents. Et ce qui a dû faciliter ces longs voyages, c'est que le voisinage de l'eau rend les climats plus égaux; l'air de la mer, toujours frais, même dans les chaleurs, et tempéré pendant les froids, établit pour les habitants des rivages une égalité de température qui les empêche de

1. Voyez ci-après les histoires du *phénicoptère*, du *pélican*, de la *frégate*, de l'*oiseau du tropique*, etc., etc.

sentir la trop forte impression des vicissitudes du ciel, et leur compose pour ainsi dire un climat praticable sous toutes les latitudes, en choisissant les saisons : aussi plusieurs espèces qui voyagent en été dans les terres du nord de notre continent, et qui communiquent par là aux terres septentrionales de l'Amérique, paroissent être parvenues de proche en proche, en suivant les rivages, jusqu'à l'extrémité de ce nouveau continent; car l'on reconnoît dans les régions australes de l'Amérique plusieurs espèces d'oiseaux de rivage qui se trouvent également dans les contrées boréales des deux continents [1].

La plupart de ces oiseaux aquatiques paroissent être demi-nocturnes : les hérons rôdent la nuit; la bécasse ne commence à voler que le soir; le butor crie encore après la chute du jour; on entend les grues se réclamer du haut des airs dans le silence et l'obscurité des nuits, et les mouettes se promener dans le même temps; les volées d'oies et de canards sauvages qui tombent sur nos rivières y séjournent plus la nuit que le jour. Ces habitudes tiennent à plusieurs circonstances relatives à leur subsistance et à leur sécurité : les vers sortent de terre à la fraîcheur; les poissons sont en mouvement pendant la nuit, dont l'obscurité dérobe ces oiseaux à l'œil de l'homme et de leurs ennemis. Néanmoins l'oiseau pêcheur ne paroît pas assez se défier de ceux mêmes qu'il attaque : ce n'est pas toujours impunément qu'il fait sa proie des poissons; quelquefois le poisson le saisit et l'avale.

1. Voyez ci-après l'histoire des *pluviers*, des *hérons*, des *spatules*, etc., etc.

Nous avons trouvé un martin-pêcheur dans le ventre d'une anguille; le brochet gobe assez souvent les oiseaux qui plongent ou frisent en volant la surface de l'eau, et même ceux qui viennent seulement pour boire et se baigner; et, dans les mers froides, les baleines et les cachalots ouvrent le gouffre de leur énorme bouche, non seulement pour engloutir des colonnes de harengs et d'autres poissons, mais aussi les oiseaux qui sont à leur poursuite, tels que les albatros, les pinguins, les macreuses, etc., dont on trouve les squelettes ou les cadavres encore récents dans le large estomac de ces grands cétacés.

Ainsi la nature, en accordant de grandes prérogatives aux oiseaux aquatiques, les a soumis à quelques inconvénients; elle leur a même refusé l'un de ses plus nobles attributs : aucun d'eux n'a de ramage, et ce qu'on a dit du chant du cygne n'est qu'une chanson de la fable; car rien n'est plus réel que la différence frappante qui se trouve entre la voix des oiseaux de terre et celle des oiseaux d'eau. Ceux-ci l'ont forte et grande, rude et bruyante, propre à se faire entendre de très loin, et à retentir sur la vaste étendue des plages de la mer : cette voix, toute composée de tons rauques, de cris et de clameurs, n'a rien de ces accents flexibles et moelleux, ni de cette douce mélodie dont nos oiseaux champêtres animent nos bocages en célébrant le printemps et l'amour, comme si l'élément redoutable où règnent les tempêtes eût à jamais écarté ces charmants oiseaux, dont le chant paisible ne se fait entendre qu'aux beaux jours et dans les nuits tranquilles, et que la mer n'eût laissé à ces habitants ailés

que les sons grossiers et sauvages qui percent à travers le bruit des orages, et par lesquels ils se réclament dans le tumulte des vents et le fracas des vagues.

Du reste la quantité des oiseaux d'eau, en y comprenant ceux de rivages et les comptant par le nombre des individus, est peut-être aussi grande que celle des oiseaux de terre. Si ceux-ci ont pour s'étendre les monts et les plaines, les champs et les forêts, les autres, bordant les rives des eaux, ou se portant au loin sur leurs flots, ont pour habitation un second élément aussi vaste, aussi libre que l'air même; et, si nous considérons la multiplication par le fonds des subsistances, ce fonds nous paroîtra aussi abondant et plus assuré peut-être que celui des oiseaux terrestres, dont une partie de la nourriture dépend de l'influence des saisons, et une autre très grande partie du produit des travaux de l'homme. Comme l'abondance est la base de toute société, les oiseaux aquatiques paroissent plus habituellement en troupes que les oiseaux de terre, et dans plusieurs familles ces troupes sont très nombreuses ou plutôt innombrables : par exemple, il est très peu d'espèces terrestres, au moins d'égale grandeur, plus multipliées dans l'état de nature que le paroissent être celles des oies et des canards; et en général il y a d'autant plus de réunion parmi les animaux qu'ils sont plus éloignés de nous.

Mais les oiseaux terrestres sont d'autant plus nombreux en espèces et en individus, que les climats sont plus chauds : les oiseaux d'eau semblent, au contraire, chercher les climats froids; car les voyageurs nous apprennent que sur les côtes glaciales du septentrion, les goélans, les pinguins, les macreuses, se trouvent

à milliers et en aussi grand nombre que les albatros, les manchots, les pétrels, sur les îles glacées des régions antarctiques.

Cependant la fécondité des oiseaux de terre paroît surpasser celle des oiseaux d'eau : aucune espèce en effet parmi ces dernières ne produit autant que celles de nos oiseaux gallinacés, en les comparant à grosseur égale. A la vérité, cette fécondité des oiseaux granivores pourroit s'être accrue par l'augmentation des subsistances que l'homme leur procure en cultivant la terre : néanmoins dans les espèces aquatiques qu'il a su réduire en domesticité, la fécondité n'a pas fait les mêmes progrès que dans les espèces terrestres; le canard et l'oie domestiques ne pondent pas autant d'œufs que la poule; éloignés de leur élément et privés de leur liberté, ces oiseaux perdent sans doute plus que nos soins ne peuvent leur donner ou leur rendre.

Aussi ces espèces aquatiques sont plutôt captives que domestiques; elles conservent les germes de leur première liberté, qui se manifeste par une indépendance que les espèces terrestres paroissent avoir totalement perdue; ils dépérissent dès qu'on les tient renfermés; il leur faut l'espace libre des champs et la fraîcheur des eaux, où ils puissent jouir d'une partie de leur franchise naturelle; et ce qui prouve qu'ils n'y renoncent pas, c'est qu'ils se rejoignent volontiers à leurs frères sauvages, et s'enfuiroient avec eux si l'on n'avoit pas soin de leur rogner les ailes[1]. Le cygne,

1. Quoiqu'il y ait des exemples de canards et d'oies privés qui s'enfuient avec les sauvages, il est à présumer qu'ils s'en trouvent mal, et qu'étant les moins nombreux, ils sont bientôt punis de leur infidé-

ornement des eaux de nos superbes jardins, a plus l'air d'y voyager en pilote et de s'y promener en maître, que d'y être attaché comme esclave.

Le peu de gêne que les oiseaux aquatiques éprouvent en captivité fait qu'ils n'en portent que de légères empreintes; leurs espèces ne s'y modifient pas autant que celles des oiseaux terrestres; elles y subissent moins de variétés pour les couleurs et les formes; elles perdent moins de leurs traits naturels et de leur type originaire : on peut le reconnoître par la comparaison de l'espèce du canard, qui n'admet dans nos basses-cours que peu de variétés, tandis que celle de la poule nous offre une multitude de races nouvelles et factices, qui semblent effacer et confondre la race primitive. D'ailleurs les oiseaux aquatiques étant placés loin de la terre ne nous connoissent que peu. Il semble qu'en les établissant sur les mers, la nature les ait soustraits à l'empire de l'homme, qui, plus foible qu'eux sur cet élément, n'en est souvent que le jouet ou la victime.

Les mers les plus abondantes en poissons attirent et fixent pour ainsi dire sur leurs bords des peuplades innombrables de ces oiseaux pêcheurs : on en voit une multitude infinie autour des îles *Sambales*, et sur la côte de l'isthme de Panama, particulièrement du côté

lité; car l'antipathie entre les oiseaux sauvages et domestiques subsiste dans ces espèces comme dans toutes les autres; et nous sommes informés par un témoin digne de foi * qu'ayant mis dans un vivier de jeunes canards sauvages, pris au nid dans un marais, avec d'autres canards privés et à peu près du même âge, ils attaquèrent les sauvages, et vinrent à bout de les tuer en moins de deux ou trois jours.

* Le sieur Trécourt, que j'ai déjà cité dans quelques endroits.

du nord; il n'y en a pas moins à l'occident sur la côte méridionale, et peu sur la côte septentrionale. Wafer en donne pour raison que la baie de Panama n'est pas aussi poissonneuse à beaucoup près que celle des Sambales. Les grands fleuves de l'Amérique septentrionale sont tous couverts d'oiseaux d'eau. Les habitants de la Nouvelle-Orléans, qui en faisoient la chasse sur le Mississipi, avoient établi une petite branche de commerce de leur graisse ou de l'huile qu'ils en tiroient. Plusieurs îles ont reçu les noms d'*Iles-aux-Oiseaux*, parce qu'ils en étoient les seuls habitants lorsqu'on en fit la découverte, et que leur nombre étoit prodigieux. L'île d'*Aves*, entre autres, à cinquante lieues sous le vent de la *Dominique*, est si couverte d'oiseaux de mer qu'on n'en voit nulle part en aussi grande quantité : on y trouve des pluviers, des chevaliers, diverses sortes de poules d'eau; des *phénicoptères* ou flamans, des pélicans, des mouettes, des frégates, des fous, etc. Labat, qui nous donne ces faits, remarque que la côte est extrêmement poissonneuse, et que ses hauts-fonds sont toujours couverts d'une immense quantité de coquillages. Les œufs de poissons, qui flottent souvent par de grands bancs à la surface de la mer, n'attirent pas moins d'oiseaux à leur suite. Il y a aussi certains endroits des côtes et des îles dont le sol entier, jusqu'à une assez grande profondeur, n'est composé que de la fiente des oiseaux aquatiques : telle est, vers la côte du Pérou, l'île d'*Iquique*, dont les Espagnols tirent ce fumier et le transportent pour servir d'engrais aux terres du continent. Les rochers du Groenland sont couverts aux sommets d'une espèce de tourbe formée de cette même matière et du dé-

bris des nids de ces oiseaux. Ils sont aussi nombreux sur les îles de la Norwége, d'Islande, et de Feroé, où leurs œufs font une grande partie de la subsistance des habitants, qui vont les chercher dans les précipices et sur les rochers les plus inaccessibles. Telles sont encore ces îles *Burra*, inhabitées et presque inabordables, vers les côtes d'Écosse, où les habitants de la petite île *Hirta* viennent enlever des œufs à milliers et tuer des oiseaux. Enfin ils couvrent la mer du Groenland au point que la langue groenlandoise a un mot pour exprimer la manière de les chasser en troupeaux vers la côte dans de petites baies où ils se laissent renfermer et prendre à milliers.

Ces oiseaux sont encore les habitants que la nature a envoyés aux points isolés et perdus dans l'immense Océan, où elle n'a pu faire parvenir les autres espèces dont elle a peuplé la surface de la terre. Les navigateurs ont trouvé les oiseaux en possession des îles désertes et de ces fragments du globe qui sembloient se dérober à l'établissement de la nature vivante. Ils se sont répandus du nord jusqu'au midi, et nulle part ils ne sont plus nombreux que sous les zones froides, parce que dans ces régions où la terre, dénuée, morte et ensevelie sous d'éternels frimas, refuse ses flancs glacés à toute fécondité, la mer est encore animée, vivante, et même très peuplée.

Aussi les voyageurs et les naturalistes ont-ils observé que dans les régions du Nord il y a peu d'oiseaux de terre en comparaison de la quantité des oiseaux d'eau : pour les premiers, il faut des végétaux, des graines, des fruits, dont la nature engourdie produit à peine dans ces climats quelques espèces foibles et rares ; les der-

niers ne demandent à la terre qu'un lieu de refuge, une retraite dans les tempêtes, une station pour les nuits, un berceau pour leur progéniture; encore la glace qui, dans ces climats froids, le dispute à la terre, leur offre-t-elle presque également tout ce qui est nécessaire pour des besoins si simples. MM. Cook et Forster ont vu, dans leurs navigations aux mers australes, plusieurs de ces oiseaux se poser, voyager, et dormir sur des glaces flottantes comme sur la terre ferme; quelques uns même y nichent avec succès. Que pourroit en effet leur offrir de plus un sol toujours gelé, et qui n'est ni plus solide ni moins froid que ces montagnes de glace?

Ce dernier fait démontre que les oiseaux d'eau sont les derniers et les plus reculés des habitants du globe, dont ils connoissent mieux que nous les régions polaires : ils s'avancent jusque dans les terres où l'ours blanc ne paroît plus, et sur les mers que les phoques, les morses, et les autres amphibies, ont abandonnées; ils y séjournent avec plaisir pendant la saison des très longs jours dans ces climats, et ne les quittent qu'après l'équinoxe de l'automne, lorsque la nuit, anticipant à grands pas sur la lumière du jour, bientôt l'anéantit et répand un voile continu de ténèbres qui fait fuir ces oiseaux vers les contrées qui jouissent de quelques heures de jour; ils nous arrivent ainsi pendant l'hiver, et retournent à leurs glaces, en suivant la marche du soleil avant l'équinoxe du printemps.

1. LA CIGOGNE — 2. LE JABIRU — 3. LE TODIER

LA CIGOGNE[1].

Ardea ciconia. L.

On vient de voir qu'entre les oiseaux terrestres, qui peuplent les campagnes, et les oiseaux navigateurs à pieds palmés, qui reposent sur les eaux, on trouve la grande tribu des oiseaux de rivage, dont le pied, sans membranes, ne pouvant avoir un appui sur les eaux, doit encore porter sur la terre, et dont le long bec, enté sur un long cou, s'étend en avant pour chercher la pâture sous l'élément liquide. Dans les nombreuses familles de ce peuple amphibie des rivages de la mer et des fleuves celle de la cigogne, n° 866, plus célébrée qu'aucune autre, se présente la première. Elle est composée de deux espèces qui ne diffèrent que par la couleur; car du reste il semble que, sous la même forme et d'après le même dessin, la nature ait produit deux fois le même oiseau, l'un blanc et l'autre noir. Cette différence, tout le reste étant semblable, pourroit être comptée pour rien, s'il n'y avoit pas entre ces deux mêmes oiseaux différence d'instinct et diversité de mœurs. La cigogne noire cherche les lieux déserts, se perche dans les bois, fréquente les marécages écartés, et niche dans l'épaisseur des forêts. La cigogne blanche choisit au contraire nos habitations pour domicile; elle s'établit

1. En latin, *ciconia*; en allemand et en anglois, *stork*; en italien, *cigogna*, *zigogna*, et le petit, *cigognino*; en espagnol, *ciguenna*; en vieux françois, *cigongne* ou *cigoigne*.

sur les tours, sur les cheminées et les combles des édifices : amie de l'homme, elle en partage le séjour et même le domaine; elle pêche dans nos rivières, chasse jusque dans nos jardins, se place au milieu des villes, sans s'effrayer de leur tumulte [1], et partout, hôte respecté et bien venu, elle paie par des services le tribut qu'elle doit à la société; plus civilisée, elle est aussi plus féconde, plus nombreuse, et plus généralement répandue que la cigogne noire, qui paroît confinée dans certains pays, et toujours dans les lieux solitaires.

Cette cigogne blanche, moins grande que la grue, l'est plus que le héron ; sa longueur, de la pointe du bec à l'extrémité de la queue, est de trois pieds et demi, et jusqu'à celle des ongles, de quatre pieds; le bec, de la pointe aux angles, a près de sept pouces ; le pied en a huit, la partie nue des jambes cinq; et l'envergure de ses ailes est de plus de six pieds. Il est aisé de se la peindre : le corps est d'un blanc éclatant, et les ailes sont noires, caractère dont les Grecs ont formé son nom [2]; les pieds et le bec sont rouges, et son long cou est arqué : voilà ses traits principaux; mais en la regardant de plus près, on aperçoit sur les ailes des reflets violets et quelques teintes brunes. On compte trente pennes en développant l'aile ; elles forment une double échancrure, les plus près du corps étant presque aussi longues que les extérieures, et les égalant lorsque l'aile est pliée : dans cet état, les ailes

1. Témoin ce nid de cigogne posé sur le temple de la Concorde au Capitole, dont parle Juvénal (sat. 1, v. 116), et qu'on voit figuré sur des médailles d'Adrien.

2. *Pelon argon.*

couvrent la queue ; et lorsqu'elles sont ouvertes ou étendues pour le vol, les plus grandes pennes offrent une disposition singulière : les huit ou neuf premières se séparent les unes des autres, et paroissent divergentes et détachées, de manière qu'il reste entre chacune un vide ; ce qui ne se voit dans aucun autre oiseau. Les plumes du bas du cou sont blanches, un peu longues et pendantes, et par là les cigognes se rapprochent des hérons ; mais leur cou est plus court et plus épais. Le tour des yeux est nu et couvert d'une peau ridé d'un noir rougeâtre ; les pieds sont revêtus d'écailles en tables hexagones, d'autant plus larges qu'elles sont placées plus haut ; il y a des rudiments de membranes entre le grand doigt et le doigt intérieur jusqu'à la première articulation, et qui, s'étendant plus avant sur le doigt extérieur, semblent former la nuance par laquelle la nature passe des oiseaux à pieds divisés aux animaux à pieds réunis et palmés ; les ongles sont mousses, larges, plats, et assez approchants de la forme des ongles de l'homme.

La cigogne a le vol puissant et soutenu, comme tous les oiseaux qui ont des ailes très amples et la queue courte ; elle porte en volant la tête roide en avant, et les pattes étendues en arrière comme pour lui servir de gouvernail ; elle s'élève fort haut, et fait de très longs voyages même dans les saisons orageuses. On voit les cigognes arriver en Allemagne vers le 8 ou le 10 de mai ; elles devancent ce temps dans nos provinces. Gesner dit qu'elles précèdent les hirondelles et qu'elles viennent en Suisse dans le mois d'avril, et quelquefois plus tôt ; elles arrivent en Alsace au mois de mars, et même dès la fin de février. Leur

retour est partout d'un agréable augure, et leur apparition annonce le printemps : aussi elles semblent n'arriver que pour se livrer aux tendres émotions que cette saison inspire. Aldrovande peint avec chaleur les signes de joie et d'amour, les empressements et les caresses du mâle et de la femelle arrivés sur leur nid après un long voyage; car les cigognes reviennent constamment aux mêmes lieux; et si leur nid est détruit, elles le reconstruisent de nouveau avec des brins de bois et d'herbes de marais, qu'elles entassent en grande quantité : c'est ordinairement sur les combles élevés, sur les créneaux des tours, et quelquefois sur de grands arbres, au bord des eaux ou à la pointe d'un rocher escarpé, qu'elles le posent[1]. En France, du temps de Belon, on plaçoit des roues au haut des toits pour engager ces oiseaux à y faire leur nid; cet usage subsiste encore en Allemagne et en Alsace, et l'on dispose en Hollande pour cela des caisses carrées aux faîtes des édifices[2].

Dans l'attitude du repos, la cigogne se tient sur un pied, le cou replié, la tête en arrière et couchée sur l'épaule; elle guette les mouvements de quelques rep-

1. C'est en ce sens qu'il faut entendre ce que dit Varron, qu'elle niche à la campagne, *in tecto ut hirundines, in agro ut ciconia*, puisqu'il observe ailleurs lui-même, au sujet de l'arrivée de la cigogne en Italie, qu'elle s'établit de préférence sur les édifices.

2. Lady Montagne, dans ses lettres, n° 32, dit qu'à Constantinople les cigognes nichent par terre dans les rues. Si elle ne s'est pas trompée sur l'espèce de ces oiseaux, il faut que la sauve-garde dont jouit la cigogne en Turquie l'ait singulièrement enhardie; car, dans nos contrées, les points de position qu'elle préfère sont toujours les plus inaccessibles, qui dominent tout ce qui environne, et ne permettent pas de voir dans son nid.

tiles, qu'elle fixe d'un œil perçant : les grenouilles, les lézards, les couleuvres, et les petits poissons, sont la proie qu'elle va cherchant dans les marais, ou sur les bords des eaux, ou dans les vallées humides.

Elle marche, comme la grue, en jetant le pied en avant par grands pas mesurés; lorsqu'elle s'irrite ou s'inquiète, et même quand l'amour l'agite, elle fait claqueter son bec d'un bruit sec et réitéré, que les anciens avaient rendu par des mots imitatifs, *crepitat, glotterat*, et que Pétrone exprime fort bien en l'appelant un bruit de *crotales*[1] : elle renverse alors la tête, de manière que la mandibule extérieure se trouve en haut, et que le bec est couché presque parallèlement sur le dos. C'est dans cette situation que les deux mandibules battent vivement l'une contre l'autre; mais, à mesure qu'elle redresse le cou, le claquement se ralentit, et finit lorsqu'il a repris sa position naturelle. Au reste, ce bruit est le seul que la cigogne fasse entendre, et c'est apparemment de ce qu'elle paroît muette que les anciens avoient pensé qu'elle n'avoit point de langue. Il est vrai que cette langue est courte et cachée à l'entrée du gosier, comme dans toutes les espèces d'oiseaux à long bec, qui ont aussi une manière particulière en jetant les aliments, par un certain tour de bec, jusque dans la gorge. Aristote fait une autre remarque au sujet de ces oiseaux à cou et bec très longs; c'est qu'ils rendent tous une fiente plus liquide que celle des autres oiseaux.

La cigogne ne pond pas au delà de quatre œufs, et souvent pas plus de deux, d'un blanc sale et jaunâtre,

1. *Crotalistria*, epithète donnée déjà dans *Publius Syrus*, à la cigogne.

un peu moins gros, mais plus allongés que ceux de l'oie; le mâle les couve dans le temps que la femelle va chercher sa pâture. Les œufs éclosent au bout d'un mois; le père et la mère redoublent alors d'activité pour porter la nourriture à leurs petits, qui la reçoivent en se dressant et rendant une espèce de sifflement [1]. Au reste, le père et la mère ne s'éloignent jamais du nid tous deux ensemble; et tandis que l'un est à la chasse, on voit l'autre se tenir aux environs, debout sur une jambe, et l'œil toujours à ses petits. Dans le premier âge, ils sont couverts d'un duvet brun; n'ayant pas encore assez de force pour se soutenir sur leurs jambes minces et grêles, ils se traînent dans le nid sur leurs genoux. Lorsque leurs ailes commencent à croître, ils s'exercent à voleter au dessus du nid : mais il arrive souvent que, dans cet exercice, quelques uns tombent et ne peuvent plus se relever. Ensuite, lorsqu'ils commencent à se hasarder dans les airs, la mère les conduit et les exerce par de petits vols circulaires autour du nid où elle les ramène; enfin les jeunes cigognes déjà fortes prennent leur essor avec les plus âgées dans les derniers jours d'août, saison de leur départ. Les Grecs avoient marqué leurs rendez-vous dans une plaine d'Asie, nommée *la plage aux serpents*, où elles se rassembloient, comme elles se rassemblent encore dans quelques endroits du Levant, et même dans nos provinces d'Europe, comme dans le Brandebourg et ailleurs.

Lorsqu'elles sont assemblées pour le départ, on les

1. Élien a dit que la cigogne vomit à ses petits leur nourriture; ce qu'il ne faut point entendre d'aliments déjà en partie digérés, mais de la proie récente qu'elle dégorge de l'œsophage, et peut même ren-

entend claqueter fréquemment, et il se fait un grand mouvement dans la troupe ; toutes semblent se chercher, se reconnoître et se donner l'avis du départ général, dont le signal, dans nos contrées, est le vent du nord. Elles s'élèvent toutes ensemble, et dans quelques instants se perdent au haut des airs. Klein raconte qu'appelé pour voir ce spectacle, il le manqua d'un moment, et que tout avoit déjà disparu. En effet, ce départ est d'autant plus difficile à observer, qu'il se fait en silence[1], et souvent dans la nuit. On prétend avoir remarqué que, dans leur passage, avant de tenter le trajet de la Méditerranée, les cigognes s'abattent en grand nombre aux environs d'Aix en Provence. Au reste, il paroît que ce départ se fait plus tard dans les pays chauds, puisque Pline dit qu'*après le départ de la cigogne, il n'est plus temps de semer.*

Quoique les anciens eussent marqué les migrations des cigognes, ils ignoroient quels lieux elles alloient habiter : mais quelques voyageurs modernes nous ont fourni sur cela de bonnes observations; ils ont vu en automne les plaines de l'Égypte toutes couvertes de ces oiseaux. « Il est tout arrêté, dit Belon, que les cigognes se tiennent l'hiver aux pays d'Égypte et d'Afrique; car nous avons témoings d'en avoir vu les plaines d'Égypte blanchir, tant il y en avoit dès le mois de septembre et octobre, parce qu'étant là durant et après l'inondation, n'ont faute de pâture; mais trou-

dre de son estomac, dont l'ouverture est assez large pour en permettre la sortie.

1. Belon dit qu'il n'est point remarqué, parce qu'elles volent sans bruit et sans jeter de cris, au contraire des grues et des oies sauvages, qui crient beaucoup en volant.

vant là l'été intolérable pour sa violente chaleur, viennent en nos régions, qui lors leur sont tempérées; et s'en retournent en hiver pour éviter la froidure trop excessive : en ce contraire aux grues; car les grues et oies nous viennent voir en hiver, lorsque les cigognes en sont absentes. » Cette différence très remarquable provient de celle des régions où séjournent ces oiseaux : les grues et les oies arrivent du nord, dont elles fuient les grands hivers; les cigognes partent du midi pour en éviter les ardeurs[1].

Belon dit aussi les avoir vues hiverner alentour du mont *Amanus*, vers Antioche, et passer sur la fin d'août vers *Abydus*, en troupes de trois ou quatre mille, venant de la Russie et de la Tartarie : elles traversent l'Hellespont; puis, se divisant à la hauteur de Ténédos, elles partent en pelotons, et vont toutes vers le midi.

Le docteur Shaw a vu, du pied du mont Carmel, le passage des cigognes de l'Égypte en Asie, vers le

1. Plusieurs auteurs ont prétendu que les cigognes ne s'éloignent point l'hiver, et le passoient cachées dans des cavernes, ou même plongées au fond des lacs. C'étoit l'opinion commune du temps d'Albert le grand. Klein fait la relation de deux cigognes tirées de l'eau dans des étangs près d'Elbing. Gervais de Tilbury parle d'autres cigognes qu'on trouva pelotonnées dans un lac vers Arles; Mérula, dans Aldrovande, de celles que des pêcheurs tirèrent du lac de Côme; et Fulgose, d'autres qui furent pêchées près de Metz. Martin Schoockius, qui a écrit sur la cigogne un opuscule imprimé à Groningue en 1648, appuie ces témoignages; mais l'histoire des migrations de la cigogne est trop bien connue, pour n'attribuer qu'à des accidents les faits dont nous venons de faire mention, si pourtant on peut les regarder comme certains. Voyez cette question et l'examen de tout ce qu'on a dit sur les oiseaux que l'on prétend passer l'hiver dans l'eau, plus amplement discuté à l'article de l'*hirondelle*.

milieu d'avril 1722. « Notre vaisseau, dit ce voyageur, étant à l'ancre sous le mont Carmel, je vis trois vols de cigognes, dont chacun fut plus de trois heures à passer, et s'étendoit plus d'un demi-mille en largeur. » Maillet dit avoir vu les cigognes descendre, sur la fin d'avril, de la haute Égypte, et s'arrêter sur les terres du Delta, que l'inondation du Nil leur fait bientôt abandonner[1].

Ces oiseaux, qui passent ainsi de climats en climats, ne connoissent point les rigueurs de l'hiver; leur année est composée de deux étés, et ils goûtent aussi deux fois les plaisirs de la saison des amours : c'est une particularité très intéressante de leur histoire, et Belon l'assure positivement de la cigogne, qui, dit-il, fait ses petits pour la seconde fois en Égypte.

On prétend qu'on ne voit pas de cigognes en Angleterre, à moins qu'elles n'y arrivent par quelque tempête. Albin remarque, comme chose singulière, deux cigognes qu'il vit à Edger en Midlessex; Willughby dit que celle dont il donne la figure, lui avoit été envoyée de la côte de Norfolk, où elle étoit tombée par hasard. Il n'en paroît pas non plus en Écosse, si l'on en juge par le silence de Sibbald. Cependant la cigogne se porte assez avant dans les contrées du nord de l'Europe; elle se trouve en Suède, suivant Linnæus, et surtout en Scanie, en Danemarck, en Sibérie, en

1. Quelques corneilles se mêlent parfois aux cigognes dans leur passage, ce qui a donné lieu à l'opinion qu'on trouve dans saint Basile et dans Isidore, que les corneilles servent de guides dans le voyage, et d'escorte aux cigognes. Les anciens ont aussi beaucoup parlé des combats de la cigogne contre les corbeaux, les geais et d'autres espèces d'oiseaux : lorsque leurs troupes repassent de la Libye et de l'Égypte, elles se rencontrent vers la Lycie et le fleuve du Xanthe.

Mangasea sur le Jenisca, et jusque chez les Jakutes. On voit aussi des cigognes en très grand nombre dans la Hongrie, la Pologne, et la Lithuanie; on les rencontre en Turquie, en Perse, où Bruyn a remarqué leur nid, figuré sur les ruines de Persépolis; et même, si l'on en croit cet auteur, la cigogne se trouve dans toute l'Asie, à l'exception des pays déserts, qu'elle semble éviter, et des terrains arides, où elle ne peut vivre.

Aldrovande assure qu'il ne se trouve point de cigognes dans le territoire de Bologne, elles sont même rares dans toute l'Italie, où Willughby, pendant un séjour de vingt-huit ans, n'en a vu qu'une fois, et où Aldrovande avoue n'en avoir jamais vu. Cependant il paroît, par les témoignages de Pline et de Varron, qu'elles y étoient communes autrefois, et l'on ne peut guère douter que, dans leur voyage d'Allemagne en Afrique, ou dans leur retour, elles ne passent sur les terres de l'Italie et sur les îles de la Méditerranée. Kæmpfer dit que la cigogne demeure toute l'année au Japon. Ce seroit le seul pays où elle seroit stationnaire; dans tous les autres, comme dans nos contrées, elle arrive et repart quelques mois après. La Lorraine et l'Alsace sont les provinces de la France où les cigognes passent en plus grande quantité; elles y font même leurs nids, et il est peu de villes ou de bourgs dans la basse Alsace où l'on ne voie quelques nids de cigogne sur les clochers.

La cigogne est d'un naturel assez doux; elle n'est ni défiante ni sauvage, et peut se priver aisément et s'accoutumer à rester dans nos jardins, qu'elle purge d'insectes et de reptiles. Il semble qu'elle ait l'idée de la propreté; car elle cherche les endroits écartés

pour rendre ses excréments. Elle a presque toujours l'air triste et la contenance morne : cependant elle ne laisse pas de se livrer à une certaine gaieté, quand elle y est excitée par l'exemple ; car elle se prête au badinage des enfants, en sautant et jouant avec eux. En domesticité, elle vit long-temps, et supporte la rigueur de nos hivers.

L'on attribue à cet oiseau des vertus morales, dont l'image est toujours respectable : la tempérance, la fidélité conjugale, la piété filiale et paternelle[1]. Il est vrai que la cigogne nourrit très long-temps ses petits, et ne les quitte pas qu'elle ne leur voie assez de force pour se défendre et se pourvoir d'eux-mêmes ; que quand ils commencent à voleter hors du nid et à s'essayer dans les airs, elle les porte sur ses ailes; qu'elle les défend dans les dangers, et qu'on l'a vue, ne pouvant les sauver, préférer de périr avec eux plutôt que de les abandonner[2]. On l'a de même vue donner des marques d'attachement et même de reconnoissance pour les lieux et pour les hôtes qui l'ont reçue : on assure l'avoir entendue claqueter en passant devant les portes, comme pour avertir de son retour, et faire en partant un semblable signe d'adieu. Mais ces qualités morales ne sont rien, en comparaison de l'affection que marquent et des tendres soins que donnent ces oiseaux à leurs parents trop foibles ou trop vieux. On a souvent vu des cigognes jeunes et vigoureuses apporter de la nourriture à d'autres, qui, se tenant

1. D'où vient que Pétrone l'appelle *pietaticultrix*.

2. Voyez dans Hadrien Junius l'histoire, fameuse en Hollande, de la cigogne de Delf, qui, dans l'incendie de cette ville, après s'être inutilement efforcée d'enlever ses petits, se laissa brûler avec eux.

sur le bord du nid, paroissoient languissantes et affoiblies, soit par quelque accident passager, soit que réellement la cigogne, comme l'ont dit les anciens, ait le touchant instinct de soulager la vieillesse, et que la nature, en plaçant jusque dans les cœurs bruts ces pieux sentiments auxquels les cœurs humains ne sont que trop souvent infidèles, ait voulu nous en donner l'exemple. La loi de nourrir ses parents fut faite en leur honneur, et nommée de leur nom chez les Grecs. Aristophane en fait une ironie amère contre l'homme.

Élien assure que les qualités morales de la cigogne étoient la première cause du respect et du culte des Égyptiens pour elle[1]; et c'est peut-être un reste de cette ancienne opinion qui fait aujourd'hui le préjugé du peuple, qui est persuadé qu'elle apporte le bonheur à la maison où elle vient s'établir.

Chez les anciens ce fut un crime de donner la mort à une cigogne, ennemie des espèces nuisibles. En Thessalie, il y eut peine de mort pour le meurtre d'un de ces oiseaux : tant ils étoient précieux

1. Alexandre de Myndes, dans Élien, dit que les cigognes cassées de vieillesse se rendent à certaines îles de l'Océan, et là, en récompense de leur piété, sont changées en hommes. Dans les augures, l'apparition de la cigogne signifioit union et concorde; son départ dans une calamité étoit du plus funeste présage. Paul Diacre dit qu'Attila s'attacha à la prise d'Aquilée, dont il alloit lever le siége, ayant vu des cigognes s'enfuir de la ville, emmenant leurs petits. Dans les hiéroglyphes, elle signifioit piété et bienfaisance, vertus que son nom exprime dans une des plus anciennes langues (*chasida*, en hébreu, *pia*, *benefica*, suivant Bochart; *chazir*, *pius*, *beneficus*), et dont on la voit souvent l'emblème, comme sur ces deux belles médailles de L. Antonius, données dans Fulvius-Ursinus, et sur deux autres de Q. Metellus, surnommé *le Pieux* au rapport de Patercule.

à ce pays, qu'ils purgeoient des serpents. Dans le Levant, on conserve encore une partie de ce respect pour la cigogne. On ne la mangeoit pas chez les Romains : un homme qui, par un luxe bizarre, s'en fit servir une, en fut puni par les railleries du peuple. Au reste, la chair n'en est pas assez bonne pour être recherchée, et cet oiseau, né notre ami et presque notre domestique, n'est pas fait pour être notre victime.

LA CIGOGNE NOIRE.

Ardea nigra. L.

Quoique dans toutes les langues cet oiseau soit désigné par la dénomination de *cigogne noire*, cependant c'est plutôt par opposition au blanc éclatant de la cigogne blanche pour la vraie teinte de son plumage, qui est généralement d'un brun mêlé de belles couleurs changeantes, mais qui de loin paroît noir.

Elle a le dos, le croupion, les épaules, et les couvertures des ailes, de ce brun changeant en violet et en vert doré; la poitrine, le ventre, les cuisses, en plumes blanches, ainsi que les couvertures du dessous de la queue, qui est composée de douze plumes d'un brun à reflets violets et verts. L'aile est formée de trente pennes d'un brun changeant avec reflets, où le vert, dans les dix premières, est plus fort, et le violet dans les vingt autres; les plumes de l'origine du cou sont d'un brun lustré de violet, lavées de gri-

sâtre à la pointe; la gorge et le cou sont couverts de petites plumes brunes, terminées par un point blanchâtre; ce caractère cependant manque à plusieurs individus : le haut de la tête est d'un brun mêlé d'un lustre de violet et de vert doré; une peau très rouge entoure l'œil; le bec est rouge aussi, et la partie nue des jambes, les pieds, et les ongles, sont de cette même couleur, en quoi néanmoins il paroît y avoir de la variété, quelques naturalistes, comme Willughby, faisant le bec verdâtre, ainsi que les pieds. La taille est très peu au dessous de celle de la cigogne blanche; l'envergure des ailes est de cinq pieds six pouces.

Sauvage et solitaire, la cigogne noire, n° 399, fuit les habitations et ne fréquente que les marais écartés. Elle niche dans l'épaisseur des bois, sur de vieux arbres, particulièrement sur les plus hauts sapins. Elle est commune dans les Alpes de Suisse; on la voit au bord des lacs, guettant sa proie, volant sur les eaux, et quelquefois s'y plongeant rapidement pour saisir un poisson. Cependant elle ne se borne pas à pêcher pour vivre; elle va recueillant les insectes dans les herbages et les prés des montagnes; on lui trouve dans les intestins des débris de scarabées; et lorsque Pline a dit qu'on avoit vu l'ibis dans les Alpes, il a pris la cigogne noire pour cet oiseau d'Égypte.

On la trouve en Pologne, en Prusse, et en Lithuanie, en Silésie, et dans plusieurs autres endroits de l'Allemagne; elle s'avance jusqu'en Suède, partout cherchant les lieux marécageux et déserts. Quelque sauvage qu'elle paroisse, on la captive, et même on la prive jusqu'à un certain point. Klein assure en

avoir nourri une pendant quelques années dans un jardin. Nous ne sommes pas assuré par témoins qu'elle voyage comme la cigogne blanche, et nous ignorons si les temps de ses migrations sont les mêmes : cependant il y a tout lieu de le croire; car elle ne pourroit trouver sa nourriture pendant l'hiver, même dans nos contrées.

L'espèce en est moins nombreuse et moins répandue que celle de la cigogne blanche; elle ne s'établit guère dans les mêmes lieux, mais semble la remplacer dans les pays qu'elle a négligé d'habiter. En remarquant que la cigogne noire est très fréquente en Suisse, Wormius ajoute qu'elle est tout-à-fait rare en Hollande, où l'on sait que les cigognes blanches sont en très grand nombre. Cependant la cigogne noire est moins rare en Italie que la blanche, et on la voit assez souvent, au rapport de Willughby, avec d'autres oiseaux de rivage, dans les marchés de Rome, quoique sa chair soit de mauvais suc, d'un fort goût de poisson, et d'un fumet sauvage.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT A LA CIGOGNE.

LE MAGUARI.

Ardea Maguari. Gmel.

Le maguari est un grand oiseau des climats chauds de l'Amérique, dont Marcgrave a parlé le premier.

Il est de la taille de la cigogne, et, comme elle, il claquette du bec, qu'il a droit et pointu, verdâtre à la racine, bleuâtre à la pointe, et long de neuf pouces; tout le corps, la tête, le cou, et la queue, sont en plumes blanches un peu longues et pendantes au bas du cou; les pennes et les grandes couvertures de l'aile sont d'un noir lustré de vert, et, quand elle est pliée, les pennes les plus proches du corps égalent les extérieures, ce qui est ordinaire dans tous les oiseaux de rivage; le tour des yeux du maguari est dénué de plumes et couvert d'une peau d'un rouge vif; sa gorge est de même garnie d'une peau qui peut s'enfler et former une poche; l'œil est petit et brillant, l'iris en est d'un blanc argenté : la partie nue de la jambe et les pieds sont rouges; les ongles, de même couleur, sont larges et plats. Nous ignorons si cet oiseau voyage comme la cigogne, dont il paroît être le représentant dans le Nouveau-Monde; la loi du climat paroît l'en dispenser, et même tous les autres oiseaux de ces contrées, où des saisons toujours égales, et la terre sans cesse féconde, les retiennent sans besoin et sans aucun désir de changer de climat. Nous ignorons de même les autres habitudes naturelles de cet oiseau, et presque tous les faits qui ont rapport à l'histoire naturelle des vastes régions du Nouveau-Monde; mais doit-on s'en plaindre ou même s'en étonner, quand on sait que l'Europe n'envoya, pendant si long-temps, dans ces nouveaux climats, que des yeux fermés aux beautés de la nature, et des cœurs encore moins ouverts aux sentiments qu'elle inspire?

LE COURICACA.

Tantalus loculator. L.

Cet oiseau, n° 868, naturel à la Guiane, au Brésil, et à quelques contrées de l'Amérique septentrionale où il voyage, est aussi grand que la cigogne, mais il a le corps plus mince, plus élancé, et il n'atteint à la hauteur de la cigogne que par la longueur de son cou et de ses jambes, qui sont plus grandes à proportion : il en diffère aussi par le bec, qui est droit sur les trois quarts de sa longueur, mais courbé à la pointe, très fort, très épais, sans rainures, uni dans sa rondeur, et allant en se grossissant près de la tête, où il a six à sept pouces de tour sur près de huit de longueur; ce gros et long bec est de substance très dure et tranchant par les bords. L'occiput et le haut du cou sont couverts de petites plumes brunes, rudes quoique effilées; les pennes de l'aile et de la queue sont noires, avec quelques reflets bleuâtres et rougeâtres: tout le reste du plumage est blanc. Le front est chauve et n'est couvert, comme le tour des yeux, que d'une peau d'un bleu obscur. La gorge, tout aussi dénuée de plumes, est revêtue d'une peau susceptible de s'enfler et de s'étendre, ce qui a fait donner à cet oiseau, par Catesby, le nom de *pélican des bois* (*wood-pelican*) : dénomination mal appliquée; car la petite poche du couricaca est différente de celle de la cigogne, qui peut également dilater la peau de sa gorge; au lieu que le pélican porte un grand sac sous le bec, et que

d'ailleurs il a les pieds palmés. M. Brisson se trompe en rapportant le couricaca au genre des courlis, auxquels il n'a nul rapport, nulle relation. Pison paroît être la cause de cette erreur, par la comparaison qu'il fait de cet oiseau avec le *courlis des Indes* de Clusius, qui est le courlis rouge; et cette méprise est d'autant moins pardonnable que, dans la ligne précédente, Pison l'égale au cygne en grandeur : il se méprend moins en lui trouvant du rapport dans le bec avec le bec de l'ibis, qui est en effet différent du bec des courlis.

Quoi qu'il en soit, ce grand oiseau est fréquent, selon Marcgrave, sur la rivière de *Séregippe* ou de *Saint-François :* il nous a été envoyé de la Guiane, et c'est le même que Barrère désigne sous les noms de *grue à bec courbé* et de *grand courlis américain ;* dénomination à laquelle auroient pu se tromper ceux qui ont fait de cet oiseau un courlis, mais que M. Brisson, par une autre méprise, a rapportée au jabiru.

Au reste, Catesby nous apprend qu'il arrive tous les ans de nombreuses volées de couricacas à la Caroline vers la fin de l'été, temps auquel les grandes pluies tombent dans ce pays; ils fréquentent les savanes noyées par ces pluies; ils se posent en grand nombre sur les plus hauts cyprès[1]; ils s'y tiennent dans une attitude fort droite; et, pour supporter leur bec pesant, ils le reposent sur leur cou replié : ils s'en retournent avant le mois de novembre. Catesby ajoute qu'ils sont oiseaux stupides, qui ne s'épouvantent point, et qu'on les tire à son aise; que leur chair est

1. Sorte d'arbres de l'Amérique septentrionale, différents de nos cyprès.

très bonne à manger, quoiqu'ils ne se nourrissent que de poissons et d'animaux aquatiques.

LE JABIRU.

Mycteria americana. L.

En multipliant les reptiles sur les plages noyées de l'Amazone et de l'Orénoque, la nature semble avoir produit en même temps les oiseaux destructeurs de ces espèces nuisibles; elle paroît même avoir proportionné leur force à celle des énormes serpents qu'elle leur donnoit à combattre, et leur taille à la profondeur du limon sur lequel elle les envoyoit errer. L'un de ces oiseaux est le jabiru, n° 817, beaucoup plus grand que la cigogne, supérieur en hauteur à la grue, avec un corps du double d'épaisseur, et le premier des oiseaux de rivage, si on donne la primauté à la grandeur et à la force.

Le bec du jabiru est une arme puissante; il a treize pouces de longueur sur trois de largeur à la base; il est aigu, tranchant, aplati par les côtés en manière de hache, et implanté dans une large tête portée sur un cou épais et nerveux : ce bec, formé d'une corne dure, est légèrement courbé en arc vers le haut, caractère dont on trouve une première trace dans le bec de la cigogne noire. La tête et les deux tiers du cou du jabiru sont couverts d'une peau noire et nue, chargée à l'occiput de quelques poils gris; la peau du bas du cou, sur quatre à cinq pouces de haut, est d'un rouge vif et forme un beau et large collier à cet

oiseau, dont le plumage est entièrement blanc; le bec est noir; les jambes sont robustes, couvertes de grandes écailles noires comme le bec, et dénuées de plumes, sur cinq pouces de hauteur; le pied en a treize; le ligament membraneux paroît aux doigts et s'engage de plus d'un pouce et demi du doigt extérieur à celui du milieu.

Willughby dit que le jabiru égale au moins le cygne en grosseur; ce qui est vrai, en se figurant néanmoins le corps du cygne moins épais et plus allongé, et celui du jabiru monté sur de très hautes échasses. Il ajoute que son cou est aussi gros que le bras d'un homme; ce qui est encore exact. Du reste, il dit que la peau du cou est blanche et non rouge; ce qui peut venir de la différence du mort au vivant, la couleur rouge ayant été suppléée et indiquée par une peinture dans l'individu qui est au Cabinet du Roi. La queue est large et ne s'étend pas au delà des ailes pliées. L'oiseau en pied a au moins quatre pieds et demi de hauteur verticale; ce qui, en développement, vu la longueur du bec, feroit près de six pieds : c'est le plus grand oiseau de la Guiane.

Jonston et Willughby n'ont fait que copier Marcgrave au sujet du jabiru; ils ont aussi copié ses figures, avec les défauts qui s'y trouvent; et il y a dans Marcgrave même une confusion ou plutôt une méprise d'éditeur que nos nomenclateurs, loin de corriger, n'ont fait qu'augmenter, et que nous allons tâcher d'éclaircir.

« Le jabiru des Brasiliens, que les Hollandois ont nommé *negro*, dit Marcgrave, a le corps plus gros que celui du cygne et de même longueur; le cou est

gros comme le bras d'un homme, la tête grande à proportion; l'œil noir; le bec noir, droit, long de douze pouces, large de deux et demi, tranchant par les bords; la partie supérieure est un peu soulevée et plus forte que l'inférieure; et tout le bec est légèrement courbé vers le haut. »

Sans aller plus loin, et à ces caractères frappants et uniques, on ne peut méconnoître le jabiru de la Guiane, c'est-à-dire le grand jabiru que nous venons de décrire sur l'oiseau même ; cependant on voit avec surprise, dans Marcgrave, au dessous de ce corps épais qu'il vient de représenter, et de ce bec singulier arqué en haut, un bec fortement arqué en bas, un corps effilé et sans épaisseur, en un mot, un oiseau, à la grosseur du cou près, totalement différent de celui qu'il vient de décrire : mais, en jetant les yeux sur l'autre page, on aperçoit sous son *jabiru des Pétivares* ou *nhandu-apoa des Tupinambes*, qu'il dit *de la taille de la cigogne, avec le bec arqué en bas*, un grand oiseau au port droit, au corps épais, au bec arqué en haut, et qu'on reconnoît parfaitement pour être le grand jabiru, le véritable objet de sa description précédente, à la grosseur du bec près, qui n'est pas exprimée dans la figure; il faut donc reconnoître ici une double erreur, l'une de gravure et l'autre de transposition, qui a fait prêter au *nhandu-apoa* le cou épais du jabiru, et qui a placé ce dernier sous la description du nhandu-apoa, tandis que la figure de celui-ci se voit sous la description du jabiru.

Tout ce qu'ajoute Marcgrave sert à éclaircir cette méprise et à prouver ce que nous venons d'avancer: il donne au jabiru brasilien de fortes jambes noires,

écailleuses, hautes de deux pieds; tout le corps couvert de plumes blanches; le cou nu, revêtu d'une peau noire aux deux tiers depuis la tête, et formant au dessous un cercle qu'il dit blanc, mais que nous croyons rouge dans l'animal vivant : voilà en tout et dans tous ses traits notre grand jabiru de la Guiane. Au reste, Pison ne s'est point trompé comme Marcgrave : il donne la véritable figure du grand jabiru sous son vrai nom de *jabiru guacu;* et il dit qu'on le rencontre aux bords des lacs et des rivières dans les lieux écartés; que sa chair, quoique ordinairement très sèche, n'est point mauvaise. Cet oiseau engraisse dans la saison des pluies : et c'est alors que les Indiens le mangent le plus volontiers; ils le tuent aisément à coups de fusil et même à coups de flèches. Du reste, Pison trouve aux pennes des ailes un reflet de rouge que nous n'avons pu remarquer dans l'oiseau qui nous a été envoyé de Cayenne, mais qui peut bien se trouver dans les jabirus du Brésil.

LE NANDAPOA.

Ibis Nandapoa. Vieill.

Cet oiseau, beaucoup plus petit que le jabiru, a néanmoins été nommé *grand jabiru* (*jabiru guacu*) dans quelques contrées où le vrai jabiru n'étoit apparemment pas encore connu; mais son vrai nom brasilien est *nandapoa.* Il ressemble au jabiru en ce qu'il a de même la tête et le haut du cou dénués de plumes et recouverts seulement d'une peau écailleuse; mais

il en diffère par le bec, qui est *arqué en bas*, et qui n'a que sept pouces de longueur. Cet oiseau est à peu près de la taille de la cigogne; le sommet de sa tête est couvert d'un bourrelet osseux d'un blanc grisâtre; les yeux sont noirs; les oreilles sont larges et très ouvertes; le cou est long de dix pouces, les jambes le sont de huit, les pieds de six, ils sont de couleur cendrée; les pennes de l'aile et de la queue, qui ne passe pas l'aile pliée, sont noires, avec un reflet d'un beau rouge dans celle de l'aile; le reste du plumage est blanc; les plumes du bas du cou sont un peu longues et pendantes. La chair de cet oiseau est de bon goût et se mange après avoir été dépouillée de sa peau.

Il est encore clair que cette seconde description de Marcgrave convient à sa première figure, autant que la seconde convient à la description du jabiru du Brésil, ou de notre grand jabiru de la Guiane, qui est certainement le même oiseau. Telle est la confusion qui peut naître, en histoire naturelle, d'une légère méprise, et qui ne fait qu'aller en croissant quand, satisfaits de se copier les uns les autres sans discussion, sans étude de la nature, les nomenclateurs ne multiplient les livres qu'au détriment de la science.

LA GRUE[1].

Ardea grus. L.

De tous les oiseaux voyageurs c'est la grue, n° 769, qui entreprend et exécute les courses les plus loin-

1. En latin, *grus;* en italien *gru, grua;* en espagnol, *grulla, gruz;* en allemand, *krane, kranich;* en anglois, *crane.*

taines et les plus hardies. Originaire du nord, elle visite les régions tempérées et s'avance dans celles du midi. On la voit en Suède, en Écosse, aux îles Orcades; dans la Podolie, la Volhinie, la Lithuanie, et dans toute l'Europe septentrionale. En automne elle vient s'abattre sur nos plaines marécageuses et nos terres ensemencées; puis elle se hâte de passer dans les climats plus méridionaux, d'où, revenant avec le printemps, on la voit s'enfoncer de nouveau dans le nord et parcourir ainsi un cercle de voyages avec le cercle des saisons.

Frappés de ces continuelles migrations, les anciens l'appeloient également l'*oiseau de Lybie* et l'*oiseau de Scythie*, la voyant tour à tour arriver de l'une et de l'autre de ces extrémités du monde alors connu. Hérodote, aussi bien qu'Aristote, place en Scythie l'été des grues. C'est en effet de ces régions que partoient celles qui s'arrêtoient dans la Grèce. La Thessalie est appelée, dans Platon, le *pâturage des grues :* elles s'y abattoient en troupes et couvroient aussi les îles Cyclades : pour marquer la saison de leur passage *leur voix*, dit Hésiode, *annonce du haut des airs au laboureur le temps d'ouvrir la terre.* L'Inde et l'Éthiopie étoient des régions désignées pour leur route au midi.

Strabon dit que les Indiens mangent les œufs des grues; Hérodote que les Égyptiens couvrent de leurs peaux des boucliers; et c'est aux sources du Nil que les anciens les envoyoient battre des Pygmées, *sorte de petits hommes*, dit Aristote, *montés sur de petits chevaux, et qui habitent des cavernes.* Pline arme ces petits hommes de flèches; il les fait porter par des

beliers et descendre au printemps des montagnes de l'Inde, où ils habitent sous un ciel pur, pour venir vers la mer orientale soutenir, trois mois durant, la guerre contre les grues, briser leurs œufs, enlever leurs petits, *sans quoi*, dit-il, *ils ne pourroient résister aux troupes toujours plus nombreuses de ces oiseaux*, qui même finirent par les accabler à ce que pense Pline lui-même, puisque, parcourant des villes maintenant désertes ou ruinées, et que d'anciens peuples habitèrent, il compte celle de *Gerania, où vivoit autrefois la race des Pygmées, qu'on croit en avoir été chassés par les grues.*

Ces fables anciennes[1] sont absurdes, dira-t-on, et j'en conviens : mais, accoutumés à trouver dans ces fables des vérités cachées, et des faits qu'on n'a pu mieux connoître, nous devons être sobres à porter ce jugement trop facile à la vanité et trop naturel à l'ignorance; nous aimons mieux croire que quelques particularités singulières dans l'histoire de ces oiseaux donnèrent lieu à une opinion si répandue dans une antiquité qu'après avoir si souvent taxée de mensonges, nos nouvelles découvertes nous ont forcés de reconnoître instruite avant nous. On sait que les singes, qui vont en grandes troupes dans la plupart des régions de l'Afrique et de l'Inde, font une guerre continuelle aux oiseaux; ils cherchent à surprendre leur nichée et ne cessent de leur dresser des embûches. Les grues, à leur arrivée, trouvent ces ennemis, peut-être rassemblés en grand nombre pour attaquer cette nouvelle et riche proie avec plus

1. Elles précèdent le temps d'Homère, qui compare (*Iliade*, liv. III) les Troyens aux grues combattant à grand bruit les Pygmées.

d'avantage; les grues, assez sûres de leurs propres forces, exercées même entre elles aux combats, et naturellement assez disposées à la lutte, comme il paroît par les attitudes où elles se jouent, les mouvements qu'elles affectent, et à l'ordre des batailles par celui même de leur vol et de leur départ, se défendent vivement : mais les singes, acharnés à enlever les œufs et leurs petits, reviennent sans cesse et en troupes au combat; et comme par leurs stratagèmes, leurs mines, et leurs postures, ils semblent imiter les actions humaines, ils parurent être une troupe de petits hommes à des gens peu instruits, ou qui n'aperçurent que de loin, ou qui, emportés par l'amour de l'extraordinaire, préférèrent de mettre ce merveilleux dans leurs relations[1]. Voilà l'origine et l'histoire de ces fables.

Les grues portent leur vol très haut et se mettent en ordre pour voyager; elles forment un triangle à peu près isocèle, comme pour fendre l'air plus aisément. Quant le vent se renforce et menace de les rompre, elles se resserrent en cercle; ce qu'elles font aussi quand l'aigle les attaque. Leur passage se

1. Ce n'est pas la première fois que des troupes de singes furent prises pour des hordes de peuplades sauvages, sans compter le combat des Carthaginois contre les orangs-outangs sur une côte de l'Afrique, et les peaux de trois femelles, pendues dans le temple de Junon à Carthage, comme des peaux de femmes sauvages. Alexandre, pénétrant dans les Indes, alloit tomber dans cette erreur, et envoyer sa phalange contre une armée de pongos, si le roi Taxile ne l'eût détrompé, en lui faisant remarquer que cette multitude qu'on voyoit suivre les hauteurs étoient des animaux paisibles attirés par le spectacle, mais à la vérité infiniment moins insensés, moins sanguinaires que les déprédateurs de l'Asie.

fait le plus souvent dans la nuit, mais leur voix éclatante avertit de leur marche. Dans ce vol de nuit le chef fait entendre fréquemment une voix de réclame pour avertir de la route qu'il tient; elle est répétée par toute la troupe, où chacune répond comme pour faire connaître qu'elle suit et garde sa ligne.

Le vol de la grue est toujours soutenu, quoique marqué par diverses inflexions; ses vols différents ont été observés comme des présages des changements du ciel et de la température; sagacité que l'on peut bien accorder à un oiseau qui, par la hauteur où il s'élève dans la région de l'air, est en état d'en découvrir ou sentir de plus loin que nous les mouvements et les altérations. Les cris des grues dans le jour indiquent la pluie; les clameurs plus bruyantes et comme tumultueuses annoncent la tempête : si le matin ou le soir on les voit s'élever et voler paisiblement en troupe, c'est un indice de sérénité ; au contraire, si elles pressentent l'orage, elles baissent leur vol et s'abattent sur terre. La grue a, comme tous les grands oiseaux, excepté ceux de proie, quelque peine à prendre son essor; elle court quelques pas, ouvre les ailes, s'élève peu d'abord, jusqu'à ce que étendant son vol, elle déploie une aile puissante et rapide.

A terre les grues rassemblées établissent une garde pendant la nuit, et la circonspection de ces oiseaux a été consacrée dans les hiéroglyphes comme le symbole de la vigilance. La troupe dort la tête cachée sous l'aile, mais le chef veille la tête haute; et, si quelque objet le frappe, il en avertit la troupe par un cri. C'est pour le départ, dit Pline, qu'elles choisissent ce chef. Mais sans imaginer un pouvoir reçu

ou donné, comme dans les sociétés humaines, on ne peut refuser à ces animaux l'intelligence sociale de se rassembler, de suivre celui qui appelle, qui précède, qui dirige, pour faire le départ, le voyage, le retour, dans tout cet ordre qu'un admirable instinct leur fait suivre : aussi Aristote place-t-il la grue à la tête des oiseaux qui s'attroupent et se plaisent rassemblés.

Les premiers froids de l'automne avertissent les grues de la révolution de la saison; elles partent alors pour changer de ciel. Celles du Danube et de l'Allemagne passent sur l'Italie. Dans nos provinces de France elles paroissent aux mois de septembre et d'octobre, et jusqu'en novembre lorsque le temps de l'arrière-automne est doux : mais la plupart ne font que passer rapidement et ne s'arrêtent point; elles reviennent au premier printemps en mars et avril. Quelques unes s'égarent ou hâtent leur retour; car Redi en a vu le 20 de février aux environs de Pise. Il paroît qu'elles passoient jadis tout l'été en Angleterre, puisque du temps de Ray, c'est-à-dire au commencement de ce siècle, on les trouvoit par grandes troupes dans les terrains marécageux des provinces de Lincoln et de Cambridge : mais aujourd'hui les auteurs de la *Zoologie britannique* disent que ces oiseaux ne fréquentent que fort peu l'île de la Grande-Bretagne, où cependant l'on se souvient de les avoir vus nicher; tellement qu'il y avoit une amende prononcée contre qui briseroit leurs œufs, et qu'on voyoit communément, suivant Turner, de petits gruaux dans les marchés. Leur chair est en effet une viande délicate dont les Romains faisoient grand cas. Mais je ne sais si ce fait avancé par les auteurs de la

Zoologie britannique n'est pas suspect; car on ne voit pas quelle est la cause qui a pu éloigner les grues de l'Angleterre : ils auroient au moins dû l'indiquer, et nous apprendre si l'on a desséché les marais des contrées de Cambridge et de Lincoln; car ce n'est point une diminution dans l'espèce, puisque les grues paroissent toujours aussi nombreuses en Suède, où Linnæus dit qu'on les voit partout dans les campagnes humides. C'est en effet dans les terres du nord, autour des marais, que la plupart vont poser leurs nids. D'un autre côté, Strabon assure que les grues ne nichent que dans les régions de l'Inde ; ce qui prouveroit, comme nous l'avons vu de la cigogne, qu'elles font deux nichées et dans les deux climats opposés. Les grues ne pondent que deux œufs : les petits sont à peine élevés qu'arrive le temps du départ; et leurs premières forces sont employées à suivre et accompagner leurs pères et mères dans leurs voyages.

On prend la grue au lacet, à la passée ; l'on en fait aussi le vol à l'aigle et au faucon. Dans certains cantons de la Pologne les grues sont si nombreuses que les paysans sont obligés de se bâtir des huttes au milieu de leurs champs de blé-sarrasin pour les en écarter. En Perse, où elles sont aussi très communes, la chasse en est réservée aux plaisirs du prince. Il en est de même au Japon, où ce privilége, joint à des raisons superstitieuses, fait que le peuple a pour les grues le plus grand respect. On en a vu de privées, et qui, nourries dans l'état domestique, ont reçu quelque éducation; et comme leur instinct les porte naturellement à se jouer par divers sauts, puis à mar-

cher avec une affectation de gravité, on peut les dresser à des postures et à des danses.

Nous avons dit que les oiseaux, ayant le tissu des os moins serré que les animaux quadrupèdes, vivoient à proportion plus long-temps. La grue nous en fournit un exemple : plusieurs auteurs ont fait mention de sa longue vie. La grue du philosophe Leonicus Thomæus dans Paul Jove est fameuse ; il l'a nourrie pendant quarante ans, et l'on dit qu'ils moururent ensemble.

Quoique la grue soit granivore, comme la conformation de son ventricule paroît l'indiquer, et qu'elle n'arrive ordinairement sur les terres qu'après qu'elles sont ensemencées, pour y chercher les grains que la herse n'a pas couverts, elle préfère néanmoins les insectes, les vers, les petits reptiles ; et c'est par cette raison qu'elle fréquente les terres marécageuses, dont elle tire la plus grande partie de sa subsistance.

La membrane qui, dans la cigogne, engage les trois doigts, n'en lie que deux dans la grue, celui du milieu avec l'extérieur. La trachée-artère est d'une conformation très remarquable ; car, perçant le sternum, elle y entre profondément, forme plusieurs nœuds, et en ressort par la même ouverture pour aller aux poumons. C'est aux circonvolutions de cet organe et au retentissement qui s'y fait qu'on doit attribuer la voix forte de cet oiseau. Son ventricule est musculeux; il y a un double cœcum, et c'est en quoi la grue diffère à l'intérieur des hérons, qui n'ont qu'un cœcum, comme elle en est à l'extérieur très distinguée par sa grandeur, par le bec plus court, la taille plus fournie, et par toute l'habitude du corps et

la couleur du plumage. Ses ailes sont très grandes, garnies de forts muscles, et ont vingt-quatre pennes.

Le port de la grue est droit, et sa figure est élancée. Tout le champ de son plumage est d'un beau cendré clair, ondé, excepté les pointes des ailes et la coiffure de la tête ; les grandes pennes de l'aile sont noires ; les plus près du corps s'étendent, quand l'aile est pliée, au delà de la queue ; les moyennes et grandes couvertures sont d'un cendré assez clair du côté extérieur, et noires au côté intérieur aussi bien qu'à la pointe ; de dessous ces dernières et les plus près du corps sortent et se relèvent de larges plumes à filets qui se troussent en panache, retombent avec grâce, et, par leur flexibilité, leur position, leur tissu, ressemblent à ces mêmes plumes dans l'autruche. Leur bec, depuis sa pointe jusqu'aux angles, a quatre pouces ; il est droit, pointu, comprimé par les côtés ; sa couleur est d'un noir verdâtre blanchissant à la pointe : la langue, large et courte, est dure et cornée à son extrémité. Le devant des yeux, le front, et le crâne, sont couverts d'une peau chargée de poils noirs assez rares pour la laisser voir comme à nu. Cette peau est rouge dans l'animal vivant, différence que Belon établit entre le mâle et la femelle, dans laquelle cette peau n'est pas rouge. Une portion de plumes d'un cendré très foncé couvre le derrière de la tête et s'étend un peu sur le cou. Les tempes sont blanches, et ce blanc, se portant sur le haut du cou, descend à trois ou quatre pouces. Les joues, depuis le bec et au dessous des yeux, ainsi que la gorge et une partie du devant du cou, sont d'un cendré noirâtre.

Il se trouve parfois des grues blanches; Longolius et d'autres disent en avoir vu. Ce ne sont que des variétés dans l'espèce, qui admet aussi des différences très considérables pour la grandeur. M. Brisson ne donne que trois pieds un pouce à sa grue, mesurée de la pointe du bec à celle de la queue, et trois pieds neuf pouces, prise du bout des ongles : il n'a donc décrit qu'une très petite grue. Willughby compte cinq pieds anglois, ce qui fait à peu près quatre pieds huit pouces de longueur, et il dit qu'elle pèse jusqu'à dix livres, sur quoi les ornithologistes sont d'accord avec lui. Au Cabinet du Roi un individu, pris à la vérité entre les plus grands, a quatre pieds deux pouces de hauteur verticale en attitude; ce qui feroit un développement, ou le corps étendu de l'extrémité du bec à celle des doigts, de plus de cinq pieds; la partie nue des jambes a quatre pouces; les pieds sont noirs et ont dix pouces et demi.

Avec ses grandes puissances pour le vol et son instinct voyageur, il n'est pas étonnant que la grue se montre dans toutes les contrées et se transporte dans tous les climats; cependant nous doutons que, du côté du midi, elle passe le tropique. En effet, toutes les régions où les anciens les envoient hiverner, la Libye, le haut du Nil, l'Inde des bords du Gange, sont en deçà de cette limite, qui étoit aussi celle de l'ancienne géographie du côté du midi; et ce qui nous le fait croire, outre l'énormité du voyage, c'est que, dans la nature, rien ne passe aux extrêmes : c'est un degré modéré de température que les grues habitantes du Septentrion viennent chercher l'hiver dans le midi, et non le brûlant été de la

zone torride. Les marais et les terres humides où elles vivent, et qui les attirent, ne se trouvent point au milieu des terres arides et des sables ardents; ou si des peuplades de ces oiseaux, parvenues de proche en proche en suivant les chaînes des montagnes où la température est moins ardente, sont allées habiter le fond du midi, isolées dès lors et perdues dans ces régions, séquestrées de la grande masse de l'espèce, elles n'entrent plus dans le système de ses migrations, et ne sont certainement pas du nombre de celles que nous voyons voyager vers le nord : telles sont en particulier ces grues que Kolbe dit se trouver en grand nombre au cap de Bonne-Espérance, et les mêmes exactement que celles d'Europe ; fait que nous aurions pu ne pas regarder comme bien certain sur le témoignage seul de ce voyageur, si d'autres n'avoient aussi trouvé des grues à des latitudes méridionales presque aussi avancées, comme à la Nouvelle-Hollande et aux Philippines, où il paroît qu'on en distingue deux espèces.

La grue des Indes orientales, telle que les modernes l'ont observée, ne paroît pas spécifiquement différente de celle d'Europe : elle est plus petite, le bec un peu plus long, la peau du sommet de la tête rouge et rude, s'étendant jusque sur le bec; du reste, entièrement semblable à la nôtre, et du même plumage gris cendré. C'est la description qu'en fait Willughby, qui l'avoit vue vivante dans le parc de Saint-James. M. Edwards décrit une autre grue envoyée aussi des Indes. C'étoit, à ce qu'il dit, un grand et superbe oiseau plus fort que notre grue, et dont la hauteur, le cou tendu, étoit de près de six pieds (anglois). On le nourrissoit d'orge et d'autres grains.

Il prenoit sa nourriture avec la pointe du bec, et d'un coup de tête fort vif en arrière il la jetoit au fond de son gosier. Une peau rouge et nue, chargée de quelques poils noirs, couvroit la tête et le haut du cou; tout le plumage, d'un cendré noirâtre, étoit seulement un peu clair sur le cou; la jambe et les pieds étoient rougeâtres. On ne voit pas, à tous ces traits, de différence spécifique bien caractérisée, et rien qui ne puisse être l'impression et le sceau des climats : cependant M. Edwards veut que sa *grande grue des Indes* soit un tout autre oiseau que celle de Willughby; et, ce qui le lui persuade, c'est surtout, dit-il, la grande différence de taille; en quoi nous pourrions être de son avis, si nous n'avions déjà remarqué qu'on observe entre les grues d'Europe des variétés de grandeurs très considérables. Au reste, cette grue est apparemment celle des terres de l'Est et de l'Asie à la hauteur du Japon, qui, dans ses voyages, passe aux Indes pour y chercher un hiver tempéré, et descend de même à la Chine, où l'on voit un grand nombre de ces oiseaux.

C'est à la même espèce que nous paroît encore devoir se rapporter cette grue du Japon, vue à Rome, dont Aldrovande donne la description et la figure. « Avec toute la taille de notre grue, elle avoit, dit-il, le haut de la tête d'un rouge vif, semé de taches noires. La couleur de tout son plumage tiroit au blanc. » Kæmpfer parle aussi d'une grue blanche au Japon; mais comme il ne la distingue en aucune chose de la grise, dont il fait mention au même endroit, il y a toute apparence que ce n'est que la variété qu'on a observée en Europe.

LA GRUE A COLLIER.

Ardea Antigone. L.

Cette grue, n° 865, nous paroît différer trop de l'espèce commune pour que nous puissions l'en rapprocher par les mêmes analogies que les variétés précédentes. Outre qu'elle est d'une taille beaucoup au dessous de celle de la grue ordinaire, avec la tête proportionnellement plus grosse, et le bec plus grand et plus fort, elle a le haut du cou orné d'un beau collier rouge, soutenu d'un large tour de cou blanc, et toute la tête nue, d'un gris rougeâtre uni, et sans ces traits de blanc et de noir qui coiffent la tête de notre grue; de plus celle-ci a la touffe ou le panache de la queue du même gris bleuâtre que le corps. Cette grue a été dessinée vivante chez madame de Bandeville, à qui elle avoit été envoyée des grandes Indes.

GRUES

DU NOUVEAU CONTINENT.

LA GRUE BLANCHE.

Ardea americana. L.

Il y a toute apparence que la grue a passé d'un continent à l'autre, puisqu'elle fréquente de préfé-

rence les contrées septentrionales de l'Europe et de l'Asie, et que le nord est la grande route qu'ont tenue les espèces communes aux deux mondes ; et en effet, on trouve en Amérique une grue blanche, n° 889, et une ou deux sortes de grues grises ou brunes : mais la grue blanche, qui dans notre continent n'est qu'une variété accidentelle, paroît avoir formé dans l'autre une race constante, établie sur des caractères assez marqués et assez distincts pour la regarder comme très anciennement séparée de l'espèce commune, modifiée depuis long-temps par l'influence du climat. Elle est de la hauteur de nos plus grandes grues, mais avec des proportions plus fortes et plus épaisses, le bec plus long, la tête plus grosse, le cou et les jambes moins grêles. Tout son plumage est blanc, hors les grandes pennes des ailes, qui sont noires, et la tête, qui est brune; la couronne du sommet est calleuse et couverte de poils noirs clairsemés et fins, sous lesquels la peau rougeâtre paroît à nu; une peau semblable couvre les joues; la touffe des pennes flottantes du croupion est couchée et tombante; le bec est sillonné en dessus, et dentelé par les bords vers le bout; il est brun et long d'environ six pouces. Catesby a fait la description de cette grue sur une peau entière que lui donna un Indien, qui lui dit que ces oiseaux fréquentoient en grand nombre le bas des rivières proche de la mer au commencement du printemps, et qu'ils retournoient dans les montagnes en été. « Ce fait, dit Catesby, m'a été confirmé depuis par un blanc, qui m'a assuré que ces oiseaux font un grand bruit par leurs cris, et qu'on les voit aux savanes de l'embouchure de l'Aratamaha

et d'autres rivières proche Saint-Augustin, dans la Floride, et aussi dans la Caroline; mais qu'il n'en a jamais vu plus avant vers le nord. »

Cependant il est très certain qu'elles s'élèvent à de plus hautes latitudes. Ce sont ces mêmes grues blanches qu'on trouve en Virginie, en Canada, jusqu'à la baie d'Hudson; car la grue blanche de cette contrée, que donne M. Edwards, est, comme il le remarque, exactement la même que celle de Catesby.

LA GRUE BRUNE.

Ardea canadensis. L.

Edwards décrit cette grue sous la dénomination de *grue brune et grise.* Elle est d'un tiers moins grosse que la précédente, qui est blanche; elle a les grandes pennes des ailes noires; leurs couvertures et scapulaires, jusque sur le cou, sont d'un brun rouillé, ainsi que les grandes plumes flottantes couchées près du corps; le reste du plumage est cendré; la peau rouge de la tête n'en couvre que le front et le sommet. Ces différences et celles de la taille, qui, dans ce genre d'oiseau, varie beaucoup, ne sont peut-être pas suffisantes pour séparer cette espèce de celle de notre grue : ce sont tout au moins deux espèces voisines, d'autant plus que les rapports de climats et de mœurs rapprochent ces grues d'Amérique de nos grues d'Europe; car elles ont l'habitude commune de passer dans le nord de leur continent et jusque dans les terres de la baie d'Hudson, où elles nichent,

et d'où elles repartent à l'approche de l'hiver, en prenant, à ce qu'il paroît, leur route par les terres des Illinois et des Hurons, en se portant de là jusqu'au Mexique et peut-être beaucoup plus loin. Ces grues d'Amérique ont donc le même instinct que celles d'Europe; elles voyagent de même du nord au midi, et c'est apparemment ce que désignoit l'Indien à M. Catesby par la fuite de ces oiseaux de la mer aux montagnes.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT A LA GRUE.

LA DEMOISELLE DE NUMIDIE.

Ardea virgo. L.

Sous un moindre module la demoiselle de Numidie, n° 241, a toutes les proportions et la taille de la grue; c'est son port et c'est aussi le même vêtement, la même distribution de couleurs sur le plumage, le gris en est seulement plus pur et plus perlé; deux touffes blanches de plumes effilées et chevelues, tombant de chaque côté de la tête de l'oiseau, lui forment une espèce de coiffure; des plumes longues, douces, et soyeuses, du plus beau noir, sont couchées sur le sommet de la tête; de semblables plumes descendent sur le devant du cou et pendent avec grâce au dessous; entre les pennes noires des ailes

percent des touffes flexibles, allongées et pendantes. On a donné à ce bel oiseau le nom de *demoiselle*, à cause de son élégance dans sa parure et des gestes *mimes* qu'on lui voit affecter : cette demoiselle-oiseau s'incline en effet par plusieurs révérences; elle se donne bon air en marchant avec une sorte d'ostentation, et souvent elle saute et bondit par gaieté, comme si elle vouloit danser.

Ce penchant, dont nous avons déjà remarqué quelque chose dans la grue, se montre si évidemment ici, que, depuis plus de deux mille ans, les auteurs qui ont parlé de cet oiseau de Numidie l'ont toujours indiqué ou reconnu par cette imitation singulière des gestes mimes. Aristote l'appelle *l'acteur* ou *le comédien;* Pline, *le danseur* et *le baladin;* et Plutarque fait mention de ses jeux et de son adresse. Il paroît même que cet instinct *scénique* s'étend jusqu'à l'imitation des actions du moment. Xénophon, dans Athénée, en paroît persuadé, lorsqu'il rapporte la manière de prendre ces oiseaux : « Les chasseurs, dit-il, se frottent les yeux en leur présence avec de l'eau qu'ils ont mise dans des vases, ensuite ils les remplissent de glu et s'éloignent; l'oiseau vient s'en frotter les yeux et les pattes à l'exemple des chasseurs... » Aussi Athénée, dans cet endroit, l'appelle-t-il *le copiste de l'homme;* et si cet oiseau a pris de ce modèle quelque foible talent, il paroît aussi avoir pris ses défauts; car il a de la vanité, il aime à s'étaler, il cherche à se donner en spectacle, et se met en jeu dès qu'on le regarde; il semble préférer le plaisir de se montrer à celui même de manger, et

suivre, quand on le quitte, comme pour solliciter encore un coup d'œil.

Ce sont les remarques de MM. de l'Académie des Sciences sur la demoiselle de Numidie; il y en avoit plusieurs à la ménagerie de Versailles. Ils comparent leur marche, leurs postures, et leurs gestes, aux *danses des Bohémiens;* et Aristote lui-même semble avoir voulu l'exprimer ainsi, et peindre leur manière de sauter et de bondir ensemble, lorsqu'il dit *qu'on les prend quand elles dansent l'une vis-à-vis de l'autre.*

Quoique cet oiseau fût fameux chez les anciens, il en étoit néanmoins peu connu, et n'avoit été vu que rarement en Grèce et en Italie : confiné dans son climat, il n'avoit pour ainsi dire qu'une célébrité fabuleuse. Pline, en un endroit, après l'avoir nommé *le pantomime*, le place, dans un autre passage, avec les animaux imaginaires, les sirènes, les griffons, les pégases. Les modernes ne l'ont connu que tard, ils l'ont confondu avec le *scops* et l'*otus* des Grecs, et l'*asio* des Latins; le tout fondé sur les mines que le hibou (*otus*) fait de la tête, et sur la fausse analogie de ses deux oreilles avec la coiffure en filets longs et déliés qui, de chaque côté, garnit et pare la tête de ce bel oiseau.

Les six demoiselles que l'on eut quelque temps à la ménagerie *venoient de Numidie.* Nous ne trouvons rien de plus dans les naturalistes sur la terre natale de cet oiseau et sur les contrées qu'il habite. Les voyageurs l'ont trouvé en Guinée, et il paroît naturel aux régions de l'Afrique voisines du tropique. Il ne seroit pas néanmoins impossible de l'habituer

Fouquet sculp.

1. L'OISEAU ROYAL, 2. LE SECRETAIRE, 3. LE CARIAMA

à notre climat, de le naturaliser dans nos basses-cours, et même d'y en établir la race. Les demoiselles de Numidie de la Ménagerie du Roi y ont produit; et la dernière, morte après avoir vécu environ vingt-quatre ans, étoit une de celles qu'on y avoit vues naître.

MM. de l'Académie donnent des détails très circonstanciés sur les parties intérieures de ces six oiseaux qu'ils disséquèrent : la trachée-artère, d'une substance dure et comme osseuse, étoit engagée par une double circonvolution dans une profonde cannelure creusée dans le haut du sternum; au bas de la trachée on remarquoit un nœud osseux ayant la forme d'un larynx séparé en deux à l'intérieur par une languette, comme on le trouve dans l'oie et dans quelques autres oiseaux; le cerveau et le cervelet ensemble ne pesoient qu'une drachme et demie; la langue étoit charnue en dessus et cartilagineuse en dessous; le gésier étoit semblable à celui d'une poule, et, comme dans tous les granivores, on y trouvoit des graviers.

L'OISEAU ROYAL.

Ardea pavonia. L.

L'OISEAU royal doit son nom à l'espèce de couronne qu'un bouquet de plumes, ou plutôt de soies épanouies, lui forme sur la tête. Il a de plus le port noble, la figure remarquable, et la taille haute de

quatre pieds lorsqu'il se redresse. De belles plumes d'un noir plombé avec reflets bleuâtres pendent le long de son cou, s'étalent sur les épaules et le dos; les premières pennes de l'aile sont noires, les autres sont d'un roux brun, et leurs couvertures rabattues en effilées coupent et relèvent de deux plaques blanches le fond sombre de son manteau; un large oreillon d'une peau membraneuse, d'un beau blanc sur la tempe, d'un vif incarnat sur la joue, lui enveloppe la face et descend jusque sur le bec; une toque de duvet noir, fin et serré comme du velours, lui relève le front, et sa belle aigrette est une houppe épaisse fort épanouie et composée de brins touffus de couleur isabelle, aplatis et filés en spirale; chaque brin, dans sa longueur, est hérissé de très petits filets à pointe noire et terminé par un petit pinceau de même couleur; l'iris de l'œil est d'un blanc pur; le bec est noir, ainsi que les pieds et les jambes, qui sont encore plus hautes que celles de la grue, avec laquelle notre oiseau a beaucoup de rapports dans la conformation : mais il en diffère par de grands caractères, il s'en éloigne aussi par son origine; il est des climats chauds, et les grues viennent des pays froids; le plumage de celles-ci est sombre, et l'oiseau royal est paré de la livrée du midi, de cette zone ardente où tout est plus brillant, mais aussi plus bizarre, où les formes ont souvent pris leur développement aux dépens des proportions, où, quoique tout soit plus animé, tout est moins gracieux que dans les zones tempérées.

L'Afrique, et particulièrement les terres de la Gambra, de la Côte-d'Or, de Juida, de Fida, du cap Vert,

sont les contrées qu'il habite. Les voyageurs rapportent qu'on en voit fréquemment sur les grandes rivières. Ces oiseaux y pêchent de petits poissons, et vont aussi dans les terres pâturer les herbes et recueillir des graines. Ils courent très vite, en étendant leurs ailes et s'aidant du vent; autrement leur démarche est lente et pour ainsi dire à pas comptés.

Cet oiseau royal, n° 265, est doux et paisible; il n'a pas d'armes pour offenser, n'a même ni défense ni sauvegarde que dans la hauteur de sa taille, la rapidité de sa course, et la vitesse de son vol, qui est élevé, puissant et soutenu. Il craint moins l'homme que ses autres ennemis; il semble même s'approcher de nous avec confiance, avec plaisir. On assure qu'au cap Vert ces oiseaux sont à demi domestiques, et qu'ils viennent manger du grain dans les basses-cours avec les pintades et les autres volailles. Ils se perchent en plein air pour dormir, à la manière des paons, dont ont a dit qu'ils imitoient le cri; ce qui, joint à l'analogie du panache sur la tête, leur a fait donner le nom de *paons marins* par quelques naturalistes : d'autres les ont appelés *paons à queue courte;* d'autres ont écrit que cet oiseau est le même que la grue baléarique des anciens : ce qui n'est nullement prouvé; car Pline, le seul des anciens qui ait parlé de la grue baléarique, ne la caractérise pas de manière à pouvoir reconnoître distinctement notre oiseau royal. « Le pic, dit-il, et la grue baléarique portent également une aigrette. » Or, rien ne se ressemble moins que la petite huppe du pic et la couronne de l'oiseau royal, qui d'ailleurs présente d'au-

tres traits remarquables par lesquels Pline pouvoit le désigner. Si cependant il étoit vrai que jadis cet oiseau eût été apporté à Rome des îles Baléares, où on ne le trouve plus aujourd'hui, ce fait paroîtroit indiquer que, dans les oiseaux comme dans les quadrupèdes, ceux qui habitoient jadis des contrées plus septentrionales du globe alors moins froid se trouvent à présent retirés dans les terres du midi.

Nous avons reçu cet oiseau de Guinée, et nous l'avons conservé et nourri quelque temps dans un jardin. Il y becquetoit les herbes, mais particulièrement le cœur des laitues et des chicorées. Le fond de sa nourriture, de celle du moins qui peut ici lui convenir le mieux, est du riz ou sec ou légèrement bouilli, et ce qu'on appelle *crevé* dans l'eau, ou au moins lavé et bien choisi; car il rebute celui qui n'est pas de bonne qualité ou qui reste souillé de sa poussière. Néanmoins il paroît que les insectes, et particulièrement les vers de terre, entrent aussi dans sa nourriture; car nous l'avons vu becqueter dans la terre fraîchement labourée, y ramasser des vers, et prendre d'autres petits insectes sur les feuilles. Il aime à se baigner, et l'on doit lui ménager un petit bassin ou un baquet qui n'ait pas trop de profondeur, et dont l'eau soit de temps en temps renouvelée. Pour régal on peut lui jeter dans son bassin quelques petits poissons vivants : il les mange avec plaisir et refuse ceux qui sont morts. Son cri ressemble beaucoup à la voix de la grue; c'est un son retentissant (*clangor*), assez semblable aux accents rauques d'une trompette ou d'un cor. Il fait entendre ce cri par

reprises brèves et réitérées quand il a besoin de nourriture, et le soir lorsqu'il cherche à se gîter[1]. C'est aussi l'expression de l'inquiétude et de l'ennui; car il s'ennuie dès qu'on le laisse seul trop long-temps : il aime qu'on lui rende visite; et lorsque, après l'avoir considéré, on se promène indifféremment sans prendre garde à lui, il suit les personnes ou marche à côté d'elles, et fait ainsi plusieurs tours de promenade; et si quelque chose l'amuse, et qu'il reste en arrière, il se hâte de rejoindre la compagnie. Dans l'attitude du repos il se tient sur un pied; son grand cou est alors replié comme un serpentin; et son corps, affaissé et comme tremblant sur ses hautes jambes, porte dans une direction presque horizontale : mais quand quelque chose lui cause de l'étonnement ou de l'inquiétude, il allonge le cou, élève la tête, prend un air fier, comme s'il vouloit en effet imposer par son maintien; tout son corps paroît alors dans une situation à peu près verticale; il s'avance gravement et à pas mesurés; et c'est dans ces moments qu'il est beau, et que son air, joint à sa couronne, lui mérite vraiment le nom d'*oiseau royal.* Ses longues jambes, qui lui servent fort bien en montant, lui nuisent pour descendre; il déploie alors ses ailes pour s'élancer : mais nous avons été obligé d'en tenir une courte, en lui coupant de temps en temps les plumes, dans la crainte qu'il ne prît son essor, comme il paroît souvent tenté de le faire. Au reste, il a passé cet hiver (1778) à Paris sans paroître se ressentir des

1. Cet oiseau a encore une sorte de voix, comme un grognement ou gloussement intérieur, *cloque, cloque,* semblable à celui d'une poule couveuse, mais plus rude.

rigueurs d'un climat si différent du sien : il avoit choisi lui-même l'abri d'une chambre à feu pour y demeurer pendant la nuit ; il ne manquoit pas tous les soirs, à l'heure de la retraite, de se rendre devant la porte de cette chambre, et de trompeter pour se la faire ouvrir.

Les premiers oiseaux de cette espèce ont été apportés en Europe dès le quinzième siècle par les Portugais, lorsqu'ils firent la découverte de la côte d'Afrique. Aldrovande loue leur beauté ; mais Belon ne paroît pas les avoir connus, et il se méprend lorsqu'il dit que la grue baléarique des anciens est le bihoreau. Quelques auteurs les ont appelés *grues du Japon ;* ce qui semble indiquer qu'ils se trouvent dans cette île, et que l'espèce s'est étendue sur toute la zone par la largeur de l'Afrique et de l'Asie. Au reste, le fameux oiseau royal, ou *fum-hoam* des Chinois, sur lequel ils ont fait des contes merveilleux, recueillis par le crédule Kircher, n'est qu'un être de raison, tout aussi fabuleux que le dragon qu'ils peignent avec lui sur leurs étoffes et porcelaines.

LE CARIAMA.

Mycrodactylus cristatus. Geoff.

Nous avons vu que la nature, marchant d'un pas égal, nuance tous ses ouvrages ; que leur ensemble est lié par une suite de rapports constants et de gradations successives : elle a donc rempli par des tran-

sitions les intervalles où nous pensons lui fixer des divisions et des coupures, et placé des productions intermédiaires aux points de repos que la seule fatigue de notre esprit dans la contemplation de ses œuvres nous a forcés de supposer. Aussi trouvons-nous dans les formes mêmes les plus éloignées des relations qui les rapprochent; en sorte que rien n'est vide, tout se touche, tout se tient dans la nature, et qu'il n'y a que nos méthodes et nos systèmes qui soient incohérents lorsque nous prétendons lui marquer des sections ou des limites qu'elle ne connoît pas. C'est par cette raison que les êtres les plus isolés dans nos méthodes sont souvent, dans la réalité, ceux qui tiennent à d'autres par de plus grands rapports : telles sont les espèces du cariama, du secrétaire, et du kamichi, qui, dans toute méthode d'ornithologie, ne peuvent former qu'un groupe à part, tandis que, dans le système de la nature, ces espèces sont plus apparentées qu'aucune autre avec différentes familles dont elles semblent constituer les degrés d'affinité. Les deux premiers ont des caractères qui les rapprochent des oiseaux de proie, le dernier tient au contraire aux gallinacés; et tous trois appartiennent encore de plus près au grand genre des oiseaux de rivage, dont ils ont le naturel et les mœurs.

Le cariama est un bel oiseau qui fréquente les marécages et s'y nourrit comme le héron, qu'il surpasse en grandeur. Avec de longs pieds et le bas de la jambe nu comme les oiseaux de rivage, il a un bec court et crochu comme les oiseaux de proie.

Il porte la tête haute sur un cou élevé. On voit sur la racine du bec, qui est jaunâtre, une plume en

forme d'aigrette. Tout son plumage, assez semblable à celui du faucon, est gris ondé de brun; ses yeux sont brillants et couleur d'or, et les paupières sont garnies de longs cils noirs. Les pieds sont jaunâtres; et les doigts, qui sont tous réunis vers l'origine par une portion de membrane, celui du milieu est de beaucoup plus long que les deux latéraux, dont l'intérieur est le plus court; les ongles sont courts et arrondis; le petit doigt postérieur est placé si haut, qu'il ne peut appuyer à terre, et le talon est épais et rond comme celui de l'autruche. La voix de cet oiseau ressemble à celle de la poule-d'Inde; elle est forte et avertit de loin les chasseurs qui le recherchent, car sa chair est tendre et délicate; et, s'il en faut croire Pison, la plupart des oiseaux qui fréquentent les rivages dans ces régions chaudes de l'Amérique ne sont pas inférieurs, pour la bonté de la chair, aux oiseaux de montagne. Il dit aussi qu'on a commencé de rendre le cariama domestique; et par ce rapport de mœurs, ainsi que par ceux de sa conformation, le cariama, qui ne se trouve qu'en Amérique, semble être le représentant du secrétaire, qui est un grand oiseau de l'ancien continent, dont nous allons donner la description dans l'article suivant.

LE SECRÉTAIRE,

OU LE MESSAGER.

Falco serpentarius. Gmel.

Cet oiseau, considérable par sa grandeur autant que remarquable par sa figure, est non seulement d'une espèce nouvelle, mais d'un genre isolé et singulier, au point d'éluder et même de confondre tout arrangement de méthode et de nomenclature. En même temps que ses longs pieds désignent un oiseau de rivage, son bec crochu indiqueroit un oiseau de proie; il a pour ainsi dire une tête d'aigle sur un corps de cigogne ou de grue. A quelle classe peut donc appartenir un être dans lequel se réunissent des caractères aussi opposés? Autre preuve que la nature, libre au milieu des limites que nous pensons lui prescrire, et plus riche que nos idées et plus vaste que nos systèmes.

Le secrétaire, n° 721, a la hauteur d'une grande grue et la grosseur du coq-d'Inde. Ses couleurs sur la tête, le cou, le dos et les couvertures des ailes, sont d'un gris un peu plus brun que celui de la grue; elles deviennent plus claires sur le devant du corps; il a du noir aux pennes des ailes et de la queue, et du noir ondé de gris sur les jambes. Un paquet de longues plumes, ou plutôt de plumes roides et noires, pend derrière son cou : la plupart de ses plumes ont jusqu'à six pouces de longueur; il y en a de plus courtes, et quelques unes

sont grises : toutes sont assez étroites vers la base et plus largement barbées vers la pointe ; elles sont implantées en haut du cou. L'individu que nous décrivons a trois pieds six pouces de hauteur ; le tarse seul a près d'un pied. La jambe, un peu au dessus du genou, est dégarnie de plumes : les doigts sont gros et courts, armés d'ongles crochus ; celui du milieu est presque une fois aussi long que les latéraux, qui lui sont unis par une membrane jusque vers la moitié de leur longueur, et le doigt postérieur est très fort. Ces caractères n'ont point été saisis par le dessinateur de la planche enluminée. Le cou est gros et épais, la tête grosse, le bec fort et fendu jusqu'au delà des yeux : la partie supérieure du bec est également et fortement arquée, à peu près comme dans l'aigle, elle est pointue et tranchante. Les yeux sont placés dans un espace de peau nu de couleur orangée, qui se prolonge au delà de l'angle extérieur de l'œil, et prend son origine à la racine du bec. Il a de plus un caractère unique et qui ajoute beaucoup à tous ceux qui font de cet oiseau un composé de natures éloignées ; c'est un vrai sourcil formé d'un seul rang de cils noirs de six à sept lignes de longueur[1], trait singulier, et qui, joint à la touffe de plumes au haut du cou, à sa tête d'oiseau de proie, à ses pieds d'oiseau de rivage, achève d'en faire un être mixte, extraordinaire, et dont le modèle n'étoit pas connu.

Il y a autant de mélange dans les habitudes que de disparité dans la conformation. Avec les armes

1. Ce sourcil a quinze ou seize lignes de longueur ; les cils sont rangés très près les uns des autres, élargis par la base, et creusés en gouttière concave en dessous, convexe en dessus.

des oiseaux carnassiers celui-ci n'a rien de leur férocité : il ne se sert de son bec ni pour offenser ni pour se défendre, il met sa sûreté dans la fuite; il évite l'approche, il élude l'attaque, et souvent, pour échapper à la poursuite d'un ennemi, même foible, on lui voit faire des sauts de huit à neuf pieds de hauteur. Doux et gai, il devient aisément familier; on a même commencé à le rendre domestique au cap de Bonne-Espérance : on le voit assez communément dans les habitations de cette colonie, et on le trouve dans l'intérieur des terres, à quelques lieues de distance des rivages. On prend les jeunes dans le nid pour les élever en domesticité, tant pour l'agrément que pour l'utilité; car ils font la chasse aux rats, aux lézards, aux crapauds et aux serpents.

M. le vicomte de Querhoent nous a communiqué les observations suivantes au sujet de cet oiseau.

« Lorsque le secrétaire, dit cet habile observateur, rencontre ou découvre un serpent, il l'attaque d'abord à coups d'ailes pour le fatiguer; il le saisit ensuite par la queue, l'enlève à une grande hauteur en l'air, et le laisse retomber; ce qu'il répète jusqu'à ce que le serpent soit mort. Il accélère sa course en étendant les ailes, et on le voit souvent traverser ainsi les campagnes, courant et volant tout ensemble. Il niche dans les buissons, à quelques pieds de terre, et pond deux œufs blancs avec des taches rousses. Lorsqu'on l'inquiète, il fait entendre un croassement sourd. Il n'est ni dangereux ni méchant; son naturel est doux. J'en ai vu deux vivre paisiblement dans une basse-cour, au milieu de la volaille; on les nourrissoit de viande, et ils étoient avides d'intestins et de

boyaux, qu'ils assujettissoient sous leurs pieds en les mangeant, comme ils eussent fait un serpent. Tous les soirs ils se couchoient l'un auprès de l'autre, chacun la tête tournée du côté de la queue de son camarade. »

Au reste, cet oiseau d'Afrique paroît s'accommoder assez bien du climat de l'Europe; on le voit dans quelques ménageries d'Angleterre et de Hollande. M. Vosmaër, qui l'a nourri dans celle du prince d'Orange, a fait quelques remarques sur sa manière de vivre. « Il déchire et avale goulument la viande qu'on lui jette, et ne refuse pas le poisson. Pour se reposer et dormir il se couche le ventre et la poitrine à terre. Un cri qu'il fait entendre rarement a du rapport avec celui de l'aigle. Son exercice le plus ordinaire est de marcher à grands pas de côté et d'autre et long-temps, sans se ralentir ni s'arrêter; ce qui apparemment lui a fait donner le nom de *messager;* » comme il doit sans doute celui de *secrétaire* à ce paquet de plumes qu'il porte au haut du cou, quoique M. Vosmaër veuille dériver ce dernier nom de celui de *sagittaire*, qu'il lui applique d'après un jeu auquel on le voit s'égayer souvent, qui est de prendre du bec ou du pied une paille ou quelque autre brin et de le lancer en l'air à plusieurs reprises; « car il semble, dit M. Vosmaër, être d'un naturel gai, paisible, et même timide. Quand on l'approche lorsqu'il court ça et là avec un maintien vraiment superbe, il fait un craquement continuel, *crac, crac;* mais revenu de la frayeur qu'on lui causoit en le poursuivant, il se montre familier et même curieux. Tandis que le dessinateur étoit occupé à le peindre, conti-

nue M. Vosmaër, l'oiseau vint tout près de lui regarder sur le papier, dans l'attitude de l'attention, le cou tendu, et redressant les plumes de sa tête, comme s'il admiroit sa figure. Souvent il vient les ailes élevées et la tête en avant pour voir curieusement ce qu'on fait; c'est ainsi qu'il s'approcha deux ou trois fois de moi, lorsque j'étois assis à côté d'une table dans sa loge pour le décrire. Dans ces moments, ou lorsqu'il recueille avidement quelques morceaux, et généralement lorsqu'il est ému de curiosité ou de désir, il redresse fort haut les longues plumes du derrière de sa tête, qui d'ordinaire tombent, mêlées au hasard, sur le haut du cou. On a remarqué qu'il muoit dans les mois de juin et de février; et M. Vosmaër dit que, quelque attention qu'on ait apportée à l'observer, on ne l'a jamais vu boire : néanmoins ses excréments sont liquides et blancs comme ceux du héron. Pour manger à son aise il s'accroupit sur ses talons, et, couché à moitié, il avale ainsi sa nourriture. Sa plus grande force paroît être dans le pied. Si on lui présente un poulet vivant, il le frappe d'un violent coup de patte et l'abat du second. C'est encore ainsi qu'il tue les rats; il les guette assidûment devant leurs trous. En tout il préfère les animaux vivants à ceux qui sont morts, et la chair au poisson.

Il n'y a pas long-temps que cet oiseau singulier est connu, même au Cap, puisque Kolbe, ni les autres relateurs de cette contrée, n'en ont pas fait mention. M. Sonnerat l'a trouvé au Philippines, après l'avoir vu au cap de Bonne-Espérance. Nous remarquons entre sa notice et les précédentes quelques différences dont il semble qu'il faut tenir compte.

Par exemple, M. Sonnerat peint les plumes de la huppe comme naissantes sur le cou à intervalles inégaux, et les plus longues placées le plus bas : nous n'y trouvons ni cet ordre ni cette proportion dans l'individu que nous avons sous les yeux, car les plumes sont implantées en paquet et sans ordre. Il ajoute qu'elles sont fléchies dans leur milieu du côté du corps, et que les barbes en sont frisées. M. Vosmaër les représente de même, et nous les voyons lisses dans celui que nous venons de décrire. Ces différences sont-elles dans les objets ou dans les descriptions? Il en paroît une plus considérable dans la couleur du plumage. M. Vosmaër dit qu'il est d'un gris plombé bleuâtre ; nous le voyons gris tirant au brun. Il dit le bec bleuâtre; nous le voyons noir en dessus, blanc en dessous. L'individu que nous décrivons, et qui est conservé dans le cabinet de M. le docteur Mauduit, n'a pas non plus deux plumes excédantes à la queue ; seulement elles dépassent de cinq pouces l'aile pliée. Mais un autre de ces oiseaux, sur lequel a été dessinée la planche enluminée, porte ces deux longues plumes telles que les ont décrites MM. Vosmaër et Sonnerat. Il nous paroît que c'est le caractère du mâle. Au reste, ce dernier naturaliste ne s'exprime pas bien en attribuant au secrétaire un bec de gallinacé : c'est réellement un bec d'oiseau de proie; et d'ailleurs M. Sonnerat remarque lui-même que cet oiseau est carnivore[1].

En pensant à ses mœurs sociales et familières, et à la facilité de l'élever en domesticité, on est porté

1. *Voyage à la Nouvelle-Guinée*, page 88.

à croire qu'il seroit avantageux de le multiplier, particulièrement dans nos colonies, où il pourroit servir à la destruction des reptiles nuisibles et des rats.

LE KAMICHI.

Palamedea cornuta. L.

Ce n'est point en se promenant dans nos campagnes cultivées, ni même en parcourant toutes les terres du domaine de l'homme, que l'on peut connoître les grands effets des variétés de la nature : c'est en se transportant des sables brûlants de la torride aux glacières des pôles, c'est en descendant du sommet des montagnes au fond des mers, c'est en comparant les déserts avec les déserts, que nous la jugerons mieux et l'admirerons davantage. En effet, sous le point de vue de ses sublimes contrastes et ses majestueuses oppositions, elle paroît plus grande en se montrant telle qu'elle est. Nous avons ci-devant[1] peint les déserts arides de l'Arabie pétrée, ces solitudes nues où l'homme n'a jamais respiré sous l'ombrage, où la terre sans verdure n'offre aucune subsistance aux animaux, aux oiseaux, aux insectes, où tout paroît mort, parce que rien ne peut naître, et que l'élément nécessaire au développement des germes de tout être vivant ou végétant, loin d'arroser la terre par des ruisseaux d'eau vive, ou de la pénétrer par des pluies fécondes, ne peut même l'humecter d'une simple

1. Voyez le tome XVI de cette *Histoire naturelle*, article du *Chameau*, page 390.

rosée. Opposons ce tableau d'une sécheresse absolue dans une terre trop ancienne à celui des vastes plaines de fange des savanes noyées du nouveau continent; nous y verrons par excès ce que l'autre n'offroit que par défaut : des fleuves d'une largeur immense, tels que l'Amazone, la Plata, l'Orénoque, roulant à grands flots leurs vagues écumantes, et se débordant en toute liberté, semblent menacer la terre d'un envahissement, et faire effort pour l'occuper tout entière. Des eaux stagnantes et répandues près et loin de leur cours couvrent le limon vaseux qu'elles ont déposé : et ces vastes marécages, exhalant leurs vapeurs en brouillards fétides, communiqueroient à l'air l'infection de la terre, si bientôt elles ne retomboient en pluies précipitées par les orages, ou dispersées par les vents; et ces plages, alternativement sèches et noyées, où la terre et l'eau semblent se disputer des possessions illimitées, et ces broussailles de mangles jetées sur les confins indécis de ces deux éléments ne sont peuplées que d'animaux immondes qui pullulent dans ces repaires, cloaque de la nature, où tout retrace l'image des déjections monstrueuses de l'antique limon. Les énormes serpents tracent de larges sillons sur cette terre bourbeuse; les crocodiles, les crapauds, les lézards, et mille autres reptiles à larges pattes, en pétrissent la fange; des millions d'insectes, enflés par la chaleur humide, en soulèvent la vase, et tout ce peuple impur rampant sur le limon ou bourdonnant dans l'air qu'il obscurcit encore, toute cette vermine dont fourmille la terre, attire de nombreuses cohortes d'oiseaux ravisseurs, dont les cris confus, multipliés, et mêlés

aux coassements des reptiles, en troublant le silence de ces affreux déserts, semblent ajouter la crainte à l'horreur pour en écarter l'homme et en interdire l'entrée aux autres êtres sensibles; terres d'ailleurs impraticables, encore informes, et qui ne serviroient qu'à lui rappeler l'idée de ces temps voisins du premier chaos, où les éléments n'étoient pas séparés, où la terre et l'eau ne faisoient qu'une masse commune, et où les espèces vivantes n'avoient pas encore trouvé leur place dans les différents districts de la nature.

Au milieu de ces sons discordants d'oiseaux criards et de reptiles coassants, s'élève par intervalles une grande voix qui leur en impose à tous, et dont les eaux retentissent au loin : c'est la voix du kamichi, grand oiseau noir très remarquable par la force de son cri et par celle de ses armes; il porte sur chaque aile deux puissants éperons, et sur la tête une corne pointue[1] de trois ou quatre pouces de longueur sur deux ou trois lignes de diamètre à sa base; cette corne, implantée sur le haut du front, s'élève droit et finit en une pointe aiguë un peu courbée en avant, et vers sa base elle est revêtue d'un fourreau semblable au tuyau d'une plume. Nous parlerons des éperons ou ergots que portent aux épaules certains oiseaux, tels que les jacanas, plusieurs espèces de pluviers, de vanneaux, etc. Mais le kamichi est, de tous, le mieux armé; car, indépendamment de sa

1. Les sauvages de la Guiane l'ont nommé *kamichi;* ceux du Brésil l'appellent *anhima;* et sur la rivière des Amazones, *cahuitahu*, par imitation de son grand cri, que Marcgrave rend plus précisément par *vykou, vihou*, et qu'il dit avoir quelque chose de terrible.

corne à la tête, il a sur chaque aileron deux éperons qui sont dirigés en avant lorsque l'aile est pliée : ces éperons sont des apophyses de l'os du métacarpe, et sortent de la partie antérieure des deux extrémités de cet os. L'éperon supérieur est le plus grand; il est triangulaire, long de deux pouces, large de neuf lignes à sa base, un peu courbé en finissant en pointe; il est aussi revêtu d'un étui de même substance que celui qui garnit la base de la corne. L'apophyse inférieure du métacarpe, qui fait le second éperon, n'a que quatre lignes de longueur et autant de largeur à sa base, et elle est recouverte d'un fourreau comme l'autre.

Avec cet appareil d'armes très offensives, et qui le rendroient formidable au combat, le kamichi, n° 451, n'attaque point les autres oiseaux, et ne fait la guerre qu'aux reptiles : il a même les mœurs douces et le naturel profondément sensible; car le mâle et la femelle se tiennent toujours ensemble; fidèles jusqu'à la mort, l'amour qui les unit semble survivre à la perte que l'un ou l'autre fait de sa moitié; celui qui reste erre sans cesse en gémissant, et se consume près des lieux où il a perdu ce qu'il aime.

Ces affections touchantes forment dans cet oiseau, avec sa vie de proie, le même contraste en qualités morales que celui qui se trouve dans sa structure physique : il vit de proie, et cependant son bec est celui d'un oiseau granivore; il a des éperons et une corne, et néanmoins sa tête ressemble à celle d'un gallinacé; il a les jambes courtes, mais les ailes et la queue fort longues. La partie supérieure du bec s'avance sur l'inférieure, et se recourbe un peu à sa

pointe ; la tête est garnie de petites plumes duvetées, relevées, et comme demi-bouclées, mêlées de noir et de blanc : ce même plumage frisé couvre le haut du cou ; le bas est revêtu de plumes plus larges, plus fournies, noires au bord, et grises en dedans : tout le manteau est noir brun, avec des reflets verdâtres, quelquefois mêlé de taches blanches ; les épaules sont marquées de roux, et cette couleur s'étend sur le bord des ailes, qui sont très amples; elles atteignent presque au bout de la queue, qui a neuf pouces de longueur. Le bec, long de deux pouces, est large de huit lignes et épais de dix à sa base. Le pied, joint à une petite partie nue de la jambe, est haut de sept pouces et demi ; il est couvert d'une peau rude et noire, dont les écailles sont fortement exprimées sur les doigts, qui sont très longs ; celui du milieu, l'ongle compris, a cinq pouces : ces ongles sont demi-crochus, et creusés par dessous en gouttière ; le postérieur est d'une forme particulière, étant effilé, presque droit, et très long comme celui de l'alouette. La grandeur totale de l'oiseau est de trois pieds. Nous n'avons pas pu vérifier ce que dit Marcgrave de la différence considérable de grandeur qu'il indique entre le mâle et la femelle ; plusieurs de ces oiseaux que nous avons vus nous ont paru à peu près de la grosseur et de la taille de la poule-d'Inde.

Willughby remarque, avec raison, que l'espèce du kamichi est seule dans son genre. Sa forme est en effet composée de parties disparates, et la nature lui a donné des attributs extraordinaires, la corne sur la tête suffit seule pour en faire une espèce isolée, et même un phénomène dans le genre entier des oi-

seaux : c'est donc sans aucun fondement que Barrère en a fait un aigle, puisqu'il n'en a ni la tête, ni le bec, ni les pieds. Pison dit avec raison que le kamichi est un oiseau demi-aquatique; il ajoute qu'il construit son nid en forme de four au pied d'un arbre; qu'il marche le cou droit, la tête haute, et qu'il hante les forêts. Cependant plusieurs voyageurs nous ont assuré qu'on le trouve encore plus souvent dans les savanes.

LE HÉRON COMMUN[1].

PREMIÈRE ESPÈCE MOYENNE.

Ardea major, et *Ardea cinerea*. L.

Le bonheur n'est pas également départi à tous les êtres sensibles : celui de l'homme vient de la douceur de son âme, et du bon emploi de ses qualités morales; le bien-être des animaux ne dépend au contraire que des facultés physiques, et de l'exercice de leurs forces corporelles. Mais si la nature s'indigne du partage injuste que la société fait du bonheur parmi les hommes, elle-même dans sa marche rapide paroît avoir négligé certains animaux, qui, par imperfection d'organes, sont condamnés à endurer la souffrance, et

1. En latin, *ardea*, *ardeola* (le nom d'*ardeola*, quoique diminutif, signifie souvent simplement le *héron* dans les meilleurs auteurs, comme Aldrovande le remarque); en italien, *airone*, *sgarza*; en espagnol et en portugais, *garza*; en allemand, *reiger*; en suisse, *reigel*; en anglois, *heron*, *common heron*.

destinés à éprouver la pénurie : enfants disgraciés, nés dans le dénuement pour vivre dans la privation, leurs jours pénibles se consument dans les inquiétudes d'un besoin toujours renaissant : souffrir et patienter sont souvent leurs seules ressources; et cette peine intérieure trace sa triste empreinte jusque sur leur figure, et ne leur laisse aucune des grâces dont la nature anime tous les êtres heureux. Le héron nous présente l'image de cette vie de souffrance, d'anxiété, d'indigence : n'ayant que l'embuscade pour tout moyen d'industrie, il passe des heures, des jours entiers à la même place, immobile au point de laisser douter si c'est un être animé. Lorsqu'on l'observe avec une lunette (car il se laisse rarement approcher), il paroît comme endormi, posé sur une pierre, le corps presque droit et sur un pied, le cou replié le long de la poitrine et du ventre, la tête et le bec couchés entre les épaules, qui se haussent et excèdent de beaucoup la poitrine; et s'il change d'attitude, c'est pour en prendre une encore plus contrainte en se mettant en mouvement : il entre dans l'eau jusqu'au dessus du genou, la tête entre les jambes, pour guetter au passage une grenouille, un poisson. Mais réduit à attendre que sa proie vienne s'offrir à lui, et n'ayant qu'un instant pour la saisir, il doit subir de longs jeûnes, et quelquefois périr d'inanition; car il n'a pas l'instinct, lorsque l'eau est couverte de glace, d'aller chercher à vivre dans les climats plus tempérés; et c'est mal à propos que quelques naturalistes l'ont rangé parmi les oiseaux de passage qui reviennent au printemps dans les lieux qu'ils ont quittés l'hiver, puisque nous voyons ici des

hérons dans toutes les saisons, et même pendant les froids les plus rigoureux et les plus longs : forcés alors de quitter les marais et les rivières gelées, ils se tiennent sur les ruisseaux et près des sources chaudes; et c'est dans ce temps qu'ils sont le plus en mouvement, et où ils font d'assez grandes traversées pour changer de station, mais toujours dans la même contrée. Ils semblent donc se multiplier à mesure que le froid augmente, et ils paroissent supporter également et la faim et le froid; ils ne résistent et ne durent qu'à force de patience et de sobriété; mais ces froides vertus sont ordinairement accompagnées du dégoût de la vie. Lorsqu'on prend un héron, on peut le garder quinze jours sans lui voir chercher ni prendre aucune nourriture; il rejette même celle qu'on tente de lui faire avaler : sa mélancolie naturelle, augmentée sans doute par la captivité, l'emporte sur l'instinct de sa conversation, sentiment que la nature imprime le premier dans le cœur de tous les êtres animés; l'apathique héron semble se consumer sans languir; il périt sans se plaindre et sans apparence de regret[1].

L'insensibilité, l'abandon de soi-même, et quelques autres qualités tout aussi négatives, le caractérisent mieux que ses facultés positives : triste et solitaire, hors le temps des nichées, il ne paroît connoître aucun plaisir, ni même les moyens d'éviter la peine. Dans les plus mauvais temps, il se tient isolé, découvert, posé sur un pieu ou sur une pierre, au bord d'un ruisseau, sur une butte, au milieu d'une

1. Expérience faite par M. Hébert, aux belles observations de qui nous devons les principaux faits de l'histoire naturelle du héron.

prairie inondée : tandis que les autres oiseaux cherchent l'abri des feuillages; que, dans les mêmes lieux, le râle se met à couvert dans l'épaisseur des herbes, et le butor au milieu des roseaux; notre héron misérable reste exposé à toutes les injures de l'air et à la plus grande rigueur des frimas. M. Hébert nous a informé qu'il en avoit pris un qui étoit à demi gelé et tout couvert de verglas. Il nous a de même assuré avoir trouvé souvent sur la neige ou la vase l'impression des pieds de ces oiseaux, et n'avoir jamais suivi leurs traces plus de douze ou quinze pas; preuve du peu de suite qu'ils mettent à leur quête, et de leur inaction même dans le temps du besoin. Leurs longues jambes ne sont que des échasses inutiles à la course : ils se tiennent debout et en repos absolu pendant la plus grande partie du jour; et ce repos leur tient lieu de sommeil, car ils prennent quelque essor pendant la nuit[1] : on les entend alors crier en l'air à toute heure et dans toutes les saisons; leur voix est un son unique, sec et aigre, qu'on pourroit comparer au cri de l'oie, s'il n'étoit plus bref et un peu plaintif[2]; ce cri se repète de moment à moment, et se prolonge sur un ton plus perçant et très désagréable, lorsque l'oiseau ressent de la douleur.

Le héron, n° 287, ajoute encore aux malheurs de sa chétive vie le mal de la crainte et de la défiance; il paroît s'inquiéter et s'alarmer de tout; il fuit

1. Les anciens l'avoient observé ; Eustache, sur le dixième livre de l'*Iliade*, dit que le héron pêche la nuit.

2. *Kleixein, clangere*, étoit le mot dont se servoient les Grecs, dès le temps d'Homère, pour exprimer le cri du héron. Voyez *l'Iliade*, liv. X.

l'homme de très loin : souvent assailli par l'aigle et le faucon, il n'élude leur attaque qu'en s'élevant au haut des airs et s'efforçant de gagner le dessus ; on le voit se perdre avec eux dans la région des nuages[1]. C'étoit assez que la nature eût rendu ces ennemis trop redoutables pour le malheureux héron[2], sans y ajouter l'art d'aigrir leur instinct et d'aiguiser leur antipathie. Mais la chasse du héron étoit autrefois parmi nous le vol le plus brillant de la fauconnerie ; il faisoit le divertissement des princes, qui se réservoient comme gibier d'honneur la mauvaise chair de cet oiseau, qualifiée *viande royale*, et servie comme un mets de parade dans les banquets.

C'est sans doute cette distinction attachée au héron qui fit imaginer de rassembler ces oiseaux, et de tâcher de les fixer dans des massifs de grands bois près des eaux, ou même dans des tours, en leur offrant des aires commodes où ils venoient nicher. On tiroit quelque produit de ces héronnières par la vente des petits héronneaux que l'on savoit engraisser. Belon parle avec une sorte d'enthousiasme des héronnières que François Ier avoit fait élever à Fontainebleau, et du grand effet de l'art qui avoit soumis à l'empire de l'homme des oiseaux aussi sauvages. Mais cet art étoit fondé sur leur naturel même : les hérons

1. On prétend que, pour dernière défense, il passe la tête sous son aile, et présente son bec pointu à l'oiseau ravisseur, qui, fondant avec impétuosité, s'y perce lui-même.

2. Les anciens lui en donnoient d'autres, foibles en apparence, mais pourtant redoutables, en ce qu'ils l'attaquoient dans ce qu'il avoit de plus cher : l'alouette, qui lui rompoit ses œufs ; le pic (*pipo, pipra*), qui lui tuoit ses petits. Il n'avoit contre tous ces ennemis que l'inutile amitié de la corneille.

se plaisent à nicher rassemblés; ils se réunissent pour cela plusieurs dans un même canton de forêt[1], souvent sur un même arbre. On peut croire que c'est la crainte qui les rassemble, et qu'ils ne se réunissent que pour repousser de concert, ou du moins étonner par leur nombre, le milan et le vautour. C'est au plus haut des grands arbres que les hérons posent leurs nids, souvent auprès de ceux des corneilles; ce qui a pu donner lieu à l'idée des anciens sur l'amitié établie entre ces deux espèces, si peu faites pour aller ensemble. Les nids du héron sont vastes, composés de bûchettes, de beaucoup d'herbe sèche, de joncs, et de plumes. Les œufs sont d'un bleu verdâtre, pâle et uniforme, de même grosseur à peu près que ceux de la cigogne, mais un peu plus allongés et presque également pointus par les deux bouts. La ponte, à ce qu'on nous assure, est de quatre ou cinq œufs; ce qui devroit rendre l'espèce plus nombreuse qu'elle ne paroît l'être partout. Il périt donc un grand nombre de ces oiseaux dans les hivers : peut-être aussi qu'étant mélancoliques et peu nourris, ils perdent de bonne heure la puissance d'engendrer.

Les anciens, frappés apparemment de l'idée de la vie souffrante du héron, croyoient qu'il éprouvoit de la douleur, même dans l'accouplement; que le mâle, dans ces instants, répandoit du sang par les yeux, et jetoit des cris d'angoisse. Pline paroît avoir puisé

1. Il n'est point de pays où l'on ne connoisse de ces bois que les hérons affectionnent, où ils se rassemblent, et qui sont des héronnières naturelles. C'est non seulement sur les grands chênes, mais aussi dans les bois de sapins, qu'ils se réunissent, comme Schwenckfeld le remarque de certaines forêts de Silésie.

dans Aristote cette fause opinion, dont Théophraste se montre également prévenu : mais on le réfutoit déjà du temps d'Albert, qui assure avoir plusieurs fois été témoin de l'accouplement des hérons, et n'avoir vu que les caresses de l'amour et les crises du plaisir. Le mâle pose d'abord un pied sur le dos de la femelle, comme pour la presser doucement de céder; puis, partant les deux pieds en avant, il s'abaisse sur elle, et se soutient dans cette attitude par de petits battements d'ailes. Lorsqu'elle vient à couver, le mâle va à la pêche, et lui fait part de ses captures; et l'on voit souvent des poissons tomber de leurs nids. Du reste, il ne paroît pas que les hérons se nourrissent de serpents ni d'autres reptiles; et l'on ne sait sur quoi pouvoit être fondée la défense de les tuer en Angleterre.

Nous avons vu que le héron adulte refuse de manger, et se laisse mourir en domesticité; mais, pris jeune, il s'apprivoise, se nourrit et s'engraisse. Nous en avons fait porter du nid à la basse-cour; ils y ont vécu d'entrailles de poissons et de viande crue, et se sont habitués avec la volaille : ils sont même susceptibles, non pas d'éducation, mais de quelques mouvements communiqués; on en a vu qui avoient appris à tordre le cou de différentes manières, à l'entortiller autour du bras de leur maître : mais dès qu'on cessoit de les agacer, ils retomboient dans leur tristesse naturelle, et demeuroient immobiles. Au reste, les jeunes hérons sont, dans le premier âge, assez long-temps couverts d'un poil follet épais, principalement sur la tête et le cou.

Le héron prend beaucoup de grenouilles; il les

avale tout entières. On le reconnoît à ses excréments, qui en offrent les os non brisés et enveloppés d'une espèce de mucilage visqueux de couleur verte, formé apparemment de la peau des grenouilles réduite en colle. Ses excréments ont, comme ceux des oiseaux d'eau en général, une qualité brûlante pour les herbes. Dans la disette il avale quelques petites plantes, telles que la lentille d'eau; mais sa nourriture ordinaire est le poisson. Il en prend assez de petits, et il faut lui supposer le coup de bec sûr et prompt pour atteindre et frapper une proie qui passe comme un trait; mais pour les poissons un peu gros, Willughby dit, avec toute sorte de vraisemblance, qu'il en pique et en blesse beaucoup plus qu'il n'en tire de l'eau. En hiver, lorsque tout est glacé et qu'il est réduit aux fontaines chaudes, il va tâtant de son pied dans la vase, et palpe ainsi sa proie, grenouille ou poisson.

Au moyen de ses longues jambes, le héron peut entrer dans l'eau de plus d'un pied sans se mouiller. Ses doigts sont d'une longueur excessive : celui du milieu est aussi long que le tarse ; l'ongle qui le termine est dentelé[1] en dedans comme un peigne, et lui fait un appui et des crampons pour s'accrocher aux menues racines qui traversent la vase sur laquelle il se soutient au moyen de ses longs doigts épanouis. Son bec est armé de dentelures tournées en arrière, par lesquelles il retient le poisson glissant. Son cou se plie souvent en deux, et il sembleroit que ce mou-

1. Cette dentelure en peigne est creusée sur la tranche dilatée et saillante du côté intérieur de l'ongle, sans s'étendre jusqu'à sa pointe, qui est aiguë et lisse.

vement s'exécute au moyen d'une charnière ; car on peut encore faire jouer ainsi le cou plusieurs jours après la mort de l'oiseau. Willughby a mal à propos avancé, à ce sujet, que la cinquième vertèbre du cou est renversée et posée en sens contraire des autres; car, en examinant le squelette du héron, nous avons compté dix-huit vertèbres dans le cou, et nous avons seulement observé que les cinq premières, depuis la tête, sont comme comprimées par les côtés, et articulées l'une sur l'autre par une avance de la précédente sur la suivante, sans apophyses, et que l'on ne commence à voir des apophyses que sur la sixième vertèbre. Par cette singularité de conformation, la partie du cou qui tient à la poitrine se roidit, et celle qui tient à la tête joue en demi-cercle sur l'autre, ou s'y applique de façon que le cou, la tête et le bec, sont pliés en trois l'un sur l'autre ; l'oiseau redresse brusquement, et comme par ressort, cette moitié repliée, et lance son bec comme un javelot. En étendant le cou de toute sa longueur, il peut atteindre au moins à trois pieds à la ronde. Enfin, dans un parfait repos, ce cou si démesurément long est comme effacé et perdu dans les épaules, auxquelles la tête paroît jointe. Ses ailes pliées ne débordent point la queue, qui est très courte.

Pour voler, il roidit ses jambes en arrière, renverse le cou sur le dos, le plie en trois parties, y compris la tête et le bec, de façon que d'en bas on ne voit point de tête, mais seulement un bec qui paroît sortir de sa poitrine. Il déploie des ailes plus grandes à proportion que celles d'aucun oiseau de proie : ces ailes sont fort concaves, et frappent l'air par un mou-

vement égal et réglé. Le héron, par ce vol uniforme, s'élève et se porte si haut, qu'il se perd à la vue dans la région des nuages. C'est lorsqu'il doit pleuvoir qu'il prend le plus souvent son vol, et les anciens tiroient de ses mouvements et de ses attitudes plusieurs conjectures sur l'état de l'air et les changements de température : triste et immobile sur le sable des rivages, il annonçoit des frimas ; plus remuant et plus clameux qu'à l'ordinaire, il promettoit la pluie ; la tête couchée sur la poitrine, il indiquoit le vent par le côté où son bec étoit tourné. Aratus et Virgile, Théophraste et Pline, établissent ces présages, qui ne nous sont plus connus depuis que les moyens de l'art, comme plus sûrs, nous ont fait négliger les observations de la nature en ce genre.

Quoi qu'il en soit, il y a peu d'oiseaux qui s'élèvent aussi haut, et qui, dans le même climat, fassent d'aussi grandes traversées que les hérons : et souvent, nous dit M. Lottinger, on en prend qui portent sur eux des marques des lieux où ils ont séjourné. Il faut en effet peu de force pour porter très loin un corps si mince et si maigre, qu'en voyant un héron à quelque hauteur dans l'air on n'aperçoit que deux grandes ailes sans fardeau. Son corps est efflanqué, aplati par les côtés, et beaucoup plus couvert de plumes que de chair. Willughby attribue la maigreur du héron à la crainte et à l'anxiété continuelle dans laquelle il vit, autant qu'à la disette et à son peu d'industrie. Effectivement la plupart de ceux que l'on tue sont d'une maigreur excessive[1].

1. Aristote connoissoit mal le héron, lorsqu'il le dit actif et subtil à

Tous les oiseaux de la famille du héron n'ont qu'un seul cœcum, ainsi que les quadrupèdes, au lieu que tous les autres oiseaux en qui se trouve ce viscère l'ont double; l'œsophage est très large et susceptible d'une grande dilatation : la trachée-artère a seize pouces de longueur, et environ quatorze anneaux par pouce; elle est à peu près cylindrique jusqu'à sa bifurcation, où se forme un renflement considérable d'où partent les deux branches, qui, du côté intérieur, ne sont formées que d'une membrane. L'œil est placé dans une peau nue, verdâtre, qui s'étend jusqu'aux coins du bec. La langue est assez longue, molle, et pointue : le bec, fendu jusqu'aux yeux, présente une longue et large ouverture; il est robuste, épais près de la tête, long de six pouces, et finissant en pointe aiguë. La mandibule inférieure est tranchante sur les côtés : la supérieure est dentelée vers le bout sur près de trois pouces de longueur; elle est creusée d'une double rainure, dans laquelle sont placées les narines; sa couleur est jaunâtre, rembrunie à la pointe. La mandibule inférieure est plus jaune; et les deux branches qui la composent ne se joignent qu'à deux pouces de la pointe; l'entre-deux est garni d'une membrane couverte de plumes blanches. La gorge est blanche aussi; et de belles mouchetures noires marquent les longues plumes pendantes du devant du cou. Tout le dessus du corps est d'un beau gris de perle : mais dans la femelle, qui est plus petite que le mâle, les couleurs sont plus pâles, moins foncées, moins lustrées; elle n'a point la bande transversale noire sur la poitrine,

se procurer sa subsistance : *sagax et cœnæ gerula et operosa.* Il auroit pu le dire, avec plus de vérité, inquiet et soucieux.

ni d'aigrette sur la tête. Dans le mâle il y a deux ou trois longs brins de plumes minces, effilées, flexibles, et du plus beau noir : ces plumes sont d'un grand prix, surtout en Orient. La queue du héron a douze pennes tant soit peu étagées. La partie nue de sa jambe a trois pouces; le tarse six, le grand doigt plus de cinq; il est joint au doigt intérieur par une portion de membrane : celui de derrière est aussi très long, et, par une singularité marquée dans tous les oiseaux de cette famille, ce doigt est comme articulé avec l'extérieur, et implanté à côté du talon. Les doigts, les pieds et les jambes de ce héron commun sont d'un jaune verdâtre : il a cinq pieds d'envergure, près de quatre du bout du bec aux ongles, et un peu plus de trois jusqu'au bout de la queue; le cou a seize ou dix-sept pouces. En marchant, il porte plus de trois pieds de hauteur : il est donc presque aussi grand que la cigogne; mais il a beaucoup d'épaisseur de corps, et l'on sera peut-être étonné qu'avec d'aussi grandes dimensions le poids de cet oiseau n'excède pas quatre livres[1].

Aristote et Pline paroissent n'avoir connu que trois espèces dans ce genre : le héron commun, ou le grand héron gris dont nous venons de parler, et qu'ils désignent par le nom de *héron cendré* ou *brun*, *pellos;* le héron blanc, *leukos;* et le héron étoilé ou le butor, *asterias*. Cependant Oppien observe que les espèces de hérons sont nombreuses et variées. En effet, chaque climat a les siennes, comme nous le verrons par

1. Un héron mâle, pris le 10 janvier, pesoit trois livres dix onces; une femelle, trois livres cinq onces. (*Observation faite par M. Gueneau de Montbeillard.*)

leur énumération; et l'espèce commune, celle de notre héron gris, paroît s'être portée dans presque tous les pays, et les habiter conjointement avec celles qui sont indigènes. Nulle espèce n'est plus solitaire, moins nombreuse dans les pays habités, et plus isolée dans chaque contrée : mais en même temps aucune n'est plus répandue et ne s'est portée plus loin dans des climats opposés; un naturel austère, une vie pénible, ont apparemment endurci le héron, et l'ont rendu capable de supporter toutes les intempéries des différents climats. Du Tertre nous assure qu'au milieu de la multitude de ces oiseaux naturels aux Antilles, on trouve souvent le héron gris d'Europe; on l'a de même trouvé à Taïti, où il a un nom propre dans la langue du pays[1], et où les insulaires ont pour lui, comme pour le martin-pêcheur, un respect superstitieux. Au Japon, entre plusieurs espèces de *saggis* ou de hérons, on distingne, dit Kæmpfer, le *goisaggi* ou le héron gris; on le rencontre en Égypte, en Perse, en Sibérie, chez les Jakutes. Nous en dirons autant du héron de l'île de San-Iago, au cap Vert; de celui de la baie de Saldana; du héron de Guinée de Bosman; des hérons gris de l'île de Mai ou des *rabékès* du voyageur Roberts; du héron de Congo, observé par Lopez; de celui de Guzarate, dont parle Mandeslo; de ceux de Malabar, de Tunquin, de Java, de Timor, puisque ces différents voyageurs indiquent ces hérons simplement sous le nom de l'espèce commune, et sans les en distinguer. Le héron appelé *dangcanghac* dans l'île de Luçon, et auquel les Espagnols des Philippines

1. *Otoo* est le nom propre du héron gris en langue taïtienne.

donnent en leur langue le nom propre du héron d'Europe (*garza*), nous paroît encore être le même. Dampier dit expressément que le héron de la baie de Campêche est tout semblable à celui d'Angleterre; ce qui, joint au témoignagne de Du Tertre et à celui de Le Page du Pratz, qui a vu à la Louisiane le même héron qu'en Europe, ne nous laisse pas douter que l'espèce n'en soit commune aux deux continents, quoique Catesby assure qu'il ne s'en trouve dans le nouveau que des espèces toutes différentes.

Dispersés et solitaires dans les contrées peuplées, les hérons se sont trouvés rassemblés et nombreux dans quelques îles désertes, comme dans celles du golfe d'Arguim au cap Blanc, qui reçut des Portugais le nom d'*isola das garzas* ou d'*île aux hérons*, parce qu'ils y trouvèrent un si grand nombre d'œufs de ces oiseaux qu'on en remplit deux barques. Aldrovande parle de deux îles sur la côte d'Afrique nommées de même et pour la même raison *îles des hérons* par les Espagnols. Celle du Niger, où aborda M. Adanson, eût mérité également ce surnom, par la grande quantité de ces oiseaux qui s'y étoient établis. En Europe, l'espèce du héron gris s'est portée jusqu'en Suède, en Danemarck et en Norwége : on en voit en Pologne, en Angleterre, en France, dans la plupart de nos provinces; et c'est surtout dans les pays coupés de ruisseaux ou de marais, comme en Suisse et en Hollande, que ces oiseaux habitent en plus grand nombre.

Nous diviserons le genre nombreux des hérons en quatre familles : celle du *héron proprement dit*, dont nous venons de décrire la première espèce; celle du *butor*, celle du *bihoreau*, et celle des *crabiers*. Les ca-

ractères communs qui unissent et rassemblent ces quatre familles sont la longueur du cou ; la rectitude du bec, qui est droit, pointu et dentelé aux bords de sa partie supérieure vers la pointe ; la longueur des ailes, qui, lorsqu'elles sont pliées, recouvrent la queue ; la hauteur du tarse et de la partie nue de la jambe ; la grande longueur des doigts dont celui du milieu a l'ongle dentelé, et la position singulière de celui de derrière, qui s'articule à côté du talon, près du doigt intérieur ; enfin la peau nue, verdâtre, qui s'étend du bec aux yeux dans tous ces oiseaux. Joignez à ces conformités physiques celles des habitudes naturelles, qui sont à peu près les mêmes ; car tous ces oiseaux sont également habitants des marais et de la rive des eaux ; tous sont patients par instinct, assez lourds dans leurs mouvements, et tristes dans leur maintien.

Les traits particuliers de la famille des hérons, dans laquelle nous comprenons les aigrettes, sont : le cou excessivement long, très grêle, et garni au bas de plumes pendantes et effilées ; le corps étroit, efflanqué, et, dans la plupart des espèces, élevé sur de hautes échasses.

Les butors sont plus épais de corps, moins hauts sur jambes que le héron ; ils ont le cou plus court, et si garni de plumes qu'il paroît très gros en comparaison de celui du héron.

Les bihoreaux ne sont pas si grands que les butors ; leur cou est plus court ; les deux ou trois longs brins implantés dans la nuque du cou les distinguent des trois autres familles ; la partie supérieure de leur bec est légèrement arquée.

Les crabiers, qu'on pourroit nommer *petits hérons*, forment une famille subalterne, qui n'est pour ainsi dire que la répétition en diminutif de celle des hérons; aucun des crabiers n'est aussi grand que le héron-aigrette, qui est des trois quarts plus petit que le héron commun; et le *blongios*, qui n'est pas plus gros qu'un râle, termine la nombreuse suite d'espèces de ce genre, plus varié qu'aucun autre pour la proportion de la grandeur et des formes.

LE HÉRON BLANC[1].

SECONDE ESPÈCE.

Ardea alba. L.

Comme les espèces des hérons sont nombreuses, nous séparerons celles de l'ancien continent, qui sont au nombre de sept, de celles du Nouveau-Monde, dont nous en connoissons déjà dix. La première de ces espèces de notre continent est le héron commun que nous venons de décrire; et la seconde est celle du héron blanc, n° 886, qu'Aristote a indiqué par le surnom de *leukos*, qui désigne en effet sa couleur : il est aussi grand que le héron gris, et même il a les jambes encore plus hautes; mais il manque de panaches, et c'est mal à propos que quelques nomenclateurs l'ont confondu avec l'aigrette : tout son plumage est blanc,

1. En latin, *leucus*, *ardea alba*, *albardeola;* en italien, *garza* ou *garzetta bianca;* en allemand, *weisser reger;* en anglois, *white-heron*, *white-gaulding*.

le bec est jaune, et les pieds sont noirs. Turner semble dire qu'on a vu le héron blanc s'accoupler avec le héron gris; mais Belon dit seulement, ce qui est plus vraisemblable, que les deux espèces se hantent et sont amies jusqu'à partager quelquefois la même aire pour y élever en commun leurs petits : il paroît donc qu'Aristote n'étoit pas bien informé lorsqu'il a écrit que le héron blanc mettoit plus d'art à construire son nid que le héron gris.

M. Brisson donne une description du héron blanc à laquelle on doit ajouter que la peau, nue autour des yeux, n'est pas toute verte, mais mêlée de jaune sur les bords; que l'iris est d'un jaune citron; que les cuisses sont verdâtres dans leur partie nue.

On voit beaucoup de hérons blancs sur les côtes de Bretagne, et cependant l'espèce en est fort rare en Angleterre, quoique assez commune dans le Nord jusqu'en Scanie; elle paroît seulement moins nombreuse que celle du héron gris, sans être moins répandue, puisqu'on l'a trouvée à la Nouvelle-Zélande, au Japon, aux Philippines, à Madagascar, au Brésil, où il se nomme *guiratinga*, et au Mexique, sous le nom d'*aztatl*.

LE HÉRON NOIR.

TROISIÈME ESPÈCE.

Ardea atra. L.

Schwenckfeld seroit le seul des naturalistes qui auroit fait mention de ce héron, si les auteurs de

l'*Ornithologie italienne* ne parloient pas aussi d'un héron de mer qu'ils disent être noir; celui de Schwenckfeld, qu'il a vu en Silésie, c'est-à-dire loin de la mer, pourroit donc ne pas être le même que celui des ornithologistes italiens. Au reste, il est aussi grand que notre héron gris : tout son plumage est noirâtre, avec un reflet de bleu sur les ailes. Il paroît que l'espèce en est rare en Silésie : cependant on doit présumer qu'elle est plus commune ailleurs, et que cet oiseau fréquente les mers; car il paroît se trouver à Madagascar, où il a un nom propre : mais on ne doit pas rapporter à cette espèce, comme l'a fait M. Klein, l'*ardea cœruleo-nigra* de Sloane, qui est le crabier de Labat, qui est beaucoup plus petit, et qui, par conséquent, doit être placé parmi les plus petits hérons, que nous appellerons *crabiers*.

LE HÉRON POURPRÉ.

QUATRIÈME ESPÈCE.

Ardea purpurata. L. Gm.

Le *héron pourpré du Danube* donné par Marsigli, et le *héron pourpré huppé* des planches enluminées, n° 788, nous paroissent devoir se rapporter à une seule et même espèce : la huppe, comme l'on sait, est l'attribut du mâle, et les petites différences qui se trouvent dans les couleurs entre ces deux hérons peuvent de même se rapporter au sexe ou à l'âge. Quant à la grandeur, elle est la même; car, bien que M. Brisson donne son héron pourpré huppé comme

beaucoup moins gros que le héron pourpré de Marsigli, les dimensions, dans le détail, se trouvent être à très peu près égales, et tous deux sont de la grandeur du héron gris. Le cou, l'estomac, et une partie du dos, sont d'un beau roux pourpré; de longues plumes effilées de cette même belle couleur partent des côtés du dos, et s'étendent jusqu'au bout des ailes en retombant sur la queue.

LE HÉRON VIOLET.

CINQUIÈME ESPÈCE.

Ardea leucocephala, et *Ciconia leucocephala*. Gm.

Ce héron, n° 906, nous a été envoyé de la côte de Coromandel : il a tout le corps d'un bleuâtre très foncé, teint de violet; le dessus de la tête est de la même couleur, ainsi que le bas du cou, dont le reste est blanc; il est plus petit que le héron gris, et n'a au plus que trente pouces de longueur.

LA GARZETTE BLANCHE.

SIXIÈME ESPÈCE.

Ardea alba. L.

Aldrovande désigne ce héron blanc, plus petit que le premier, par les noms de *garzetta* et de *garza*

bianca, en le distinguant nettement de l'aigrette, qu'il a auparavant très bien caractérisée; cependant M. Brisson les a confondues, et il rapporte, dans sa nomenclature, la *garza bianca* d'Aldrovande à l'aigrette, et ne donne à sa place, sous le titre de *petit héron blanc*, qu'une petite espèce à plumage blanc teint de jaunâtre sur la tête et la poitrine, qui paroît n'être qu'une variété dans l'espèce de la garzette, ou plutôt la garzette elle-même, mais jeune et avec un reste de sa livrée, comme Aldrovande l'indique par les caractères qu'il lui donne. Au reste, cet oiseau adulte est tout blanc, excepté le bec et les pieds, qui sont noirs; il est bien plus petit que le grand héron blanc, n'ayant pas deux pieds de longueur. Oppian paroît avoir connu cette espèce. Klein et Linnæus n'en font pas mention, et probablement elle ne se trouve pas dans le Nord. Cependant le héron blanc dont parle Rzaczynski, que l'on voit en Prusse, et qui a le bec et les pieds jaunâtres, paroît être une variété de cette espèce; car, dans le grand héron blanc, le bec et les pieds sont constamment noirs, d'autant plus qu'en France même cette petite espèce de garzette est sujette à d'autres variétés. M. Hébert nous assure avoir tué en Brie, au mois d'avril, un de ces petits hérons blancs, pas plus gros de corps qu'un pigeon de volière, qui avoit les pieds verts, avec l'écaille lisse et fine, au lieu que les autres hérons ont communément cette écaille des pieds d'un grain grossier et farineux.

L'AIGRETTE.

SEPTIÈME ESPÈCE.

Ardea garzetta. L.

Belon est le premier qui ait donné le nom d'*aigrette* à cette petite espèce de héron blanc, et vraisemblablement à cause des longues plumes soyeuses qu'il porte sur le dos, parce que ces belles plumes servent à faire des aigrettes pour embellir et relever la coiffure des femmes, le casque des guerriers et le turban des sultans : ces plumes sont du plus grand prix en Orient; elles étoient recherchées en France, dès le temps de ces preux chevaliers qui en faisoient des panaches. Aujourd'hui, par un usage plus doux, elles servent à orner la tête et rehausser la taille de nos belles : la flexibilité, la mollesse, la légèreté de ces plumes ondoyantes, ajoutent à la grâce des mouvements; et la plus noble comme la plus piquante des coiffures ne demande qu'une simple aigrette placée dans de beaux cheveux.

Ces plumes sont composées d'une côte très déliée, d'où partent par paires, à petits intervalles, des filets très fins et aussi doux que la soie; de chaque épaule de l'oiseau sort une touffe de ces belles plumes, qui s'étendent sur le dos et jusqu'au delà de la queue; elles sont d'un blanc de neige, ainsi que toutes les autres plumes, qui sont moins délicates et plus fermes : cependant il paroît que l'oiseau jeune, avant sa

première mue, et peut-être plus tard, a du gris ou du brun, et même du noir, mêlés dans son plumage. Un de ces oiseaux, tué par M. Hébert en Bourgogne, avoit tous les caractères de la jeunesse, et particulièrement ces couleurs brunes de la livrée du premier âge.

Cette espèce, à laquelle on a donné le nom d'*aigrette*, n'en est pas moins un héron; mais c'est l'un des plus petits; il n'a communément pas deux pieds de longueur. Adulte, il a le bec et les pieds noirs. Il se tient de préférence aux bords de la mer, sur les sables et les vases : cependant il perche et niche sur les arbres comme les autres hérons.

Il paroît que l'espèce de notre aigrette d'Europe, n° 901, se retrouve en Amérique, avec une autre espèce plus grande dont nous donnerons la description dans l'article suivant; il paroît aussi que cette même espèce d'Europe s'est répandue dans tous les climats et jusque dans les îles lointaines isolées, comme aux îles Malouines et à l'île de Bourbon; on la trouve en Asie, dans les plaines de l'Araxe, sur les bords de la mer Caspienne et à Siam, au Sénégal et à Madagascar, où on l'appelle *langhouron :* mais pour les aigrettes noires, grises et pourprées, que les voyageurs Flaccourt et Cauche placent dans cette même île, on peut les rapporter avec beaucoup de vraisemblance à quelqu'une des espèces précédentes de hérons, auxquels le panache dont leur tête est ornée aura fait donner improprement le nom d'*aigrette*.

HÉRONS

DU NOUVEAU CONTINENT.

LA GRANDE AIGRETTE.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Ardea egretta. L.

Toutes les espèces précédentes de hérons sont de l'ancien continent; toutes celles qui suivent appartiennent au nouveau : elles sont très nombreuses en individus dans ces régions où les eaux, qui ne sont point contraintes, se répandent sur de vastes espaces, et où toutes les terres basses sont noyées. La grande aigrette, n° 925, est sans contredit la plus belle de ces espèces, et ne se trouve pas en Europe : elle ressemble à notre aigrette par le beau blanc de son plumage, sans mélange d'aucune autre couleur, et elle est du double plus grande; et par conséquent son magnifique parement de plumes soyeuses est d'autant plus riche et plus volumineux; elle a, comme l'aigrette d'Europe, le bec et les pieds noirs. A Cayenne elle niche sur les petites îles qui sont dans les grandes savanes noyées : elle ne fréquente pas les bords de la mer ni les eaux salées, mais se tient habituellement sur les eaux stagnantes et sur les rivières, où elle s'abrite dans les joncs. L'espèce en est assez commune à la Guiane : mais ces grands et beaux oiseaux ne vont pas en troupes comme les petites ai-

1 LE HERON, 2. L'AIGRETTE, 3 LE BUTOR.

grettes; ils sont aussi plus farouches, se laissent moins approcher, et se perchent rarement. On en voit à Saint-Domingue, où, dans la saison sèche, ils fréquentent les marais et les étangs. Enfin il paroît que cette espèce n'est pas confinée aux climats les plus chauds de l'Amérique, car nous en avons reçu quelques individus qui nous ont été envoyés de la Louisiane.

L'AIGRETTE ROUSSE.

SECONDE ESPÈCE.

Ardea rufescens. L.

Cette aigrette, n° 902, avec le corps d'un gris noirâtre, a les panaches du dos et les plumes effilées du cou d'un roux de rouille. Elle se trouve à la Louisiane, et n'a pas tout-à-fait deux pieds de longueur.

LA DEMI-AIGRETTE.

TROISIÈME ESPÈCE.

Ardea leucogaster. L.

Nous donnons ce nom au *héron bleuâtre à ventre blanc de Cayenne* des planches enluminées, pour désigner un caractère qui semble faire la nuance des aigrettes aux hérons. En effet celui-ci, n° 350, n'a

pas, comme les aigrettes, un panache sur le dos aussi étendu, aussi fourni, mais seulement un faisceau de brins effilés, qui lui dépasse la queue et représente, en petit, les touffes de l'aigrette. Ces brins, que n'ont pas les autres hérons, sont de couleur rousse. Cet oiseau n'a pas deux pieds de longueur. Le dessus du corps, le cou, et la tête, sont d'un bleuâtre foncé, et le dessous du corps est blanc.

LE SOCO.

QUATRIÈME ESPÈCE.

Ardea cocoi. L. Gmel.

Soco, suivant Pison, est le nom générique des hérons au Brésil; nous l'appliquons à cette grande et belle espèce dont Marcgrave fait son second héron, et qui se trouve également à la Guiane et aux Antilles comme au Brésil. Il égale en grandeur notre héron gris. Il est huppé; les plumes fines et pendantes qui forment sa huppe, et dont quelques unes ont six pouces de long, sont d'un joli cendré. Suivant Du Tertre, les vieux mâles seuls portent ce bouquet de plumes. Celles qui pendent au bas du cou sont blanches et également délicates, douces, et flexibles : l'on peut de même en faire des panaches. Celles des épaules et du manteau sont d'un gris cendré ardoisé. Pison, en remarquant que cet oiseau est ordinairement assez maigre, assure néanmoins qu'il prend de la graisse dans la saison des pluies. Du Tertre, qui

l'appelle *crabier*, suivant l'usage des îles où ce nom se donne aux hérons, dit qu'il n'est pas aussi commun que les autres hérons, mais que sa chair est aussi bonne, c'est-à-dire pas plus mauvaise.

LE HÉRON BLANC
A CALOTTE NOIRE.

CINQUIÈME ESPÈCE.

Ardea egrettoides. L. *Ardea alba* (var., *b.*). Gmel.

Ce héron, n° 907, qui se trouve à Cayenne, a tout le plumage blanc, à l'exception d'une calotte noire sur le sommet de la tête, qui porte un panache de cinq ou six brins blancs. Il n'a guère que deux pieds de longueur; il habite le haut des rivières de la Guiane, et il est assez rare. Nous lui joindrons le héron blanc du Brésil, la différence de grandeur pouvant n'être qu'une différence individuelle; la plaque noire, ainsi que la huppe, pouvant n'appartenir qu'au mâle et former son attribut distinctif, comme nous l'avons déjà remarqué pour la huppe dans la plupart des autres espèces de hérons.

LE HÉRON BRUN.

SIXIÈME ESPÈCE.

Il est plus grand que le précédent, et, comme lui, naturel à la Guiane. Il a tout le dessus du corps d'un

brun noirâtre, dont la teinte est plus foncée sur la tête, et paroît ombrée de bleuâtre sur les ailes; le devant du cou est blanc, chargé de taches en pinceaux brunâtres; le dessous du corps est d'un blanc pur, n° 858.

LE HÉRON-AGAMI.

SEPTIÈME ESPÈCE.

Ardea agami. L.

Nous ignorons sur quelle analogie peut être fondée la dénomination de *héron-agami*, sous laquelle cette espèce, n° 859, nous a été envoyée de Cayenne, si ce n'est sur le rapport des longues plumes qui couvrent la queue de l'agami en dépassant les pennes, avec de longues plumes tombantes qui recouvrent et dépassent de même la queue de ce héron; en quoi il a du rapport aux aigrettes. Ces plumes sont d'un bleu clair; celles des ailes et du dos sont d'un gros bleu foncé; le dessous du corps est roux; le cou est de cette même couleur en devant, mais il est bleuâtre au bas et gros bleu en dessus; la tête est noire, avec l'occiput bleuâtre, d'où pendent de longs filets noirs.

L'HOCTI.

HUITIÈME ESPÈCE.

Ardea hoactli. GMEL.

NIEREMBERG interprète le nom mexicain de cet oiseau, *hoactli* ou *toloactli*, par *avis sicca*, oiseau sec ou maigre ; ce qui convient fort bien à un héron. Celui-ci est de moitié moins grand que le héron commun. Sa tête est couverte de plumes noires qui s'allongent sur la nuque en panache ; le dessus des ailes et la queue sont de couleur grise ; il a sur le dos quelques plumes d'un noir lustré de vert : tout le reste du plumage est blanc. La femelle porte un nom différent de celui du mâle (*hoacton fœmina*). Elle en diffère en effet par quelques couleurs dans le plumage ; il est brun sur le corps, mélangé de quelques plumes blanches, et blanc au cou, mêlé de plumes brunes.

Cet oiseau se trouve sur le lac du Mexique. Il niche dans les joncs et a la voix forte et grave ; ce qui semble le rapprocher du butor. Les Espagnols lui donnent mal à propos le nom de *martinete-pescador*, car il est très différent du martin-pêcheur.

LE HOHOU.

NEUVIÈME ESPÈCE.

Ardea hohu. GMEL.

C'EST encore par contraction du mot *xoxouquihoactli*, et qui se prononce *hohouquihoactli*, que nous avons formé le nom de cet oiseau, avec d'autant plus de raison que *hohou* est son cri. Fernandès, qui nous donne cette indication, ajoute que c'est un héron d'assez petite espèce; sa longueur est néanmoins de deux coudées. Le ventre et le cou sont cendrés; le front est blanc et noir; le sommet de la tête et l'aigrette à l'occiput sont d'une couleur pourprée, et les ailes sont variées de gris et de bleuâtre. Ce héron est assez rare; on le voit de temps en temps sur le lac du Mexique, où il paroît venir des régions plus septentrionales.

LE GRAND HÉRON D'AMÉRIQUE.

DIXIÈME ESPÈCE.

Ardea herodias. L.

DANS le genre des oiseaux de marécages c'est au Nouveau-Monde qu'appartiennent les plus grandes comme les plus nombreuses espèces. Catesby a trouvé

en Virginie celle du *grand héron*, que cette dénomination caractérise assez, puisqu'il est le plus grand de tous les hérons connus : il a près de quatre pieds et demi de hauteur lorsqu'il est debout, et presque cinq pieds du bec aux ongles; son bec a sept ou huit pouces de longueur. Tout son plumage est brun, hors les grandes pennes de l'aile qui sont noires. Il porte une huppe de plumes brunes effilées. Il vit non seulement de poissons et de grenouilles, mais aussi de grands et petits lézards.

LE HÉRON DE LA BAIE D'HUDSON.

ONZIÈME ESPÈCE.

Ardea hudsoniana. L.

Ce héron est aussi très grand; il a près de quatre pieds du bec aux ongles. Une belle huppe d'un brun noir, jetée en arrière, lui ombrage la tête; son plumage est d'un brun clair sur le cou, plus foncé sur le dos et plus brun encore sur les ailes; les épaules et les cuisses sont d'un brun rougeâtre; l'estomac est blanc, ainsi que les grandes plumes qui pendent du devant du cou, lesquelles sont marquées de traits en pinceaux bruns.

Voilà toutes les espèces de hérons qui nous sont connues : car nous n'admettons pas dans ce nombre la huitième espèce décrite par M. Brisson d'après Aldrovande, parce qu'elle est donnée sur un oiseau qui

portoit encore la livrée de son premier âge, comme Aldrovande en avertit lui-même. Nous exclurons aussi du genre des hérons la quatrième et la vingt-deuxième espèce de M. Brisson, qui nous paroissent devoir être séparées de ce genre par des caractères très sensibles, la première ayant le bec arqué, et les jambes garnies de plumes jusque sur le genou, et la seconde ayant un bec court qui la rapproche plutôt du genre des grues. Enfin nous ne comptons pas la neuvième espèce de héron du même auteur, parce que nous avons reconnu que c'est la femelle du bihoreau.

LES CRABIERS.

Ces oiseaux sont des hérons encore plus petits que l'aigrette d'Europe. On leur a donné le nom de *crabiers*, parce qu'il y en a quelques espèces qui se nourrissent de crabes de mer et prennent des écrevisses dans les rivières. Dampier et Wafer en ont vu au Brésil, à Mimor, à la Nouvelle-Hollande; ils sont donc répandus dans les deux hémisphères. Barrère dit que, quoique les crabiers des îles de l'Amérique prennent des crabes, ils mangent aussi du poisson, et qu'ils pêchent sur les bords des eaux douces, ainsi que les hérons. Nous en connoissons neuf espèces dans l'ancien continent et treize dans le nouveau.

CRABIERS

DE L'ANCIEN CONTINENT.

LE CRABIER-CAIOT.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Ardea squajotta. L.

ALDROVANDE dit qu'en Italie, dans le Bolonois, on appelle cet oiseau *quaiot, quaiotta*, apparemment par quelque rapport de ce mot à son cri. Il a le bec jaune et les pieds verts; il porte sur la tête une belle touffe de plumes effilées, blanches au milieu, noires aux deux bords; le haut du corps est recouvert d'un chevelu de ces longues plumes minces et tombantes, qui forment sur le dos de la plupart de ces oiseaux crabiers comme un second manteau : elles sont, dans cette espèce, d'une belle couleur rousse.

LE CRABIER ROUX.

SECONDE ESPÈCE.

Ardea badia. GMEL.

SELON Schwenckfeld ce crabier est rouge (*ardea rubra*); ce qui veut dire d'un roux vif et non pas *marron*,

comme traduit M. Brisson. Il est de la grosseur d'une corneille. Son dos est roux (*dorso rubicundo*); son ventre blanchâtre; les ailes ont une teinte de blanchâtre et leurs grandes pennes sont noires. Ce crabier est connu en Silésie et s'y nomme *héron rouge* (*rodter reger*). Il niche sur les grands arbres.

LE CRABIER MARRON.

TROISIÈME ESPÈCE.

Ardea erythropus. L.

Après avoir ôté ce nom mal donné à l'espèce précédente par M. Brisson, nous l'appliquons à celle que le même naturaliste appelle *rousse*, quoique Aldrovande la dise de couleur uniforme, passant du jaunâtre au marron (*ex croceo ad colorem custaneæ vergens*). Mais s'il n'y a pas méprise dans les expressions, ces couleurs sont distribuées contre l'ordinaire, étant plus foncées dessous le corps et plus claires sur le dos et les ailes; les plumes longues et étroites qui couvrent la tête et flottent sur le cou sont variées de jaune et de noir; un cercle rouge entoure l'œil, qui est jaune; le bec, noir à la pointe, est vert bleuâtre près de la tête; les pieds sont d'un rouge foncé. Ce crabier est fort petit; car Aldrovande, comptant tous les crabiers pour des hérons, dit : *Cæteris ardeis ferè omnibus minor est.* Ce même naturaliste paroît donner comme simple variété le crabier dont M. Brisson a fait sa trente-sixième espèce. Ce crabier a les pieds

jaunes et quelques taches de plus que l'autre sur les côtés du cou; du reste il lui est entièrement semblable (*per omnia similis*) : nous n'hésiterons donc pas à les rapporter à une seule et même espèce. Mais Aldrovande paroît peu fondé dans l'application particulière qu'il fait du nom de *ciris* à cette espèce. Scaliger à la vérité prouve assez bien que le *ciris* de Virgile n'est point l'alouette (*galerita*), comme on l'interprète ordinairement, mais quelque espèce d'oiseau de rivage aux *pieds rouges*, à la *tête huppée*, et qui devient la proie de l'aigle de mer (*haliætus*); mais cela n'indique pas que le *ciris* soit une espèce de héron et moins encore cette espèce particulière de crabier, qui n'est pas plus huppé que d'autres; et Scaliger lui-même applique tout ce qu'il dit du *ciris* à l'aigrette, quoique à la vérité avec aussi peu de certitude. C'est ainsi que ces discussions érudites, faites sans étude de la nature, loin de l'éclairer, n'ont servi qu'à l'obscurcir.

LE GUACCO.

QUATRIÈME ESPÈCE.

Ardea comata. L.

C'est encore ici un petit crabier connu en Italie, dans les vallées du Bolonois, sous le nom de *sguacco*. Son dos est d'un jaune rembruni (*ex luteo ferrugineus*); les plumes des jambes sont jaunes; celles du ventre blanchissantes; les plumes minces et tom-

bantes de la tête et du cou sont variées de jaune, de blanc, et de noir. Ce crabier est plus hardi et plus courageux que les autres hérons. Il a les pieds verdâtres; l'iris de l'œil jaune, entouré d'un cercle noir.

LE CRABIER DE MAHON.

CINQUIÈME ESPÈCE.

Ardea amata. Gmel.

Cet oiseau, nommé dans les planches enluminées, n° 348, *héron huppé de Mahon*, est un crabier, même de petite taille, et qui n'a pas dix-huit pouces de longueur. Il a les ailes blanches, le dos roussâtre, le dessus du cou d'un roux jaunâtre, et le devant gris blanc. Sa tête porte une belle et longue huppe de brins gris blanc et roussâtres.

LE CRABIER DE COROMANDEL.

SIXIÈME ESPÈCE.

Ardea comata. L. (var., *b.*)

Ce crabier, n° 910, a du rapport avec le précédent : il a de même du roux sur le dos, du roux jaune et doré sur la tête et au bas du devant du cou, et le reste du plumage blanc; mais il est sans huppe.

Cette différence, qui pourroit s'attribuer au sexe, ne nous empêcheroit pas de le rapporter à l'espèce précédente, si celle-ci n'étoit plus grande de près de trois pouces.

LE CRABIER BLANC ET BRUN.

SEPTIÈME ESPÈCE.

Ardea malaccensis. Gmel.

Le dos brun ou couleur de terre d'ombre, tout le cou et la tête marqués de longs traits de cette couleur sur un fond jaune, l'aile et le dessus du corps blancs, tel est le plumage de ce crabier, n° 911, que nous avons reçu de Malaca : il a dix-neuf pouces de longueur.

LE CRABIER NOIR.

HUITIÈME ESPÈCE.

Ardea Novæ-Guineæ. L.

M. Sonnerat a trouvé ce crabier, n° 926, à la Nouvelle-Guinée ; il est tout noir et a dix pouces de longueur. Dampier place à la Nouvelle-Guinée de petits *preneurs d'écrevisses* à plumage *blanc de lait ;* ce pourroit être quelque espèce de crabier, mais qui ne nous est pas jusqu'ici parvenue et que cette notice seule nous indique.

LE PETIT CRABIER.

NEUVIÈME ESPÈCE.

Ardea philippensis. L.

C'EST assez caractériser cet oiseau, n° 898, que de lui donner le nom de *petit crabier;* il est en effet plus petit que tous les crabiers, plus même que le *blongios*, et n'a pas onze pouces de longueur. Il est naturel aux Philippines. Il a le dessus de la tête, du cou et du dos, d'un roux brun; le roux se trace sur le dos par petites lignes transversales, ondulantes sur le fond brun : le dessus de l'aile est noirâtre, frangé de petits festons inégaux, blanc roussâtre; les pennes de l'aile et de la queue sont noires.

LE BLONGIOS.

DIXIÈME ESPÈCE.

Ardea minuta. L.

LE blongios est, en ordre de grandeur, la dernière de ces nombreuses espèces que la nature a multipliées en répétant la même forme sur tous les modules, depuis la taille du grand héron, égal à la cigogne, jusqu'à celle du plus petit crabier et du blongios, qui n'est pas plus grand qu'un râle; car le blongios ne dif-

fère des crabiers que par les jambes un peu basses et le cou en proportion encore plus long : aussi les Arabes de Barbarie, suivant le docteur Shaw, lui donnent-ils le nom de *boo-onk*, long cou, ou, à la lettre, *père du cou*. Il l'allonge et le jette en avant comme par ressort en marchant, ou lorsqu'il cherche sa nourriture. Il a le dessus de la tête et du dos noir à reflets verdâtres, ainsi que les pennes des ailes et de la queue ; le cou, le ventre, le dessus des ailes, d'un roux marron, mêlé de blanc et de jaunâtre ; le bec et les pieds sont verdâtres.

Il paroît que le blongios, n° 323, se trouve fréquemment en Suisse ; on le connoît à peine dans nos provinces de France, où on ne l'a rencontré qu'égaré, et apparemment emporté par quelque coup de vent, ou poussé de quelque oiseau de proie. Le blongios se trouve sur les côtes du Levant aussi bien que sur celles de Barbarie. M. Edwards en représente un qui lui étoit venu d'Alep : il différoit de celui que nous venons de décrire, en ce que les couleurs étoient moins foncées, que les plumes du dos étoient frangées de roussâtre et celles du devant du cou et du corps marquées de petits traits bruns ; différences qui paroissent être celles de l'âge ou du sexe de l'oiseau : ainsi ce blongios du Levant, dont M. Brisson fait sa seconde espèce, et le blongios de Barbarie, ou *boo-onk* du docteur Shaw, sont les mêmes, selon nous, que notre blongios de Suisse.

Toutes les espèces précédentes de crabiers appartiennent à l'ancien continent : nous allons faire suivre celles qui se trouvent dans le nouveau, en obser-

vant pour les crabiers la même distribution que pour les hérons.

CRABIERS

DU NOUVEAU CONTINENT.

LE CRABIER BLEU.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Ardea cœrulea. L.

Ce crabier est très singulier en ce qu'il a le bec bleu comme tout le plumage, en sorte que sans ses pieds verts il seroit entièrement bleu : les plumes du cou et de la tête ont un beau reflet violet sur bleu ; celles du bas du cou, du derrière de la tête et du bas du dos, sont minces et pendantes; ces dernières ont jusqu'à un pied de long, elles couvrent la queue et la dépassent de quatre doigts. L'oiseau est un peu moins gros qu'une corneille, et pèse quinze onces. On en voit quelques uns à la Caroline, et seulement au printemps; néanmoins Catesby ne paroît pas croire qu'ils y fassent leurs petits, et il dit qu'on ignore d'où ils viennent. Cette même belle espèce se trouve à la Jamaïque, et paroît même s'être divisée en deux races ou variétés dans cette île.

LE CRABIER BLEU A COU BRUN.

SECONDE ESPÈCE.

Ardea cærulea. L. (var., *b.*)

Tout le corps de ce crabier, n° 349, est d'un bleu sombre ; et, malgré cette teinte très foncée, nous n'en eussions fait qu'une espèce avec la précédente, si la tête et le cou de celui-ci n'étoient d'un roux brun et le bec d'un jaune foncé, au lieu que le premier a la tête et le bec bleus. Cet oiseau se trouve à Cayenne et peut avoir dix-neuf pouces de longueur.

LE CRABIER GRIS DE FER.

TROISIÈME ESPÈCE.

Ardea violacea. L.

Cet oiseau, que Catesby donne pour un butor, est certainement un petit héron ou crabier. Tout son plumage est d'un bleu obscur et noirâtre, excepté le dessus de la tête, qui est relevé en huppe d'un jaune pâle, d'où partent à l'occiput trois ou quatre brins blancs; il y a aussi une large raie blanche sur la joue jusqu'aux coins du bec; l'œil est protubérant, l'iris en est rouge et la paupière verte ; de longues plumes effilées naissent sur les côtés du dos, et viennent en

tombant dépasser la queue; les jambes sont jaunes; le bec est noir et fort, et l'oiseau pèse une livre et demie. On voit, dit Catesby, de ces crabiers à la Caroline, dans la saison des pluies; mais dans les îles de Bahama ils sont en bien plus grand nombre, et font leurs petits dans des buissons qui croissent dans les fentes des rochers; ils sont en si grande quantité dans quelques unes de ces îles, qu'en peu d'heures deux hommes peuvent prendre assez de leurs petits pour charger un canot; car ces oiseaux, quoique déjà grands et en état de s'enfuir, ne s'émeuvent que difficilement et se laissent prendre par nonchalance. Ils se nourrissent de crabes plus que de poisson, et les habitants de ces îles les nomment *preneurs de cancres*. Leur chair, dit Catesby, est de très bon goût et ne sent point le marécage.

LE CRABIER BLANC

A BEC ROUGE.

QUATRIÈME ESPÈCE.

Ardea æquinoctialis. Gmel.

Un bec rouge et des pieds verts, avec l'iris de l'œil jaune, et la peau qui l'entoure rouge comme le bec, sont les seules couleurs qui tranchent sur le beau blanc du plumage de cet oiseau. Il est moins grand qu'une corneille, et se trouve à la Caroline au printemps et jamais en hiver. Son bec est un peu courbé, et Klein remarque à ce sujet que, dans plusieurs es-

pèces étrangères du genre des hérons, le bec n'est pas aussi droit que dans nos hérons et nos butors.

LE CRABIER CENDRÉ.

CINQUIÈME ESPÈCE.

Ardea cyanopus. L.

Ce crabier de la Nouvelle-Espagne n'est pas plus gros qu'un pigeon. Il a le dessus du corps cendré clair, les pennes de l'aile mi-parties de noir et de blanc, le dessous du corps blanc, le bec et les pieds bleuâtres : à ces couleurs on peut juger que le P. Feuillée se trompe en rapportant cette espèce à la famille du butor, autant qu'en lui appliquant mal à propos le nom de *calidris*, qui appartient aux oiseaux nommés *chevaliers* et non à aucune espèce de crabier ou de héron.

LE CRABIER POURPRÉ.

SIXIÈME ESPÈCE.

Ardea spadicea. Gmel.

Séba dit que cet oiseau lui a été envoyé du Mexique ; mais il lui applique le nom de *xoxouquihoactli*, que Fernandès donne à une espèce du double plus grande et qui est notre *hohou* ou neuvième

espèce de héron d'Amérique. Ce crabier pourpré n'a qu'un pied de longueur. Le dessus du cou, du dos et des épaules, est d'un marron pourpré; la même teinte éclaircie couvre tout le dessous du corps; les pennes de l'aile sont rouge bai foncé; la tête est rouge bai clair avec le sommet noir.

LE CRACRA.

SEPTIÈME ESPÈCE.

Ardea cracra. LATH.

Cracra est le cri que ce crabier jette en volant et le nom que les François de la Martinique lui donnent; les naturels de l'Amérique l'appellent *jaboutra.* Le P. Feuillée, qui l'a trouvé au Chili, le décrit dans les termes suivants : « Il a la taille d'un *gros poulet*, et son plumage est très varié; il a le sommet de la tête cendré bleu; le haut du dos tanné, mêlé de couleur feuille-morte; le reste du manteau est un mélange agréable de bleu cendré, de vert brun et de jaune; les couvertures de l'aile sont partie d'un vert obscur bordé de jaunâtre, et partie noires; les pennes sont de cette dernière couleur et frangées de blanc; la gorge et la poitrine sont variées de taches feuille-morte sur fond blanc; les pieds sont d'un beau jaune. »

LE CRABIER CHALYBÉ.

HUITIÈME ESPÈCE.

Ardea cærulea L. (var., *b.*)

Le dos et la tête de ce crabier sont de couleur *chalybée*, c'est-à-dire couleur d'acier poli. Il a les longues pennes de l'aile verdâtres, marquées d'une tache blanche à la pointe ; le dessus de l'aile est varié de brun, de jaunâtre et de couleur d'acier ; la poitrine et le ventre sont d'un blanc varié de cendré et de jaunâtre. Ce petit crabier est à peine de la grandeur d'un pigeon ; il se trouve au Brésil : c'est là tout ce qu'en dit Marcgrave.

LE CRABIER VERT.

NEUVIÈME ESPÈCE.

Ardea virescens. L. (var., *b.*)

Cet oiseau, très riche en couleurs, est dans son genre l'un des plus beaux : de longues plumes d'un vert doré couvrent le dessus de la tête et se détachent en huppe ; des plumes de même couleur, étroites et flottantes, couvrent le dos ; celles du cou et de la poitrine sont d'un roux ou rougeâtre foncé ; les grandes pennes de l'aile sont d'un vert très som-

bre; les couvertures d'un vert doré vif, la plupart bordées de fauve ou de marron. Ce joli crabier a dix-sept ou dix-huit pouces de longueur; il se nourrit de grenouilles et de petits poissons comme de crabes. Il ne paroît à la Caroline et en Virginie que l'été, et vraisemblablement il retourne en automne dans des climats plus chauds pour y passer l'hiver.

LE CRABIER VERT TACHETÉ.

DIXIÈME ESPÈCE.

Ardea virescens. L.

Cet oiseau, n° 912, un peu moins grand que le précédent, n'en diffère pas beaucoup par les couleurs, seulement il a les plumes de la tête et de la nuque d'un vert doré sombre et à reflet bronzé, et les longs effilés du manteau du même vert doré, mais plus clair; les pennes de l'aile, d'un brun foncé, ont leur côté extérieur nuancé de vert doré, et celles qui sont le plus près du corps ont une tache blanche à la pointe; le dessus de l'aile est moucheté de points blancs, sur un fond brun nuancé de vert doré; la gorge tachetée de brun sur blanc; le cou est marron et garni au bas de plumes grises tombantes. Cette espèce se trouve à la Martinique.

LE ZILATAT.

ONZIÈME ESPÈCE.

Nous abrégeons ainsi le nom mexicain de *hoitzi-laztatl*, pour conserver à ce crabier l'indication de sa terre natale : il est tout blanc, avec le bec rougeâtre vers la pointe et les jambes de même couleur; c'est l'un des plus petits de tous les crabiers, étant à peine de la grandeur d'un pigeon. M. Brisson en fait néanmoins son dix-neuvième héron; mais cet ornithologiste ne paroît avoir établi entre ses hérons et ses crabiers aucune divison de grandeur, la seule pourtant qui puisse classer ou plutôt nuancer des espèces qui d'ailleurs portent en commun les mêmes caractères.

LE CRABIER ROUX

A TÊTE ET QUEUE VERTES.

DOUZIÈME ESPÈCE.

Ardea ludoviciana. L.

Ce crabier, n° 909, n'a guère que seize pouces de longueur. Il a le dessus de la tête et la queue d'un vert sombre; même couleur sur une partie des couvertures de l'aile, qui sont frangées de fauve; les longues plumes minces du dos sont teintes d'un pourpre foible;

le cou est roux, ainsi que le ventre, dont la teinte tire au brun. Cette espèce nous a été envoyée de la Louisiane.

LE CRABIER GRIS

A TÊTE ET QUEUE VERTES.

TREIZIÈME ESPÈCE.

Ardea virescens. L. (var., *b.*)

Ce crabier, n° 908, qui nous a été envoyé de Cayenne, a beaucoup de rapport avec le précédent, et tous deux en ont avec le crabier vert, dixième espèce, sans cependant lui ressembler assez pour n'en faire qu'une seule et même espèce. La tête et la queue sont également d'un vert sombre, ainsi qu'une partie des couvertures de l'aile; un gris ardoisé clair domine sur le reste du plumage.

LE BEC-OUVERT.

Ardea pondicerana. L.

Après l'énumération de tous les grands hérons et des petits sous le nom de *crabiers*, nous devons placer un oiseau qui, sans être de leur famille, en est plus voisine que d'aucune autre. Tous les efforts du nomenclateur tendent à contraindre et forcer les espèces d'entrer dans le plan qu'il leur trace, et de se

renfermer dans les limites idéales qu'il veut placer au milieu de l'ensemble des productions de la nature; mais toute l'attention du naturaliste doit se porter au contraire à suivre les nuances de la dégradation des êtres et chercher leurs rapports sans préjugé méthodique. Ceux qui sont aux confins des genres et qui échappent à ces règles fautives, qu'on peut appeler *scolastiques*, s'en trouvent rejetés sous le nom d'*animaux*, tandis qu'aux yeux du philosophe ce sont les plus intéressants et les plus dignes de son attention; ils font, en s'écartant des formes communes, les liaisons et les degrés par lesquels la nature passe à des formes plus éloignées. Telle est l'espèce à laquelle nous donnons ici le nom de *bec-ouvert*, n° 932 : elle a des traits qui la rappellent au genre des hérons et en même temps elle en a d'autres qui l'en éloignent; elle a de plus une de ces singularités ou défectuosités que nous avons déjà remarquées sur un petit nombre d'êtres, restes des essais imparfaits que, dans les premiers temps, dut produire et détruire la force organique de la nature. Le nom de *bec-ouvert* marque cette difformité : le bec de cet oiseau est en effet ouvert et béant sur les deux tiers de sa longueur; la partie du dessus et celle du dessous, se déjetant également en dehors, laissent entre elles un large vide et ne se rejoignent qu'à la pointe. On trouve cet oiseau aux grandes Indes, et nous l'avons reçu de Pondichéry. Il a les pieds et les jambes du héron; mais il n'en porte qu'à demi le caractère sur l'ongle du doigt du milieu, qui s'élargit bien en dedans en lames avancées, mais qui n'est point dentelé à la tranche. Les pennes de ses ailes sont noires; tout le

reste du plumage est d'un gris cendré clair; son bec, noirâtre à la racine, est blanc ou jaunâtre dans le reste de sa longueur, avec plus d'épaisseur et de largeur que celui du héron. La longueur totale de l'oiseau est de treize à quatorze pouces. On ne nous a rien appris de ses habitudes naturelles.

LE BUTOR[1].

Ardea stellaris. L.

Quelque ressemblance qu'il y ait entre les hérons et les butors, leurs différences sont si marquées qu'on ne peut s'y méprendre : ce sont en effet deux familles distinctes et assez éloignées pour ne pouvoir se réunir ni même s'allier. Les butors ont les jambes beaucoup moins longues que les hérons, le corps un peu plus charnu et le cou très fourni de plumes, ce qui le fait paroître beaucoup plus gros que celui des hérons. Malgré l'espèce d'insulte attachée à son nom, le butor, n° 789, est moins stupide que le héron, mais il est encore plus sauvage; on ne le voit presque jamais; il n'habite que les marais d'une certaine étendue où il y a beaucoup de joncs : il se tient de préférence sur les grands étangs environnés de bois; il

1. En latin, *ardea stellaris, botaurus, butio* (*inque paludiferis butio bubit aquis,* auct. Philomelæ); en italien, *trombotto, trombone;* en allemand, dans les différents idiomes, *meer-rind, los-rind, ros-dumpf, moss-ochs, moss-kou, rortrum, ross-reigel, wasser-ochs, erd-bull* (tous noms analogues aux marais et aux roseaux qu'il habite, ou au mugissement qu'il y fait entendre); en hollandois, *pittoor;* en anglois, *bittern*, ou *mire-drum* chez les Anglois septentrionaux.

y mène une vie solitaire et paisible, couvert par les roseaux, défendu sous leur abri du vent et de la pluie; également caché pour le chasseur qu'il craint, et pour la proie qu'il guette, il reste des jours entiers dans le même lieu, et semble mettre toute sa sûreté dans la retraite et l'inaction ; au lieu que le héron, plus inquiet, se remue et se découvre davantage en se mettant en mouvement tous les jours vers le soir ; c'est alors que les chasseurs l'attendent au bord des marais couverts de roseaux, où il vient s'abattre : le butor, au contraire, ne prend son vol à la même heure que pour s'élever et s'éloigner sans retour. Ainsi ces deux oiseaux, quoique habitants des mêmes lieux, ne doivent guère se rencontrer, et ne se réunissent jamais en famille commune.

Ce n'est qu'en automne et au coucher du soleil, selon Willughby, que le butor prend son essor pour voyager, ou du moins pour changer de domicile. On le prendroit dans son vol pour un héron, si de moment à moment il ne faisoit entendre une voix toute différente, plus retentissante et plus grave, *cob, cob;* et ce cri, quoique désagréable, ne l'est pas autant que la voix effrayante qui lui a mérité le nom de butor (*botaurus quasi boatus tauri*) : c'est une espèce de mugissement *hi rhond* qu'il répète cinq ou six fois de suite au printemps et qu'on entend d'une demi-lieue; la plus grosse contre-basse rend un son moins ronflant sous l'archet : pourroit-on imaginer que cette voix épouvantable fût l'accent d'un tendre amour? mais ce n'est en effet que le cri du besoin physique et pressant d'une nature sauvage, grossière et farouche jusque dans l'expression du désir; et ce

butor, une fois satisfait, fuit sa femelle et la repousse, lors même qu'elle le recherche avec empressement[1], et sans que ses avances aient aucun succès après une première union presque momentanée : aussi vivent-ils à part chacun de leur côté. « Il m'est souvent arrivé, dit M. Hébert, de faire lever en même temps deux de ces oiseaux; j'ai toujours remarqué qu'ils partoient à plus de deux cents pas l'un de l'autre, et qu'ils se posoient à égale distance. » Cependant il faut croire que les accès du besoin et les approches instantanées se répètent, peut-être à d'assez grands intervalles, s'il est vrai que le butor mugisse tant qu'il est en amour; car ce mugissement commence au mois de février[2], et on l'entend encore au temps de la moisson. Les gens de la campagne disent que, pour faire ce cri mugissant, le butor plonge le bec dans la vase : le premier ton de ce bruit énorme ressemble en effet à une forte aspiration et le second à une expiration retentissante dans une cavité[3]. Mais

1. Suivant M. Salerne c'est la femelle qui fait seule tous les frais de l'amour, de l'éducation, et du ménage, tant est grande la paresse du mâle. « C'est elle qui le sollicite et l'invite à l'amour par les fréquentes visites qu'elle lui fait et par l'abondance des vivres qu'elle lui apporte. » Mais toutes ces particularités, prise d'un ancien discours moral (*Discours de M. de La Chambre sur l'Amitié*), ne sont apparemment que le roman de l'oiseau.

2. C'est sûrement ces cris du butor dont il s'agit dans le passage des *Problèmes d'Aristote* où il parle de ce mugissement pareil à celui d'un taureau, qui se fait entendre au printemps du fond des marais et dont il cherche une explication physique dans des vents emprisonnés sous les eaux et sortant des cavernes : le peuple en rendoit des raisons superstitieuses, et ce n'étoit réellement que le cri d'un oiseau.

3. Aldrovande a cherché quelle étoit la conformation de la trachée-artère, relativement à la production de ce son extraordinaire. Plusieurs oiseaux d'eau à voix éclatante, comme le cygne, ont un

ce fait supposé est très difficile à vérifier ; car cet oiseau est toujours si caché, qu'on ne peut le trouver ni le voir de près : les chasseurs ne parviennent aux endroits d'où il part qu'en traversant les roseaux, souvent dans l'eau jusqu'au dessus du genou.

A toutes ces précautions pour se rendre invisible et inabordable le butor semble ajouter une ruse de défiance : il tient sa tête élevée ; et comme il a plus de deux pieds et demi de hauteur, il voit par dessus les roseaux sans être aperçu du chasseur. Il ne change de lieu qu'à l'approche de la nuit dans la saison d'automne, et il passe le reste de sa vie dans une inaction qui lui fait donner par Aristote le surnom de *paresseux :* tout son mouvement se réduit en effet à se jeter sur une grenouille ou un petit poisson qui vient se livrer lui-même à ce pêcheur indolent.

Le nom d'*asterias* ou de *stellaris*, donné au butor par les anciens, vient, suivant Scaliger, de ce vol du soir par lequel il s'élance droit en haut vers le ciel et semble se perdre sous la voûte étoilée : d'autres tirent l'origine de ce nom des taches dont est semé son plumage, lesquelles néanmoins sont disposées plutôt en pinceau qu'en étoiles ; elles chargent tout le corps de mouchetures ou hachures noirâtres ; elles sont jetées transversalement sur le dos dans un fond brun fauve et tracées longitudinalement sur fond blanchâtre, au devant du cou, à la poitrine et au ventre.

double larynx : le butor au contraire n'en a point ; mais la trachée, à sa bifurcation, forme deux poches enflées, dont les anneaux de la trachée ne garnissent qu'un côté ; l'autre est recouvert d'une peau mince, expansible, élastique : c'est de ces poches enflées que l'air retenu se précipite en mugissant.

Le bec du butor est de la même forme que celui du héron; sa couleur, comme celle des pieds, est verdâtre : son ouverture est très large ; il est fendu fort au delà des yeux, tellement qu'on les diroit situés sur la mandibule supérieure. L'ouverture de l'oreille est grande. La langue courte et aiguë ne va pas jusqu'à moitié du bec; mais la gorge est capable de s'ouvrir à y loger le poing. Ses longs doigts s'accrochent aux roseaux et servent à le soutenir sur leurs débris flottants[1]. Il fait grande capture de grenouilles : en automne il va dans les bois chasser aux rats, qu'il prend fort adroitement et avale tout entiers; dans cette saison il devient fort gras. Quand il est pris il s'irrite, se défend, et en veut surtout aux yeux. Sa chair doit être de mauvais goût, quoiqu'on en mangeât autrefois dans le même temps que celle du héron faisoit un mets distingué.

Les œufs du butor sont gris blanc verdâtre : il en fait quatre ou cinq, pose son nid au milieu des roseaux, sur une touffe de joncs; et c'est assurément par erreur et en confondant le héron et le butor que Belon dit qu'il perche son nid au haut des arbres[2] Ce naturaliste paroît se tromper également en prenant le butor pour l'*onocrotale* de Pline, quoique distingué d'ailleurs, dans Pline même, par des traits assez reconnoissables. Au reste, ce n'est que par rapport à son mugissement *si gros*, suivant l'expression de Be-

1. La grande longueur des ongles et particulièrement de celui de derrière est remarquable. Aldrovande dit que de son temps on s'en servoit en forme de cure-dent.

2. Gesner ne connoît pas mieux sa nichée quand il dit qu'on y trouve douze œufs.

lon, *qu'il n'y a bœuf qui pût crier si haut*, que Pline a pu appeler le butor un *petit oiseau :* si tant est qu'il faille, avec Belon, appliquer au butor le passage de ce naturaliste où il parle de l'oiseau *taurus*, qui se trouve, dit-il, dans le territoire d'*Arles*, et fait entendre des *mugissements pareils à ceux d'un bœuf.*

Le butor se trouve partout où il y a des marais assez grands pour lui servir de retraite : on le connoît dans la plupart de nos provinces; il n'est pas rare en Angleterre, et assez fréquent en Suisse et en Autriche : on le voit aussi en Silésie, en Danemarck, en Suède. Les régions les plus septentrionales de l'Amérique ont de même leur espèce de butor, et l'on en trouve d'autres espèces dans les contrées méridionales. Mais il paroît que notre butor, moins dur que le héron, ne supporte pas nos hivers et qu'il quitte le pays quand le froid devient trop rigoureux : d'habiles chasseurs nous assurent ne l'avoir jamais rencontré aux bords des ruisseaux ou des sources dans le temps des grands froids; et s'il lui faut des eaux tranquilles et des marais, nos longues gelées doivent être pour lui une saison d'exil. Willughby semble l'insinuer et regarder son vol élancé, après le coucher du soleil en automne, comme un départ pour des climats plus chauds.

Aucun observateur ne nous a donné de meilleurs renseignements que M. Baillon sur les habitudes naturelles de cet oiseau. Voici l'extrait de ce qu'il a bien voulu m'en écrire.

« Les butors se trouvent dans presque toutes les saisons de l'année à Montreuil-sur-Mer et sur les côtes de Picardie, quoiqu'ils soient voyageurs : on les voit

en grand nombre dans le mois de décembre; quelquefois une seule pièce de roseaux en cache des douzaines.

» Il y a peu d'oiseaux qui se défendent avec autant de sang-froid : il n'attaque jamais; mais lorsqu'il est attaqué, il combat courageusement et se bat bien sans se donner beaucoup de mouvement. Si un oiseau de proie fond sur lui, il ne fuit pas; il l'attend debout et le reçoit sur le bout de son bec, qui est très aigu : l'ennemi blessé s'éloigne en criant. Les vieux busards n'attaquent jamais le butor; et les faucons communs ne le prennent que par derrière et lorsqu'il vole. Il se défend même contre le chasseur qui l'a blessé; au lieu de fuir, il l'attend, lui lance dans les jambes des coups de bec si violents qu'il perce les bottines et pénètre fort avant dans les chairs : plusieurs chasseurs en ont été blessés grièvement. On est obligé d'assommer ces oiseaux, car ils se défendent jusqu'à la mort.

» Quelquefois, mais rarement, le butor se renverse sur le dos, comme les oiseaux de proie, et se défend autant des griffes, qu'il a très longues, que du bec : il prend cette attitude lorsqu'il est surpris par un chien.

» La patience de cet oiseau égale son courage; il demeure, pendant des heures entières, immobile, les pieds dans l'eau et caché par les roseaux; il y guette les anguilles et les grenouilles. Il est aussi indolent et aussi mélancolique que la cigogne : hors le temps des amours, où il prend du mouvement et change de lieu, dans les autres saisons on ne peut le trouver qu'avec des chiens. C'est dans les mois de février et de mars que les mâles jettent, le matin et

le soir, un cri qu'on pourroit comparer à l'explosion d'un fusil d'un gros calibre. Les femelles accourent de loin à ce cri : quelquefois une douzaine entoure un seul mâle ; car dans cette espèce, comme dans celle des canards, il existe plus de femelles que de mâles : ils piaffent devant elles et se battent contre les mâles qui surviennent. Ils font leur nid presque sur l'eau, au milieu des roseaux, dans le mois d'avril ; le temps de l'incubation est de vingt-quatre à vingt-cinq jours. Les jeunes naissent presque nus et sont d'une figure hideuse : ils semblent n'être que cou et jambes : ils ne sortent du nid que plus de vingt jours après leur naissance ; le père et la mère les nourrissent, dans les premiers temps, de sangsues, de lézards et de frai de grenouilles, et ensuite de petites anguilles. Les premières plumes qui leur viennent sont rousses, comme celles des vieux ; leurs pieds et le bec sont plus blancs que verts. Les busards, qui dévastent les nids de tous les autres oiseaux de marais, touchent rarement à celui du butor ; le père et la mère y veillent sans cesse et le défendent : les enfants n'osent en approcher, ils risqueroient de se faire crever les yeux.

» Il est facile de distinguer les butors mâles par la couleur et par la taille, étant plus beaux, plus roux et plus gros que les femelles : d'ailleurs ils ont les plumes de la poitrine et du cou plus longues.

» La chair de cet oiseau, surtout celle des ailes et de la poitrine, est assez bonne à manger, pourvu que l'on en ôte la peau, dont les vaisseaux capillaires sont remplis d'un huile âcre et de mauvais goût, qui se répand dans les chairs par la cuisson et lui donne alors une forte odeur de marécage. »

OISEAUX

DE L'ANCIEN CONTINENT

QUI ONT RAPPORT AU BUTOR.

LE GRAND BUTOR.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Ardea stellaris. L. (var., *b.*)

Gesner est le premier qui ait parlé de cet oiseau, dont l'espèce nous paroît faire la nuance entre la famille des hérons et celle des butors. Les habitants des bords du lac Majeur en Italie l'appellent *ruffey*, suivant Aldrovande. Il a le cou roux avec des taches de blanc et de noir ; le dos et les ailes sont de couleur brune et le ventre est roux. Sa longueur, de la pointe du bec à l'extrémité de la queue, est au moins de trois pieds et demi ; et jusqu'aux ongles, de plus de quatre pieds; le bec a huit pouces, il est jaune ainsi que les pieds. La figure, dans Aldrovande, présente une huppe dont Gesner ne parle pas ; mais il dit que le cou est grêle, ce qui semble indiquer que cet oiseau n'est pas un franc butor : aussi Aldrovande remarque-t-il que cette espèce paroît mélangée de celle du héron gris et du butor, et qu'on la croiroit métive de l'un et de l'autre, tant elle tient du héron gris par la tête, les taches de la poitrine, la couleur du dos et des ailes, et la grandeur, en même

temps qu'elle ressemble au butor par les jambes et par le reste du plumage, à l'exception qu'il n'est point tacheté.

LE PETIT BUTOR.

SECONDE ESPÈCE.

Ardea Marsigli. L.

Cette petite espèce de butor, vue sur le Danube par le comte Marsigli, a le plumage roussâtre, rayé de petites lignes brunes, le devant du cou blanc, et la queue blanchâtre. Son bec n'a pas trois pouces de long. En jugeant par cette longueur du bec, de ses autres dimensions que Marsigli ne donne pas et en les supposant proportionnelles, ce butor doit être le plus petit de tous ceux de notre continent.

Au reste, nous devons observer que Marsigli paroît se contredire sur les couleurs de cet oiseau, en l'appelant *ardea viridi-flavescens.*

LE BUTOR BRUN RAYÉ.

TROISIÈME ESPÈCE.

Ardea danubialis. L.

C'est encore ici un oiseau du Danube. Marsigli le désigne par le nom de *butor brun* et le regarde comme

faisant une espèce particulière. Il est aussi petit que le précédent ; tout son plumage est rayé de lignes brunes, noires, et roussâtres, mêlées confusément, de manière qu'il en résulte en gros une couleur brune.

LE BUTOR ROUX.

QUATRIÈME ESPÈCE.

Ardea soloniensis. L.

Tout le plumage de ce butor est d'une couleur uniforme, roussâtre clair sous le corps, et plus foncé sur le dos; les pieds sont bruns, et le bec est jaunâtre. Aldrovande dit que cette espèce lui a été envoyée d'Épidaure, et il y réunit celle d'un jeune butor, pris dans les marais près de Bologne, qui même n'avoit pas encore les couleurs de l'âge adulte. Il ajoute que cet oiseau lui a paru appartenir de plus près aux butors qu'aux hérons. Au reste, il se pourroit, suivant la conjecture de M. Salerne, que ce fût cette même petite espèce de butor qui se voit quelquefois en Sologne et que l'on y connoît sous le nom de *quoimeau.* Marsigli place aussi sur le Danube cette espèce, qui est la troisième d'Aldrovande; et les auteurs de l'*Ornithologie italienne* disent qu'elle est naturelle au pays de Bologne.

Il paroît qu'elle se trouve aussi en Alsace, car M. le docteur Hermann nous a mandé qu'il avoit eu un de ces butors roux qui a constamment refusé

toute nourriture et s'est laissé mourir d'inanition. Il ajoute que, malgré ses longues jambes, ce butor montoit sur un petit arbre dont il pouvoit embrasser la tige en tenant le bec et le cou verticalement et dans la même ligne.

LE PETIT BUTOR DU SÉNÉGAL.

CINQUIÈME ESPÈCE.

Ardea undulata. L.

Nous rapporterons aux butors l'oiseau donné dans les planches enluminées sous le nom de *petit héron du Sénégal*, n° 315, qui en effet paroît, à son cou raccourci et bien garni de plumes, être un butor plutôt qu'un héron. Il est aussi d'une très petite espèce, puisqu'il n'a pas plus d'un pied de longueur.

Il est assez exactement représenté dans la planche pour que l'on n'ait pas besoin d'une autre description.

LE POUACRE,

OU BUTOR TACHETÉ.

SIXIÈME ESPÈCE.

Ardea nycticorax. L. (Jeune âge.)

Les chasseurs ont donné le nom de *pouacre* à cet oiseau. Sa grosseur est celle d'une corneille, et il a

plus de vingt pouces du bec aux ongles. Tout le fond de son plumage est brun, foncé aux pennes de l'aile, clair au devant du cou et au dessous du corps; parsemé sur la tête, le dessus du cou, du dos, et sur les épaules, de petites taches blanches placées à l'extrémité des plumes : chaque penne de l'aile est aussi terminée par une tache blanche.

Nous lui rapporterons le pouacre de Cayenne, représenté dans les planches enluminées, n° 939, qui paroît n'en différer qu'en ce que le fond du plumage sur le dos est plus noirâtre et que le devant du corps est tacheté de pinceaux bruns sur fond blanchâtre; légères différences qui ne paroissent pas caractériser assez une diversité d'espèce entre ces oiseaux, d'autant plus que la grandeur est la même.

OISEAUX

DU NOUVEAU CONTINENT

QUI ONT RAPPORT AU BUTOR.

L'ÉTOILÉ.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Ardea stellaris. L.

Cet oiseau est le *butor brun de la Caroline* de Catesby; il se trouve aussi à la Jamaïque, et nous lui donnons le nom d'*étoilé* parce que son plumage, entièrement brun, est semé sur l'aile de quelques ta-

ches blanches jetées comme au hasard dans cette teinte obscure. Ces taches lui donnent quelque rapport avec l'espèce précédente. Il est un peu moins grand que le butor d'Europe ; il fréquente les étangs et les rivières loin de la mer et dans les endroits les plus élevés du pays. Outre cette espèce, qui paroît répandue dans plusieurs contrées de l'Amérique septentrionale, il paroît qu'il en existe une autre vers la Louisiane, plus semblable à celle d'Europe.

LE BUTOR JAUNE DU BRÉSIL.

SECONDE ESPÈCE.

Ardea flava. L.

Par les proportions mêmes que Marcgrave donne à cet oiseau en le rapportant aux hérons on juge que c'est plutôt un butor qu'un héron. La grosseur du corps est celle d'un canard : le cou est long d'un pied; le corps, de cinq pouces et demi ; la queue, de quatre; les pieds et la jambe, de plus de neuf. Tout le dos, avec l'aile, est en plumes brunes lavées de jaune; les pennes de l'aile sont mi-parties de noir et de cendré et coupées transversalement de lignes blanches; les longues plumes pendantes de la tête et du cou sont d'un jaune pâle ondé de noir; celles du bas du cou, de la poitrine, et du ventre, sont d'un blanc ondé de brun et frangées de jaune alentour. Nous remarquerons, comme chose singulière, qu'il a le bec dentelé vers la pointe, tant en bas qu'en haut.

LE PETIT BUTOR DE CAYENNE.

TROISIÈME ESPÈCE.

Ardea undulata. L.

Ce petit butor, n° 763, n'a guère qu'un pied ou treize pouces de longueur. Tout son plumage, sur un fond gris roussâtre, est tacheté de brun noir par petites lignes transversales très pressées, ondulantes, et comme vermiculées en forme de zigzags et de pointes au bas du cou, à l'estomac, et aux flancs; le dessus de la tête est noir. Le cou, très fourni de plumes, paroît presque aussi gros que le corps.

LE BUTOR DE LA BAIE D'HUDSON.

QUATRIÈME ESPÈCE.

La livrée commune à tous les butors est un plumage fond roux ou roussâtre plus ou moins haché et coupé de lignes et de traits bruns ou noirâtres, et cette livrée se retrouve dans le butor de la baie d'Hudson. Il est moins gros que celui d'Europe; sa longueur, du bec aux ongles, n'est guère que de deux pieds six pouces.

L'ONORÉ.

CINQUIÈME ESPÈCE.

Ardea tigrina. L.

Nous plaçons à la suite des butors du nouveau continent les oiseaux nommés *onorés* dans les planches enluminées. Ce nom se donne, à Cayenne, à toutes les espèces de hérons : cependant les onorés dont il s'agit ici nous paroissent se rapporter de beaucoup plus près à la famille du butor; ils en ont la forme et les couleurs et n'en diffèrent qu'en ce que leur cou est moins fourni de plumes, quoique plus garni et moins grêle que le cou des hérons. Ce premier onoré, n° 790, est presque aussi grand, mais un peu moins gros que le butor d'Europe; tout son plumage est agréablement marqueté et largement coupé par bandes noires transversales, en zigzags, sur un fond roux au dessus du corps et gris-blanc au dessous.

L'ONORÉ RAYÉ.

SIXIÈME ESPÈCE.

Ardea lineata. L. Gm.

Cette espèce, n° 860, est un peu plus grande que la précédente, et la longueur de l'oiseau est de deux

pieds et demi. Les grandes pennes de l'aile et la queue sont noires; tout le manteau est joliment ouvragé par de petites lignes très fines de roux, de jaunâtre, et de brun, qui courent transversalement en ondulant et formant des demi-festons; le dessus du cou et la tête sont d'un roux vif, coupé encore de petites lignes brunes; le devant du cou et du corps est blanc, légèrement marqué de quelques traits bruns.

Ces deux espèces d'onorés nous ont été envoyées par M. de La Borde, médecin du Roi à Cayenne. Ils se cachent dans les ravines creusées par les eaux dans les savanes, et ils fréquentent le bord des rivières. Pendant les sécheresses ils se tiennent fourrés dans les herbes épaisses. Ils partent de très loin et on n'en trouve jamais deux ensemble. Lorsque l'on en blesse un, il ne faut l'approcher qu'avec précaution; car il se met sur la défensive, en retirant le cou et frappant un grand coup de bec, et cherchant à le diriger dans les yeux. Les habitudes de l'onoré sont les mêmes que celles de nos hérons.

M. de La Borde a vu un onoré privé, ou plutôt captif, dans une maison : il y étoit continuellement à l'affût des rats; il les attrapoit avec une adresse supérieure à celle des chats. Mais quoiqu'il fût depuis deux ans dans la maison, il se tenoit toujours dans des endroits cachés; et quand on l'approchoit, il cherchoit d'un air menaçant à fixer les yeux. Au reste, l'une et l'autre espèce de ces onorés paroissent être sédentaires chacune dans leurs contrées, et toutes deux sont assez rares.

L'ONORÉ DES BOIS.

SEPTIÈME ESPÈCE.

Ardea brasiliensis. L.

On appelle ainsi cette espèce à la Guiane. Nous lui laissons cette dénomination, suivant notre usage de conserver aux espèces étrangères le nom qu'elles portent dans leur pays natal, puisque c'est le seul moyen pour les habitants de les reconnoître et pour nous de les leur demander. Celle-ci se trouve à la Guiane et au Brésil. Marcgrave la comprend, sous le nom générique de *soco*, avec les hérons; mais elle nous paroît avoir beaucoup de rapport aux deux espèces précédentes d'onorés, et par conséquent aux butors. Le plumage est, sur le dos, le croupion, les épaules, d'un noirâtre tout pointillé de jaunâtre; et, ce qui n'est pas ordinaire, ce plumage est le même sur la poitrine, le ventre, et les côtés; le dessus du cou est d'un blanc mêlé de taches longitudinales noires et brunes. Marcgrave dit que le cou est long d'un pied et que la longueur totale, du bec aux ongles, est d'environ trois pieds.

LE BIHOREAU[1].

Ardea nycticorax. L.

La plupart des naturalistes ont désigné le bihoreau, n° 758, le mâle, et n° 759, la femelle, sous le nom de *corbeau de nuit* (*nycticorax*), et cela d'après l'espèce de croassement étrange, ou plutôt de râlement effrayant et lugubre, qu'il fait entendre pendant la nuit. C'est le seul rapport que le bihoreau ait avec le corbeau, car il ressemble au héron par la forme et l'habitude du corps; mais il en diffère en ce qu'il a le cou plus court et plus fourni, la tête plus grosse, et le bec moins effilé et plus épais; il est aussi plus petit, n'ayant qu'environ vingt pouces de longueur. Son plumage est noir, à reflet vert sur la tête et la nuque, vert obscur sur le dos, gris de perle sur les ailes et la queue, et blanc sur le reste du corps. Le mâle porte sur la nuque du cou des brins ordinairement au nombre de trois, très déliés, d'un blanc de neige, et qui ont jusqu'à cinq pouces de longueur. De toutes les plumes d'aigrette, celles-ci sont les plus belles et les plus précieuses; elles tombent au printemps et ne se renouvellent qu'une fois par an. La femelle est privée de cet ornement, et elle est assez différente du mâle pour avoir été méconnue par quelques naturalistes. La neuvième espèce de héron de M. Brisson n'est en effet que cette même femelle.

1. En allemand, *nacht-rab, bundter-reger, schild-reger;* en anglois, *nihgt-raven;* en flamand, *quack;* en vieux françois, *roupeau.*

Elle a tout le manteau d'un cendré roussâtre, des taches en pinceaux de cette même teinte sur le cou, et le dessus du corps gris-blanc.

Le bihoreau niche dans les rochers, suivant Belon, qui dérive de là son ancien nom *roupeau;* mais, selon Schwenckfeld et Willughby, c'est sur les aunes près des marais qu'il établit son nid : ce qui ne peut se concilier qu'en supposant que ces oiseaux changent d'habitude à cet égard suivant les circonstances; en sorte que dans les plaines de la Silésie ou de la Hollande ils s'établissent sur les arbres aquatiques, au lieu que sur les côtes de Bretagne, où Belon les a vus, ils nichent dans les rochers. On assure que leur ponte est de trois ou quatre œufs blancs.

Le bihoreau paroît être un oiseau de passage : Belon en a vu un exposé sur le marché au mois de mars; Schwenckfeld assure qu'il part de Silésie au commencement de l'automne et qu'il revient avec les cigognes au printemps. Il fréquente également les rivages de la mer et des rivières ou marais de l'intérieur des terres; on en trouve en France dans la Sologne, en Toscane sur les lacs de *Fucecchio* et de *Bientine;* mais l'espèce en est partout plus rare que celle du héron : elle est aussi moins répandue et ne s'est pas étendue jusqu'en Suède [1].

Avec des jambes moins hautes et un cou plus court que le héron, le bihoreau cherche sa pâture moitié dans l'eau, moitié sur terre, et vit autant de grillons, de limaces, et autres insectes terrestres, que de grenouilles et de poissons. Il reste caché pendant le jour

1. Nous en jugeons par le silence que garde sur cette espèce M. Linnæus dans sa *Fauna suecica.*

et ne se met en mouvement qu'à l'approche de la nuit; c'est alors qu'il fait entendre son cri, *ka, ka, ka*, que Willughby compare aux sanglots du vomissement d'un homme.

Le bihoreau a les doigts très longs; les pieds et les jambes sont d'un jaune verdâtre; le bec est noir[1], et légèrement arqué dans la partie supérieure; ses yeux sont brillants, et l'iris forme un cercle rouge ou jaune aurore autour de la prunelle.

LE BIHOREAU DE CAYENNE.

Ardea cayennensis. L.

Ce bihoreau d'Amérique est aussi grand que celui d'Europe; mais il paroît moins gros dans toutes ses parties: le corps est plus menu; les jambes sont plus hautes; le cou, la tête, et le bec, sont plus petits. Le plumage est d'un cendré bleuâtre sur le cou et au dessous du corps; le manteau est noir, frangé de cendré sur chaque plume; la tête est enveloppée de noir et le sommet en est blanc; il y a aussi un trait blanc sous l'œil. Ce bihoreau, n° 899, porte un panache composé de cinq ou six brins, dont les uns sont blancs et les autres noirs.

1. Schwencfeld paroît se tromper sur la couleur des pieds et sur celle du bec; mais Klein se trompe davantage en exagérant les expressions de Schwencfeld, qu'il transcrit. Schwenckfeld dit, *rostrum obscure rubet... crura nigricant cum rubedine:* Klein écrit, *rostro sanguineo prout et pedes;* ce qui ne peut jamais convenir au bihoreau, et le rend méconnoissable.

L'OMBRETTE.

Scopus umbretta. L.

C'est à M. Adanson que nous devons la connoissance de cet oiseau, n° 796, qui se trouve au Sénégal. Il est un peu plus grand que le bihoreau; la couleur de terre d'ombre ou de gris-brun foncé de son plumage lui a fait donner le nom d'*ombrette.* Il doit être placé, comme espèce anomale, entre les genres des oiseaux de rivage; car on ne peut le rapporter exactement à aucun de ces genres. Il pourroit approcher de celui des hérons, s'il n'avoit un bec d'une forme entièrement différente et qui même n'appartient qu'à lui. Ce bec, très large et très épais près de la tête, s'allonge en s'aplatissant par les côtés; l'arête de la partie supérieure se relève dans toute sa longueur et paroît s'en détacher par deux rainures tracées de chaque côté; ce que M. Brisson exprime en disant que le bec semble composé de plusieurs pièces articulées; et cette arête, rabattue sur le bout du bec, se termine en pointe recourbée. Ce bec est long de trois pouces trois lignes; le pied, joint à la partie nue de la jambe, a quatre pouces et demi; cette dernière partie seule a deux pouces. Ces dimensions ont été prises sur un de ces oiseaux, conservé au Cabinet du Roi: M. Brisson semble en donner de plus grandes. Les doigts sont engagés vers la racine par un commencement de membrane plus étendu entre le doigt extérieur et celui du milieu; le doigt postérieur

n'est point articulé, comme dans les hérons, à côté du talon, mais au talon même.

LE COURLIRI, OU COURLAN.

Ardea scolopacea. L.

Le nom de *courlan* ou *courliri* ne doit pas faire imaginer que cet oiseau ait de grands rapports avec le courlis; il en a beaucoup plus avec les hérons, dont il a la stature et presque la hauteur. Sa longueur, du bec aux ongles, est de deux pieds huit pouces; la partie de la jambe, prise avec le pied, a sept pouces; le bec en a quatre : il est droit dans presque toute sa longueur; il se courbe foiblement vers la pointe, et ce n'est que par ce rapport que le courlan s'approche des courlis, dont il diffère par la taille; et toute l'habitude de sa forme est très ressemblante à celle des hérons. De plus on voit à l'ongle du grand doigt la tranche saillante du côté intérieur, qui représente l'espèce de peigne dentelé de l'ongle du héron. Le plumage du courlan, n° 858, est d'un beau brun, qui devient rougeâtre et cuivreux aux grandes pennes de l'aile et de la queue; chaque plume du cou porte dans son milieu un trait de pinceau blanc. Cette espèce est nouvelle et nous a été envoyée de Cayenne sous le nom de *courliri*, d'où on lui a donné celui de *courlan* dans les planches enluminées.

LE SAVACOU[1].

Cancroma cancrophaga. L.

Le savacou est naturel aux régions de la Guiane et du Brésil. Il a assez la taille et les proportions du bihoreau, et, par les traits de conformation comme par la manière de vivre, il paroîtroit avoisiner la famille des hérons, si son bec large et singulièrement épaté ne l'en éloignoit beaucoup et ne le distinguoit même de tous les autres oiseaux de rivage. Cette large forme de bec a fait donner au savacou le surnom de *cuiller.* Ce sont en effet deux cuillers appliquées l'une contre l'autre par le côté concave; la partie supérieure porte sur sa convexité deux rainures profondes qui partent des narines et se prolongent de manière que le milieu forme une arête élevée, qui se termine par une petite pointe crochue; la moitié inférieure de ce bec, sur laquelle la supérieure s'emboîte, n'est, pour ainsi dire, qu'un cadre sur lequel est tendue la peau prolongée de la gorge. L'une et l'autre mandibule sont tranchantes par les bords et d'une corne solide et très dure. Ce bec a quatre pouces des angles à la pointe et vingt lignes dans la plus grande largeur.

Avec une arme si forte, qui tranche et coupe, et qui pourroit rendre le savacou redoutable aux autres oiseaux, il paroît s'en tenir aux douces habitudes d'une vie paisible et sobre. Si l'on pouvoit inférer

1. *Savacou* ou *saouacou,* à Cayenne; *rapapa,* par les sauvages Garipanes; *tamatia,* au Brésil.

quelque chose de noms appliqués par les nomenclateurs, un de ceux que lui donne Barrère nous indiqueroit qu'il vit de crabes; mais au contraire il semble s'éloigner par goût du voisinage de la mer : il habite les savanes noyées et se tient le long des rivières où la marée ne monte point; c'est là que, perché sur les arbres aquatiques, il attend le passage des poissons dont il fait sa proie, et sur lesquels il tombe en plongeant et se relevant sans s'arrêter sur l'eau. Il marche le cou arqué et le dos voûté, dans une attitude qui paroît gênée et avec un air aussi triste que celui du héron. Il est sauvage et se tient loin des lieux habités. Ses yeux, placés fort près de la racine du bec, lui donnent un air farouche. Lorsqu'il est pris, il fait craquer son bec, et, dans la colère ou l'agitation, il relève les longues plumes du sommet de sa tête.

Barrère a fait trois espèces de savacous, que M. Brisson réduit à deux et qui probablement se réduisent à une seule. En effet le savacou gris et le savacou brun ne diffèrent notablement entre eux que par le long panache que porte le dernier; et ce panache pourroit être le caractère du mâle : l'autre, que nous soupçonnons être la femelle, a un commencement ou un indice de ce même caractère dans les plumes tombantes du derrière de la tête; et pour la différence du brun au gris dans leur plumage, on peut d'autant plus la regarder comme étant de sexe ou d'âge qu'il existe dans le *savacou varié* [1] une nuance qui les approche. Du reste, les formes et les proportions du savacou gris et du savacou brun sont entiè-

1. Rapporté de Cayenne par M. Sonnini.

rement les mêmes ; et nous sommes d'autant plus porté à n'admettre ici qu'une seule espèce, que la nature, qui semble les multiplier en se jouant sur les formes communes et les traits du plan général de ses ouvrages, laisse au contraire comme isolées et jetées aux confins de ce plan les formes singulières qui s'éloignent de cette forme ordinaire, comme on peut le voir par les exemples de la spatule, de l'avocette, du phénicoptère, etc., dont les espèces sont uniques et n'ont que peu ou point de variétés.

Le savacou brun et huppé, n° 869, que nous prenons pour le mâle, a plus de gris roux que de gris bleuâtre dans son manteau ; les plumes de la nuque du cou sont noires et forment un panache long de sept à huit pouces, tombant sur le dos. Ces plumes sont flottantes, et quelques unes ont jusqu'à huit lignes de largeur.

Le savacou gris, n° 38, qui nous paroît être la femelle, a tout le manteau gris-blanc bleuâtre, avec une petite zone noire sur le haut du dos ; le dessous du corps est noir mêlé de roux; le devant du cou et le front sont blancs ; la coiffe de la tête, tombant derrière en pointe, est d'un noir bleuâtre.

L'un et l'autre ont la gorge nue : la peau qui la recouvre paroît susceptible d'un renflement considérable ; c'est apparemment ce que veut dire Barrère par *ingluvie extuberante*. Cette peau, suivant Marcgrave, est jaunâtre, ainsi que les pieds; les doigts sont grêles et les phalanges en sont longues. On peut encore remarquer que le doigt postérieur est articulé à côté du talon, près du doigt extérieur, comme dans les hérons. La queue est courte et ne passe pas l'aile

pliée. La longueur totale de l'oiseau est d'environ vingt pouces. Nous devons observer que nos mesures ont été prises sur des individus un peu plus grands que celui qu'a décrit M. Brisson, qui étoit probablement un jeune.

LA SPATULE[1].

Platalea leucorodia. L.

Quoique la spatule, n° 405, soit d'une figure très caractérisée, et même singulière, les nomenclateurs n'ont pas laissé de la confondre, sous des dénominations impropres et étrangères, avec des oiseaux tout différents : ils l'ont appelée *héron blanc* et *pélican*, quoiqu'elle soit d'une espèce différente de celle du héron, et même du genre fort éloigné de celui du véritable pélican ; ce que Belon reconnoît, en même temps qu'il lui donne le nom de *poche*, qui n'appartient encore qu'au pélican, et celui de *cuiller*, qui désigne plutôt le phénicoptère ou flammant, qu'on appelle *bec à cuiller*. Le nom de *pale* ou *palette* conviendroit mieux, en ce qu'il se rapproche de celui de *spatule*, que nous avons adopté, parce qu'il a été reçu, ou son équivalent, dans la plupart des langues, et qu'il caractérise la forme extraordinaire du bec de cet oiseau. Ce bec, aplati dans toute sa longueur, s'élargit en effet vers l'extrémité en manière de spatule, et se termine en deux plaques arrondies, trois

1. En latin, *platea*, *platalea;* en italien, *beccaroveglia;* en allemand, *pelecan*, *loeffler;* en anglois, *spoonbill*, *shoveller*.

'auquet sculp.

I LA SPATULE, 2. LA BÉCASSE 3. LE SAVACOU.

fois aussi larges que le corps du bec même; configuration d'après laquelle Klein donne à cet oiseau le surnom *anomaloroster*. Ce bec, anomal en effet par sa forme, l'est encore par sa substance, qui n'est pas ferme, mais flexible comme du cuir, et qui par conséquent est très peu propre à l'action que Cicéron et Pline lui attribuent, en appliquant mal à propos à la spatule ce qu'Aristote a dit, avec beaucoup de vérité, du pélican; savoir, qu'il fond sur les oiseaux plongeurs et leur fait relâcher leur proie en les mordant fortement par la tête : sur quoi, par une méprise inverse, on a attribué au pélican le nom de *platea*, qui appartient réellement à la spatule. Scaliger, au lieu de rectifier ces erreurs, en ajoute d'autres : après avoir confondu la spatule et le pélican, il dit, d'après Suidas, que le *pelicanos* est le même que le *dendrocolaptès* (coupeur d'arbres), qui est le pic[1]; et, transportant ainsi la spatule du bord des eaux au fond des bois, il lui fait percer les arbres avec un bec uniquement propre à fendre l'eau ou fouiller la vase.

En voyant la confusion qu'a répandue sur la nature cette multitude de méprises scientifiques, cette fausse érudition, entassée sans connoissance des objets, et ce chaos des choses et des noms encore obscurcis par les nomenclateurs, je n'ai pu m'empêcher de sentir que la nature, partout belle et simple, eût été plus facile à connoître en elle-même qu'embarrassée de nos erreurs ou surchargée de nos méthodes, et que malheureusement on a perdu, pour les établir et les discuter, le temps précieux qu'on eût employé à la contempler et à la peindre.

1. Voyez l'*histoire des Pics*, page 7 de ce volume.

La spatule est toute blanche : elle est de la grosseur du héron ; mais elle a les pieds moins hauts et le cou moins long et garni de petites plumes courtes : celles du bas de la tête sont longues et étroites ; elles forment un panache qui retombe en arrière. La gorge est couverte et les yeux sont entourés d'une peau nue. Les pieds et le nu de la jambe sont couverts d'une peau noire, dure, et écailleuse ; une portion de membrane unit les doigts vers leur jonction, et, par son prolongement, les frange et les borde légèrement jusqu'à l'extrémité. Des ondes noires, transversales se marquent sur le fond de couleur jaunâtre du bec, dont l'extrémité est d'un jaune quelquefois mêlé de rouge ; un bord noir tracé par une rainure forme comme un ourlet relevé tout autour de ce bec singulier, et l'on voit en dedans une longue gouttière sous la mandibule supérieure ; une petite pointe recourbée en dessous termine l'extrémité de cette espèce de palette, qui a vingt-trois lignes dans sa plus grande largeur et paroît intérieurement sillonnée de petites stries qui rendent sa surface un peu rude et moins lisse qu'elle ne l'est en dehors. Près de la tête, la mandibule supérieure est si large et si épaisse que le fond semble y être entièrement engagé : les deux mandibules, près de leur origine, sont également garnies intérieurement, vers les bords, de petits tubercules ou mamelons sillonnés, lesquels ou servent à broyer les coquillages que le bec de la spatule est tout propre à recueillir, ou à retenir et arrêter une proie glissante ; car il paroît que cet oiseau se nourrit également de poissons, de coquillages, d'insectes aquatiques, et de vers.

La spatule habite les bords de la mer et ne se trouve que rarement dans l'intérieur des terres, si ce n'est sur quelques lacs et passagèrement aux bords des rivières : elle préfère les côtes marécageuses; on la voit sur celles du Poitou, de la Bretagne, de la Picardie, et de la Hollande : quelques endroits sont même renommés par l'affluence des spatules qui s'y rassemblent avec d'autres espèces aquatiques; tels sont les marais de *Sevenhuis*, près de Leyde.

Ces oiseaux font leur nid à la sommité des grands arbres voisins des côtes de la mer et le construisent de bûchettes; ils produisent trois ou quatre petits; ils font grand bruit sur ces arbres dans le temps des nichées et y reviennent régulièrement tous les soirs se percher pour dormir.

De quatre spatules décrites par MM. de l'Académie des Sciences, et qui étoient toutes blanches, deux avoient un peu de noir au bout de l'aile; ce qui ne marque pas une différence de sexe, comme Aldrovande l'a cru, ce caractère s'étant trouvé également dans un mâle et dans une femelle. La langue de la spatule et très petite, de forme triangulaire, et n'a pas trois lignes en toutes dimensions; l'œsophage se dilate en descendant, et c'est apparemment dans cet élargissement que s'arrêtent et se digèrent les petites moules et autres coquillages que la spatule avale et qu'elle rejette quand la chaleur du ventricule en a fondu la chair; elle a un gésier doublé d'une membrane calleuse, comme les oiseaux granivores; mais au lieu des *cœcums*, qui se trouvent dans ces oiseaux à gésier, on ne lui remarque que deux petites éminences très courtes à l'extrémité de l'*iléon;* les intes-

tins ont sept pieds de longueur; la trachée-artère est semblable à celle de la grue et fait dans le thorax une double inflexion; le cœur a un péricarde, quoique Aldrovande dise n'en avoir point trouvé.

Ces oiseaux s'avancent en été jusque dans la Bothnie occidentale et dans la Laponie, où l'on en voit quelques uns, suivant Linnæus; en Prusse, où ils ne paroissent également qu'en petit nombre et où, durant les pluies d'automne, ils passent en venant de Pologne; Rzaczynski dit qu'on en voit, mais rarement, en Volhynie; il en passe aussi quelques uns en Silésie dans les mois de septembre et d'octobre[1]; ils habitent, comme nous l'avons dit, les côtes occidentales de la France; on en retrouve sur celles d'Afrique, à Bissao, vers Sierra-Leona; en Égypte, selon Granger; au cap de Bonne-Espérance, où Kolbe dit qu'ils vivent de serpents autant que de poissons, et où on les appelle *stangen-vreeter*, mange-serpents. M. Commerson a vu des spatules à Madagascar, où ses insulaires leur donnent le nom de *fanga-liambava*, c'est-à-dire *bêche au bec*. Les Nègres, dans quelques cantons, appellent ces oiseaux *vang-van*, et dans d'autres *vourou-doulon*, oiseau du diable, par des rapports superstitieux[2]. L'espèce, quoique peu nombreuse, est donc très répandue, et semble même avoir fait le tour de l'ancien continent. M. Sonnerat l'a

1. *Aviar. Siles.*, page 314. Scwhenckfeld en cet endroit paroît confondre le pélican avec la spatule, puisqu'il y rapporte, d'après Isidore et saint Jérôme, la fable de la résurrection des petits du pélican par le sang qu'il verse de sa poitrine quand le serpent les lui a tués.

2. Les Nègres lui donnent ce nom parce que, lorsqu'ils l'entendent, ils s'imaginent que son cri annonce la mort à quelqu'un du village. (*Note communiquée par M. Commerson.*)

trouvée jusqu'aux îles Philippines; et, quoiqu'il en distingue deux espèces, le manque de huppe, qui est la principale différence de l'une et de l'autre, ne nous paroît pas former un caractère spécifique; et, jusqu'à ce jour, nous ne connoissons qu'une seule espèce de spatule, qui se trouve être à peu près la même du nord au midi, dans tout l'ancien continent : elle se trouve aussi dans le nouveau, et quoiqu'on ait encore ici divisé l'espèce en deux, on doit les réunir en une, et convenir que la ressemblance de ces spatules d'Amérique avec celles d'Europe est si grande qu'on doit attribuer leurs petites différences à l'impression du climat.

La spatule d'Amérique, n° 165, est seulement un peu moins grande dans toutes ses dimensions que celle d'Europe. Elle en diffère encore par la couleur de rose ou d'incarnat qui relève le fond blanc de son plumage sur le cou, le dos, et les flancs; les ailes sont plus fortement colorées, et la teinte de rouge va jusqu'au cramoisi sur les épaules et les couvertures de la queue, dont les pennes sont rousses; la côte de celles de l'aile est marquée d'un beau carmin; la tête, comme la gorge, est nue : ces belles couleurs n'appartiennent qu'à la spatule adulte; car on en trouve de bien moins rouges sur tout le corps, et encore presque toutes blanches, qui n'ont point la tête dégarnie, et dont les pennes de l'aile sont en partie brunes, restes de la livrée du premier âge. Barrère assure qu'il se fait dans le plumage des spatules d'Amérique le même progrès en couleur avec l'âge que dans plusieurs autres oiseaux, comme les courlis rouges et les phénicoptères ou flammants, qui dans

leurs premières années sont presque tout gris ou tout blancs et ne deviennent rouges qu'à la troisième année; il résulte de là que l'oiseau couleur de rose du Brésil, ou l'*ajaia* de Marcgrave, décrit dans son premier âge avec les ailes d'un incarnat tendre, et la spatule cramoisie de la Nouvelle-Espagne ou la *tlauhquechul* de Fernandès, décrite dans l'âge adulte, ne sont qu'un seul et même oiseau. Marcgrave dit qu'on en voit quantité sur *la rivière de Saint-François* ou *de Sérégippe*, et que sa chair est assez bonne. Fernandès lui donne les mêmes habitudes qu'à notre spatule, de vivre, au bord de la mer, de petits poissons, qu'il faut lui donner vivants quand on veut la nourrir en domesticité[1], *ayant*, dit-il, *expérimenté qu'elle ne touche point aux poissons morts*[2].

Cette spatule couleur de rose se trouve dans le nouveau continent, comme la blanche dans l'ancien, sur une grande étendue, du nord au midi, depuis les côtes de la Nouvelle-Espagne et de la Floride jusqu'à la Guiane et au Brésil : on la voit aussi à la Jamaïque et vraisemblablement dans les autres îles voisines. Mais l'espèce, peu nombreuse, n'est nulle part rassemblée : à Cayenne, par exemple, il y a peut-être dix fois plus de courlis que de spatules; leurs plus grandes troupes sont de neuf ou dix au plus, communément de deux ou trois, et souvent ces oi-

1. La spatule d'Europe ne refuse pas de vivre en captivité. On peut, dit Belon, la nourrir d'intestins de volailles. Klein en a long-temps conservé une dans un jardin, quoiqu'elle eût l'aile cassée d'un coup de feu.

2. C'est apparemment de cette particularité que Nieremberg a pris occasion de l'appeler *avis vivivora*.

seaux sont accompagnés de phénicoptères ou flammants. On voit le matin et le soir les spatules au bord de la mer, ou sur des troncs flottants près de la rive; mais vers le milieu du jour, dans le temps de la plus grande chaleur, elles entrent dans les criques et se perchent très haut sur les arbres aquatiques : néanmoins elles sont peu sauvages; elles passent en mer très près des canots et se laissent approcher assez à terre pour qu'on les tire, soit posées, soit au vol. Leur beau plumage est souvent sali par la vase où elles entrent fort avant pour pêcher. M. de La Borde, qui a fait ces observations sur leurs mœurs, nous confirme celle de Barrère au sujet de la couleur et nous assure que ces spatules de la Guiane ne prennent qu'avec l'âge et vers la troisième année cette belle couleur rouge, et que les jeunes sont presque entièrement blanches.

M. Baillon, auquel nous devons un grand nombre de bonnes observations, admet deux espèces de spatules et me mande que toutes deux passent ordinairement sur les côtes de Picardie dans les mois de novembre et d'avril, et que ni l'une ni l'autre n'y séjournent; elles s'arrêtent un jour ou deux près de la mer et dans les marais qui en sont voisins : elles ne sont pas en nombre et paroissent être très sauvages.

La première est la spatule commune, qui est d'un blanc fort éclatant et n'a point de huppe. La seconde espèce est huppée et plus petite que l'autre, et M. Baillon croit que ces différences, avec quelques autres variétés dans les couleurs du bec et du plumage, sont suffisantes pour en faire deux espèces distinctes et séparées.

Il est aussi persuadé que toutes les spatules naissent grises comme les hérons-aigrettes, auxquels elles ressemblent par la forme du corps, le vol, et les autres habitudes; il parle de celles de Saint-Domingue comme formant une troisième espèce; mais il nous paroît, par les raisons que nous avons exposées ci-devant, que ce ne sont que des variétés qu'on peut réduire à une seule et même espèce, parce que l'instinct et toutes les habitudes naturelles qui en résultent sont les mêmes dans ces trois oiseaux.

M. Baillon a observé sur cinq de ces spatules, qu'il s'est donné la peine d'ouvrir, que toutes avoient le sac rempli de chevrettes, de petits poissons, et d'insectes d'eau; et comme leur langue est presque nulle et que leur bec n'est ni tranchant ni garni de dentelures, il paroît qu'elles ne peuvent guère saisir ni avaler des anguilles ou d'autres poissons qui se défendent, et qu'elles ne vivent que de très petits animaux; ce qui les oblige à chercher continuellement leur nourriture.

Il y a apparence que ces oiseaux font, dans de certaines circonstances, le même claquement que les cigognes avec leur bec; car M. Baillon, en ayant blessé un, observa qu'il faisoit ce bruit de claquement et qu'il l'exécutoit en faisant mouvoir très vite et successivement les deux pièces de son bec, quoique ce bec soit si foible qu'il ne peut serrer le doigt que mollement.

LA BÉCASSE[1].

Scolopax rusticola. L.

La bécasse est peut-être de tous les oiseaux de passage celui dont les chasseurs font le plus de cas, tant à cause de l'excellence de sa chair que de la facilité qu'ils trouvent à se saisir de ce bon oiseau stupide, qui arrive dans nos bois vers le milieu d'octobre, en même temps que les grives. La bécasse, n° 805, vient donc, dans cette saison de chasse abondante, augmenter encore la quantité du bon gibier[2] : elle descend alors des hautes montagnes où elle habite pendant l'été et d'où les premiers frimas déterminent son départ et nous l'amènent ; car ses voyages ne se font qu'en hauteur dans la région de l'air et non en longueur, comme se font les migrations des oiseaux qui voyagent de contrée en contrée. C'est du sommet des Pyrénées et des Alpes, où elle passe l'été, qu'elle descend aux premières neiges qui tombent sur ces hauteurs dès le commencement d'octo-

1. En latin, *perdix rustica, rusticula;* en italien, *becassa, beccaccia, gallinella, gallina arciera,* ou *rusticella* et *salvatica;* en anglois, *wood-cock* (de *wood-cock* on avoit fait dans l'ancien françois *wit-coc,* et ensuite *vit-de-coq :* Belon corrige déjà cette dénomination ridicule; elle se conserve encore en Normandie.) Le mot *bécasse* s'écrivoit anciennement *béquasse.*

2. Le temps de sa chasse est bien désigné dans le poëte *Nemesianus :*

Quum nemus omne suo viridi spoliatur honore,
. . . . præda est facilis et amœna scolopax.

bre, pour venir dans les bois des collines inférieures et jusque dans nos plaines.

Les bécasses arrivent la nuit et quelquefois le jour, par un temps sombre, toujours une à une ou deux ensemble et jamais en troupes. Elles s'abattent dans les grandes haies, dans les taillis, dans les futaies, et préfèrent les bois où il y a beaucoup de terreau et de feuilles tombées; elles s'y tiennent retirées et tapies tout le jour, et tellement cachées qu'il faut des chiens pour les faire lever, et souvent elles partent sous les pieds du chasseur. Elles quittent ces endroits fourrés et le fort du bois à l'entrée de la nuit, pour se répandre dans les clairières, en suivant les sentiers; elles cherchent les terres molles, les pâquis humides à la rive du bois, et les petites mares, où elles vont pour se laver le bec et les pieds qu'elles se sont remplis de terre en cherchant leur nourriture. Toutes ont les mêmes allures, et l'on peut dire en général que les bécasses sont des oiseaux sans caractère et dont les habitudes individuelles dépendent toutes de celles de l'espèce entière.

La bécasse bat des ailes avec bruit en partant : elle file assez droit dans une futaie; mais dans les taillis elle est obligée de faire souvent le crochet. Elle plonge en volant derrière les buissons pour se dérober à l'œil du chasseur. Son vol, quoique rapide, n'est ni élevé ni long-temps soutenu ; elle s'abat avec tant de promptitude, qu'elle semble tomber comme une masse abandonnée à toute sa pesanteur. Peu d'instants après sa chute elle court avec vitesse; mais bientôt elle s'arrête, élève la tête, regarde de tous côtés pour se rassurer avant d'enfoncer son bec dans

la terre. Pline compare avec raison la bécasse à la perdrix, pour la célérité de sa course, car elle se dérobe de même ; et lorsqu'on croit la trouver où elle s'est abattue, elle a déjà pietté et fui à une grande distance.

Il paroît que cet oiseau, avec de grands yeux, ne voit bien qu'au crépuscule, et qu'il est offensé d'une lumière plus forte : c'est ce que semblent prouver ses allures et ses mouvements, qui ne sont jamais si vifs qu'à la nuit tombante et à l'aube du jour; et ce désir de changer de lieu avant le lever ou après le coucher du soleil est si pressant et si profond qu'on a vu des bécasses renfermées dans une chambre prendre régulièrement un essor de vol tous les matins et tous les soirs, tandis que, pendant le jour ou la nuit; elles ne faisoient que pietter sans s'élancer ni s'élever; et apparemment les bécasses dans les bois restent tranquilles quand la nuit est obscure; mais lorsqu'il y a clair de lune, elles se promènent en cherchant leur nourriture : aussi les chasseurs nomment la pleine lune de novembre la *lune des bécasses*, parce que c'est alors qu'on en prend un grand nombre. Les piéges se tendent ou la nuit ou le soir; elles se prennent à la pantenne, au rejet, au lacet; on les tue au fusil sur les mares, sur les ruisseaux et les gués à la chute. La pantenne ou *pantière* est un filet tendu entre deux grands arbres, dans les clairières et à la rive des bois où l'on a remarqué qu'elles arrivent ou passent dans le vol du soir. La chasse sur les mares se fait aussi le soir : le chasseur, cabané sous une feuillée épaisse, à portée du ruisseau ou de la mare fréquentée par les bécasses et qu'il approprie encore pour les

attirer, les attend à la chute; et peu de temps après le coucher du soleil, surtout par les vents doux de sud et de sud-ouest, elles ne manquent pas d'arriver une à une ou deux ensemble et s'abattent sur l'eau, où le chasseur les tire presque à coup sûr. Cependant cette chasse est moins fructueuse et plus incertaine que celle qui se fait aux piéges dormants, tendus dans les sentiers et qu'on appelle *rejets* [1] : c'est une baguette de coudrier ou d'autre bois flexible et élastique, plantée en terre et courbée en ressort, assujettie près du terrain à un trébuchet que couronne un nœud coulant de crin ou de ficelle; on embarrasse de branchages le reste du sentier où l'on a placé le rejet; ou bien si l'on tend sur les pâquis, on y pique des genêts ou des genièvres en files, pliés de manière qu'il ne reste que le petit passage qu'occupe le piége, afin de déterminer la bécasse, qui suit les sentiers et n'aime pas s'élever ou sauter, à passer le pas du trébuchet, qui part dès qu'il est heurté; et l'oiseau, saisi par le nœud coulant, est emporté en l'air par la branche qui se redresse. La bécasse, ainsi suspendue, se débat beaucoup, et le chasseur doit faire plus d'une tournée dans sa tendue le soir et plus d'une encore sur la fin de la nuit : sans quoi le renard, chasseur plus diligent et averti de loin par les battements d'ailes de ces oiseaux, arrive et les emporte les uns après les autres; et sans se donner le temps de les manger, il les cache en différents endroits pour les retrouver au besoin. Au reste, on reconnoît les lieux que hante la bécasse à ses fientes,

1. En Bourgogne, *regipeaux;* en Champagne et en Lorraine, *regimpeaux.*

qui sont de larges fécules blanches et sans odeur. Pour l'attirer sur les pâquis où il n'y a point de sentiers, on y trace des sillons : elle les suit, cherchant les vers dans la terre remuée, et donne en même temps dans les collets ou lacets de crin disposés le long du sillon.

Mais n'est-ce pas trop de piéges pour un oiseau qui n'en sait éviter aucun? La bécasse est d'un instinct obtus et d'un naturel stupide; elle est *moult sotte bête*, dit Belon. Elle l'est vraiment beaucoup si elle se laisse prendre de la manière qu'il raconte et qu'il nomme *folâtrerie*. Un homme couvert d'une cape couleur de feuille sèche, marchant courbé sur deux courtes béquilles, s'approche doucement, s'arrêtant lorsque la bécasse le fixe, continuant d'aller lorsqu'elle recommence à errer, jusqu'à ce qu'il la voie arrêtée la tête basse; alors, frappant doucement de ses deux bâtons l'un contre l'autre, *la bécasse s'y amusera et affolera tellement*, dit notre naturaliste, que le chasseur l'approchera d'assez près pour lui passer un lacet au cou.

Est-ce en la voyant se laisser approcher ainsi que les anciens ont dit qu'elle avoit pour l'homme un merveilleux penchant? En ce cas elle le placeroit bien mal et dans son plus grand ennemi. Il est vrai qu'elle vient, en longeant les bois, jusque dans les haies des fermes et des maisons champêtres. Aristote le remarque; mais Albert se trompe en disant qu'elle cherche les lieux cultivés et les jardins, pour y recueillir des semences, puisque la bécasse ni même aucun oiseau de son genre ne touchent aux fruits et aux graines; la forme de leur bec, étroit, très long, et

tendre à la pointe, leur interdiroit seule cette sorte d'aliment; et en effet la bécasse ne se nourrit que de vers[1]; elle fouille dans la terre molle des petits marais et des environs des sources, sur les pâquis fangeux et dans les prés humides qui bordent les bois. Elle ne gratte point la terre avec les pieds; elle détourne seulement les feuilles avec son bec, les jetant brusquement à droite et à gauche. Il paroît qu'elle cherche et discerne sa nourriture par l'odorat plutôt que par les yeux, qu'elle a mauvais; mais la nature semble lui avoir donné dans l'extrémité du bec un organe de plus et un sens particulier approprié à son genre de vie; la pointe en est charnue plutôt que cornée, et paroît susceptible d'une espèce de tact propre à démêler l'aliment convenable dans la terre fangeuse; et ce privilége d'organisation a de même été donné aux bécassines et apparemment aussi aux chevaliers, aux barges, et autres oiseaux qui fouillent la terre humide pour trouver leur pâture [2].

Du reste le bec de la bécasse est rude, et comme barbelé aux côtés vers son extrémité, et creusé sur sa longueur de rainures profondes; la mandibule supé-

1. Dès qu'elles entrent dans le bois, elles courent sur les tas de feuilles sèches, elles les retournent ou les écartent pour prendre les vers qui sont dessous. Les bécasses ont cette habitude commune avec les vanneaux et les pluviers, qui les prennent par le même moyen sous l'herbe ou le blé vert. Mais j'ai observé que ces derniers oiseaux, dont j'ai élevé plusieurs dans mon jardin, frappoient la terre avec le pied autour des trous où il y avoit des vers, apparemment pour les faire sortir de leur retraite au moyen de la commotion, et les prenoient souvent même avant qu'ils fussent entièrement sortis de terre. (*Note communiquée par M. Baillon, de Montreuil-sur-mer.*)

2. Cette belle remarque nous est communiquée par M. Hébert.

rieure forme seule la pointe arrondie du bec, en débordant la mandibule inférieure, qui est comme tronquée et vient s'adapter en dessous par un joint oblique. C'est de la longueur de son bec que cet oiseau a pris son nom dans la plupart des langues, à remonter jusqu'à la grecque[1]. Sa tête, aussi remarquable que son bec, est plus carrée que ronde, et les os du crâne font un angle presque droit sur les orbites des yeux. Son plumage, qu'Aristote compare à celui du francolin, est trop connu pour le décrire ; et les beaux effets de clair-obscur que des teintes hachées, fondues, lavées de gris, de bistre, et de terre d'ombre, y produisent, quoique dans le genre sombre, seroient difficiles et trop longs à décrire dans le détail.

Nous avons trouvé à la bécasse une vésicule du fiel, quoique Belon se soit persuadé qu'elle n'en avoit point : cette vésicule verse sa liqueur par deux conduits dans le duodénum. Outre les deux cœcums ordinaires, nous en avons trouvé un troisième placé à environ sept pouces des premiers et qui avoit avec l'intestin une communication tout aussi manifeste ; mais comme nous ne l'avons observé que sur un seul individu, ce troisième cœcum est peut-être une variété individuelle, ou un simple accident. Le gésier est musculeux, doublé d'une membrane ridée sans adhérence ; on y trouve souvent de petits graviers, que l'oiseau avale sans doute en mangeant les vers de terre. Le tube intestinal a deux pieds neuf pouces de longueur.

Gesner donne la grosseur de la bécasse avec plus

1. *Scolopax*, à *scolops*, *pal* ou *pieu*. — *Scolopax*, *quod rostra palo* (*scolopos*) *similia videntur*.

de justesse en l'égalant à la perdrix que ne fait Aristote, qui la compare à la poule, et cette comparaison semble nous indiquer que la race commune des poules chez les Grecs étoit bien plus petite que la nôtre. Le corps de la bécasse est en tout temps fort charnu et très gras sur la fin de l'automne[1]; c'est alors et pendant la plus grande partie de l'hiver qu'elle fait un mets recherché[2], quoique sa chair soit noire et ne soit pas fort tendre; mais, comme chair ferme, elle a la propriété de se conserver long-temps; on la cuit sans ôter les entrailles, qui broyées avec ce qu'elles contiennent, font le meilleur assaisonnement de ce giber. On observe que les chiens n'en mangent point : il faut que ce fumet ne leur convienne pas et même qu'il leur répugne beaucoup; car il n'y a guère que les barbets qu'on puisse accoutumer à rapporter la bécasse. La chair des jeunes a moins de fumet, mais elle est plus tendre et plus blanche que celle des bécasses adultes; toutes s'amaigrissent à mesure que le printemps s'avance; et celles qui restent en été sont, dans cette saison, dures, sèches, et d'un fumet trop fort.

C'est à la fin de l'hiver, c'est-à-dire au mois de mars, que presque toutes les bécasses quittent nos plaines pour retourner sur les montagnes, rappelées par l'a-

1. Olina et Longolius disent qu'on l'engraisse avec une pâte faite de farine de blé sarrasin (*farina d'orzo*) et de figues sèches; ce qui nous paroît difficile pour un oiseau si sauvage, et inutile pour un gibier aussi gras dans sa saison.

2. Il paroît, au récit d'Olina, que la chasse en continue tout l'hiver en Italie. Les grands froids au fort de l'hiver, dans nos provinces, obligent les bécasses de s'éloigner un peu; cependant il en reste encore quelques unes dans nos bois, près des fontaines chaudes.

mour à la solitude, si douce avec ce sentiment. On voit ces oiseaux au printemps partir appariés; ils volent alors rapidement et sans s'arrêter pendant la nuit; mais le matin ils se cachent dans les bois pour y passer la journée et en partent le soir pour continuer leur route[1]. Tout l'été ils se tiennent dans les lieux les plus solitaires et les plus élevés des montagnes où ils nichent, comme dans celles de Savoie, de Suisse, du Dauphiné, du Jura, du Bugey, et des Vosges : il en reste quelques uns dans les cantons élevés de l'Angleterre et de la France, comme en Bourgogne, en Champagne, etc. Il n'est pas même sans exemple que quelques couples de bécasses se soient arrêtées dans nos provinces de plaines et y aient niché, retardées apparemment par quelques accidents, et surprises dans la saison de l'amour loin des lieux où les portent leurs habitudes naturelles. Edwards a pensé qu'elles alloient toutes, comme tant d'autres oiseaux, dans les contrées les plus reculées du nord : apparemment il n'étoit pas informé de leur retraite aux montagnes et de l'ordre de leurs routes, qui, tracées sur un plan différent de celui des autres oiseaux, ne se portent et ne s'étendent que de la montagne à la plaine et de la plaine à la montagne.

La bécasse fait son nid par terre, comme tous les oiseaux qui ne se perchent pas : ce nid est composé de feuilles ou d'herbes sèches, entremêlées de petits brins de bois; le tout rassemblé sans art et amoncelé contre un tronc d'arbre, ou sous une grosse racine. On y trouve quatre ou cinq œufs oblongs un

1. Observation faite par M. Baillon, de Montreuil-sur-mer.

peu plus gros que ceux du pigeon commun : ils sont d'un gris roussâtre, marbré d'ondes plus foncées et noirâtres. On nous a apporté un de ces nids avec des œufs dès le 15 avril. Lorsque les petits sont éclos, ils quittent le nid et courent, quoique encore couverts de poil follet; ils commencent même à voler avant d'avoir d'autres plumes que celles des ailes : ils fuient aussi voletant et courant quand ils sont découverts; on a vu la mère et le père prendre sous leur gorge un des petits, le plus foible sans doute, et l'emporter ainsi à plus de mille pas. Le mâle ne quitte pas la femelle tant que les petits ont besoin de leurs secours : il ne fait entendre sa voix que dans le temps de leur éducation et de ses amours; car il est muet, ainsi que la femelle, pendant le reste de l'année [1]. Quand elle couve, le mâle est presque toujours couché près d'elle et ils semblent encore jouir en reposant mutuellement leur bec sur le dos l'un de l'autre. Ces oiseaux, d'un naturel solitaire et sauvage, sont donc aimants et tendres : ils deviennent même jaloux; car l'on voit les mâles se battre jusqu'à se jeter par terre et se piquer à coups de bec, en se disputant la femelle; ils ne deviennent donc stupides et craintifs qu'après avoir perdu le sentiment de l'amour, presque toujours accompagné de celui du courage.

L'espèce de la bécasse est universellement répandue; Aldrovande et Gesner en ont fait la remarque.

1. Ces petits cris ont des tons différents, passant du grave à l'aigu, *go, go, go, go; pidi, pidi, pidi; cri, cri, cri, cri :* ces derniers semblent être de colère entre plusieurs mâles rassemblés. Ils ont aussi une espèce de croassement, *couan, couan*, et un certain grondement, *frou, frou, frou*, lorsqu'ils se poursuivent.

On la trouve dans les contrées du midi comme dans celles du nord, dans l'Ancien et dans le Nouveau-Monde ; on la reconnoît dans toute l'Europe, en Italie, en Allemagne, en France, en Pologne, en Russie, en Silésie, en Suède, en Norwége, et jusqu'en Groenland, où elle a le nom de *sauarsuck*, et où, par un composé suivant le génie de la langue, les Groenlandois en ont un pour signifier *le chasseur aux bécasses;* en Islande la bécasse fait partie du gibier qui abonde sur cette île, quoique semée de glaces; on la retrouve aux extrémités septentrionales et orientales de l'Asie, où elle est commune, puisqu'elle est nommée dans les langues kamtschadales, koriaques, et kouriles. M. Gmelin en a vu quantité à Mangasea et en Sibérie sur le Jénisca ; et, quoique les bécasses y soient en grand nombre, elle ne font qu'une très petite partie de cette multitude d'oiseaux d'eau et de rivage de toute espèce, qui, dans cette saison, se rassemblent sur les bords et les eaux de ce fleuve.

La bécasse se trouve de même en Perse, en Égypte aux environs du Caire; et ce sont apparemment celles qui vont dans ces régions qui passent à Malte en novembre, par les vents du nord et de nord-est, et ne s'y arrêtent qu'autant qu'elles y sont retenues par le vent. En Barbarie elles paroissent, comme dans nos contrées, en octobre et jusqu'en mars ; et il est assez singulier que cette espèce remplisse en même temps le nord et le midi, ou du moins puisse s'habituer dans la zone torride, en paroissant naturelle aux zones froides; car M. Adanson a trouvé la bécasse dans les îles du Sénégal ; d'autres voyageurs l'ont vue en Guinée et sur la côte d'Or; Kæmpfer en a remar-

qué en mer, entre la Chine et le Japon, et il paroît que Knox les a aperçues à Ceylan. Et puisque la bécasse occupe tous les climats et se trouve dans le nord de l'ancien continent, il n'est pas étonnant qu'elle se retrouve au Nouveau-Monde : elle est commune aux Illinois et dans toute la partie méridionale du Canada, ainsi qu'à la Louisiane, où elle est un peu plus grosse qu'en Europe; ce que l'on attribue à l'abondance de nourriture. Elle est plus rare dans les provinces plus septentrionales de l'Amérique. Mais la bécasse de la Guiane, connue à Cayenne sous le nom de *bécasse des savanes*, nous paroît assez différer de la nôtre pour former une espèce séparée; nous la donnerons après avoir décrit les variétés peu nombreuses de cette espèce en Europe.

Variétés de la Bécasse.

I.

LA BÉCASSE BLANCHE.

Cette variété est rare, du moins dans nos contrées. Quelquefois son plumage est tout blanc, plus souvent encore mêlé de quelques ondes de gris ou de marron; le bec est d'un blanc jaunâtre; les pieds sont d'un jaune pâle avec des ongles blancs, ce qui sembleroit indiquer que cette blancheur tient à une dégénération différente du changement de noir en blanc qu'éprouvent les animaux dans le nord; et cette dégénération dans l'espèce de la bécasse est assez semblable à celle du nègre blanc dans l'espèce humaine.

II.

LA BÉCASSE ROUSSE.

Dans cette variété tout le plumage est roux sur roux, par ondes plus foncées sur un fond plus clair; elle paroît encore plus rare que la première. L'une et l'autre furent tuées à la chasse du roi, au mois de décembre 1775, et sa majesté nous fit l'honneur de nous les envoyer par M. le comte d'Angiviller, pour être placées dans son Cabinet d'histoire naturelle.

III.

Les chasseurs prétendent distinguer deux races de bécasses[1], la grande et la petite : mais comme le naturel et les habitudes sont les mêmes dans ces deux bécasses, et qu'en tout le reste elles se ressemblent, nous ne regarderons cette petite différence de taille que comme accidentelle ou individuelle, ou comme celle du jeune à l'adulte, laquelle par conséquent ne constitue pas deux races séparées entre deux oiseaux qui du reste sont les mêmes, puisqu'ils s'unissent et produisent ensemble.

1. J'ai remarqué plusieurs fois qu'il paroît y avoir deux espèces de bécasses. Les premières qui arrivent sont les plus grosses; elles ont les pieds gris, tirant légèrement sur le rose : les autres sont plus petites; leur plumage est semblable à celui de la grande bécasse, mais elles ont les pieds de couleur bleue; et on a observé que lorsque l'on prend cette petite espèce aux environs de Montreuil en Picardie, la grande bécasse y devient plus rare. (*Note communiquée par M. Bailton de Montreuil-sur-Mer.*)

OISEAU ÉTRANGER

QUI A RAPPORT A LA BÉCASSE.

LA BÉCASSE DES SAVANES.

Scolopax paludosa. L.

Cette bécasse de la Guiane, n° 895, quoique du quart plus petite que celle de France, a néanmoins le bec encore plus long; elle est aussi un peu plus haut montée sur ses pieds, qui sont bruns comme le bec. Le gris blanc, coupé et varié par barres de noir, domine dans son plumage, moins mêlé de roux que celui de notre bécasse. Avec ces différences extérieures que le climat a fait naître, celles des mœurs et des habitudes qu'il produit aussi se reconnoissent dans la bécasse des savanes; elle demeure habituellement dans ces immenses prairies naturelles d'où l'homme et les chiens ne l'ont point encore chassée, parce qu'ils n'y sont point établis; elle se tient dans les *coulées;* on appelle ainsi les enfoncements des savanes, où il y a toujours de la vase et des herbes épaisses et hautes, évitant néanmoins celles où la marée monte et dont l'eau est salée. Dans la saison des pluies ces petites bécasses cherchent les hauteurs et s'y tiennent dans les herbes : c'est là qu'elles s'apparient et qu'elles nichent sur de petites élévations dans des trous tapissés d'herbes sèches. Les pontes

ne sont que de deux œufs; mais elles se réitèrent et ne finissent qu'en juillet. Les pluies passées, ces bécasses reviennent aux coulées, c'est-à-dire des lieux élevés aux plus bas; ce qui leur est commun avec les bécasses d'Europe. Le feu qu'on met souvent aux savanes en septembre et octobre les chassant devant lui, elles refluent en grand nombre dans les lieux voisins des parties incendiées : mais elles semblent éviter les bois; et lorsqu'on les poursuit, elles n'y font jamais remise, et s'en détournent pour regagner les savanes. Cette habitude est contraire à celle de la bécasse d'Europe : néanmoins elles partent comme cette dernière, toujours sous les pieds du chasseur; elles ont la même pesanteur en se levant, le même vol bruyant, et elles fientent de même en commençant à filer. Lorsqu'une de ces bécasses est tirée, elle ne va pas se reposer loin, mais fait plusieurs tours avant de s'abattre. Communément elles partent deux à deux, quelquefois trois ensemble; et lorsqu'on en voit une, on peut être assuré que la seconde n'est pas loin. On les entend, à l'approche de la nuit, se rappeler par un cri de ralliement un peu rauque, assez semblable à cette voix basse, *ka, ka, ka, ka,* que fait souvent entendre la poule domestique; elles se promènent la nuit, et on les voit, au clair de la lune, venir se poser jusqu'aux portes des habitations. M. de La Borde, qui a fait ces observations à Cayenne, nous assure que la chair de la bécasse des savanes est au moins aussi bonne que celle de la bécasse de France.

LA BÉCASSINE[1].

PREMIÈRE ESPÈCE.

Scolopax Gallinago. L.

La bécassine est très bien nommée, puisqu'en ne la considérant que par la figure on pourroit la prendre pour une petite espèce de bécasse. *Ce seroit une petite bécasse,* dit Belon, *si elle n'étoit de mœurs différentes.* En effet, la bécassine, n° 883, a, comme la bécasse, le bec très long et la tête carrée; le plumage madré de même, excepté que le roux s'y mêle moins et que le gris blanc et le noir y dominent : mais ces ressemblances, bornées à l'extérieur, n'ont pas pénétré l'intérieur; le résultat de l'organisation n'est pas le même, puisque les habitudes naturelles sont opposées. La bécassine ne fréquente pas les bois; elle se tient dans les endroits marécageux des prairies, dans les herbages et les osiers qui bordent les rivières : elle s'élève si haut en volant qu'on l'entend encore lorsqu'on l'a perdue de vue; elle a un petit cri chevrotant, *mée, mée, mée,* qui lui a fait donner par quelques nomenclateurs le surnom de *chèvre volante;* elle jette aussi, en prenant son essor, un petit cri court et sifflé; elle n'habite les montagnes en aucune saison : elle diffère donc de la bécasse par le

1. En italien, *pizzardella;* en anglois, *snite, snipe;* en allemand, *schnepfflin, wasser-schnepffe, heers schnepffe* (comme *bécasse des seigneurs,* à cause de sa délicatesse), *grasz-schnepff* (bécasse d'herbes, parce qu'elle se cache dans les herbages des marais).

uquet sculp

. LA BECASSINE , 2. LE CHEVALIER AUX PIEDS ROUGES .

naturel et par les habitudes, autant qu'elle lui ressemble par le plumage et la figure.

En France les bécassines paroissent en automne. On en voit quelquefois trois ou quatre ensemble; mais le plus souvent on les rencontre seules. Elles partent de loin, d'un vol très preste; et, après trois crochets, elles filent deux ou trois cents pas, ou pointent en s'élevant à perte de vue. Le chasseur sait faire fléchir leur vol, et les amener près de lui en imitant leur voix. Il en reste tout l'hiver dans nos contrées autour des fontaines. Au printemps elles repassent en grand nombre, et il paroît que cette saison est celle de leur arrivée en plusieurs pays où elles nichent, comme en Allemagne, en Silésie, en Suisse: mais en France il n'en reste que quelques unes pendant l'été, et elles nichent dans nos marais. Willuhgby l'observe de même pour l'Angleterre. On trouve leur nid en juin; il est placé à terre, sous quelque grosse racine d'aune ou de saule, dans les endroits marécageux où le bétail ne peut parvenir; il est fait d'herbes sèches et de plumes, et contient quatre ou cinq œufs de forme oblongue, d'une couleur blanchâtre avec des taches rousses. Les petits quittent le nid en sortant de la coque; ils paraissent laids et informes: la mère ne les en aime pas moins; elle en a soin jusqu'à ce que leur grand bec trop mou soit devenu plus ferme, et ne les quitte que quand ils peuvent aisément se pourvoir d'eux-mêmes.

La bécassine pique continuellement la terre, sans qu'on puisse bien dire ce qu'elle mange. On ne trouve dans son estomac qu'un résidu terreux et des liqueurs, qui sont apparemment la substance fondue des vers

dont elle se nourrit; car Aldrovande remarque qu'elle a le bout de la langue terminé comme les pics par un pointe aiguë, propre à percer les vers qu'elle fouille dans la vase.

Dans cette espèce de bécassine la tête a un mouvement naturel de balancement horizontal, et la queue un mouvement de haut en bas; elle marche pas à pas, la tête haute, sans sautiller ni voltiger : mais on la surprend rarement dans cette situation; car elle se tient soigneusement cachée dans les roseaux et les herbes des marais fangeux, où les chasseurs ne peuvent aller trouver ces oiseaux qu'avec des espèces de raquettes faites de planches légères, mais assez larges pour ne point enfoncer dans le limon; et comme la bécassine part de loin et très rapidement, et qu'elle fait plusieurs crochets avant de filer, il n'y a pas de tiré plus difficile : on la prend plus aisément avec un rejet semblable à celui qu'on place dans les sentiers des bois pour prendre la bécasse.

La bécassine est ordinairement fort grasse; et sa graisse, d'une saveur fine, n'a rien du dégoût des graisses ordinaires; on la cuit comme la bécasse, sans la vider, et partout on la recherche comme un gibier exquis.

Au reste, quoiqu'on ne manque guère de trouver en automne des bécassines dans nos marais, l'espèce n'en est pas aussi nombreuse aujourd'hui qu'elle l'étoit ci-devant; mais elle est répandue encore plus universellement que celle de la bécasse; on la rencontre dans toutes les parties du monde : quelques voyageurs éclairés en ont fait la remarque. On nous l'a envoyée de Cayenne, où on l'appelle *bécassine de*

savane; M. Frézier l'a trouvée dans les campagnes du Chili; elle est commune à la Louisiane, où elle vient jusqu'auprès des habitations, de même qu'au Canada et à Saint-Domingue. Dans l'ancien continent on la trouve depuis la Suède et la Sibérie jusqu'à Ceylan et au Japon; nous l'avons reçue du cap de Bonne-Espérance[1]; elle s'est portée sur les terres lointaines de l'Océan austral; aux îles Malouines, où M. de Bougainville l'a vue, et où il remarque qu'elle a des habitudes conformes à ces lieux solitaires, où rien ne l'inquiète : son nid est au milieu de la campagne; on la tire aisément; elle n'a nulle défiance, et ne fait point le crochet en partant; nouvelle preuve que les habitudes timides des animaux fugitifs devant l'homme leur sont imprimées par la crainte : et cette crainte dans la bécassine paroît encore se réunir à la forte aversion qu'elle a pour l'homme, car elle est du nombre de ces oiseaux qu'en aucune manière on ne peut apprivoiser. Longolius assure qu'on peut élever et tenir la bécasse en volière, et même la nourrir pour l'engraisser, mais que la chose a été tentée sur la bécassine inutilement et sans succès.

Il paroît qu'il y a dans cette espèce une petite race comme dans celle de la bécasse; car, indépendamment de la petite bécassine, surnommée *la sourde*, dont nous allons parler, il s'en trouve entre celles de

1. Cette bécassine du cap de Bonne-Espérance est un peu plus grande, avec le bec encore plus long et les jambes un peu plus grosses que la nôtre; ce qui n'empêche pas qu'on ne les reconnoisse très clairement pour être de la même espèce. Elle est différente d'une autre bécassine du Cap, qui y paroît indigène, et que nous donnerons tout-à-l'heure.

l'espèce ordinaire de grandes et d'autres plus petites : mais cette différence de taille, qui n'est accompagnée d'aucune autre ni dans les mœurs ni dans le plumage, n'indique tout au plus qu'une diversité de race, ou peut-être une variété purement accidentelle et individuelle qui ne tient point au sexe; car on ne connoît aucune différence apparente entre le mâle et la femelle dans cette espèce, non plus que dans la suivante.

LA PETITE BÉCASSINE[1], SURNOMMÉE *LA SOURDE*.

SECONDE ESPÈCE.

Scolopax Gallinula. L.

La petite bécassine, n° 884, n'a que moitié de la grandeur de l'autre, *d'où vient*, dit Belon, *que les pourvoyeurs l'appellent deux pour un*. Elle se cache dans les roseaux des étangs, sous les joncs secs et les glaïeuls tombés au bord des eaux; elle s'y tient si obstinément cachée qu'il faut presque marcher dessus pour la faire lever, et qu'elle part sous les pieds comme si elle n'entendoit rien du bruit que l'on fait en venant à elle : c'est de là que les chasseurs l'ont appelée *la sourde*. Son vol est moins rapide et plus

1. En anglois, *jud-cock*, *jack-snipe;* dans l'Orléanois, *becquerolle* ou *boucriolle;* et *foucault*, suivant M. Salerne; ce qui paroît revenir au nom obscène que lui donnent, suivant Belon, les paysans des côtes.

direct que celui de la grande bécassine; sa chair n'est pas d'un goût moins délicat, et sa graisse est aussi fine; mais l'espèce n'en paroît pas aussi nombreuse, ou du moins n'est pas aussi généralement répandue. Willughby, qui écrivoit en Angleterre, remarque qu'elle y est moins commune que la grande bécassine. Linnæus n'en fait pas mention dans le dénombrement des oiseaux de Suède; cependant elle se trouve en Danemarck, suivant M. Brunnich. Cette petite bécassine a le bec moins long à proportion que l'autre. Son plumage est le même, avec quelques reflets cuivreux sur le dos et de longs traits de pinceaux roussâtres sur des plumes couchées aux côtés du dos, et qui, étant allongées, soyeuses, et comme effilées, ont apparemment donné lieu au nom de *haar-schnepff*, que les Allemands lui donnent, selon M. Klein.

Ces petites bécassines restent presque toute l'année et nichent dans nos marais. Leurs œufs, de même couleur que ceux de la grande bécassine, sont seulement plus petits à proportion de l'oiseau, qui n'est pas plus gros qu'une alouette. On a souvent pris cette petite bécassine pour le mâle de la grande, et Willughby corrige cette erreur populaire en avouant qu'il le croyoit lui-même avant de les avoir comparées; ce qui n'a pas empêché Albin de tomber de nouveau dans cette même erreur.

LA BRUNETTE.

TROISIÈME ESPÈCE.

Tringa alpina. L.

Willughby donne cet oiseau sous le nom de *dunlin*, qui peut se rendre par *brunette*. Il le dit indigène aux parties septentrionales de l'Angleterre. C'est une petite bécassine de la taille de la précédente, et qui paroît en différer assez peu. Elle a le ventre noirâtre, ondé de blanc, et le dessus du corps tacheté de noir et d'un peu de blanc sur un fond brun roux; du reste, elle est de la même figure et a les mêmes habitudes que notre petite bécasse. Ainsi c'est une espèce très voisine ou peut-être une simple variété de l'espèce précédente.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT AUX BÉCASSINES.

LA BÉCASSINE

DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Scolopax capensis. L.

Elle est un peu plus grande que notre bécassine commune, mais elle a le bec beaucoup moins long.

Les couleurs de son plumage sont un peu moins sombres : un gris bleuâtre haché de petites ondes noires fait le fond du manteau, que traverse une ligne blanche tirée de l'épaule au croupion ; une petite zone noire marque le haut de la poitrine ; le ventre est blanc ; la tête est coiffée de cinq bandes, l'une roussâtre au sommet, deux grises de chaque côté, puis deux blanches qui engagent l'œil et s'étendent en arrière, n° 270.

LA BÉCASSINE DE MADAGASCAR.

SECONDE ESPÈCE.

Scolopax madagascariensis. L.

Cette bécassine, n° 922, est très jolie par la disposition et le mélange des couleurs de son plumage : la tête et le cou sont de couleur rousse, traversée d'un trait blanc qui passe sur l'œil et qui est surmontée d'un trait noir ; le bas du cou est ceint d'un large collet noir ; les plumes du dos sont noirâtres, festonnées de gris ; le roussâtre, le gris, le noirâtre, sont coupés sur les couvertures de l'aile par de petits festons ondoyants et serrés ; les pennes moyennes de l'aile et celles de la queue sont coupées transversalement par bandes variées de cet agréable mélange, séparées par trois ou quatre rangs de taches ovales d'un beau roux clair, encadré de noir ; les grandes pennes sont traversées de bandes alternativement noires et rousses ; le dessous du corps est blanc. Cette bécassine a près de dix pouces de longueur.

LA BÉCASSINE DE LA CHINE.

TROISIÈME ESPÈCE.

Scolopax chinensis. L.

Cette bécassine, n° 881, est un peu moins grosse que notre grande bécassine; mais elle est un peu plus haute sur jambes : elle a le bec presque aussi long. Son plumage est moins sombre : il est chamarré sur le manteau par taches assez larges et par festons de gris brun, de bleuâtre, de noir et de roux clair; la poitrine est ornée d'un large feston noir : le dessous du corps est blanc; le cou est piqueté de gris blanc et de roussâtre, et la tête est traversée de traits noirs et blancs.

La *bécassine de Madras*, donnée par M. Brisson, auroit assez de rapport par les couleurs, telles qu'il les décrit, avec cette bécassine de la Chine; mais un caractère qui manque à celle-ci est ce *doigt postérieur aussi long que ceux du devant* que M. Brisson attribue à la bécassine de Madras, et qui, ce semble, dans les règles de la nomenclature, auroit dû lui faire exclure cet oiseau du genre des bécassines.

LES BARGES.

De tous ces êtres légers sur lesquels la nature a répandu tant de vie et de grâce, et qu'elle paroît

avoir jetés à travers la grande scène de ses ouvrages pour animer le vide de l'espace et y produire du mouvement, les oiseaux de marais sont ceux qui ont eu le moins de part à ses dons : leurs sens sont obtus, leur instinct est réduit aux sensations les plus grossières, et leur naturel se borne à chercher alentour des marécages leur pâture sur la vase ou dans la terre fangeuse, comme si ces espèces, attachées au premier limon, n'avoient pu prendre part au progrès plus heureux et plus grand qu'ont fait successivement toutes les autres productions de la nature, dont les développements se sont étendus et embellis par les soins de l'homme, tandis que ces habitants des marais sont restés dans l'état imparfait de leur nature brute.

En effet, aucun d'eux n'a les grâces ni la gaieté de nos oiseaux des champs; ils ne savent point, comme ceux-ci, s'amuser, se réjouir ensemble, ni prendre de doux ébats entre eux sur la terre ou dans l'air; leur vol n'est qu'une fuite, une traite rapide d'un froid marécage à un autre; retenus sur le sol humide, ils ne peuvent, comme les hôtes des bois, se jouer dans les rameaux ni même s'y poser; ils gisent à terre et se tiennent à l'ombre pendant le jour; une vue foible, un naturel timide, leur font préférer l'obscurité de la nuit ou la lueur des crépuscules à la clarté du jour, et c'est moins par les yeux que par le tact ou par l'odorat qu'ils cherchent leur nourriture. C'est ainsi que vivent les bécasses, les bécassines, et la plupart des autres oiseaux des marais, entre lesquels les barges forment une petite famille immédiatement au dessous de celle de la bécasse : elles ont la même forme

de corps, mais les jambes plus hautes et le bec encore plus long, quoique conformé de même, à pointe mousse et lisse, droit ou un peu fléchi et légèrement relevé. Gesner se trompe en leur prêtant un bec aigu et propre à darder les poissons : les barges ne vivent que des vers et vermisseaux qu'elles tirent du limon. On trouve dans leur gésier des graviers, la plupart transparents, et tout semblables à ceux que contient aussi le gésier de l'avocette[1]. Leur voix est assez extraordinaire ; car Belon la compare au bêlement étouffé d'une chèvre. Ces oiseaux sont inquiets et partent de loin, et jettent un cri de frayeur en partant. Ils sont rares dans les contrées éloignées de la mer et ils se plaisent dans les marais salés. Ils ont sur nos côtes et en particulier sur celles de Picardie[2] un passage régulier dans le mois de septembre ; on les voit en troupes et on les entend passer très haut le soir au clair de lune. La plupart s'abattent dans les marais, la fatigue les rend alors moins fuyards. Ils ne reprennent leur vol qu'avec peine ; mais ils courent comme des perdrix, et le chasseur, en les tournant, les rassemble assez pour en tuer plusieurs d'un seul coup. Ils ne séjournent qu'un jour ou deux dans le même lieu, et souvent dès le lendemain on n'en trouve plus un seul dans ces marais, où ils étoient la veille en si grand nombre. Ils ne nichent pas sur nos côtes. Leur chair est délicate et très bonne à manger.

1. Observation faite par M. Baillon, sur les barges de passage sur les côtes de Picardie, et qui lui fait penser que ces oiseaux et l'avocette viennent alors des mêmes pays.

2. Les barges s'appellent *taterlas* en Picardie.

Nous distinguons huit espèces dans le genre de ces oiseaux.

LA BARGE COMMUNE.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Limosa melanura. LEISLER. (Plumage d'hiver.)

LE plumage de cette barge, n° 874, est d'un gris uniforme, à l'exception du front et de la gorge, dont la couleur est roussâtre; le ventre et le croupion sont blancs; les grandes peines de l'aile sont noirâtres au dehors, blanchâtres en dedans; les pennes moyennes et les grandes couvertures ont beaucoup de blanc; la queue est noirâtre et terminée de blanc; les deux plumes extérieures sont blanches; le bec est noir à la pointe et rougeâtre dans sa longueur, qui est de quatre pouces; les pieds, avec la partie nue des jambes, en ont quatre et demi. La longueur totale, de la pointe du bec au bout de la queue, est de seize pouces et de dix-huit jusqu'au bout des doigts.

M. Hébert nous a dit avoir tué quelques barges de cette espèce en Brie. Il paroît donc qu'elles s'abattent quelquefois dans le milieu des terres, ou qu'elles y sont poussées par quelque coup de vent.

LA BARGE ABOYEUSE.

SECONDE ESPÈCE.

Totanus glottis. Bechst.

Il faut que le cri de cet oiseau ressemble à un aboiement, puisqu'il a pris chez les Anglois le nom d'*aboyeur* (*barker*), sous lequel Albin et ensuite M. Adanson l'ont indiqué. La dénomination de *barge grise* qu'elle porte dans les planches enluminées, n° 876, ne la distingue pas assez de la première espèce, qui est grise aussi et même plus uniformément que celle-ci, dont le manteau gris brun est frangé de blanchâtre autour de chaque plume; celles de la queue sont rayées transversalement de blanc et de noirâtre. Cette barge diffère aussi de la première par la grandeur; elle n'a que quatorze pouces de longueur de la pointe du bec au bout des doigts.

Elle habite les marécages des côtes maritimes de l'Europe, tant de l'Océan que de la Méditerranée. On la trouve dans les marais salants, et, comme les autres barges, elle est timide et fuit de loin; elle ne cherche aussi sa nourriture que pendant la nuit.

LA BARGE VARIÉE[1].

TROISIÈME ESPÈCE.

Totanus Glottis. Bechst.

Si la plupart des nomenclateurs n'avoient pas donné cette barge comme distinguée de la précédente et sous des noms différents, nous ne ferions de toutes deux qu'une seule et même espèce : les couleurs du plumage sont les mêmes ; la forme, entièrement semblable, ne diffère qu'en ce que celle-ci est un peu plus grande, ce qui n'indique pas toujours une diversité d'espèces; car l'observation nous a souvent démontré que dans la même espèce il se trouve des variétés dans lesquelles le bec et les jambes sont quelquefois plus longs ou plus courts d'un demi-pouce. Tout le plumage de cette barge est, comme celui de l'aboyeuse, varié de blanc, et cette couleur frange et encadre le gris brun des plumes du manteau ; la queue est rayée de même et le dessous du corps est blanc. Les Allemands donnent à toutes deux le nom de *meer houn ;* les Suédois les appellent *gloutt.* Ces noms paroissent exprimer un aboiement. Seroit-ce sur ce même nom que Gesner, par une fausse analogie, auroit pris ces barges pour l'oiseau *glottis* d'Aristote, dont il a fait ailleurs une poule sultane ou un râle ? Albin tombe ici dans une erreur palpable, en prenant cette barge pour la femelle du chevalier aux pieds rouges.

1. Même espèce que la précédente.

LA BARGE ROUSSE.

QUATRIÈME ESPÈCE.

Limosa rufa. Brisson. (Plumage d'été.)

Elle est à peu près de la grosseur de l'aboyeuse ; elle a tout le devant du corps et le cou d'un beau roux; les plumes du manteau, brunes et noirâtres, sont légèrement frangées de blanc et de roussâtre; la queue est rayée transversalement de cette dernière couleur et de brun. On voit cette barge, n° 900, sur nos côtes; elle se trouve aussi dans le nord et jusqu'en Laponie. On la retrouve en Amérique ; elle a été envoyée de la baie d'Hudson en Angleterre. C'est un exemple de plus de ces espèces aquatiques communes aux terres du nord des deux continents.

LA GRANDE BARGE ROUSSE.

CINQUIÈME ESPÈCE.

Limosa melanura. Leisl. (Plumage d'été.)

Cette barge est en effet plus grande que la précédente ; mais elle n'a de roux que le cou , et des bords roussâtres aux plumes noirâtres du dos ; la poitrine et le ventre sont rayés transversalement de noirâtre sur un fond blanc sale. La longueur de cette

barge, n° 916, du bec aux ongles, est de dix-sept pouces. Outre ces différences, qui paroissent la distinguer assez de la barge rousse, un observateur nous assure que ces deux espèces passent toujours séparément sur nos côtes. La grande barge rousse diffère même de toutes les autres par les mœurs, s'il est vrai, comme le dit Willughby, qu'elle se promène, la tête haute, sur les plages sablonneuses et découvertes, sans chercher à se cacher. Le même naturaliste observe que c'est mal à propos qu'on lui donne en quelques endroits de la côte d'Angleterre le nom de *stone-plover*, qui est proprement celui de notre courlis de terre ou grand pluvier; mais c'est encore plus mal à propos que le traducteur d'Albin a rendu les noms de *godwit* et d'*ægocephalus*, qui désignent la barge, par celui de *francolin*. Cette grande barge rousse, qui se trouve sur nos côtes et sur celles d'Angleterre, se porte également sur les côtes de Barbarie; on la reconnoît dans la notice que donne le docteur Shaw de son *godwit of Barbary*.

LA BARGE ROUSSE

DE LA BAIE D'HUDSON[1].

SIXIÈME ESPÈCE.

Limosa melanura. Leisl. (Var.)

Quoiqu'il y ait dans le plumage de cette barge, comparé à celui de la précédente, des différences

1. Variété de l'espèce précédente.

qui consistent principalement en ce que celle-ci a plus de roux, et que même sa taille soit un peu plus grande, nous ne laissons pas de la regarder comme espèce très voisine de celle de notre grande barge rousse, et peut-être même l'espèce est-elle originairement la même.

Cette barge rousse de la baie d'Hudson est, comme l'observe Edwards, la plus grande espèce de ce genre; elle a seize pouces du bout du bec à celui de la queue et dix-neuf à celui des doigts. Tout son plumage sur le manteau est d'un fond brun roux, rayé transversalement de noir; les premières grandes pennes de l'aile sont noirâtres, les suivantes d'un rouge-bai pointillé de noir; celles de la queue sont rayées transversalement de cette même couleur et de roux.

LA BARGE BRUNE.

SEPTIÈME ESPÈCE.

Totanus fuscus. Bechst.

Cette barge, n° 875, est de la taille de la barge aboyeuse. Le fond de sa couleur est un brun foncé et noirâtre, relevé de petites lignes blanchâtres, dont les plumes du cou et du dos sont frangées, ce qui les fait paroître agréablement nuées ou écaillées; les pennes moyennes de l'aile et ses couvertures sont de même liserées et pointillées de blanchâtre par les bords; ses premières grandes pennes ne montrent en dehors qu'un brun uni; celles de la queue sont rayées de brun et de blanc.

LA BARGE BLANCHE.

HUITIÈME ESPÈCE.

Tringa candida. Gmel.

M. Edwards observe que le bec de cette barge fléchit en haut comme celui de l'avocette; caractère dont la plupart des barges portent quelque légère trace, mais qui est fortement marqué dans celle-ci. Elle est à peu près de la taille de la barge rousse. Son bec, noir à la pointe, est orangé dans le reste de sa longueur; tout le plumage est blanc, à l'exception d'une teinte de jaunâtre sur les grandes pennes de l'aile et de la queue. Edwards croit que le plumage blanc est la livrée de ces oiseaux à la baie d'Hudson, et qu'ils reprennent leurs plumes brunes en été.

Au reste, il paroît que plusieurs espèces de barges sont descendues plus avant dans les terres de l'Amérique, et qu'elles sont parvenues jusqu'aux contrées méridionales; car Sloane place à la Jamaïque notre troisième espèce; et Fernandès semble désigner deux barges dans la Nouvelle-Espagne par les noms de *chiquatototl*, oiseau semblable à notre bécasse, et *clotototl*, oiseau du même genre, qui se tient à terre sous les tiges de maïs.

LES CHEVALIERS.

« Les François, dit Belon, voyant un oysillon haut encruché sur ses jambes, quasi comme étant à cheval, l'ont nommé *chevalier.* » Il seroit difficile de trouver à ce nom d'autre étymologie : les oiseaux chevaliers sont en effet fort haut montés. Ils sont plus petits de corps que les barges, et néanmoins ils ont les pieds tout aussi longs; leur bec, plus raccourci, est au reste conformé de même; et dans la nombreuse suite des espèces diverses qui de la bécasse descend jusqu'au cingle c'est après les barges que doivent se placer les chevaliers : comme elles, ils vivent dans les prairies humides et dans les endroits marécageux; mais ils fréquentent aussi les bords des étangs et des rivières, entrant dans l'eau jusqu'au dessus du genou. Sur les rivages ils courent avec vitesse, *et telle petite corpulence*, dit Belon, *montée dessus si hautes échasses, chemine gaiement et court moult légèrement.* Les vermisseaux sont leur pâture ordinaire; en temps de sécheresse ils se rabattent sur les insectes de terre et prennent des scarabées, des mouches, etc.

Leur chair est estimée : mais c'est un mets assez rare; car ils ne sont nulle part en grand nombre, et d'ailleurs ils ne se laissent approcher que difficilement: nous connoissons six espèces de ces oiseaux.

LE CHEVALIER COMMUN.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Tringa ochropus. L.

Il paroît être de la grosseur du pluvier doré, parce qu'il est fort garni de plumes; et en général les chevaliers sont moins charnus qu'ils ne semblent l'être. Celui-ci, n° 844, a près d'un pied du bec à la queue et un peu plus du bec aux ongles. Presque tout son plumage est nué de gris blanc et de roussâtre; toutes les plumes sont frangées de ces deux couleurs, et noirâtres dans le milieu. Ces mêmes couleurs de blanc et de roussâtre sont finement pointillées sur la tête et s'étendent sur l'aile, dont elles bordent les petites plumes; les grandes sont noirâtres; le dessous du corps et le croupion sont blancs. M. Brisson dit que les pieds de cet oiseau sont d'un rouge pâle, et en conséquence il lui applique des phrases qui conviennent mieux à l'oiseau de l'espèce suivante. Il se pourroit aussi qu'il y eût variété dans celle-ci, puisque le chevalier représenté dans les planches enluminées a les pieds gris ou noirâtres, de même que le bec.

C'est sur un rapport assez léger de ressemblance dans les couleurs que Belon a cru reconnoître le chevalier dans le *calidris* d'Aristote. Le chevalier fréquente les bords des rivières, se trouve même quelquefois sur nos étangs, mais plus ordinairement sur les rivages de la mer. On en voit dans quelques unes de nos pro-

vinces de France et particulièrement en Lorraine ; on en voit aussi sur toutes les plages sablonneuses des côtes d'Angleterre : il s'est porté jusqu'en Suède, en Danemarck, et même en Norwége.

LE CHEVALIER
AUX PIEDS ROUGES.
SECONDE ESPÈCE.

Totanus calidris. Bechst. (Plumage de noces.)

Les pieds rouges de ce bel oiseau, n° 845, le rendent d'autant plus remarquable qu'il a plus de la moitié de la jambe nue ; son bec, noirâtre à la pointe, est du même rouge vif à la racine. Ce chevalier est de la même grandeur et figure que le précédent ; son plumage est blanc sous le ventre, légèrement ondé de gris et de roussâtre sur la poitrine et le devant du cou, varié sur le dos de roux et de noirâtre par petites bandes transversales bien marquées sur les petites pennes de l'aile, dont les grandes sont noirâtres.

C'est certainement de cette espèce que Belon a parlé sous le nom de *chevalier rouge,* quoique M. Brisson, en appliquant cette dénomination à sa seconde espèce, la rapporte en même temps à la première notice de Belon. M. Ray n'a pas mieux connu cet oiseau, quand il soupçonne que ce pourroit être le même que la grande barge grise.

Le chevalier aux pieds rouges s'appelle *courier* sur la Saône. Il est connu en Lorraine et dans l'Orléa-

nois, où néanmoins il est assez rare. M. Hébert nous dit en avoir vu dans la Brie en avril. Il se pose sur les étangs, dans les endroits où l'eau n'est pas bien haute. Il a la voix agréable et un petit sifflet semblable à celui du bécasseau. C'est le même oiseau qui est connu dans le Bolonois sous le nom de *gambette*, nom dérivé de la hauteur de ses jambes. On trouve aussi cet oiseau en Suède, et il se pourroit qu'il eût, comme plusieurs autres, passé d'un continent à l'autre. L'*yacatopil* du Mexique de Fernandès paroît être fort voisin de notre chevalier aux pieds rouges, tant par les dimensions que par les couleurs; il faut même que quelques espèces de ce genre se soient portées plus avant dans les contrées de l'Amérique, puisque Du Tertre compte le chevalier au nombre des oiseaux de la Guadeloupe et que Labat l'a reconnu dans la multitude de ceux de l'île d'*Aves*. D'autre part un de nos correspondants nous assure en avoir vu à Cayenne et à la Martinique en grand nombre. Ainsi nous ne pouvons douter que ces oiseaux ne soient répandus dans presque toutes les contrées tempérées et chaudes des deux continents.

LE CHEVALIER RAYÉ.

TROISIÈME ESPÈCE.

Totanus calidris. Bescht. (Plumage d'automne; jeune âge.)

Ce chevalier, n° 827, est à peu près de la taille de la grande bécassine. Tout son manteau, sur fond gris

et mêlé de roussâtre, est rayé de traits noirâtres, couchés transversalement; la queue est coupée de même sur fond blanc; le cou porte les mêmes couleurs, excepté que les pinceaux bruns y sont tracés le long de la tige des plumes; le bec, noir à sa pointe, est à sa racine d'un rouge tendre, ainsi que les pieds. Nous rapporterons à cette espèce le *chevalier tacheté* de M. Brisson, qui ne paroît être qu'une très légère variété.

LE CHEVALIER VARIÉ.

QUATRIÈME ESPÈCE.

Tringa pugnax. L. (Jeune âge.)

Ce chevalier, n° 300, qui est le même que le *chevalier cendré* de M. Brisson, nous paroît mieux désigné par l'épithète de *varié*, puisque, suivant la phrase même de cet académicien, il a dans le plumage autant de noirâtre et de roux que de gris. La première couleur couvre le dessus de la tête et le dos, dont les plumes sont bordées de la seconde, c'est-à-dire de roux; les ailes sont égalemant noirâtres et frangées de blanc ou de roussâtre: ces teintes se mêlent à du gris sur tout le devant du corps. Les pieds et le bec sont noirs; ce qui a donné lieu à Belon d'appeler cet oiseau *chevalier noir*, par opposition à celui qui a les pieds rouges. Tous deux sont de la même grosseur; mais celui-ci a les jambes moins hautes.

Il paroît que cet oiseau fait son nid de fort bonne

heure et qu'il revient dans nos contrées avant le printemps; car Belon dit que dès la fin d'avril on apporte de leurs petits, dont le plumage ressemble alors beaucoup à celui du râle, et *qu'autrement on n'a point accoutumé de voir ces chevaliers, sinon en hiver*. Au reste, ils ne nichent pas également sur toutes nos côtes de France: par exemple nous sommes bien informés qu'ils ne font que passer en Picardie; ils y sont amenés par le vent de nord-est, au mois de mars avec les barges; ils y font peu de séjour et ne repassent qu'au mois de septembre. Ils ont quelques habitudes semblables à celles des bécassines, quoiqu'ils aillent moins de nuit et qu'ils se promènent davantage pendant le jour. On les prend de même au rejetoir[1]. Linnæus dit que cette espèce se trouve en Suède. Albin, par une méprise inconcevable, appelle *héron blanc* ce chevalier, dont la plus grande partie du plumage est noirâtre, et qui, dans aucune partie de sa forme, n'a de ressemblance au héron.

LE CHEVALIER BLANC.

CINQUIÈME ESPÈCE.

Tringa alba. L.

Ce chevalier se trouve à la baie d'Hudson; il est à peu près de la taille du chevalier, *première espèce*.

1. M. Baillon, qui nous communique ces faits, y joint l'observation suivante sur un de ces oiseaux qu'il a fait nourrir.

« J'en ai gardé un petit, l'an passé, dans mon jardin, plus de qua-

Tout son plumage est blanc; le bec et les pieds sont orangés.

Edwards pense que ces oiseaux sont du nombre de ceux que le froid de l'hiver fait blanchir dans le nord, et qu'en été ils reprennent leur couleur brune; couleur dont les grandes pennes des ailes et de la queue, dans la figure de cet auteur, présentent encore une teinte, et qui se marque par petites ondes sur le manteau.

LE CHEVALIER VERT.

SIXIÈME ESPÈCE.

Rallus bengalensis. L.

Albin, après avoir appelé ce chevalier *râle d'eau de Bengale*, le fait venir des Indes occidentales. La figure qu'il en donne est très mauvaise; on y reconnoît cependant le bec et les jambes d'un chevalier. Suivant la notice, ses couleurs ont une teinte de vert sur le dos et sur l'aile, excepté les trois ou quatre premières

tre mois : j'ai remarqué que dans les temps de sécheresse il prenoit des mouches, des scarabées, et d'autres insectes, sans doute à défaut de vers; il mangeoit aussi du pain trempé dans l'eau, mais il falloit qu'il y eût été macéré pendant un jour. La mue lui a donné, au mois d'août, de nouvelles plumes aux ailes, et il est parti au mois de septembre. Il étoit devenu familier au point de suivre pas à pas le jardinier lorsqu'il avoit sa bêche; il accouroit dès qu'il voyoit arracher une plante d'herbe, pour prendre les vers qui se découvroient : aussitôt qu'il avoit mangé, il couroit se laver dans une jatte remplie d'eau. Je ne lui ai jamais vu de terre sèche sur le bec ou aux jambes. Cet acte de propreté est commun à tous les vermivores. »

Pauquet sculp

1. LE CHEVALIER VARIÉ. 2. LE COMBATTANT EN AMOUR.
3. LA MAUBÈCHE.

pennes, qui sont pourprées et coupées de taches orangées. Il y a du brun sur le cou et les côtés de la tête et du blanc à son sommet, ainsi qu'à la poitrine.

LES COMBATTANTS,

VULGAIREMENT *PAONS DE MER*[1].

Tringa pugnax. L.

Il est peut-être bizarre de donner à des animaux un nom qui ne paroît fait que pour l'homme en guerre; mais ces oiseaux nous imitent : non seulement ils se livrent entre eux des combats seul à seul, des assauts corps à corps, mais ils combattent aussi en troupes réglées, ordonnées, et marchant l'une contre l'autre. Ces phalanges ne sont composées que de mâles, qu'on prétend être, dans cette espèce, beaucoup plus nombreux que les femelles. Celles-ci attendent à part la fin de la bataille et restent le prix de la victoire. L'amour paroît donc être la cause de ces combats, les seuls que doit avouer la nature, puisqu'elle les occasione et les rend nécessaires par un de ses excès, c'est-à-dire par la disproportion qu'elle a mise dans le nombre des mâles et des femelles de cette espèce.

Chaque printemps ces oiseaux arrivent par grandes

1. Sur nos côtes de Picardie, *paon de marais, grosse gorge,* ou *cotteret garu;* en flamand, *kemperkens* (*combattant* ou *duelliste*); en anglois, *ruffe* (le mâle), *reeve* (la femelle); en suédois et en danois, *brunshane,* le mâle, lorsqu'il porte sa crinière au printemps; et lorsqu'il l'a perdue après la mue, *staal sneppe.*

bandes sur les côtés de Hollande, de Flandre, et d'Angleterre; et, dans tous ces pays, on croit qu'ils viennent des contrées plus au nord. On les connoît aussi sur les côtes de la mer d'Allemagne, et ils sont en grand nombre en Suède et particulièrement en Scanie. Il s'en trouve de même en Danemarck jusqu'en Norwége, et Muller dit en avoir reçu trois de Finmarchie. L'on ne sait pas où ces oiseaux se retirent pour passer l'hiver. Comme ils nous arrivent régulièrement au printemps, et qu'ils séjournent sur nos côtes pendant deux ou trois mois, il paroît qu'ils cherchent les climats tempérés; et si les observateurs n'assuroient pas qu'ils viennent du côté du nord, on seroit bien fondé à présumer qu'ils arrivent au contraire des contrées du midi. Cela me fait soupçonner qu'il en est de ces oiseaux combattants comme des bécasses, que l'on a dit venir de l'est et s'en retourner à l'ouest ou au sud, tandis qu'elles ne font que descendre des montagnes dans les plaines, ou remonter de la plaine aux montagnes. Les combattants peuvent de même ne pas venir de loin, et se tenir en différents endroits de la même contrée, dans les différentes saisons; et comme ce qu'ils ont de singulier, je veux dire leurs combats et leur plumage de guerre, ne se voit qu'au printemps, il est très possible qu'ils passent en d'autres temps sans être remarqués, et peut-être en compagnie des maubèches ou des chevaliers, avec lesquels ils ont beaucoup de rapports et même de ressemblances.

Les combattants sont de la taille du chevalier aux pieds rouges, un peu moins hauts sur jambes; ils ont le bec de la même forme, mais plus court. Les fe-

melles sont ordinairement plus petites que les mâles, et se ressemblent par le plumage, qui est blanc, mélangé de brun sur le manteau; mais les mâles sont au printemps si différents les uns des autres, qu'on les prendroit chacun pour un oiseau d'espèce particulière. De plus de cent qui furent comparés devant M. Klein, chez le gouverneur de Scanie, on n'en trouva que deux qui fussent entièrement semblables; ils différoient ou par la taille, ou par les couleurs, ou par la forme et le volume de ce gros collier en forme d'une crinière épaisse de plumes enflées qu'ils portent autour du cou. Ces plumes ne naissent qu'au commencement du printemps, et ne subsistent qu'autant que durent les amours; mais, indépendamment de cette production de surcroît dans ce temps, la surabondance des molécules organiques se manifeste encore par l'éruption d'une multitude de papilles charnues et sanguinolentes qui s'élèvent sur le devant de la tête et alentour des yeux. Cette double production suppose dans ces oiseaux une si grande énergie des puissances productrices, qu'elle leur donne pour ainsi dire une autre forme plus avantageuse, plus forte, plus fière, qu'ils ne perdent qu'après avoir épuisé partie de leurs forces dans les combats, et répandu ce surcroît de vie dans leurs amours. « Je ne connois pas d'oiseaux, nous écrit M. Baillon, en qui le physique de l'amour paroisse plus puissant que dans celui-ci; aucun n'a les testicules aussi forts par rapport à sa taille : ceux du combattant ont chacun près de six lignes de diamètre, et un pouce ou plus de longueur; le reste de l'appareil des parties génitales est également dilaté

dans le temps des amours. On peut de là concevoir quelle doit être son ardeur guerrière, puisqu'elle est produite par son ardeur amoureuse, et qu'elle s'exerce contre ses rivaux. J'ai souvent suivi ces oiseaux dans nos marais (de basse Picardie), où ils arrivent au mois d'avril avec les chevaliers, mais en moindre nombre. Leur premier soin est de s'apparier, ou plutôt de se disputer les femelles. Celles-ci, par de petits cris, enflamment l'ardeur des combattants. Souvent la lutte est longue, et quelquefois sanglante. Le vaincu prend la fuite; mais le cri de la première femelle qu'il entend lui fait oublier sa défaite, prêt à entrer en lice de nouveau si quelque antagoniste se présente. Cette petite guerre se renouvelle tous les jours le matin et le soir, jusqu'au départ de ces oiseaux, qui a lieu dans le courant de mai; car il ne nous reste que quelques traîneurs, et l'on n'a jamais trouvé de leurs nids dans nos marais. »

Cet observateur exact et très instruit remarque qu'ils partent de la Picardie par les vents du sud et sud-est, qui les portent sur les côtes d'Angleterre, où en effet on sait qu'ils nichent en très grand nombre, particulièrement dans le comté de Lincoln; on y en fait même une petite chasse. L'oiseleur saisit l'instant où ces oiseaux se battent pour leur jeter son filet, et on est dans l'usage de les engraisser en les nourrissant avec du lait et de la mie de pain; mais on est obligé, pour les rendre tranquilles, de les tenir renfermés dans des endroits obscurs; car aussitôt qu'ils voient la lumière, ils se battent. Ainsi l'esclavage ne peut rien diminuer de leur humeur guerrière. Dans les vo-

lières où on les renferme ils vont présenter le défi à tous les autres oiseaux[1]; s'il est un coin de gazon vert, ils se battent à qui l'occupera; et, comme s'ils se piquoient de gloire, ils ne se montrent jamais plus animés que quand il y a des spectateurs. La crinière des mâles est non seulement pour eux un parement de guerre, mais une sorte d'armure, un vrai plastron, qui peut parer les coups; les plumes en sont longues, fortes, et serrées : ils les hérissent d'une manière menaçante, lorsqu'ils s'attaquent; et c'est surtout par les couleurs de cette livrée de combat qu'ils diffèrent entre eux : elle est rousse dans les uns, grise dans d'autres, blanche dans quelques uns, et d'un beau noir violet chatoyant, coupé de taches rousses, dans les autres; la livrée blanche est la plus rare. Ce panache d'amour ou de guerre ne varie pas moins par la forme que par les couleurs durant tout le temps de son accroissement. On peut voir dans Aldrovande les huit figures qu'il donne de ces oiseaux avec leurs différentes crinières[2].

Ce bel ornement tombe par une mue qui arrive à

1. Il y a à la Chine des oiseaux qu'on nomme *oiseaux de combat*, et que les Chinois nourrissent, non pour chanter, mais pour donner le spectacle de petits combats qu'ils se livrent avec acharnement. Il n'y a pas pourtant d'apparence que ce soient ici nos combattants, puisque ces oiseaux chinois ne sont pas, dit-on, plus gros que des linots.

2. Au reste, de ces huit figures que donne Aldrovande sur des dessins que le comte d'Aremberg lui avoit envoyés de Flandre, l'une paroît être la femelle, cinq autres des mâles dans différentes périodes de mue ou d'accroissement de leur crinière; et la huitième, à laquelle Aldrovande trouve lui-même quelque chose de monstrueux, ou du moins d'absolument étranger à l'espèce du combattant, paroît n'être qu'une mauvaise figure du grêbe cornu, que ce naturaliste n'a pas connu, et dont nous parlerons dans la suite.

ces oiseaux vers la fin de juin, comme si la nature ne les avoit parés et munis que pour la saison de l'amour et des combats; les tubercules vermeils qui couvroient leur tête pâlissent et s'oblitèrent, et ensuite elle se recouvre de plumes. Dans cet état on ne distingue plus guère les mâles des femelles, et tous ensemble partent alors des lieux où ils ont fait leurs nids et leur ponte. Ils nichent en troupes comme les hérons, et cette habitude commune a seul suffi pour qu'Aldrovande les ait rapprochés de ces oiseaux : mais la taille et la conformation entière des combattants est si différente, qu'ils sont très éloignés de toutes les espèces de hérons; et l'on doit, comme nous l'avons déjà dit, les placer entre les chevaliers et les maubèches.

LES MAUBÈCHES.

Dans l'ordre des petits oiseaux de rivage on pourroit placer les maubèches après les chevaliers et avant le bécasseau : elles sont un plus grosses que ce dernier, et moins grandes que les premiers; elles ont le bec plus court; leurs jambes sont moins hautes; et leur taille, plus raccourcie, paroît plus épaisse que celle des chevaliers. Leurs habitudes doivent être les mêmes, celles du moins qui dépendent de la conformation et de l'habitation ; car ces oiseaux fréquentent également les bords sablonneux de la mer. Nous manquons d'autres détails sur leurs mœurs, quoique nous en connoissions quatre espèces différentes.

LA MAUBÈCHE COMMUNE.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Tringa calidris. L.

Elle a dix pouces de la pointe du bec aux ongles, et un peu plus de neuf pouces jusqu'au bout de la queue. Les plumes du dos, du dessus de la tête, et du cou, sont d'un brun noirâtre, et bordées de marron clair; tout le devant de la tête, du cou, et du corps, est de cette dernière couleur; les neuf premières pennes de l'aile sont d'un brun foncé en dessus, du côté extérieur; les quatre plus près du corps sont brunes, et les intermédiaires d'un gris brun et bordées d'un léger filet blanc. Les maubèches ont le bas de la jambe nu, et le doigt du milieu uni, jusqu'à la première articulation, par une portion de membrane, avec le doigt extérieur. Au reste, nous ne pouvons être ici de l'avis de M. Brisson, ni rapporter, comme il le fait, à la maubèche la *rusticula sylvatica* de Gesner, *oiseau plus grand que la bécasse, et gros comme une poule;* il est même difficile de le rapporter à aucune espèce connue : mais Gesner semble vouloir nous épargner une discussion infructueuse, en avertissant qu'il compte peu lui-même sur des notices qu'il n'a données que sur de simples dessins, qui sont en effet très défectueux, ou, pour mieux dire, informes.

LA MAUBÈCHE TACHETÉE.

SECONDE ESPÈCE.

Tringa cinerea. L. (Jeune âge.)

Cette maubèche, n° 365, diffère de la précédente en ce que le cendré brun du dos et des épaules est varié d'assez grandes taches, les unes rousses, les autres d'un noirâtre tirant sur le violet. Ce caractère suffit pour la distinguer; elle est aussi un peu moins grande que la première. Le détail du reste des couleurs est bien représenté dans la planche enluminée.

LA MAUBÈCHE GRISE.

TROISIÈME ESPÈCE.

Tringa cinerea. L. (Plumage d'hiver.)

Cette maubèche, n° 366, un peu plus grosse que la maubèche tachetée, l'est moins que la maubèche commune. Le fond de son plumage est gris; le dos est entièrement de cette couleur; la tête est d'un gris ondé de blanchâtre; les plumes du dessus des ailes et celles du croupion sont grises et bordées de blanc; les premières des grandes pennes de l'aile sont d'un brun noirâtre, et le devant du corps est blanc, avec de petits traits noirs en zigzags sur les côtés, la poitrine, et le devant du cou.

LE SANDERLING.

QUATRIÈME ESPÈCE.

Tringa cinclus et arenaria. L.

Nous laissons à cet oiseau le nom de *sanderling* qu'on lui donne sur les côtes d'Angleterre. C'est la plus petite espèce des maubèches; elle n'a guère que sept pouces de longueur. Son plumage est à peu près le même que celui de la maubèche grise, excepté qu'elle a tout le devant du cou et le dessous du corps très blancs. On voit ces petites maubèches voler en troupes et s'abattre sur les sables des rivages. On les connoît sous le nom de *curwillet* sur les côtes de Cornouailles. Willughby donne à son sanderling quatre doigts à chaque pied; Ray, qui semble pourtant n'en parler que d'après Willughby, ne lui en donne que trois; ce qui caractériseroit un pluvier et non pas une maubèche.

LE BÉCASSEAU.

Tringa ochropus. L.

Nos nomenclateurs ont compris sous le nom de *bécasseau* un genre entier de petits oiseaux de rivage, *maubèches*, *guignettes*, *cincles*, *alouettes de mer*, que quelques naturalistes ont désigné aussi confusément

sous le nom de *tringa*. Tous ces oiseaux à la vérité ont dans leur petite taille une ressemblance de conformation avec la bécasse, mais ils en diffèrent par les habitudes naturelles autant que par la grandeur. Comme d'ailleurs ces petites familles subsistent séparément les unes des autres et sont très distinctes, nous restreignons ici le nom de *bécasseau* à la seule espèce connue vulgairement sous le nom de *cul-blanc des rivages*. Cet oiseau, n° 843, est gros comme la bécassine commune, mais il a le corps moins allongé. Son dos est d'un cendré roussâtre, avec de petites gouttes blanchâtres au bord des plumes; la tête et le cou sont d'un cendré plus doux, et cette couleur se mêle par pinceaux au blanc de la poitrine, qui s'étend de la gorge à l'estomac et au ventre; le croupion est de cette même couleur blanche; les pennes de l'aile sont noirâtres et agréablement tachetées de blanc en dessous; celles de la queue sont rayées transversalement de noirâtre et de blanc. La tête est carrée comme celle de la bécasse, et le bec est de la même forme en petit.

Le bécasseau se trouve au bord des eaux et particulièrement sur les ruisseaux d'eau vive; on le voit courir sur les graviers, ou raser au vol la surface de l'eau. Il jette un cri lorsqu'il part, et vole en frappant l'air par coups détachés. Il plonge quelquefois dans l'eau quand il est poursuivi. Les soubuses lui donnent souvent la chasse; elles le surprennent lorsqu'il cherche sa nourriture : car le bécasseau n'a pas la sauvegarde des oiseaux qui vivent en troupes et qui communément ont une sentinelle qui veille à la sûreté commune; il vit seul dans le petit canton qu'il

s'est choisi le long de la rivière ou de la côte, et s'y tient constamment sans s'écarter bien loin. Ces mœurs solitaires et sauvages ne l'empêchent pas d'être sensible, du moins il a dans la voix une expression de sentiment assez marquée; c'est un petit sifflet fort doux et modulé sur des accents de langueur qui, répandu sur le calme des eaux ou se mêlant à leur murmure, porte au recueillement et à la mélancolie. Il paroît que c'est le même oiseau qu'on appelle *sifflasson* sur le lac de Genève, où on le prend à l'appeau avec des joncs englués. Il est connu également sur le lac de Nantua, où on le nomme *pivette* ou *pied-vert*. On le voit aussi dans le mois de juin sur le Rhône et la Saône, et dans l'automne sur les graviers de l'Ouche en Bourgogne; il se trouve même des bécasseaux sur la Seine, et l'on remarque que ces oiseaux, solitaires durant tout l'été, lors du passage se suivent par petites troupes de cinq ou six, se font entendre en l'air dans les nuits tranquilles. En Lorraine ils arrivent dans le mois d'avril, et repartent dès le mois de juillet.

Ainsi le bécasseau, quoique attaché au même lieu pour tout le temps de son séjour, voyage néanmoins de contrée en contrée, et même dans des saisons où la plupart des autres oiseaux sont encore fixés par le soin des nichées. Quoiqu'on le voie pendant les deux tiers de l'année sur nos côtes de basse Picardie, on n'a pu nous dire s'il y fait ses petits. On lui donne, dans ces cantons, le nom de *petit chevalier;* il s'y tient à l'embouchure des rivières, et, suivant le flot, il ramasse le menu frai de poisson et les vermisseaux sur le sable que tour à tour la lame d'eau couvre et dé-

couvre. Au reste, la chair du bécasseau est très délicate et même l'emporte pour le goût sur celle de la bécassine, suivant Belon, quoiqu'elle ait une légère odeur de musc. Comme cet oiseau secoue sans cesse la queue en marchant, les naturalistes lui ont appliqué le nom de *cincle*, dont la racine étymologique signifie *secousse* et *mouvement;* mais ce caractère ne le désigne pas plus que la guignette et l'alouette de mer, qui ont dans la queue le même mouvement ; et un passage d'Aristote prouve clairement que le bécasseau n'est point le cincle. Ce philosophe nomme les trois plus petits oiseaux de rivage *tringa*, *schœniclos*, *cinclos*. Nous croyons que ces trois noms représentent les trois espèces du bécasseau, de la guignette, et de l'alouette de mer. « De ces trois oiseaux, dit-il, qui vivent sur les rivages, le *cincle* et le *schœniclos* sont les plus petits; le *tringa* est le plus grand et de la taille de la grive. » Voilà la grandeur du bécasseau bien désignée, et celle du *schœniclos* et du cincle fixée au dessous; mais pour déterminer lequel de ces deux derniers noms doit s'appliquer proprement ou à la guignette, ou à l'alouette de mer, ou à notre petit cincle, les indications nous manquent. Au reste, cette légère incertitude n'approche pas de la confusion où sont tombés les nomenclateurs au sujet du bécasseau : il est pour les uns une *poule d'eau*, pour d'autres une *perdrix de mer;* quelques uns, comme nous venons de le voir, l'appellent *cincle;* le plus grand nombre lui donnent le nom de *tringa*, mais en le pervertissant par une application générique, tandis qu'il étoit spécifique et propre dans son origine; et c'est ainsi que ce seul et même oiseau, reproduit sous tous

ces différents noms, a donné lieu à cette multitude de phrases dont on voit sa nomenclature chargée, et à tout autant de figures, plus ou moins méconnoissables, sous lesquelles on a voulu le représenter; confusion dont se plaint avec raison Klein, en s'écriant sur l'impossibilité de se reconnoître au milieu de ce chaos de figures fautives que prodiguent les auteurs, sans se consulter les uns les autres et sans connoître la nature, de manière que leurs notices, également indigestes, ne peuvent servir à les concilier.

LA GUIGNETTE.

Totanus hypoleucos. Temm.

On pourroit dire que la guignette, n° 850, n'est qu'un petit bécasseau, tant il y a de ressemblance entre ces deux oiseaux pour la forme et même pour le plumage. La guignette a la gorge et le ventre blancs, la poitrine tachetée de pinceaux gris sur blanc; le dos et le croupion gris, non mouchetés de blanchâtre, mais légèrement ondés de noirâtre, avec un petit trait de cette couleur sur la côte de chaque plume; et dans le tout on aperçoit un reflet rougeâtre. La queue est un peu plus longue et plus étalée que celle du bécasseau : la guignette la secoue de même en marchant. C'est d'après cette habitude que plusieurs naturalistes lui ont appliqué le nom de *motacilla*, quoique déjà donné à une multitude de petits oiseaux, tels que la bergeronnette, la lavandière, le troglodyte, etc.

La guignette vit solitairement le long des eaux, et cherche, comme les bécasseaux, les grèves et les rives de sable. On en voit beaucoup vers les sources de la Moselle, dans les Vosges, où cet oiseau est appelé *lambiche*. Il quitte cette contrée de bonne heure, et dès le mois de juillet, après avoir élevé ses petits.

La guignette part de loin en jetant quelques cris, et on l'entend pendant la nuit crier sur les rivages d'une voix gémissante; habitude qu'apparemment elle partage avec le bécasseau, puisque, suivant la remarque de Willughby, le *pilvenckegen* de Gesner, oiseau gémissant, plus grand que la guignette, paroît être le bécasseau.

Du reste, l'une et l'autre de ces espèces se portent assez avant dans le nord pour être parvenues aux terres froides et tempérées du nouveau continent; et en effet un bécasseau envoyé de la Louisiane ne nous a paru différer presque en rien de celui de nos contrées.

LA PERDRIX DE MER.

Glareola torquata. Meyer.—*Glareola austriaca.* L.

C'est très improprement qu'on a donné le nom de *perdrix* à cet oiseau de rivage, n° 882, qui n'a d'autre rapport avec la perdrix qu'une foible ressemblance dans la forme du bec. Ce bec, étant en effet assez court, convexe en dessus, comprimé par les côtés, courbé vers la pointe, ressemble assez au bec des gallinacés; mais la forme du corps et la coupe des plumes éloignent cet oiseau du genre des gallinacés

Pauquet sculp

1 LA PERDRIX DE MER, 2. L'IBIS SACRÉ.

et semblent le rapprocher de celui des hirondelles, dont il a la forme et les proportions, ayant, comme elles, la queue fourchue, une grande envergure, et la coupe des ailes en pointe. Quelques auteurs ont donné à cet oiseau le nom de *glareola*, qui a rapport à sa manière de vivre sur les grèves des rivages de la mer; et en effet cette perdrix de mer va comme le cincle, la guignette, et l'alouette de mer, cherchant les vermisseaux et les insectes aquatiques, dont elle fait sa nourriture. Elle fréquente aussi le bord des ruisseaux et des rivières, comme sur le Rhin, vers Strasbourg, où, suivant Gesner, on lui donne le nom allemand de *koppriegerie*. Kramer ne l'appelle *praticola* que parce qu'il en a vu un grand nombre dans de vastes prairies qui bordent un certain lac de la basse Autriche; mais partout, soit sur les bords des rivières et des lacs, ou sur les côtes de la mer, cet oiseau cherche les grèves ou rives sablonneuses, plutôt que celles de vase.

On connoît quatre espèces ou variétés de ces perdrix de mer, qui paroissent former une petite famillle isolée au milieu de la nombreuse tribu des petits oiseaux de rivage.

LA PERDRIX DE MER GRISE.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Glareola austriaca. L. (Var.)

La première est la perdrix de mer, représentée dans nos planches enluminées, n° 882, et qui, avec

l'espèce suivante, se voit, mais rarement, sur les rivières dans quelques unes de nos provinces, particulièrement en Lorraine, où M. Lottinger nous assure l'avoir vue. Tout son plumage est d'un gris teint de roux sur les flancs et les petites pennes de l'aile ; elle a seulement la gorge blanche et encadrée d'un filet noir, le croupion blanc et les pieds rouges. Elle est à peu près de la grosseur d'un merle. L'*hirondelle de mer* d'Aldrovande, qui du reste se rapporte assez à cette espèce, paroît y former une variété, en ce que, suivant ce naturaliste, elle a les pieds très noirs.

LA PERDRIX DE MER BRUNE.

SECONDE ESPÈCE.

Glareola senegalensis. L.

Cette perdrix de mer, qui se trouve au Sénégal, et qui est de même grosseur que la nôtre, n'en diffère qu'en ce qu'elle est entièrement brune, et nous sommes fort portés à croire que cette différence du gris au brun n'est qu'un effet de l'influence du climat, en sorte que cette seconde espèce pourroit bien n'être qu'une race ou variété de la première.

LA GIAROLE.

TROISIÈME ESPÈCE.

Glareola nævia. L.

C'est le nom que porte en Italie l'espèce de perdrix de mer à laquelle Aldrovande rapporte avec raison celle du *melampos* (ou pied noir) de Gesner; caractère par lequel ce dernier auteur prétend qu'on peut distinguer cet oiseau de tous les autres de ce genre, dont aucun n'a les pieds noirs. Le nom qu'il lui donne en allemand (*rotknillis*) est analogue au fond de son plumage roux ou rougeâtre au cou et sur la tête, où il est tacheté de blanchâtre et de brun. L'aile est cendrée et les pennes en sont noires.

LA PERDRIX DE MER A COLLIER.

QUATRIÈME ESPÈCE.

Glareola austriaca. L. (Var. *b.*)

Le nom de *riegerle*, que les Allemands donnent à cet oiseau, indique qu'il est remuant et presque toujours en mouvement : en effet, dès qu'il entend quelque bruit, il s'agite, court, et part en criant d'une

petite voix perçante. Il se tient sur les rivages, et ses habitudes sont à peu près les mêmes que celles des guignettes. Mais en supposant que la figure donnée par Gesner soit exacte dans la forme du bec, cet oiseau appartient au genre de la perdrix de mer, tant par ce caractère que par la ressemblance des couleurs : le dos est cendré, ainsi que le dessus de l'aile, dont les grandes pennes sont noirâtres; la tête est noire, avec deux lignes blanches sur les yeux; le cou est blanc et un cercle brun l'entoure au bas comme un collier; le bec est noir et les pieds sont jaunâtres. Du reste, cette perdrix de mer doit être la plus petite de toutes, étant à peine aussi grande que le cincle, qui de tous les oiseaux de rivage est le plus petit. Schwenckfeld dit que cette perdrix de mer niche sur les bords sablonneux des rivières, et qu'elle pond sept œufs oblongs; il ajoute qu'elle court très vite et y fait entendre pendant les nuits d'été un petit cri, *tul, tul*, d'une voix retentissante.

L'ALOUETTE DE MER[1].

Tringa subarcuata. L.

Cet oiseau, n° 851, n'est point une alouette, quoiqu'il en ait le nom; il ne ressemble même à l'alouette que par la taille, qui est à peu près égale, et par quelques rapports dans les couleurs du plumage sur

1. En anglois, *stint;* en allemand, *stein-bicker, stein-beysser;* en hollandois, *strand-looper.*

le dos : mais il en diffère pour tout le reste, soit par la forme, soit par les habitudes ; car l'alouette de mer vit au bord des eaux sans quitter les rivages. Elle a le bas de la jambe nu, et le bec grêle, cylindrique et obtus, comme les autres oiseaux *scolopaces*, et seulement plus court à proportion que celui de la petite bécassine, à laquelle cette alouette de mer ressemble assez par le port et la figure.

C'est en effet sur les bords de la mer que se tiennent de préférence ces oiseaux, quoiqu'on les trouve aussi sur les rivières. Ils volent en troupes souvent si serrées qu'on ne manque pas d'en tuer un grand nombre d'un seul coup de fusil ; et Belon s'étonne de la grande quantité de ces alouettes aquatiques, dont il a vu les marchés garnis sur nos côtes. Selon lui, c'est un meilleur manger que n'est l'alouette elle-même : mais ce petit gibier, bon en effet quand il est frais, prend un goût d'huile dès qu'on le garde. C'est apparemment de ces alouettes de mer que parle M. Salerne sous le nom de *guignettes*, lorsqu'il dit qu'*elles vont en troupes*, puisque la guignette vit solitaire. Si l'on tue une de ces alouettes dans la bande, les autres voltigent autour du chasseur, comme pour sauver leur compagne. Fidèles à suivre, elles s'entre-appellent en partant, et volent de compagnie en rasant la surface des eaux. La nuit on les entend se réclamer et crier sur les grèves et dans les petites îles.

On les voit rassemblées en automne ; les couples, que le soin des nichées avoit séparés, se réunissent alors avec les nouvelles familles, qui sont ordinairement de quatre ou cinq petits. Les œufs sont très gros relativement à la taille de l'oiseau ; il les dépose sur le

sable nu. Le bécasseau et la guignette ont la même habitude et ne font point de nid. L'alouette de mer fait sa petite pêche le long du rivage en marchant et secouant incessamment la queue.

Ces oiseaux voyagent comme tant d'autres et changent de contrées; il paroît même qu'ils ne sont que de passage sur quelques unes de nos côtes : c'est du moins ce que nous assure un bon observateur de celles de basse Picardie. Ils arrivent dans ces parages au mois de septembre par les vents d'est, et ne font que passer. Ils se laissent approcher à vingt pas ; ce qui nous fait présumer qu'on ne les chasse pas dans les pays d'où ils viennent.

Au reste, il faut que les voyages de ces oiseaux les aient portés assez avant au nord pour qu'ils aient passé d'un continent à l'autre; car on en trouve l'espèce bien établie dans les contrées septentrionales et méridionales de l'Amérique, à la Louisiane, aux Antilles, à la Jamaïque, à Saint-Domingue, à Cayenne. Les deux *alouettes de mer de Saint-Domingue* que donne séparément M. Brisson paroissent n'être que des variétés de notre espèce d'Europe : et dans l'ancien continent l'espèce en est répandue du nord au midi; car on reconnoît l'alouette de mer au cap de Bonne-Espérance dans l'oiseau que donne Kolbe sous le nom de *bergeronnette*, et, au nord, dans le *stint* d'Écosse, de Willughby et de Sibbald.

LE CINCLE.

Tringa variabilis. L.

Aristote a donné le nom de *cinclos* à l'un des plus petits oiseaux de rivage, et nous croyons devoir adopter ce nom pour le plus petit de tous ceux qui composent cette nombreuse tribu, dans laquelle on comprend les chevaliers, les maubèches, le bécasseau, la guignette, la perdrix, et l'alouette de mer. Notre cincle même, n° 852, paroît n'être qu'une espèce secondaire et subalterne de l'alouette de mer : un peu plus petit et moins haut sur ses jambes, il a les mêmes couleurs, avec la seule différence qu'elles sont plus marquées; les pinceaux sur le manteau sont tracés plus nettement, et l'on voit une zone de taches de cette couleur sur la poitrine : c'est ce qui l'a fait nommer *alouette de mer à collier* par M. Brisson. Le cincle a d'ailleurs les mêmes mœurs que l'alouette de mer, on le trouve fréquemment avec elle, et ces oiseaux passent de compagnie. Il a dans la queue le même mouvement de secousse ou de tremblement; habitude qu'Aristote paroît attribuer à son cincle : mais nous n'avons pas vérifié si ce qu'il en dit de plus peut convenir au nôtre; savoir, qu'une fois pris il devient très aisément privé, quoiqu'il soit plein d'astuce pour éviter les piéges. Quant à la longue et obscure discussion d'Aldrovande sur le cincle, tout ce qu'on peut en conclure, ainsi que des figures multi-

pliées et toutes défectueuses qu'il en donne, c'est que les deux oiseaux que les Italiens nomment *giarollo* et *giaroncello* répondent à notre cincle et à notre alouette de mer.

L'IBIS[1].

Tantalus Ibis. L.

De toutes les superstitions qui aient jamais infecté la raison, et dégradé, avili l'espèce humaine, le culte des animaux seroit sans doute la plus honteuse, si l'on n'en considéroit pas l'origine et les premiers motifs. Comment l'homme en effet a-t-il pu s'abaisser jusqu'à l'adoration des bêtes? Y a-t-il une preuve plus évidente de notre état de misère dans ces premiers âges où les espèces nuisibles, trop puissantes et trop nombreuses, entouroient l'homme solitaire, isolé, dénué d'armes et des arts nécessaires à l'exercice de ses forces? Ces mêmes animaux, devenus depuis ses esclaves, étoient alors ses maîtres, ou du moins des rivaux redoutables; la crainte et l'intérêt firent donc naître des sentiments abjects et des pensées absurdes; et bientôt la superstition, recueillant les unes et les autres, fit également des dieux de tout être utile ou nuisible.

1. *Ibis*, en grec. Les Romains adoptèrent ce nom. L'ibis n'en a point dans les langues de l'Europe, comme inconnu à ces climats. Selon Albert, il se nommoit en égyptien *leheras*. On trouve dans Avicenne le mot *anschuz* pour signifier l'*ibis;* mais saint Jérôme traduit mal *janschuph* par *ibis*, puisqu'il s'agit là d'un oiseau de nuit. Quelques interprètes rendent par *ibis* le mot hébreu *tinschemet*.

L'Égypte est l'une des contrées où ce culte des animaux s'est établi le plus anciennement, et s'est conservé, observé le plus scrupuleusement pendant un grand nombre de siècles; et ce respect religieux, qui nous est attesté par tous les monuments, semble nous indiquer que, dans cette contrée, les hommes ont lutté très long-temps contre les espèces malfaisantes.

En effet, les crocodiles, les serpents, les sauterelles, et tous les autres animaux immondes, renaissoient à chaque instant, et pulluloient sans nombre sur le vaste limon d'une terre basse, profondément humide et périodiquement abreuvée par les épanchements du fleuve; et ce limon fangeux, fermentant sous les ardeurs du tropique, dut soutenir long-temps et multiplier à l'infini toutes ces générations impures, informes, qui n'ont cédé la terre à des habitants plus nobles que quand elle s'est épurée.

« Des essaims de petits serpents venimeux, nous disent les premiers historiens, et sortis de la vase échauffée des marécages, et volant en grandes troupes, eussent causé la ruine de l'Égypte, si les ibis ne fussent venus à leur rencontre pour les combattre et les détruire. » N'y a-t-il pas toute apparence que ce service, aussi grand qu'inattendu, fut le fondement de la superstition qui supposa dans ces oiseaux tutélaires quelque chose de divin? Les prêtres accréditèrent cette opinion du peuple; ils assurèrent que les dieux, s'ils daignoient se manifester sous une forme sensible, prendroient la figure de l'ibis. Déjà, dans la grande métamorphose, leur dieu bienfaisant, *Thoth*, ou Mercure inventeur des arts et des lois, avoit subi

cette transformation; et Ovide, fidèle à cette antique mythologie, dans le combat des dieux et des géants, cache Mercure sous les ailes d'un ibis, etc. Mais, mettant toutes ces fables à part, il nous restera l'histoire des combats de ces oiseaux contre les serpents. Hérodote assure être allé sur les lieux pour en être témoin. « Non loin de *Butus*, dit-il, aux confins de l'Arabie, où les montagnes s'ouvrent sur la vaste plaine de l'Égypte, j'ai vu les champs couverts d'une incroyable quantité d'ossements entassés, et des dépouilles de reptiles que les ibis y viennent attaquer et détruire au moment qu'ils sont près d'envahir l'Égypte. » Cicéron cite ce même fait, en adoptant le récit d'Hérodote, et Pline semble le confirmer lorsqu'il représente les Égyptiens invoquant religieusement leurs ibis à l'arrivée des serpents.

On lit aussi, dans l'historien Josèphe, que Moïse, allant en guerre contre les Éthiopiens, emporta dans des cages de *papyrus* un grand nombre d'ibis pour les opposer aux serpents. Ce fait, qui n'est pas fort vraisemblable, s'explique aisément par un autre fait rapporté dans la *Description de l'Égypte* par M. de Maillet. « Un oiseau, dit-il, qu'on nomme *chapon de Pharaon* (et que l'on reconnoît pour l'ibis) suit pendant plus de cent lieues les caravanes qui vont à la Mecque, pour se repaître des voieries que la caravane laisse après elle; et en tout autre temps il ne paroît aucun de ces oiseaux sur cette route. » L'on doit donc penser que les ibis suivirent ainsi le peuple hébreu dans sa course en Égypte; et c'est ce fait que Josèphe nous a transmis en le défigurant, et en attribuant à la prudence d'un chef merveilleux ce qui n'étoit

qu'un effet de l'instinct de ces oiseaux ; et cette armée contre les Éthiopiens, et les cages de *papyrus*, ne sont là que pour embellir la narration et agrandir l'idée qu'on devoit avoir du génie d'un tel commandant.

Il étoit défendu, sous peine de la vie, aux Égyptiens, de tuer les ibis ; et ce peuple, aussi triste que vain, fut inventeur de l'art lugubre des momies, par lequel il vouloit pour ainsi dire éterniser la mort, malgré la nature bienfaisante qui travaille sans cesse à en effacer les images ; et non seulement les Égyptiens employoient cet art des embaumements pour conserver les cadavres humains, mais ils préparoient avec autant de soin les corps de leurs animaux sacrés. Plusieurs puits des momies dans la plaine de *Saccara* s'appellent *puits des oiseaux*, parce qu'on y trouve en effet des oiseaux embaumés, et surtout des ibis renfermés dans de longs pots de terre cuite, dont l'orifice est bouché d'un ciment. Nous avons fait venir plusieurs de ces pots, et après les avoir cassés, nous avons trouvé dans tous une espèce de poupée formée par les langes qui servent d'enveloppe au corps de l'oiseau, dont la plus grande partie tombe en poussière noire en développant son *suaire;* on y reconnoît néanmoins tous les os d'un oiseau, avec des plumes empâtées dans quelques morceaux qui restent solides. Ces débris nous ont indiqué la grandeur de l'oiseau, qui est à peu près égale à celle du courlis; le bec, qui s'est trouvé conservé dans deux de ces momies, nous en a fait connoître le genre. Ce bec a l'épaisseur de celui de la cigogne, et par sa courbure il ressemble au bec du courlis, sans néanmoins en avoir

les cannelures, et, comme la courbure en est égale sur toute sa longueur, il paroît, par ces caractères, qu'on doit placer l'ibis entre la cigogne et le courlis. En effet, il tient de si près à ces deux genres d'oiseaux, que les naturalistes modernes l'ont rangé avec les derniers, et que les anciens l'avoient placé avec le premier. Hérodote avoit très bien caractérisé l'ibis, en disant qu'il a *le bec fort arqué et la jambe haute comme la grue.* Il en distingue deux espèces. « La première, dit-il, a le plumage tout noir; la seconde, qui se rencontre à chaque pas, est toute blanche, à l'exception des plumes de l'aile et de la queue, qui sont très noires, et du dénûment du cou et de la tête, qui ne sont couverts que de la peau. »

Mais ici il faut dissiper un nuage jeté sur ce passage d'Hérodote par l'ignorance des traducteurs; ce qui donne un air fabuleux et même absurde à son récit. Au lieu de rendre *tor den posi mallon eileumetôn toïti anthrôpoisi*, à la lettre *quæ pedibus hominum observantur sæpius* (celle qu'on rencontre à chaque pas), on a traduit *hæ quidem habent pedes veluti hominis* (ces ibis ont les pieds faits comme ceux de l'homme). Les naturalistes, ne comprenant pas ce que pouvoit signifier cette comparaison disparate, firent, pour l'expliquer ou la pallier, d'inutiles efforts. Ils imaginèrent qu'Hérodote, décrivant l'ibis blanc, avoit eu en vue la cigogne, et avoit pu abusivement caractériser ainsi ses pieds, par la foible ressemblance que l'on peut trouver des ongles aplatis de la cigogne à ceux de l'homme. Cette interprétation satisfaisoit peu, et l'ibis aux pieds humains auroit dû dès lors être relégué dans les fables : cependant il fut

admis comme un être réel sous cette absurde image, et l'on ne peut qu'être étonné de la trouver encore aujourd'hui exprimée tout entière, sans discussion et sans adoucissement, dans les mémoires d'une savante académie, tandis que cette chimère n'est, comme l'on voit, que le fruit d'une méprise du traducteur de ce premier historien grec, que sa candeur à prévenir de l'incertitude de ses récits, quand il ne les fait que sur des rapports étrangers, eût dû faire plus respecter dans les sujets où il parle d'après lui-même.

Aristote, en distinguant, comme Hérodote, les deux espèces d'ibis, ajoute que la blanche est répandue dans toute l'Égypte, excepté vers Peluse, où l'on ne voit au contraire que des ibis noirs qui ne se trouvent pas dans tout le reste du pays. Pline répète cette observation particulière; mais du reste tous les anciens, en distinguant les deux ibis par la couleur, semblent leur donner en commun tous les autres caractères; figure, habitudes, instinct, et leur domicile de préférence en Égypte, à l'exclusion de toute autre contrée. On ne pouvoit même, suivant l'opinion commune, les transporter hors de leur pays, sans les voir consumés de regrets. Cet oiseau, si fidèle à sa terre natale, en étoit devenu l'emblème; la figure de l'ibis, dans les hiéroglyphes, désigne presque toujours l'Égypte, et il est peu d'images ou de caractères qui soient plus répétés dans tous les monuments. On voit ces figures d'ibis sur la plupart des obélisques, sur la base de la statue du Nil, au Belvédère à Rome, de même qu'au jardin des Tuileries à Paris. Dans la médaille d'Adrien, où l'Égypte paroît pros-

ternée, l'ibis est à ses côtés. On a figuré cet oiseau avec l'éléphant sur les médailles de Q. Marius, pour désigner l'Égypte et la Lybie, théâtres de ses exploits, etc.

D'après le respect populaire et très ancien pour cet oiseau fameux, il n'est pas étonnant que son histoire ait été chargée de fables : on a dit que les ibis se fécondoient et engendroient par le bec. Solin paroît n'en pas douter; mais Aristote se moque avec raison de cette idée de pureté virginale dans cet oiseau sacré. Pierius parle d'une merveille d'un genre bien opposé ; il dit que, selon les anciens, le basilic naissoit d'un œuf d'ibis, formé, dans cet oiseau, des venins de tous les serpents qu'il dévore. Ces mêmes anciens ont encore écrit que le crocodile et les serpents, touchés d'une plume d'ibis, demeuroient immobiles comme par enchantement, et que souvent même ils mouroient sur-le-champ. Zoroastre, Démocrite et Philé ont avancé ces faits; d'autres auteurs ont dit que la vie de cet oiseau divin étoit excessivement longue : les prêtres d'Hermopolis prétendoient même qu'il pouvoit être immortel; et, pour le prouver, ils montrèrent à Appion un ibis si vieux, disoient-ils, qu'il ne pouvoit plus mourir.

Ce n'est là qu'une partie des fictions enfantées dans la religieuse Égypte, au sujet de cet ibis ; la superstition porte tout à l'excès ; mais, si l'on considère le motif de sagesse que put avoir le législateur en consacrant le culte des animaux utiles, on sentira qu'en Égypte il étoit fondé sur la nécessité de conserver et de multiplier ceux qui pouvoient s'opposer aux espèces nuisibles. Cicéron remarque judicieusement que les

Égyptiens n'eurent d'animaux sacrés que ceux desquels il leur importoit que la vie fût respectée, à cause de la grande utilité qu'ils en tiroient[1]; jugement sage et bien différent de celui de l'impétueux Juvénal, qui compte parmi les crimes de l'Égypte sa vénération pour l'ibis, et déclame contre ce culte, que la superstition exagéra sans doute, mais que la sagesse dut maintenir, puisque telle est en général la foiblesse de l'homme, que les législateurs les plus profonds ont cru devoir en faire le fondement de leurs lois.

En nous occupant maintenant de l'histoire naturelle et des habitudes réelles de l'ibis, nous lui reconnoîtrons non seulement un appétit véhément de la chair des serpents, mais encore une forte antipathie contre tous les reptiles; il leur fait la plus cruelle guerre. Belon assure qu'il va toujours les tuant, quoique rassasié. Diodore de Sicile dit que jour et nuit l'ibis se promène sur la rive des eaux, guettant les reptiles, cherchant leurs œufs, et détruisant en passant les scarabées et les sauterelles. Accoutumés au respect qu'on leur marquoit en Égypte, ces oiseaux venoient sans crainte au milieu des villes. Strabon rapporte qu'ils remplissoient les rues et les carrefours d'Alexandrie jusqu'à l'importunité et à l'incommodité, consommant à la vérité les immondices, mais attaquant aussi ce qu'on mettoit en réserve, et souillant

1. Il paroît difficile d'abord d'appliquer cette raison au culte du crocodile; mais, outre qu'il n'étoit adoré que dans une seule ville du nom d'Arsinoïte, et que l'ichneumon, son antagoniste, l'étoit dans toute l'Égypte, cette ville des crocodiles ne les adoroit que par crainte, et pour les tenir éloignés, par un culte à la vérité insensé, d'un lieu où naturellement le fleuve ne les avoit point portés.

tout de leur fiente; inconvénients qui pouvaient en effet choquer un Grec délicat et poli, mais que des Égyptiens grossièrement religieux souffroit avec plaisir.

Ces oiseaux posent leur nid sur les palmiers et le placent dans l'épaisseur des feuilles piquantes, pour le mettre à l'abri de l'assaut des chats leurs ennemis. Il paroît que la ponte est de quatre œufs; c'est du moins ce que l'on peut inférer de l'explication de la *Table isiaque*, par Pignorus. Il est dit que l'ibis marque sa ponte par les mêmes nombres que la lune marque ses temps, *ad lunæ rationem ova fingit;* ce qui ne paroît pouvoir s'entendre autrement qu'en disant, avec le docteur Shaw, que l'ibis fait autant d'œufs qu'il y a de phases de la lune, c'est-à-dire quatre. Élien, expliquant pourquoi cet oiseau est consacré à la lune, indique la durée de l'incubation, en disant qu'il met autant de jours à faire éclore ses petits[1] que l'astre d'Isis en met à parcourir le cercle de ses phases [2].

Pline et Galien attribuent à l'ibis l'invention du clystère, comme celle de la saignée à l'hippopotame; *et ce ne sont point*, ajoute le premier, *les seules choses où l'homme ne fut que le disciple de l'industrie des animaux.* Selon Plutarque, l'ibis ne se sert pour cela

1. Plutarque nous assure que le petit ibis, venant de naître, pèse deux drachmes.

2. Clément Alexandrin, décrivant les repas religieux des Égyptiens, dit qu'entre autres objets on portoit alentour des convives un ibis: cet oiseau, par le blanc et le noir de son plumage, étant l'emblème de la lune obscure et lumineuse; et suivant Plutarque, on trouvoit, dans la maniere dont le blanc étoit tranché avec le noir dans ce plumage, une figure du croissant de l'astre des nuits.

que d'eau salée, et M. Perrault, dans sa description anatomique de cet oiseau, prétend avoir remarqué le trou du bec par lequel l'eau peut être lancée.

Nous avons dit que les anciens distinguoient deux espèces d'ibis, l'une blanche et l'autre noire : nous n'avons vu que la blanche, et nous l'avons fait représenter dans les planches enluminées ; et à l'égard de l'ibis noir, quoique M. Perrault prétende qu'il a été apporté en Europe plus souvent que l'ibis blanc, cependant aucun naturaliste ne l'a vu depuis Belon, et nous n'en savons que ce qu'en a dit cet observateur.

L'IBIS BLANC.

Tantalus Ibis. L.

Cet oiseau, n° 389, est un peu plus grand que le courlis et l'est un peu moins que la cigogne : sa longueur, de la pointe du bec au bout des ongles, est d'environ trois pieds et demi. Hérodote en donne la description, en disant que cet oiseau a les jambes hautes et nues; la face et le front également dénués de plumes; le bec arqué; les pennes de la queue et des ailes noires, et le reste du plumage blanc. Nous ajouterons à ces caractères quelques autres traits dont Hérodote n'a pas fait mention. Le bec est arrondi et terminé en pointe mousse ; le cou est d'une grosseur égale dans toute sa longueur, et il n'est pas garni de plumes pendantes comme le cou de la cigogne.

M. Perrault, ayant décrit et disséqué un de ces oiseaux qui avoit vécu à la ménagerie de Versailles, en fit la comparaison avec la cigogne, et il trouva que celle-ci étoit plus grande, mais que l'ibis avoit à proportion le bec et les pieds plus longs. Dans la cigogne les pieds n'avoient que quatre parties de la longueur totale de l'oiseau, et dans l'ibis ils en avoient cinq; et il observa la même différence proportionnelle entre leurs becs et leurs cous. Les ailes lui parurent fort grandes; les pennes en étoient noires; et du reste tout le plumage étoit d'un blanc un peu roussâtre, et n'étoit diversifié que par quelques taches pourprées et rougeâtres sous les ailes. Le haut de la tête, le tour des yeux, et le dessous de la gorge, étoient dénués de plumes et couverts d'une peau rouge et ridée. Le bec, à la racine, étoit gros, arrondi; il avoit un pouce et demi de diamètre, et il étoit courbé dans toute sa longueur : il étoit d'un jaune clair à l'origine et d'un orangé foncé vers l'extrémité. Les côtés de ce bec sont tranchants et assez durs pour couper les serpents, et c'est probablement de cette manière que cet oiseau les détruit; car son bec, ayant la pointe mousse et comme tronquée, ne les perceroit que difficilement.

Le bas des jambes étoit rouge, et cette partie, à laquelle Belon ne donne pas un pouce de longueur dans sa figure de l'ibis noir, en avoit plus de quatre dans cet ibis blanc; elle étoit, ainsi que le pied, toute garnie d'écailles hexagones; les écailles qui recouvrent les doigts étoient coupées en tables; les ongles étoient pointus, étroits et noirâtres; des rudiments de membrane bordoient des deux côtés le

doigt du milieu, et ne se trouvoient que du côté intérieur dans les deux autres doigts.

Quoique l'ibis ne soit point granivore, son ventricule est une espèce de gésier dont la membrane interne est rude et ridée. On a vu plus d'une fois ces conformations disparates dans l'organisation des oiseaux; par exemple, on a remarqué dans le casoar, qui ne mange point de chair, un ventricule membraneux comme celui de l'aigle[1].

M. Perrault trouva aux intestins quatre pieds huit pouces de longueur; le cœur étoit médiocre et non pas excessivement grand, comme l'a prétendu Mérula. La langue très courte, cachée au fond du bec, n'étoit qu'un petit cartilage recouvert d'une membrane charnue, ce qui a fait croire à Solin que cet oiseau n'avoit point de langue. Le globe de l'œil étoit petit, n'ayant que six lignes de diamètre. Cet ibis blanc, dit M. Perrault, et un autre qu'on nourrissoit encore à la ménagerie de Versailles, et qui avoient tous deux été apportés d'Égypte, étoient les seuls oiseaux de cette espèce que l'on eût jamais vu en France. » Selon lui toutes les descriptions des auteurs modernes n'ont été prises que sur celles des anciens. Cette re-

1. Une particularité intéressante de cette description concerne la route du chyle dans les intestins des oiseaux. On fit des injections dans la veine mésentérique d'une des cigognes que l'on disséquoit avec l'ibis, et la liqueur passa dans la cavité des intestins; de même ayant rempli de lait une portion de l'intestin, et l'ayant lié par les deux bouts, la liqueur comprimée passa dans la veine mésentérique. Peut-être, ajoute l'anatomiste, cette voie est-elle commune à tout le genre des oiseaux; et comme on ne leur a point trouvé de veine lactée, on peut soupçonner, avec raison, que c'est là la route du chyle pour passer des intestins dans le mésentère.

marque me paroît assez juste : car Belon n'a ni décrit ni même reconnu l'ibis blanc en Égypte; ce qui ne seroit pas vraisemblable, si l'on ne supposoit pas qu'il l'a pris pour une cigogne : mais cet observateur est à son tour le seul des modernes qui nous ait dépeint l'ibis noir.

L'IBIS NOIR.

Tantalus niger. L.

Cet oiseau, dit Belon, *est un peu moins gros qu'un courlis.* Il est donc moins grand que l'ibis blanc, et il doit être aussi moins haut de jambes : cependant nous avons remarqué que les anciens ont dit les deux ibis semblables en tout, à la couleur près. Celui-ci est entièrement noir, et Belon semble indiquer qu'il a le front et la face en peau nue, en disant que sa tête est faite comme celle d'un *cormoran.* Néanmoins Hérodote, qui paroît avoir voulu rendre ses deux descriptions très exactes, ne donne point à l'ibis noir ce caractère de la tête et du cou dénués de plumes. Quoi qu'il en soit, tout ce qu'on a dit des autres caractères et des habitudes de ces deux oiseaux leur a également été attribué en commun, sans exception ni différence.

Fauquet sculp.

1. LE COURLIS, 2 LE CORLIEU, 3 LE COURLIS ROUGE.

LE COURLIS[1].

PREMIÈRE ESPÈCE.

Scolopax arcuata. L.

Les noms composés de sons imitatifs de la voix, du chant, des cris des animaux, sont pour ainsi dire les noms de la nature; ce sont aussi ceux que l'homme a imposés les premiers. Les langues sauvages nous offrent mille exemples de ces noms donnés par instinct, et le goût, qui n'est qu'un instinct plus exquis, les a conservés plus ou moins dans les idiomes des peuples policés, et surtout dans la langue grecque, plus pittoresque qu'aucune autre, puisqu'elle peint même en dénommant. La courte description qu'Aristote fait du courlis, n° 818, n'auroit pas suffi sans son nom *clorios*, pour le reconnoître et le distinguer des autres oiseaux. Les noms françois *courlis*, *curlis*, *turlis*, sont des mots imitatifs de sa voix; et, dans d'autres langues, ceux de *curlew*, *caroli*, *tarlino*, etc., s'y rapportent de même : mais les dénominations d'*arquata* et de *falcinellus* sont prises de la courbure de son bec, arqué en forme

1. En latin, *numenius*, *arquata*, *falcinellus;* en italien, *arcase*, *torquato;* en anglois, *curlew*, *water-curlew;* en allemand, *brach-vogel*, *wind-vogel*, *wetter-vogel;* dans nos provinces on lui donne différents noms : en Poitou, *turlu* ou *corbijeau;* en Bretagne, *corbichet;* en Picardie, *turlui* ou *courleru;* en Bourgogne, *curlu*, *turlu;* en basse Normandie, *corlui* (tous noms pris de sa voix, car il se nomme lui-même); en quelques endroits, *bécasse de mer*.

de faux. Il en est de même du nom *numenius*, dont l'origine est dans le mot *néoménie*, temps du croissant de la lune. Ce nom a été appliqué au courlis, parce que son bec est à peu près en forme de croissant. Les Grecs modernes l'ont appelé *macrimiti*, ou long nez, parce qu'il a le bec très long relativement à la grandeur de son corps. Ce bec est assez grêle, sillonné de rainures, également courbé dans toute sa longueur et terminé en pointe mousse; il est foible et d'une substance tendre, et ne paroît propre qu'à tirer les vers de la terre molle. Par ce caractère les courlis pourroient être placés à la tête de la nombreuse tribu d'oiseaux à long bec effilé, tels que les bécasses, les barges, les chevaliers, etc., qui sont autant oiseaux de marais que de rivages, et qui, n'étant point armés d'un bec propre à saisir ou percer les poissons, sont obligés de s'en tenir aux vers ou aux insectes, qu'ils fouillent dans la vase et dans les terres humides et limoneuses.

Le courlis a le cou et les pieds longs, les jambes en partie nues, et les doigts engagés vers leur jonction par une portion de membrane. Il est à peu près de la grosseur d'un chapon. Sa longueur totale est d'environ deux pieds; celle de son bec, de cinq à six pouces; et son envergure, de plus de trois pieds. Tout son plumage est un mélange de gris blanc, à l'exception du ventre et du croupion, qui sont entièrement blancs; le brun est tracé par pinceaux sur toutes les parties supérieures, et chaque plume est frangée de gris blanc ou de roussâtre; les grandes pennes de l'aile sont d'un brun noirâtre; les plumes du dos ont le lustre de la soie; celles du cou sont

duvetées, et celles de la queue, qui dépasse à peine les ailes pliées, sont, comme les moyennes de l'aile, coupées de blanc et de brun noirâtre. Il y a peu de différence entre le mâle et la femelle, qui est seulement un peu plus petite; et dès lors la description particulière que Linnæus a donnée de cette femelle est superflue.

Quelques naturalistes ont dit que, quoique la chair du courlis sente le marais, elle ne laisse pas d'être fort estimée, et mise par quelques uns au premier rang entre les oiseaux d'eau. Le courlis se nourrit de vers de terre, d'insectes, de menus coquillages qu'il ramasse sur les sables et les vases de la mer, ou sur les marais et dans les prairies humides. Il a la langue très courte et cachée au fond du bec. On lui trouve de petites pierres et quelquefois des graines dans le ventricule, qui est musculeux comme celui des granivores. Au dessus de ce gésier l'œsophage s'enfle en manière de poche tapissée de papilles glanduleuses; il se trouve deux cœcums de trois ou quatre doigts de longueur dans les intestins.

Ces oiseaux courent très vite et volent en troupes[1]. Ils sont de passage en France, et s'arrêtent à peine

1. C'est apparemment d'après la vitesse de sa course que Hesychius donne au courlis le nom de *trochilus*, appliqué d'ailleurs, et avec plus de justesse, à un petit oiseau, qui est le troglodyte. Ce nom de *trochylus* se trouve, à la vérité, donné à un oiseau aquatique dans un passage de Cléarque dans *Athénée :* mais ce qui manifeste l'erreur de Hesychius, c'est que, dans ce même passage, le courlis (*clorios*) est nommé comme différent du *trochilus;* et ce *trochilus*, de Cléarque, habitant les rives des eaux, sera ou le *coureur,* ou quelqu'un de ces petits oiseaux, *guignettes, cincles* ou *pluviers à collier,* qui se tiennent sans cesse sur les rivages, et qu'on y voit courir avec célérité.

dans nos provinces intérieures; mais ils séjournent dans nos contrées maritimes, comme en Poitou, en Aunis, et en Bretagne le long de la Loire, où ils nichent. On assure qu'en Angleterre ils n'habitent les côtes de la mer qu'en hiver, et qu'en été ils vont nicher dans l'intérieur du pays vers les montagnes. En Allemagne ils n'arrivent que dans la saison des pluies et par de certains vents; car les noms qu'on leur donne dans les différents dialectes de la langue allemande ont tous rapport aux vents, aux pluies ou aux orages. On en voit dans l'automne en Silésie, et ils se portent en été jusqu'à la mer Baltique et au golfe de Bothnie. On les trouve également en Italie et en Grèce, et il paroît que leurs migrations s'étendent au delà de la mer Méditerranée; car ils passent à Malte deux fois l'année, au printemps et en automne. D'ailleurs les voyageurs ont rencontré des courlis dans presque toutes les parties du monde; et, quoique leurs notices se rapportent pour la plupart aux différentes espèces étrangères de cette famille assez nombreuse, néanmoins il paroît que l'espèce d'Europe se retrouve au Sénégal et à Madagascar; car l'oiseau représenté n° 198 des planches enluminées est si semblable à notre courlis que nous croyons devoir le rapporter à la même espèce. Il ne diffère en effet du courlis d'Europe que par un peu plus de longueur dans le bec et de netteté dans les couleurs, différences légères qui ne font tout au plus qu'une variété qu'on peut attribuer à la seule influence du climat. On rencontre quelquefois des courlis blancs, comme l'on trouve des bécasses blanches, des merles, des moineaux blanc; mais ces variétés, purement indivi-

duelles, sont des dégénérations accidentelles qui ne doivent pas être regardées comme des races constantes.

LE CORLIEU[1],

OU PETIT COURLIS.

SECONDE ESPÈCE.

Numenius phæopus. LATHAM.

LE corlieu, n° 842, est moitié moins grand que le courlis, auquel il ressemble par la forme, par le fond des couleurs, et même en leur distribution ; il a aussi le même genre de vie et les mêmes habitudes. Cependant ces deux espèces sont très distinctes; elles subsistent dans les mêmes lieux sans se mêler ensemble, et restent à la distance que met entre elles l'intervalle de grandeur trop considérable pour qu'elles puissent se réunir. L'espèce du corlieu paroît être plus particulièrement attachée à l'Angleterre, où, suivant les auteurs de la *Zoologie britannique*, elle est plus commune que celle du grand courlis. Il paroît au contraire qu'elle est fort rare dans nos provinces. Belon ne l'a pas connue, et il y a toute apparence qu'elle n'est pas plus fréquente en Italie qu'en France; car Aldrovande n'en a parlé que confusément d'après Gesner, et il répète le dou-

1. En italien, *tarangolo* ou *taraniolo;* en anglois, *wimbrel;* en allemand, *regen-vogel*, *wind-vogel* (noms déjà donnés au courlis), et dans quelques cantons, *brach-hun*, *brach-wogel.*

ble emploi qu'a fait ce naturaliste, en donnant deux fois parmi les poules d'eau ce petit courlis, sous les dénominations de *phœopus* et de *gallinula;* car l'on reconnoît le corlieu ou petit courlis aux noms de *regen-vogel* et de *tarangolo;* aussi bien que la plupart des traits de la description qu'il en donne. Willughby s'est aperçu le premier de cette méprise de Gesner, et il a reconnu le même oiseau dans trois notices répétées par cet auteur. Au reste, Gesner s'est encore trompé en rapportant à ce petit courlis les noms de *wind-vogel* et de *wetter-vogel*, qui appartiennent au grand courlis[1]; et quant à l'oiseau que M. Edwards a donné sous le nom de *petit ibis* (*Glan.*, pl. 356), c'est certainement un petit courlis, mais dont le plumage étoit, comme l'observe ce naturaliste lui-même, dans un état de mue, et dont la description ne pourroit par conséquent établir distinctement l'espèce de cet oiseau.

LE COURLIS VERT,

OU COURLIS D'ITALIE.

TROISIÈME ESPÈCE.

Ibis falcinellus. L.

Cet oiseau, n° 819, est connu sous le nom de *courlis d'Italie;* mais on peut aussi le désigner par

1. L'oiseau nommé *toréa* aux îles de la Société, et qui est appelé dans le Voyage de Cook *petit corlieu*, ne paroît pas être de la famille

sa couleur. Il est plus grand que ne le dit M. Brisson, et qu'il n'est représenté dans les planches enluminées; car Aldrovande assure qu'il approche de la taille du héron, dont quelquefois même les Italiens lui donnent le nom. Celui de *falcinello*, que ce naturaliste et Gesner paroissent lui appliquer exclusivement, peut convenir aussi bien à tous les autres courlis qui ont également le bec courbé en forme de faux. Celui-ci a la tête, le cou, le devant du corps et les côtés du dos, d'un beau marron foncé; le dessus du dos, des ailes et de la queue, d'un vert bronzé ou doré, suivant les reflets de lumière; le bec est noirâtre, ainsi que les pieds et la partie nue de la jambe. Gesner n'a décrit qu'un oiseau jeune qui n'avoit encore ni sa taille ni ses couleurs. Ce courlis, commun en Italie, se trouve aussi en Allemagne[1]; et le courlis du Danube de Marsigli, cité par M. Brisson, n'est, selon toute apparence, qu'une variété dans cette espèce.

LE COURLIS BRUN.

QUATRIÈME ESPÈCE.

Scopolax luzionensis. L.

M. Sonnerat a trouvé ce courlis aux Philippines, dans l'île de Luçon. Il est de la taille du grand courlis

des courlis. Il est dit que le *toréa* se trouve *autour des vaisseaux*; et nous ne savons pas qu'aucun courlis s'avance en mer ni quitte le rivage.

1. Il y porte, suivant Gesner, les noms de *weltscher vogel*, *sichler*, *sagiser*.

d'Europe; tout son plumage est d'un brun roux; ses yeux sont entourés d'une peau verdâtre; l'iris est d'un rouge de feu; son bec est verdâtre, et ses pieds sont d'un rouge de laque.

LE COURLIS TACHETÉ.

CINQUIÈME ESPÈCE.

Ce courlis, qui se trouve aussi à l'île de Luçon, auroit, comme le précédent, beaucoup de rapport avec notre grand courlis, s'il n'étoit pas d'un tiers plus petit : il diffère encore en ce qu'il a le sommet de la tête noir et les couleurs différemment distribuées; elles sont jetées sur le dos par mouchetures au bord des plumes, et sur le ventre par ondes ou hachures transversales.

LE COURLIS A TÊTE NUE.

SIXIÈME ESPÈCE.

Ibis calvus. L.

L'espèce de ce courlis, n° 867, est nouvelle est très singulière : sa tête entière est nue, et le sommet en est relevé par une sorte de bourrelet couché et roulé en arrière de cinq lignes d'épaisseur, et recouvert d'une peau très rouge, très mince, et sous laquelle

on sent immédiatement la protubérance osseuse qui forme le bourrelet; le bec est du même rouge que ce couronnement de la tête; le haut du cou et le devant de la gorge sont aussi dénués de plumes, et la peau est sans doute vermeille dans l'oiseau vivant; mais nous ne l'avons vue que livide sur l'individu mort que nous décrivons, et qui nous a été apporté du cap de Bonne-Espérance par M. de La Ferté. Il a toute la forme du courlis d'Europe; sa taille est seulement plus forte et plus épaisse. Son plumage, sur un fond noir, offre dans les pennes de l'aile des reflets de vert et de pourpre changeants; les petites couvertures sont d'un violet pourpré assez fort de teinte, mais plus léger sur le dos, le cou, et le dessus du corps; les pieds et la partie nue de la jambe, sur la longueur d'un pouce, sont rouges comme le bec, qui est long de quatre pouces neuf lignes. Ce courlis, mesuré de la pointe du bec à l'extrémité de la queue, a deux pieds un pouce, et un pied et demi de hauteur dans son attitude naturelle.

LE COURLIS HUPPÉ.

SEPTIÈME ESPÈCE.

Ibis cristatus. L.

La huppe distingue ce courlis, n° 841, de tous les autres, qui généralement ont la tête plus ou moins lisse ou recouverte de petites plumes fort courtes : celui-ci au contraire porte une belle touffe de longues

plumes, partie blanches et partie vertes, qui se jettent en arrière en panache; le devant de la tête et le tour du haut du cou sont verts; le reste du cou, le dos, et le devant du corps, sont d'un beau roux marron; les ailes sont blanches; le bec et les pieds sont jaunâtres. Un large espace de peau nue environne les yeux; le cou, bien garni de plumes, paroît moins long et moins grêle que dans les autres courlis. Ce bel oiseau huppé se trouve à Madagascar. Les sept espèces de courlis que nous venons de décrire appartiennent toutes à l'ancien continent, et nous en connoissons aussi huit autres dans le nouveau.

COURLIS

DU NOUVEAU CONTINENT.

LE COURLIS ROUGE.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Ibis ruber. L.

Les terres basses et les plages de vases qui avoisinent les mers et les grands fleuves de l'Amérique méridionale sont peuplées de plusieurs espèces de courlis. La plus belle de ces espèces, et la plus commune à la Guiane, est celle du courlis rouge, n°s 80 et 81 : tout son plumage est écarlate, à l'exception de la pointe des premières pennes de l'aile, qui est noire; les pieds, la partie nue des jambes, et le bec, sont

rouges ou rougeâtres[1], ainsi que la peau nue qui couvre le devant de la tête depuis l'origine du bec jusqu'au delà des yeux. Ce courlis est aussi grand mais un peu moins gros que le courlis d'Europe; ses jambes sont plus hautes, et son bec plus long, est aussi plus robuste et beaucoup plus épais vers la tête. Le plumage de la femelle est d'un rouge moins vif que celui du mâle; mais l'un et l'autre ne prennent qu'avec l'âge cette belle couleur. Leurs petits naissent couverts d'un duvet noirâtre; ils deviennent ensuite cendrés, puis blancs lorsqu'ils commencent à voler, et ce n'est que dans la seconde ou la troisième année que ce beau rouge paroît par nuances successives, et prend plus d'éclat à mesure qu'ils avancent en âge.

Ces oiseaux se tiennent en troupes, soit en volant, soit en se posant sur les arbres, où, par leur nombre et leur couleur de feu, ils offrent le plus beau coup d'œil. Leur vol est soutenu et même assez rapide; mais ils ne se mettent en mouvement que le matin et le soir : par la chaleur du jour ils entrent dans les criques et s'y tiennent au frais sous les palétuviers jusque vers les trois ou quatre heures, qu'ils retournent sur les vases, d'où ils reviennent aux criques pour passer la nuit. On ne voit guère un de ces courlis seul; ou si quelqu'un s'est détaché de la troupe, il ne tarde pas à la rejoindre : mais ces attroupements sont distingués par âges, et les vieux tiennent assez constamment leurs bandes séparées de celles des jeunes. Les couvées commencent en janvier et finissent en mai. Ils déposent leurs œufs sur les grandes

1. Cette couleur du bec peut varier : Marcgrave le dit blanc cendré; Clusius, jaune d'ocre.

herbes qui croissent sous les palétuviers, ou dans les broussailles sur quelques bûchettes rassemblées, et ces œufs sont verdâtres. On prend aisément les petits à la main, lors même que la mère les conduit à terre pour chercher les insectes et les petits crabes dont ils font leur première nourriture; ils ne sont point farouches et s'habituent aisément à vivre à la maison. « J'en ai élevé un, dit M. de La Borde, que j'ai gardé pendant plus de deux ans. Il prenoit de ma main ses aliments avec beaucoup de familiarité, et ne manquoit jamais l'heure du déjeuner ni du dîner. Il mangeoit du pain, de la viande crue, cuite ou salée, du poisson; tout l'accommodoit : il donnoit cependant la préférence aux entrailles de poissons et de volailles, et, pour les recueillir, il avoit soin de faire un tour à la cuisine; hors de là il étoit continuellement occupé autour de la maison à chercher des vers de terre, où, dans un jardin, à suivre le labour du Nègre jardinier. Le soir il se retiroit de lui-même dans un poulailler où couchoit une centaine de volailles. Il se juchoit sur la plus haute barre, chassoit à grands coups de bec toutes les poules qui vouloient s'y placer, et s'amusoit souvent pendant la nuit à les inquiéter. Il s'éveilloit de grand matin, et commençoit par faire trois ou quatre tours au vol autour de la maison; quelquefois il alloit jusqu'au bord de la mer, mais sans s'y arrêter. Je ne lui ai entendu d'autre cri qu'un petit croassement qui paroissoit une expression de peur à la vue d'un chien ou d'un autre animal. Il avoit pour les chats beaucoup d'antipathie sans les craindre; il fondoit sur eux avec intrépidité et à grands coups de bec. Il a fini par être tué tout près de la

maison, sur une mare, par un chasseur qui le prit pour un courlis sauvage. »

Ce récit de M. de La Borde s'accorde assez avec le témoignage de Laët, qui ajoute qu'on a vu quelques uns de ces oiseaux s'unir et produire en domesticité. Nous présumons donc qu'il seroit aussi facile qu'agréable d'élever et de multiplier cette belle espèce, qui feroit l'ornement des basses-cours[1], et peut-être ajouteroit aux délices de la table; car la chair de cet oiseau, déjà bonne à manger, pourroit encore se perfectionner et perdre, avec une nourriture nouvelle, le petit goût de marais qu'on lui trouve[2], outre que, s'accommodant de toutes sortes d'aliments et de tous les débris de la cuisine, il ne coûteroit rien à nourrir. Au reste, nous ignorons si, comme le dit Marcgrave, ce courlis trempe dans l'eau tout ce qu'on lui donne avant de le manger.

Dans l'état sauvage ces oiseaux vivent de petits poissons, de coquillages, d'insectes, qu'ils recueillent sur la vase quand la marée se retire. Jamais ils ne s'écartent beaucoup des côtes de la mer, ni ne se portent sur les fleuves loin de leur embouchure; ils ne font qu'aller et venir dans le même canton où on les voit toute l'année. L'espèce en est néanmoins répandue dans la plupart des contrées les plus chaudes de l'Amérique; on les trouve également aux embou-

1. En même temps que nous écrivons ceci, il y a un courlis rouge vivant à la ménagerie de S. A. S. monseigneur le prince de Condé, à Chantilly.

2. On le mange en ragoûts et on en fait d'assez bons civets; mais il faut auparavant le rôtir à moitié pour lui enlever une partie de son huile, qui a un goût de marée. (*Note donnée par un colon de Cayenne.*)

chures de Rio-Janéiro, du Maragnon, etc., aux îles de Bahama et aux Antilles. Les Indiens du Brésil, qui aiment à se parer de leurs belles plumes, donnent à ces courlis le nom de *guara;* celui de *flammant,* qu'on leur a donné à Cayenne, se rapporte au beau rouge de flamme de leur plumage, et c'est mal à propos que dans cette colonie l'on applique ce nom de *flammant* indifféremment à tous les courlis. C'est aussi sans fondement que le voyageur Cauche rapporte au courlis rouge du Brésil son courlis violet de Madagascar, à moins qu'il n'ait entendu faire seulement comparaison de figure entre ces deux oiseaux; car la couleur violette qu'il attribue au sien est bien différente du brillant écarlate de notre courlis rouge. Tout ce que nous pouvons inférer de sa notice, c'est qu'il se trouve à Madagascar une espèce de courlis à plumage violet qu'aucune autre relation ne nous fait d'ailleurs connoître.

LE COURLIS BLANC.

SECONDE ESPÈCE.

Ibis albus. L.

On pourroit prendre ce courlis, n° 915, pour le courlis rouge portant encore sa première couleur; mais Catesby, qui a connu l'un et l'autre, donne celui-ci comme étant d'espèce différente. Il est en effet un peu plus grand que le courlis rouge; il a les pieds, le bec, le tour des yeux, et le devant de la tête,

d'un rouge pâle; tout le plumage blanc, à l'exception des quatre premières pennes de l'aile, qui sont d'un vert obscur à leur extrémité. Ces oiseaux arrivent à la Caroline en grand nombre vers le milieu de septembre, qui est la saison des pluies : ils fréquentent les terres basses et marécageuses; ils y demeurent environ six semaines, et disparoissent ensuite jusqu'à l'année suivante. Apparemment ils se retirent vers le sud pour nicher dans un climat plus chaud. Catesby dit avoir trouvé des grappes d'œufs dans plusieurs femelles peu de temps avant leur départ de la Caroline. Elles ne diffèrent pas des mâles par les couleurs, et tous deux ont la chair et la graisse jaunes comme du safran.

LE COURLIS BRUN

A FRONT ROUGE.

TROISIÈME ESPÈCE.

Tantalus fuscus. L.

Ces courlis bruns arrivent à la Caroline avec les courlis blancs de l'espèce précédente et mêlés dans leurs bandes. Ils sont de même grandeur, mais en plus petit nombre, *y ayant bien*, dit Catesby, *vingt courlis blancs pour un brun.* Ceux-ci sont en effet tout bruns sur le dos, les ailes et la queue, et sont d'un gris brun sur la tête et le cou, et tout blancs sur le croupion et le ventre; ils ont le devant de la tête dégarni de plumes et couvert d'une peau rouge pâle;

le bec et les pieds sont de cette même couleur. Ils ont, comme les courlis blancs, la chair et la graisse jaunes. Ces deux espèces d'oiseaux arrivent et repartent ensemble; ils passent en hiver de la Caroline à des contrées plus méridionales, comme à la Guiane, où ils sont nommés *flammants gris*.

LE COURLIS DES BOIS.

QUATRIÈME ESPÈCE.

Ibis cayennensis. L.

Cet oiseau, n° 820, que les colons de Cayenne ont appelé *flammant des bois*, vit en effet dans les forêts le long des ruisseaux et des rivières, et il se tient loin des côtes de la mer, que les autres courlis ne quittent guère; il a aussi des mœurs différentes, et ne va pas en troupes, mais seulement accompagné de sa femelle. Il se pose pour pêcher sur les bois qui flottent dans l'eau. Il n'est pas plus grand que le courlis vert d'Europe; mais son cri est beaucoup plus fort. Tout son plumage porte une teinte de vert très foncé, sur un fond brun sombre, qui de loin paroît noir, et qui de près offre de riches reflets bleuâtres et verdâtres; les ailes et le haut du cou ont la couleur et l'éclat de l'acier poli; on voit des reflets bronzés sur le dos, et d'un lustré pourpré sur le ventre et le bas du cou; les joues sont dénuées de plumes. M. Brisson n'a pas fait mention de cette espèce, quoique Barrère l'ait indiquée deux fois sous les noms d'*arquata viridis sylvatica* et de *flammant des bois*.

LE GOUARONA.

CINQUIÈME ESPÈCE.

Ibis ruber. L. (Jeune âge.)

Guara est, comme nous l'avons vu, le nom du *courlis rouge* chez les Brasiliens : ils nomment *guarana* ou *gouarona* celui-ci, dont le plumage est d'un brun marron, avec des reflets verts au croupion, aux épaules, et au côté extérieur des pennes de l'aile; la tête et le cou sont variés de petites lignes longitudinales blanchâtres sur un fond brun. Cet oiseau a deux pieds de longueur du bec aux ongles[1]; il a beaucoup de rapports avec le courlis vert d'Europe, et paroît être le représentant de cette espèce en Amérique. Sa chair est assez bonne, au rapport de Marcgrave, qui dit en avoir mangé souvent. On le trouve à la Guiane aussi bien qu'au Brésil.

L'ACALOT.

SIXIÈME ESPÈCE.

Tantalus mexicanus. L.

Nous abrégeons ainsi le nom d'*accacalotl* que porte ce courlis au Mexique, où il est indigène. Il a,

1. Marcgrave dit qu'il est *magnitudine iacu :* or l'yacou est à peine aussi gros qu'une poule ordinaire, taille qui convient tout-à-fait à un courlis.

comme la plupart des autres, le front dénué de plumes et couvert d'une peau rougeâtre; son bec est bleu; le cou et le derrière de la tête sont revêtus de plumes brunes, mêlées de blanc et de vert; ses ailles brillent de reflets verts et pourpres; et c'est apparemment d'après ces caractères que M. Brisson a cru devoir l'appeler *courlis varié :* mais il est aisé de voir, par le nom de *corbeau aquatique* que lui donnent Fernandès et Nieremberg, que ces couleurs portent sur un fond sombre et approchant du noir. M. Adanson, en observant que cet oiseau diffère du courlis d'Europe en ce qu'il a le front chauve, l'assimile par ce trait à l'ibis, au *guara*, au *curicaca*, dont il forme un genre particulier : mais le caractère par lequel il sépare ces oiseaux des courlis, savoir la nudité du devant de la tête, ne nous paroît pas suffisant, vu qu'en tout le reste la forme de ces oiseaux est semblable, et que cette différence elle-même se nuance entre eux par degrés; en sorte qu'il y a des espèces, comme celle du courlis vert, qui n'ont que le tour des yeux nu, tandis que d'autres, comme celui-ci, ont une grande partie du front nue. Nous avons cru devoir séparer le *curicaca* du courlis, à cause de sa grandeur et de quelques autres différences essentielles, particulièrement de celle de la forme du bec. Du reste, nous ne voyons pas ce qui a pu engager ce savant naturaliste à placer ces oiseaux dans la famille des *vanneaux*.

LE MATUITUI DES RIVAGES.

SEPTIÈME ESPÈCE.

Tantalus griseus. L.

Si cet oiseau nous étoit mieux connu, nous le séparerions peut-être, comme le *curicaca*, de la famille des courlis, vu que Marcgrave et Pison le disent semblable en petit au curicaca, lequel s'éloigne du courlis par le caractère du bec autant que par la taille; mais, avant de savoir si ce caractère du bec convient au matuitui, nous ne pouvons que l'indiquer ici, en observant néanmoins que le nom de *petit courlis* que lui donne M. Brisson paroît mal appliqué, puisque cet oiseau est à peu près de la grosseur d'une poule, c'est-à-dire de la première grandeur dans le genre des courlis. Au reste, ce matuitui des rivages est différent d'un autre petit matuitui dont parle ailleurs Marcgrave, qui n'est guère plus gros qu'une alouette, et qui paroît être un petit pluvier à collier.

LE GRAND COURLIS
DE CAYENNE.

HUITIÈME ESPÈCE.

Ibis albicollis. L.

Ce grand courlis, n° 976, est plus gros que le courlis d'Europe, et il nous a paru le plus grand des courlis.

Il a tout le manteau, les grandes pennes de l'aile, et le devant du corps, d'un brun ondé de gris et lustré de vert; le cou est blanc roussâtre, et les grandes couvertures de l'aile sont blanches. Cette description suffit pour le distinguer de tous les autres courlis.

LE VANNEAU[1].

PREMIÈRE ESPÈCE.

Tringa vanellus. L.

Le vanneau, n° 242, paroît avoir tiré son nom, dans notre langue et en latin moderne, du bruit que font ses ailes en volant, qui est assez semblable au van qu'on agite pour purger le blé. Son nom anglois *lapwing* a le même rapport au battement fréquent et bruyant de ses ailes. Les Grecs, outre les noms d'*aex* et d'*aega*[2] relatifs à son cri, lui avoient donné celui de *paon sauvage* (*taos agrios*), à cause de son aigrette

1. En latin moderne, *capella vanellus;* en italien, *paonzello, pavonzino:* en allemand, *kywit*, et vulgairement *himmel-geisz* (chèvre volante, chèvre du ciel); en anglois, *lapwing* et *bastard-plover;* en plusieurs de nos provinces, *dix-huit, pivite, kivite.*

2. *Aex*, en grec, signifie *chèvre*, et semble avoir rapport au bêlement ou chevrotement auquel on peut comparer la voix du vanneau, d'où viennent aussi les noms de *capra, capella cœlestis,* que lui donnent divers auteurs.

Aristote nomme l'*aex*, avec le *penelops* et le *vulpanser,* oiseaux du genre des canards et palmipèdes : on croiroit donc légitimement l'oiseau *aex* de cette classe, si Belon n'assuroit positivement avoir retrouvé ce même nom d'*aex* donné encore aujourd'hui au vanneau dans la Grèce.

P.nuquet sculp

1. LE VANNEAU, 2. LE VANNEAU ARMÉ DU SÉNÉGAL,
3. LE PLUVIER DORÉ.

et de ses jolies couleurs. Cependant cette aigrette du vanneau est bien différente de celle du paon ; elle ne consiste qu'en quelques longs brins effilés très déliés, et les couleurs de son corps, dont le dessous est blanc, n'offrent, sur un fond assez sombre, leurs reflets brillants et dorés qu'à l'œil qui les recherche de près. On a aussi donné au vanneau le nom de *dix-huit*, parce que ces deux syllabes, prononcées foiblement, expriment assez bien son cri, que dans plusieurs langues on a cherché à rendre également par des sons imitatifs[1]. Il donne en partant un ou deux coups de voix, et se fait aussi entendre par reprises dans son vol, même durant la nuit. Il a les ailes très fortes et il s'en sert beaucoup, vole long-temps de suite, et s'élève très haut. Posé à terre, il s'élance, bondit, et parcourt le terrain par petits vols coupés.

Cet oiseau est fort gai; il est sans cesse en mouvement, folâtre, et se joue de mille façons en l'air : il s'y tient par instants dans toutes les situations, même le ventre en haut ou sur le côté et les ailes dirigées perpendiculairement, et aucun oiseau ne caracole et ne voltige plus lestement.

Les vanneaux arrivent dans nos prairies en grandes troupes au commencement de mars, ou même dès la fin de février, après le dernier dégel et par le vent de sud. On les voit alors se jeter dans les blés verts, et couvrir le matin les prairies marécageuses

1. *Gyfytz, giwitz, kiwitz, czieik,* etc., tous noms qui, suivant les dialectes, se prononcent avec le même accent. En suivant cette analogie on ne peut guère douter que l'oiseau nommé *bigitz* dans Tragus, qui le compte au nombre de ceux qu'on mange en Allemagne, ne soit encore le vanneau.

pour y chercher les vers qu'ils font sortir de terre par une singulière adresse. Le vanneau qui rencontre un de ces petits tas de terre en boulettes ou chapelets que le ver a rejetés en se vidant le débarrasse d'abord légèrement, et, ayant mis le trou à découvert, il frappe à côté la terre de son pied et reste l'œil attentif et le corps immobile : cette légère commotion suffit pour faire sortir le ver, qui, dès qu'il se montre, est enlevé d'un coup de bec. Le soir venu, ces oiseaux ont un autre manége; ils courent dans l'herbe et sentent sous leurs pieds les vers qui sortent à la fraîcheur : ils en font ainsi une ample pâture, et vont ensuite se laver les pieds et le bec dans les petites mares ou dans les ruisseaux.

Ces oiseaux se laissent difficilement approcher et semblent distinguer de très loin le chasseur. On peut les joindre de plus près lorsqu'il fait un grand vent, car alors ils ont peine à prendre leur essor. Quand ils sont attroupés et prêts à s'élever ensemble, tous agitent leurs ailes par un mouvement égal; et comme elles sont doublées de blanc et qu'ils sont fort près les uns des autres, le terrain couvert par leur multitude, et que l'on voyoit noir, paroît blanc tout d'un coup. Mais cette grande société que forment les vanneaux à leur arrivée tend à se rompre dès que les premières chaleurs du printemps se font sentir, et deux à trois jours suffisent pour les séparer. Le signal est donné par des combats que les mâles se livrent entre eux; les femelles semblent fuir et sortent les premières du milieu de la troupe, comme si ces querelles ne les intéressoient pas, mais en effet pour attirer après elles ces combattants et leur faire contracter une

société plus intime et plus douce, dans laquelle chaque couple sait se suffire durant les trois mois que durent les amours et le soin de la nichée.

La ponte se fait en avril; elle est de trois ou quatre œufs oblongs, d'un vert sombre, fort tachetés de noir. La femelle les dépose dans les marais, sur les petites buttes ou mottes de terre élevées au dessus du niveau du terrain; précaution qu'elle semble prendre pour les mettre à l'abri de la crue des eaux, mais qui néanmoins lui ôte les moyens de cacher son nid et le laisse entièrement à découvert. Pour en former l'emplacement, elle se contente de tondre à fleur de terre un petit rond dans l'herbe, qui bientôt se flétrit alentour par la chaleur de la couveuse. Si on trouve l'herbe fraîche, on juge que les œufs n'ont point été couvés. On dit ces œufs bons à manger, et dans plusieurs provinces on les ramasse à milliers pour les porter dans les marchés. Mais n'est-ce point offenser, appauvrir la nature, que de détruire ainsi ses tendres germes dans les espèces que nous ne pouvons d'ailleurs multiplier? Les œufs de poule et des autres oiseaux domestiques sont à nous par les soins que nous prenons pour leur multiplication; mais ceux des oiseaux libres n'appartiennent qu'à la mère commune de tous les êtres.

Le temps de l'incubation du vanneau, comme dans la plupart des autres oiseaux, est de vingt jours. La femelle couve assidûment; et si quelque objet inquiétant la force à se lever de son nid, elle piette un certain espace en se traînant dans l'herbe, et ne s'envole que lorsqu'elle se trouve assez éloignée de ses œufs pour que son départ n'en indique pas la place.

Les vieilles femelles à qui on a enlevé leurs œufs ne s'exposent plus à nicher à découvert dans les marais; elles se retirent dans les blés qui montent en tuyau, et y font plus tranquillement une seconde ponte : les jeunes, moins expérimentées, s'exposent, après une première perte, à une seconde, et font quelquefois jusqu'à trois pontes successives dans les mêmes lieux; mais les dernières ne sont plus que de deux œufs, ou même d'un seul.

Les petits vanneaux, deux ou trois jours après leur naissance, courent dans l'herbe et suivent leurs père et mère; ceux-ci, à force de sollicitude, trahissent souvent leur petite famille, et la décèlent en passant sur la tête du chasseur avec des cris inquiets, qui redoublent à mesure qu'on approche de l'endroit où les petits se sont tapis à terre au premier signe d'alarme. Se sentant pressés, ils partent en courant, et il est difficile de les prendre sans chiens; car ils sont aussi alertes que les perdreaux. Ils sont alors couverts d'un duvet noirâtre, voilé sous de longs poils blancs; mais dès le mois de juillet ils entrent dans la mue, qui donne à leur plumage ses belles couleurs.

Dès lors la grande société commence à se renouer; tous les vanneaux d'un marais, jeunes et vieux, se rassemblent, ils se joignent aux bandes des marais voisins et forment en peu de jours des troupes de cinq ou six cents : on les voit planer dans l'air ou errer dans les prairies, et se répandre après les pluies dans les terres labourées.

Ces oiseaux passent pour inconstants, et en effet ils ne se tiennent guère plus de vingt-quatre heures dans le même canton : mais cette inconstance est fondée

sur un besoin réel; un canton épuisé de vers en un jour, le lendemain la troupe est forcée de se transporter ailleurs. Au mois d'octobre les vanneaux sont très gras; c'est le temps où ils trouvent la plus ample pâture, parce que, dans cette saison humide, les vers sortent de terre à milliers : mais les vents froids qui soufflent vers la fin de ce mois, en les faisant rentrer en terre, obligent les vanneaux de s'éloigner; c'est même la cause de la disparition de tous les oiseaux vermivores ou mangeurs de vers, et de leur départ de nos contrées, ainsi que de toutes celles du nord aux approches du froid; ils vont chercher leur nourriture dans le midi, où commence alors la saison des pluies: mais, par une semblable nécessité, ils sont forcés de quitter au printemps ces terres du midi, l'excès de la chaleur et de la sécheresse y causant en été le même effet que l'excès du froid de nos hivers, par rapport à la disparition des vers, qui ne se montrent à la surface de la terre que lorsqu'elle est en même temps humide et tempérée[1].

1. M. Baillon, à qui nous sommes redevables des meilleurs détails de cette histoire du vanneau, nous confirme dans cette idée, sur la cause du retour des oiseaux du midi au nord, par une observation qu'il a faite lui-même aux Antilles : « La terre, dit-il, est durant six mois de l'année d'une dureté comme d'une sécheresse extrême aux Antilles; elle ne reçoit pas dans tout ce temps une seule goutte d'eau; j'y ai vu dans les vallées des gerçures de quatre pouces de largeur et de plusieurs pieds de profondeur; il est impossible qu'aucun ver séjourne alors à la superficie : aussi pendant ce temps de sécheresse on n'aperçoit dans ces îles aucun oiseau vermivore; mais dès les premiers jours de la saison des pluies, on voit ces oiseaux arriver par essaims, que j'ai jugé venir des terres basses et noyées des côtes orientales de la Floride, des îles Caïques, des îles Turques, et d'une foule d'autres îlots inhabités, situés au nord et au nord-ouest des Antilles. Tous ces lieux

Et cet ordre du départ et du retour des oiseaux qui vivent de vers est le même dans tout notre hémisphère; nous en avons une preuve particulière pour l'espèce du vanneau : au Kamtschatka le mois d'octobre s'appelle le *mois des vanneaux;* et c'est alors le temps de leur départ de cette contrée comme des nôtres.

Belon dit que le vanneau est *connu en toute terre.* Effectivement l'espèce en est très répandue. Nous venons de dire que ces oiseaux se sont portés jusqu'à l'extrémité orientale de l'Asie; on les trouve également dans les contrées intérieures de cette vaste région, et on en voit par toute l'Europe. A la fin de l'hiver ils paroissent à milliers dans nos provinces de Brie et de Champagne; on en fait des chasses abondantes; il s'en prend des volées au filet à miroir. On le tend pour cela dans une prairie; on place entre les nappes quelques vanneaux empaillés et un ou deux de ces oiseaux vivants pour servir d'appelants, ou bien l'oiseleur, caché dans sa loge, imite leur cri de réclame avec un appeau de fine écorce : à ce cri perfide la troupe entière s'abat et donne dans les filets. Olina place dans le courant de novembre les grandes captures de vanneaux, et il paroît à sa narration qu'on voit ces oiseaux attroupés tout l'hiver en Italie.

Le vanneau est un gibier assez estimé; cependant ceux qui ont tiré la ligne délicate de l'abstinence pieuse l'ont, comme par faveur, admis parmi les mets de la mortification. Le vanneau a le ventricule très musculeux, doublé d'une membrane sans adhérence,

humides sont le berceau des oiseaux d'eau de ces îles, et peut-être d'une partie du grand continent de l'Amérique. »

recouvert par le foie, et contenant pour l'ordinaire quelques petits cailloux; le tube intestinal est d'environ deux pieds de longueur; il y a deux cœcums, dirigés en avant, chacun de plus de deux pouces de long; une vésicule du fiel adhérente au foie et au duodénum; le foie est grand et coupé en deux lobes; l'œsophage, long d'environ six pouces, est dilaté en poche avant son insertion; le palais est hérissé de petites pointes charnues qui se couchent en arrière; la langue, étroite, arrondie par le bout, a dix lignes de long. Willughby observe que les oreilles sont placées dans le vanneau plus bas que dans les autres oiseaux.

Il n'y a pas de différence entre le mâle et la femelle; mais il y en a quelques unes dans les couleurs du plumage, quoique Aldrovande dise n'y en avoir point remarqué : ces différences reviennent en général à ce que les couleurs de la femelle sont plus foibles, et que les parties noires sont mélangées de gris; sa huppe est aussi plus petite que celle du mâle, dont la tête paroît être un peu plus grosse et plus arrondie. La plume de ces oiseaux est épaisse et son duvet bien fourni, ce duvet est noir près du corps; le dessous et le bord des ailes, vers l'épaule, sont blancs, ainsi que le ventre, les deux plumes extérieures de la queue et de la première moitié des autres; il y a un point blanc de chaque côté du bec et un trait de même couleur sur l'œil en façon de sourcil. Tout le reste du plumage est d'un fond noir, mais enrichi de beaux reflets d'un luisant métallique, changeant en vert et en rouge doré, particulièrement sur la tête et les ailes. Le noir sur la gorge et le devant du cou est mêlé de blanc par taches : mais ce noir forme seul

sur la poitrine un large plastron arrondi; il est, ainsi que le noir des pennes de l'aile, lustré de vert bronzé. Les couvertures de la queue sont rousses. Mais comme il se trouve assez fréquemment de la diversité dans le plumage d'un individu à un autre, un plus grand détail dans la description deviendroit superflu : nous observerons seulement que la huppe n'est point implantée sur le front, mais à l'occiput, ce qui lui donne plus de grâce; elle est composée de cinq ou six brins délicats, effilés, d'un beau noir, dont les deux supérieurs couvrent les autres et sont beaucoup plus longs. Le bec noir, assez petit et court, n'ayant pas plus de douze ou treize lignes, est renflé vers le bout; les pieds sont hauts et minces et d'un rouge brun, ainsi que le bas des jambes, qui est dénué de plumes sur sept ou huit lignes de hauteur; le doigt extérieur et celui du milieu sont joints à l'origine par une petite membrane; celui de derrière est très court et ne pose point à terre; la queue ne dépasse pas l'aile pliée. La longueur totale de l'oiseau est de onze ou douze pouces et sa grosseur approche de celle du pigeon commun.

On peut garder les vanneaux en domesticité; il faut, dit Olina, les nourrir de cœur de bœuf dépecé en filets. Quelquefois on en met dans les jardins, où ils servent à détruire les insectes; ils y restent volontiers et ne cherchent point à s'enfuir. Mais, comme le remarque Klein, cette facilité qu'on trouve à captiver cet oiseau vient plutôt de stupidité que de sensibilité; et d'après le maintien et la physionomie de ces oiseaux, tant vanneaux que pluviers, cet observateur prétend qu'on peut prononcer qu'ils n'ont qu'un instinct fort obtus.

Gesner parle de vanneaux blancs et de vanneaux bruns tachetés et sans aigrette ; mais il n'en dit pas assez pour faire juger si les premiers ne sont pas simplement des variétés accidentelles. Il nous paroît se tromper sur les secondes et prendre le pluvier pour le vanneau : il semble s'en douter lui-même ; car il avoue ailleurs qu'il connoissoit peu le pluvier, qui est très rare en Suisse et n'y paroît presque jamais, tandis que les vanneaux y viennent en très grand nombre : il y a même une espèce à laquelle on a donné le nom de *vanneau suisse*.

LE VANNEAU SUISSE.

SECONDE ESPÈCE.

Vanellus melanogaster. Bechst. (Plumage de noces.)

Ce vanneau, n° 853, est à peu près de la taille du vanneau commun ; il a tout le dessus du corps varié transversalement de blanc et de brun ; le devant du corps est noir ou noirâtre ; le ventre est blanc ; les grandes pennes de l'aile sont noires et la queue est traversée de bandes comme le dos. La dénomination de *vanneau suisse* pourroit donc venir de cet habillement mi-parti. Cette étymologie est peut-être aussi plausible que celle de *vanneau de Suisse*, car cet oiseau ne se trouve point exclusivement en Suisse[1] et

1. Il y a même une raison très légitime de douter que cet oiseau s'y trouve absolument ; c'est que Gesner, cet observateur si savant, n'en fait aucune mention, et qu'il n'auroit certainement pas manqué de connoître un oiseau de son pays.

paroît dans nos contrées : mais il est vrai qu'il y est beaucoup plus rare que l'autre et qu'on ne l'y voit jamais en troupes nombreuses.

M. Brisson fait de l'oiseau *ginochiella* d'Aldrovande une troisième espèce sous la dénomination de *grand vanneau*, qui convient bien peu au *ginochiella*, puisque, dans la figure qu'en donne Aldrovande et qu'il dit de grandeur naturelle, cet oiseau est représenté moins grand que le vanneau commun. Au reste, il est très difficile de prononcer sur la réalité d'une espèce à la vue d'une figure imparfaite, d'autant que si les pieds et le bec ne sont pas mal représentés, cet oiseau n'est point un vanneau. On pourroit y rapporter plutôt le grand pluvier ou courlis de terre, dont nous parlerons à la suite de l'article des pluviers, si la différence de la taille ne s'y opposoit pas encore. Aldrovande, dans la courte notice qu'il a jointe à sa figure, dit que le bec a la pointe aiguë, ce qui ne caractérise pas plus un pluvier qu'un vanneau. Ainsi, sans établir l'espèce de cet oiseau, nous nous contenterons d'en avoir placé ici la notice, à laquelle, depuis Aldrovande, personne n'a rien ajouté.

LE VANNEAU ARMÉ
DU SÉNÉGAL.

TROISIÈME ESPÈCE.

Parra senegalensis. L.

Ce vanneau du Sénégal est de la grosseur du nôtre ; mais il a les pieds fort hauts et la partie nue de la

jambe longue de vingt lignes : cette partie est, comme les pieds, de couleur verdâtre. Le bec est long de seize lignes et surmonté, près du front, d'une bandelette étroite de membrane jaune très mince, retombant, et coupée en pointe de chaque côté. Il a le devant du corps d'un gris-brun clair; le dessus de même couleur, mais plus foncé; les grandes pennes de l'aile noires; les plus près du corps d'un blanc sale; la queue est blanche dans sa première moitié, ensuite noire, et enfin blanche à la pointe. Cet oiseau, n° 362, est armé, au pli de l'aile, d'un petit éperon corné, long de deux lignes et terminé en pointe aiguë.

On reconnoît cette espèce dans une notice de M. Adanson, à l'habitude que nous avons remarquée dans la famille des vanneaux, qui est de crier beaucoup et de poursuivre les gens avec clameurs, pour peu qu'on approche de l'endroit où ils se tiennent : aussi les François du Sénégal ont-ils appelés *criards* ces vanneaux armés, que les Nègres nomment *net-net*. « Dès qu'ils voient un homme, dit M. Adanson, ils se mettent à crier à toute force et à voltiger autour de lui, comme pour avertir les autres oiseaux, qui, dès qu'ils les entendent, prennent leur vol pour s'échapper. Ces oiseaux sont les fléaux des chasseurs. » Cependant le naturel de nos vanneaux est paisible, et l'on n'observe pas qu'ils aient querelle avec aucun oiseau : mais l'ergot aux ailes, dont la nature a pourvu ceux-ci, les rend apparemment plus guerriers, et l'on assure qu'ils se servent de cet éperon comme d'une arme offensive contre les autres oiseaux.

LE VANNEAU ARMÉ
DES INDES.

QUATRIÈME ESPÈCE.

Parra goaensis. L.

Une seconde espèce de vanneau armé nous est venue de Goa et n'est pas encore connue des naturalistes. Ce vanneau des Indes, n° 807, est de la grandeur de celui d'Europe, mais il a le corps plus mince et plus haut monté; il porte un petit ergot au pli de chaque aile, et, dans son plumage, on reconnoît la livrée commune des vanneaux : les grandes pennes de l'aile sont noires; la queue, mi-partie de blanc et de noir, est roussâtre à la pointe; une teinte pourprée couvre les épaules; le dessous du corps est blanc; la gorge et le devant du cou sont noirs; le sommet de la tête et le dessus du cou noirs aussi, avec une ligne blanche sur les côtés du cou; le dos est brun. L'œil paroît entouré d'une portion de cette membrane excroissante qu'on remarque plus ou moins dans la plupart des vanneaux et des pluviers armés, comme si ces deux excroissances de l'ergot et du casque membraneux avoient dans leur production quelque rapport secret et quelque cause simultanée.

LE VANNEAU ARMÉ

DE LA LOUISIANE.

CINQUIÈME ESPÈCE.

Parra ludoviciana. L.

Celui-ci, n° 835, est un peu moins grand que le vanneau armé du Sénégal; mais il a les jambes et les pieds à proportion aussi longs, et son arme est plus forte et longue de quatre lignes. Il a la tête coiffée, de chaque côté, d'une double bandelette jaune posée latéralement, et qui, entourant l'œil, se taille en arrière en petite échancrure et se plonge en avant sur la racine du bec en deux lambeaux allongés; le sommet de la tête est noir; les grandes pennes de l'aile le sont aussi; la queue de même avec la pointe blanche; le reste du plumage, sur un fond gris, est teint de brun roussâtre ou rougeâtre sur le dos et rougeâtre clair ou couleur de chair sur la gorge et le devant du cou; le bec et les pieds sont d'un jaune verdâtre.

Nous regarderons comme variété de cette espèce la huitième de M. Brisson, qu'il a donnée sous le nom de *vanneau armé de Saint-Domingue.* Les proportions sont à très peu près les mêmes; et les différences ne paroissent pas excéder celles que l'âge ou le sexe mettent dans des oiseaux de même espèce.

LE VANNEAU ARMÉ
DE CAYENNE.

SIXIÈME ESPÈCE.

Parra cayennensis. L.

Ce vanneau, n° 836, est au moins de la grandeur du nôtre, mais il est plus haut monté; il est aussi armé d'un ergot à l'épaule : du reste, il ressemble tout-à-fait à notre vanneau par la teinte et les masses des couleurs : il a l'épaule couverte d'une plaque d'un gris bleuâtre; un mélange de cette couleur et de teintes vertes et pourprées est étendu sur le dos; le cou est gris, mais un large plastron noir s'arrondit sur la poitrine; le front et la gorge sont noirs; la queue est mi-partie de noir et de blanc comme dans le vanneau d'Europe : et, pour compléter les rapports, celui de Cayenne porte à l'occiput une petite aigrette de cinq ou six brins assez courts.

Il paroît qu'il se trouve aussi au Chili une espèce de vanneau armé; et si la notice qu'en donne Frézier n'a rien d'exagéré, cette espèce est plus fortement armée qu'aucune des précédentes, puisque les ergots ou éperons ont un pouce de longueur. C'est encore une espèce criarde comme celle du Sénégal. « Dès que ces oiseaux voient un homme, dit M. Frézier, ils se mettent à voltiger autour de lui et à crier, comme pour avertir les autres oiseaux, qui, à ce signal, prennent, de tous côtés, leur vol. »

LE VANNEAU-PLUVIER.

Vanellus melanogaster. Bechst. (Jeune âge.)

C'est cet oiseau, n° 854, que Belon nomme *pluvier gris*, et qui ressemble effectivement autant et peut-être plus au pluvier qu'au vanneau. Il porte, à la vérité, comme le dernier, ce petit doigt postérieur dont le pluvier est dépourvu, différence par laquelle les naturalistes ont séparé ces oiseaux; mais on doit observer que ce doigt est plus petit que dans le vanneau, qu'il est à peine apparent, et que de plus cet oiseau ne porte dans son plumage aucune livrée de celui du vanneau. Ce sera donc, si l'on veut, un vanneau, parce qu'il a un quatrième doigt; ou bien ce sera un pluvier, parce qu'il n'a point d'aigrette et aussi parce qu'il a les couleurs et les mœurs des pluviers. Klein refuse même, avec quelque raison, d'admettre comme caractère générique cette différence légère dans les doigts, qu'il ne regarde que comme une anomalie; et, alléguant pour exemple cette espèce même, il dit que le faux doigt ou plutôt l'onglet postérieur qui se distingue à peine ne lui semble pas l'éloigner suffisamment du pluvier, et qu'en général ces deux genres du pluvier et du vanneau se rapprochent dans leurs espèces de manière à ne composer qu'une grande famille; ce qui nous paroît juste et très vrai. Aussi les naturalistes, indécis, ont-ils appelé l'oiseau dont nous parlons, tantôt *vanneau* et tantôt

pluvier. C'est pour terminer le différend et rapprocher ces analogies que nous l'avons appelé *vanneau-pluvier*. Les oiseleurs l'ont nommé *pluvier de mer :* dénomination impropre, puisqu'il va de compagnie avec les pluviers ordinaires et que Belon le prend pour l'appelant ou le roi de leurs bandes ; car les chasseurs disent que cet appelant est plus grand et a la voix plus forte que les autres. Il est, en effet, un peu plus gros que le pluvier doré ; il a le bec à proportion plus long et plus fort ; tout son plumage est gris-cendré clair, et presque blanc sous le corps, mêlé de taches brunâtres au dessus du corps et sur les côtés ; les pennes de l'aile sont noirâtres ; la queue est courte et n'excède pas l'aile pliée.

Aldrovande conjecture, avec assez de vraisemblance, qu'Aristote a fait mention de cet oiseau sous le nom de *pardalis :* sur quoi il faut remarquer que ce philosophe ne paroît pas parler du *pardalis* comme d'un oiseau qu'il connoissoit par lui-même ; car voici ses termes : « Le *pardalis* est, dit-on, un oiseau (*avicula quædam perhibetur*) qui ordinairement vole en troupes ; on n'en rencontre pas un isolé des autres. Son plumage est cendré ; sa grandeur, celle du *molliceps ;* il vole et court également bien ; sa voix n'est point forte, mais son cri est fréquent. » Ajoutez que le nom *pardalis* marque un plumage tacheté ; tout le reste des traits se rapporte également bien à un oiseau de la famille du pluvier ou du vanneau.

Willughby nous assure que cet oiseau se voit fréquemment dans les terres de l'État de Venise, où on le nomme *squatarola*. Marsigli le compte parmi les oiseaux des rives du Danube ; Schwenckfeld entre

ceux de Silésie ; Rzaczynski au nombre de ceux de Pologne ; et Sibbald le nomme dans la liste des oiseaux de l'Écosse : d'où l'on voit que cette espèce, comme toute la famille des vanneaux, est extrêmement répandue. Est-ce une particularité de son histoire naturelle que Linnæus a voulu marquer, lorsqu'il l'a nommé, dans une de ses éditions, *tringa Augusti mensis*, et se trouve-t-il au mois d'août en Suède? Du reste, le doigt postérieur de ce vanneau-pluvier est si petit et si peu apparent que nous ne ferons pas difficulté de lui rapporter, avec M. Brisson, le vanneau brun de Schwenckfeld, quoiqu'il dise expressément qu'il n'a point de doigt postérieur.

Nous rapporterons encore à cette espèce, comme très voisine, celle du vanneau varié de M. Brisson, Aldrovande ne donne sur cet oiseau qu'une figure sans notice ; mais son titre seul indique qu'il a connu la grande ressemblance qui est entre ces deux oiseaux : toutes leurs proportions sont à très peu près les mêmes; le fond du plumage ne diffère que de quelques teintes; seulement il est encore plus tigré dans ce vanneau varié, que nous regardons comme une seconde race dans l'espèce du vanneau-pluvier. L'un et l'autre, suivant M. Brisson, fréquentent les bords de la mer; mais il est plus clair, par les témoignages que nous venons de citer, que ces oiseaux se trouvent aussi dans des pays éloignés de la mer, et même fort avant dans l'intérieur des terres en différentes contrées.

LES PLUVIERS.

L'INSTINCT social n'est pas donné à toutes les espèces d'oiseaux; mais dans celles où il se manifeste il est plus grand, plus décidé, que dans les autres animaux. Non seulement leurs attroupements sont plus nombreux et leur réunion plus constante que celle des quadrupèdes, mais il semble que ce n'est qu'aux oiseaux seuls qu'appartient cette communauté de goûts, de projets, de plaisirs, et cette union de volontés qui fait le lien de l'attachement mutuel et le motif de la liaison générale. Cette supériorité d'instinct social dans les oiseaux suppose d'abord une nombreuse multiplication et vient ensuite de ce qu'ils ont plus de moyens et de facilité de se rapprocher, de se rejoindre, de demeurer et voyager ensemble; ce qui les met à portée de s'entendre et de se communiquer assez d'intelligence pour connoître les premières lois de la société, qui, dans toute espèce d'êtres, ne peut s'établir que sur un plan dirigé par des vues concertées. C'est cette intelligence qui produit entre les individus l'affection, la confiance et les douces habitudes de l'union, de la paix et de tous les biens qu'elle procure. En effet, si nous considérons les sociétés libres ou forcées des animaux quadrupèdes, soit qu'ils se réunissent furtivement et à l'écart dans l'état sauvage, soit qu'ils se trouvent rassemblés avec indifférence ou regret sous l'empire de l'homme et attroupés en domestiques ou en esclaves, nous ne pourrons

les comparer aux grandes sociétés des oiseaux formées par un pur instinct, entretenues par goût, par affection, sous les auspices de la pleine liberté. Nous avons vu les pigeons chérir leur commun domicile et s'y plaire d'autant plus qu'ils y sont plus nombreux; nous voyons les cailles se rassembler, se reconnoître, donner et suivre l'avis général du départ; nous savons que les oiseaux gallinacés ont, même dans l'état sauvage, des habitudes sociales que la domesticité n'a fait que seconder, sans contraindre leur nature; enfin nous voyons tous les oiseaux qui sont écartés dans les bois, ou dispersés dans les champs, s'attrouper à l'arrière-saison, et, après avoir égayé de leurs jeux les derniers beaux jours de l'automne, partir de concert pour aller chercher ensemble des climats plus heureux et des hivers plus tempérés; et tout cela s'exécute indépendamment de l'homme, quoique alentour de lui, et sans qu'il puisse y mettre obstacle, au lieu qu'il anéantit ou contraint toute société, toute volonté commune, dans les animaux quadrupèdes : en les désunissant il les a dispersés. La marmotte, sociale par instinct, se trouve reléguée, solitaire, à la cime des montagnes; le castor, encore plus aimant, plus uni, et presque policé, a été repoussé dans le fond des déserts. L'homme a détruit ou prévenu toute société entre les animaux; il a éteint celle du cheval, en soumettant l'espèce entière au frein [1]; il a gêné celle

1. Les chevaux, redevenus sauvages dans les plaines de Buénos-Ayres, vont par grandes troupes, courent ensemble, paissent ensemble, et donnent toutes les marques de s'aimer, de s'entendre, de se plaire rassemblés. Il en est de même des chiens sauvages, en Canada, et dans les autres contrées de l'Amérique septentrionale. On ne

même de l'éléphant, malgré la puissance et la force de ce géant des animaux, malgré son refus constant de produire en domesticité. Les oiseaux seuls ont échappé à la dénomination du tyran ; il n'a rien pu sur leur société, qui est aussi libre que l'empire de l'air; toutes ses atteintes ne peuvent porter que sur la vie des individus : il en diminue le nombre, mais l'espèce ne souffre que cet échec, et ne perd ni la liberté, ni son instinct, ni ses mœurs. Il y a même des oiseaux que nous ne connoissons que par les effets de cet instinct social, et que nous ne voyons que dans les moments de l'attroupement général et de leur réunion en grande compagnie. Telle est en général la société de la plupart des espèces d'oiseaux d'eau, et en particulier celle des pluviers.

Ils paroissent en troupes nombreuses dans nos provinces de France pendant les pluies d'automne; et c'est de leur arrivée dans la saison des pluies qu'on les a nommés *pluviers*[1]. Ils fréquentent, comme les vanneaux, les fonds humides et les terres limoneuses, où ils cherchent les vers et les insectes. Ils vont à l'eau le matin pour se laver le bec et les pieds, qu'ils se sont remplis de terre en la fouillant; et cette ha-

doit plus douter que les autres espèces domestiques, celle du chameau depuis si long-temps soumise, celles du bœuf et du mouton, dont l'homme a dénaturé la société en mettant toute l'espèce en servitude, ne fussent aussi naturellement sociales, et ne se donnassent, dans l'état sauvage ennobli par la liberté, ces marques touchantes de penchant et d'affection dont nous les voyons entre eux encore consoler leur esclavage.

1. L'étymologie de Gesner, qui tire son nom *a pulvere*, est beaucoup moins vraisemblable et bien moins propre au pluvier, y ayant d'ailleurs un très grand nombre d'oiseaux pulvérateurs.

bitude leur est commune avec les bécasses, les vanneaux, les courlis, et plusieurs autres oiseaux qui se nourrissent de vers. Ils frappent la terre avec leurs pieds pour les faire sortir, et ils les saisissent souvent même avant qu'ils soient hors de leur retraite. Quoique les pluviers soient ordinairement fort gras, on leur trouve les intestins si vides qu'on a imaginé qu'ils pouvoient vivre d'air[1] : mais apparemment la substance fondante du ver se tourne toute en nourriture et donne peu d'excréments. D'ailleurs ils paroissent capables de supporter un long jeûne. Schwenckfeld dit avoir gardé un de ces oiseaux quatorze jours, qui, pendant tout ce temps, n'avala que de l'eau et quelques grains de sable.

Rarement les pluviers se tiennent plus de vingt-quatre heures dans le même lieu. Comme ils sont en très grand nombre, ils ont bientôt épuisé la pâture vivante qu'ils y venoient chercher : dès lors ils sont obligés de passer à un autre terrain, et les premières neiges les forcent de quitter nos contrées et de gagner les climats plus tempérés. Il en reste néanmoins en assez grande quantité dans quelques unes de nos provinces maritimes[2] jusqu'au temps des fortes gelées; ils repassent au printemps[3] et toujours attrou-

1. Albert réfute bien ceux qui disent que le pluvier vit d'air, et que c'est pour cela qu'on ne trouve rien dans ses intestins; mais il en rend à son tour une mauvaise raison, quand il dit que cet oiseau n'a que l'intestin *jejunum*.

2. En Picardie, suivant M. Baillon, il reste beaucoup de ces oiseaux aux environs de Montreuil-sur-mer, jusqu'au temps des grandes gelées.

3. On les voit, nous dit M. le chevalier Desmazys, passer régulièrement à Malte deux fois l'année, au printemps et en automne, avec

pés. On ne voit jamais un pluvier seul, dit Longolius; et, suivant Belon, leurs plus petites bandes sont au moins de cinquante. Lorsqu'ils sont à terre, ils ne s'y tiennent point en repos, sans cesse occupés à chercher leur nourriture, ils sont presque toujours en mouvement. Plusieurs font sentinelle pendant que le gros de la troupe se repaît; et au moindre danger ils jettent un cri aigu qui est le signal de la fuite. En volant ils suivent le vent, et l'ordre de leur marche est assez singulier : ils se rangent sur une ligne en largeur, et, volant ainsi de front, ils forment dans l'air des zones transversales fort étroites et d'une très grande longueur; quelquefois il y a plusieurs de ces zones parallèles assez peu profondes, mais fort étendues en lignes transversales.

A terre ces oiseaux courent beaucoup et très vite; ils demeurent attroupés tout le jour et ne se séparent que pour passer la nuit. Ils se dispersent le soir sur un certain espace où chacun gîte à part : mais, dès le point du jour, le premier éveillé ou le plus soucieux, celui que les oiseleurs nomment *l'appelant*, mais qui est peut-être la sentinelle, jette le cri de réclame, *hui, hieu, huit*, et dans l'instant tous les autres se rassemblent à cet appel. C'est le moment qu'on choisit pour en faire la chasse. On tend, avant le jour, un rideau de filet en face de l'endroit où l'on a vu le soir ces oiseaux se coucher; les chasseurs en grand nombre font enceinte, et, dès les premiers cris du pluvier appelant, ils se couchent contre terre pour laisser ces oiseaux passer et se réunir : lorsqu'ils

la foule des autres oiseaux qui franchissent la Méditerranée, et pour qui cette île est un lieu de station et de repos.

sont rassemblés, les chasseurs se lèvent, jettent des cris, et lancent des bâtons en l'air; les pluviers effrayés partent d'un vol bas et vont donner dans le filet qui tombe en même temps; souvent toute la troupe y reste prise. Cette grande chasse est toujours suivie d'une capture abondante : mais un oiseleur seul, s'y prenant plus simplement, ne laisse pas de faire bonne chasse : il se cache derrière son filet, il imite avec un appeau d'écorce la voix du pluvier appelant, et attire ainsi les autres dans le piége. On en prend des quantités dans les plaines de Beauce et de Champagne. Quoique fort communs dans la saison, ils ne laissent pas d'être estimés comme un bon gibier. Belon dit que de son temps un pluvier se vendoit souvent autant qu'un lièvre. Il ajoute qu'on préféroit les jeunes qu'il nomme *guillemots*.

La chasse que l'on fait des pluviers, et leur manière de vivre dans cette saison, est presque tout ce que nous savons de ce qui a rapport à leur histoire naturelle : hôtes passagers plutôt qu'habitants de nos campagnes, ils disparoissent à la chute des neiges, ne font que repasser au printemps, et nous quittent quand les autres oiseaux nous arrivent. Il semble que la douce chaleur de cette saison charmante, fasse sur les pluviers une impression contraire; ils vont dans les contrées plus septentrionales établir leur couvée et élever leurs petits, car pendant tout l'été nous ne les voyons plus. Ils habitent alors les terres de la Laponie et des autres provinces du nord de l'Europe, et apparemment aussi celles de l'Asie. Leur marche est la même en Amérique, car les pluviers sont du nombre des oiseaux communs aux deux con-

tinents, et on les voit passer au printemps à la baie d'Hudson pour aller encore plus au nord. Arrivés en troupes dans ces contrées septentrionales pour y nicher, ils se séparent par couples : la société intime de l'amour rompt ou plutôt suspend pour un temps la société générale de l'amitié; et c'est sans doute dans cette circonstance que M. Klein, habitant de Dantzick, les a observés, quand il dit que le pluvier se tient solitairement dans les lieux bas et les prés.

L'espèce qui dans nos contrées paroît nombreuse, autant au moins que celle du vanneau, n'est pas aussi répandue. Suivant Aldrovande, on prend moins de pluviers en Italie que de vanneaux, et ils ne vont point en Suisse ni dans d'autres contrées que le vanneau fréquente : mais peut-être aussi le pluvier, se portant plus au nord, regagne-t-il dans les terres septentrionales ce que le vanneau paroît occuper de plus que lui en étendue du côté du midi; et il paroît le regagner encore dans le Nouveau-Monde, où les zones moins distinctes, parce qu'elles sont plus généralement tempérées et plus également humides, ont permis à plusieurs espèces d'oiseaux de s'étendre du nord dans un midi tempéré, tandis qu'une zone trop ardente borne et repousse dans l'ancien monde presque toutes les espèces des régions moyennes.

C'est au pluvier doré, comme représentant la famille entière des pluviers, qu'il faut rapporter ce que nous venons de dire de leurs habitudes naturelles; mais cette famille est composée d'un grand nombre d'espèces dont nous allons donner l'énumération et la description.

LE PLUVIER DORÉ[1].

PREMIÈRE ESPÈCE.

Charadrius pluvialis. L.

Le pluvier doré, n° 904, est de la grosseur d'une tourterelle : sa longueur du bec à la queue, ainsi que du bec aux ongles, est d'environ dix pouces. Il a tout le dessus du corps tacheté de traits de pinceau jaunes, entremêlés de gris blanc, sur un fond brun noirâtre : ces traits jaunes brillent dans cette teinte obscure et font paroître le plumage doré. Les mêmes couleurs, mais plus foibles, sont mélangées sur la gorge et la poitrine. Le ventre est blanc, le bec noir, et il est, ainsi que dans tous les pluviers, court, arrondi, et renflé vers le bout. Les pieds sont noirâtres, et le doigt extérieur est lié jusqu'à la première articulation, par une petite membrane, à celui du milieu. Les pieds n'ont que trois doigts, et il n'y a pas de vestige de doigt postérieur ou de talon : ce caractère, joint au renflement du bec, est établi parmi les ornithologistes comme distinctif de la famille des pluviers. Tous ont aussi une partie de la jambe, au dessus du genou, dénuée de plumes, le cou court, les yeux grands; la tête un peu trop grosse à propor-

1. En anglois, *green plover;* en allemand, *pulvier, pulrosz, see taube, greuner kiwit;* en italien, *piviero.* On prétend, dit M. Salerne, que la ville de *Piviers* ou *Pithiviers* dans le Gâtinois a pris son nom du grand nombre de pluviers qu'on voit dans ses environs.

tion du corps : ce qui convient à tous les oiseaux *scolapaces*[1], dont quelques naturalistes ont fait une grande famille sous le nom de *pardales*, qui ne peut néanmoins les renfermer tous, puisqu'il y en a plusieurs espèces, et notamment dans les pluviers, qui n'ont pas le plumage *pardé* ou *tigré*.

Au reste, il y a peu de différence dans le plumage entre le mâle et la femelle de cette espèce; néanmoins les variétés individuelles ou accidentelles sont très fréquentes, et au point que, dans la même saison, à peine sur vingt-cinq ou trente pluviers dorés en trouvera-t-on deux exactement semblables : ils ont plus ou moins de jaune, et quelquefois si peu qu'ils en paroissent tout gris[2], quelques uns portent des taches noires sur la poitrine, etc. Ces oiseaux, suivant M. Baillon, arrivent sur les côtes de Picardie à la fin de septembre ou au commencement d'octobre, tandis que dans nos autres provinces plus méridionales ils ne passent qu'en novembre et même plus tard; ils repassent en février et en mars. On les voit en été dans le nord de la Suède, en Dalécarlie, et

1. Comme bécasses, bécassines, barges, etc.

2. M. Baillon, qui a observé ces oiseaux en Picardie, assure que leur plumage est gris dans le premier âge; qu'à la première mue, en août et septembre, il leur vient déjà quelques plumes qui ont la teinte de jaune, ou qui sont tachetées de cette couleur; mais que ce n'est qu'au bout de quelques années que cet oiseau prend une belle teinte dorée. Il ajoute que les femelles naissent toutes grises; qu'elles conservent long-temps cette couleur; que ce n'est qu'en vieillissant que leur plumage se colore d'un peu de jaune, et qu'il est très rare d'en voir qui aient le plumage aussi uniformément beau que celui des mâles. Ainsi on ne doit pas être surpris de la variété des couleurs que l'on remarque dans l'espèce de ces oiseaux, puisqu'elles sont produites par la différence de sexe et d'âge. (*Note communiquée par M. Baillon.*)

dans l'île d'Océland; dans la Norwége, l'Islande et la Laponie. C'est par ces terres arctiques qu'ils paroissent avoir communiqué au Nouveau-Monde, où ils semblent s'être répandus plus loin que dans l'ancien; car on trouve le pluvier doré à la Jamaïque, la Martinique, Saint-Domingue et Cayenne, à quelques légères différences près. Ces pluviers, dans les provinces méridionales du Nouveau-Monde, habitent les savanes, et viennent dans les pièces de canne à sucre où l'on a mis le feu : leurs troupes y sont nombreuses et se laissent difficilement approcher : elles y voyagent, et on ne les voit à Cayenne que dans le temps des pluies.

M. Brisson établit une seconde espèce sous le nom de *petit pluvier doré*, d'après l'autorité de Gesner, qui néanmoins n'avoit jamais vu ni connu le pluvier par lui-même. Schwenckfeld et Rzaczynski font aussi mention de cette petite espèce, et c'est vraisemblablement encore d'après Gesner; car le premier, en même temps qu'il nomme cet oiseau *petit pluvier*, le dit de la grosseur de la tourterelle; et Rzaczynski n'y ajoute rien d'assez particulier pour faire croire qu'il l'ait observé et reconnu distinctement. Nous regarderons donc ce petit pluvier doré comme une variété purement individuelle, et qui ne nous paroît pas même faire race dans l'espèce.

LE PLUVIER DORÉ
A GORGE NOIRE.

SECONDE ESPÈCE.

Charadrius apricarius. L.

Cette espèce se trouve souvent avec la précédente dans les terres du Nord, où elles subsistent et multiplient sans se mêler ensemble. Edwards a reçu celle-ci de la baie d'Hudson, et Linnæus l'a trouvée en Suède, en Smolande, et dans les champs incultes de l'Oéland : c'est le *pluvialis minor nigroflavus* de Rudbeck. Il a le front blanc, et porte une bandelette blanche qui passe sur les yeux et les côtés du cou, descend en devant et entoure une plaque noire qui lui couvre la gorge ; le reste du dessous du corps est noir ; tout le manteau d'un brun sombre et noirâtre, est également moucheté d'un jaune vif, distribué par taches dentelées au bord de chaque plume. La grandeur de ce pluvier est la même que celle du pluvier doré. Nous ne savons pas si c'est par antiphrase et relativement à la foiblesse de ses yeux, ou parce que réellement ce pluvier a la vue plus perçante qu'aucun autre oiseau de ce genre, que les Anglois de la baie d'Hudson l'ont surnommé *œil de faucon* (hawk's eye).

LE GUIGNARD[1].

TROISIÈME ESPÈCE.

Charadrius morinellus. L.

Le guignard, n° 832, est appelé par quelques uns *petit pluvier.* Il est en effet d'une taille inférieure à celle du pluvier doré, et n'a guère que huit pouces et demi de longueur. Il a tout le fond du manteau d'un gris brun, avec quelque lustre de vert; chaque plume du dos, ainsi que les moyennes de l'aile, sont bordées et encadrées d'un trait de roux; le dessus de la tête est brun noirâtre; les côtés et la face sont tachetés de gris et de blanc; le devant du cou et la poitrine sont d'un gris ondé et arrondi en plastron, au dessous duquel, après un trait noir, est une zone blanche, et c'est à ce caractère que l'on reconnoît le mâle; l'estomac est roux, le ventre noir, et le bas-ventre blanc.

Le guignard est très connu par la bonté de sa chair, encore plus délicate et plus succulente que celle du pluvier. L'espèce paroît plus répandue dans le Nord que dans nos contrées, à commencer par l'Angleterre; elle s'étend en Suède et jusqu'en Laponie. Cet oiseau a deux passages marqués, en avril et en août, dans lesquels il se porte des marais aux montagnes, attiré par des scarabées noirs qui font la meilleure partie de sa nourriture, avec des vers et de petits co-

1. En anglois, *dotterel.*

quillages terrestres, dont on lui trouve les débris dans les intestins. Willughby décrit la chasse que l'on fait des guignards dans le comté de Norfolk, où ils sont en grand nombre. Cinq ou six chasseurs partent ensemble, et quand ils ont rencontré ces oiseaux, ils tendent une nappe de filets à une certaine distance, en les laissant entre eux et le filet; ensuite ils s'avancent doucement en frappant des cailloux ou des morceaux de bois; ces oiseaux paresseux se réveillent, étendent un pied, une aile, et ont peine à se mettre en mouvement : les chasseurs croient bien faire de les imiter en étendant le bras, la jambe, et pensent les amuser et occuper leurs yeux par ce manége, apparemment très inutile[1]; mais enfin les guignards s'approchent du filet lentement, d'une marche engourdie, et le filet tombant couvre la troupe stupide.

C'est d'après ce caractère de pesanteur et de stupidité que les Anglois ont nommé ces oiseaux *dotterel*, et leur nom latin *moricellus* paroît se rapporter à la même origine. Klein dit que leur tête est encore plus arrondie que celle de tous les autres oiseaux de la famille des pluviers, et il en tire un indice de leur stupidité, par analogie avec cette race de pigeons que l'on a nommés *pigeons fous*, et qui ont en effet la tête plus ronde que les autres. Willughby croit avoir remarqué sur les guignards que les femelles sont un peu plus grandes que les mâles, sans autres différences extérieures.

1. Un auteur, dans Gesner, va jusqu'à dire que cet oiseau, attentif et comme charmé aux mouvements du chasseur, imite tous ses gestes, et en oublie le soin de sa conservation au point de se laisser approcher et couvrir du filet que l'on tient à la main.

Pauquet sculp.

1 LE PLUVIER À COLLIER, 2. LE GRAND PLUVIER OU COURLIS DE TERRE.

3. L'ÉCHASSE.

Quant à la seconde espèce de guignard qu'établit M. Brisson sous le nom de *guignard d'Angleterre*, nous ne la regarderons que comme une simple variété. Albin représente cet oiseau trop petit dans sa figure, puisque, dans sa description, il lui assigne plus de poids et les mêmes proportions qu'au guignard ordinaire; et en effet, leur plus grande différence consiste en ce que le premier guignard n'a pas de bande transversale au bas de la poitrine, et qu'il a toute cette partie, avec l'estomac et le devant du cou, d'un gris blanc lavé de jaunâtre : il me semble donc que c'est multiplier mal à propos les espèces que de les établir sur des différences aussi légères.

LE PLUVIER A COLLIER[1].

QUATRIÈME ESPÈCE.

Charadrius hiaticula, et *Charadrius minor*. L.

Nous distinguerons d'abord deux races dans cette espèce, une grande et une petite : la première, n° 920, de la taille du mauvis; la seconde, n° 921, à peu près de celle de l'alouette, et c'est à cette dernière que se rapporte tout ce que l'on a dit du pluvier à collier, parce qu'elle est plus répandue et plus connue que la première : mais, dans le réel, l'une n'est peut-être qu'une variété de l'autre; car il se trouve encore des variétés entre elles qui semblent les rapprocher par nuances.

1. En anglois, *sea-lark*.

Ces oiseaux ont la tête ronde et le bec fort court et bien garni de plumes à sa racine; ce bec est blanc ou jaune dans sa première moitié, noir à sa pointe; le front est blanc; il y a un bandeau noir sur le sommet de la tête, et une calotte grise la recouvre; cette calotte est bordée d'une bandelette noire qui prend sur le bec et passe sous les yeux; le collier est blanc, et la poitrine porte un plastron noir; le manteau est gris brun; les pennes de l'aile sont noires; le dessous du corps est d'un beau blanc comme le front et le collier.

Tel est en gros le plumage du pluvier à collier. Si l'on vouloit présenter toutes les diversités en distribution ou en étendue de ces couleurs un peu plus foncées, plus brouillées ou plus nettes, il faudroit faire autant de descriptions et l'on établiroit presque autant d'espèces que l'on verroit d'individus. Au milieu de ces différences légères et vraiment individuelles ou locales on reconnoît le pluvier à collier le même dans presque tous les climats : on nous l'a apporté de Sibérie, du cap de Bonne-Espérance, des Philippines, de la Louisiane et de Cayenne[1]; M. Cook l'a rencontré dans le détroit de Magellan, et M. Ellis à la baie d'Hudson. Ce pluvier à collier est l'oiseau que Marcgrave appelle *matuitui* du Brésil; et Willughby, en le remarquant, est frappé de la conséquence qu'offre ce fait, savoir, qu'il y a des oiseaux communs à l'Amérique méridionale et à l'Europe;

1. A Cayenne on le nomme *collier;* et les Espagnols de Saint-Domingue, en le voyant habillé de noir et de blanc comme leurs moines, l'appellent *frailecitos;* et les Indiens, *thegle, thegle,* d'après son cri.

fait étonnant en lui-même, et qui ne trouve d'explication que dans le principe que nous avons établi sur la nature des oiseaux d'eau et de rivage, lesquels voyagent de proche en proche et s'accommodent à toutes les régions, parce que leur vie tient à un élément qui rend plus égaux tous les climats et y fournit partout le même fonds de nourriture, en sorte qu'ils ont pu s'établir du Nord au Midi, et se trouver également bien sous les tropiques et dans les zones froides.

Nous regarderons donc comme une de ces espèces privilégiées qui se sont répandues sur tout le globe, celle du pluvier à collier, malgré quelques variétés dans le plumage de ces oiseaux, suivant les différents climats; ces différences extérieures, quand le reste des traits est le même ainsi que le naturel, ne doivent être regardées que comme la teinte locale, et pour ainsi dire la livrée des climats, livrée que les oiseaux prennent et dépouillent plus ou moins en changeant de ciel.

Les pluviers à collier vivent au bord des eaux; on les voit le long de la mer en suivre les marées. Ils courent très vite sur la grève, en interrompant leur course par de petits vols, et toujours en criant. En Angleterre on trouve leurs nids sur les rochers des côtes; ces oiseaux y sont très communs, comme dans la plupart des régions du Nord, en Prusse, en Suède, et plus encore en Laponie, pendant l'été. On en voit aussi quelques uns sur nos rivières et dans quelques provinces : on les connoît sous le nom de *gravières;* en d'autres sous celui de *criards,* qu'ils méritent bien par les cris importuns et continuels qu'ils

font entendre, pour peu qu'ils soient inquiétés et tant qu'ils nourrissent leurs petits; ce qui est long, car ce n'est qu'au bout d'un mois ou cinq semaines que les jeunes commencent à voler. Les chasseurs nous assurent que ces pluviers ne font point de nids, et qu'ils pondent sur le gravier du rivage des œufs verdâtres tachetés de brun. Les père et mère se cachent dans les trous et sous les avances des rives; habitudes d'après lesquelles les ornithologistes ont cru reconnoître dans cet oiseau le *charadrios* d'Aristote, lequel, suivant la force du mot, est *habitant des rives rompues des torrents*[1], et dont *le plumage*, ajoute ce philosophe, *n'a rien d'agréable, non plus que la voix :* le dernier trait dont Aristote peint son charadrios, *qui sort la nuit et se cache le jour*, sans caractériser aussi précisément le pluvier à collier, peut néanmoins avoir rapport à ses allures du soir et à son cri, que l'on entend très tard et jusque dans la nuit. Quoi qu'il en soit, le *charadrios* est du nombre des oiseaux dans lesquels l'ancienne médecine ou plutôt l'ancienne superstition chercha des vertus occultes; il guérissoit de la jaunisse, toute la cure consistoit à le regarder[2] : l'oiseau lui-même, à l'aspect de l'ictérique, détournoit les yeux, comme se sentant affecté de son mal. De combien de remèdes imaginaires la foiblesse humaine n'a-t-elle pas cherché à flatter en tout genre ses maux réels!

1. Aristophane donne au *charadrios* la fonction d'apporter de l'eau dans la ville des oiseaux.

2. En conséquence le marchand de ce beau remède cachoit soigneusement son oiseau, n'en vendant que la vue : sur quoi les Grecs avoient fondé un proverbe pour ceux qui tiennent cachée une chose précieuse et utile : *Charadrium imitans.*

LE KILDIR.

CINQUIÈME ESPÈCE.

Charadrius vociferus. L.

C'EST le nom que porte en Virginie ce pluvier criard; et nous le lui conserverons d'autant plus volontiers que Catesby le dit formé sur le cri de l'oiseau. Ces pluviers très communs à la Virginie et à la Caroline, sont détestés des chasseurs, parce que leurs clameurs donnent l'alarme et font fuir tout gibier. On voit dans l'ouvrage de Catesby une bonne figure de cet oiseau, qu'il compare en grandeur à la bécassine. Il est assez haut monté sur jambes; tout son manteau est gris brun, et le dessus de la tête, en forme de calotte, est de la même couleur; le front, la gorge, le dessous du corps, et le tour du haut du cou sont blancs; le bas du cou est entouré d'un collier noir, au dessous duquel se trace un demi-collier blanc, et il y a de plus une bande noire sur la poitrine, qui s'étend d'une aile à l'autre; la queue est assez longue et noire à l'extrémité; le reste et ses couvertures supérieures sont d'une couleur rousse; les pieds sont jaunâtres; le bec est noir; l'œil est grand et entouré d'un cercle rouge. Ces oiseaux restent toute l'année à la Virginie et à la Caroline; on les trouve également à la Louisiane[1], et l'on ne remarque pas de différence dans le plumage entre le mâle et la femelle.

1. M. le docteur Mauduit l'a reçu de cette contrée, et le conserve dans son cabinet.

Une espèce voisine, ou peut-être la même, et qui n'a pas besoin d'une autre description, est celle du pluvier à collier de Saint-Domingue, n° 286 des planches enluminées, et la dixième de M. Brisson. A quelques différences près dans les couleurs de la queue, et une teinte plus foncée dans celui-ci aux pennes de l'aile, ces deux oiseaux sont les mêmes.

LE PLUVIER HUPPÉ.

SIXIÈME ESPÈCE.

Charadrius spinosus. L.

Ce pluvier, qui se trouve en Perse, est à peu près de la taille du pluvier doré, mais il est un peu plus haut de jambes. Les plumes du sommet de sa tête sont d'un noir lustré de vert; elles sont ramassées en touffe portée en arrière, et forment une huppe de près d'un pouce de longueur. Il y a du blanc sur les joues, l'occiput, et les côtés du cou; tout le manteau est brun marron foncé; un trait de noir tombe de la gorge sur la poitrine, qui est, ainsi que l'estomac, d'un noir relevé d'un beau lustre de violet; le bas-ventre est blanc; la queue, blanche à son origine, est noire à son extrémité; les pennes de l'aile sont noires aussi, et il y a du blanc dans les grandes couvertures.

Ce pluvier est armé et porte au pli de l'aile un éperon qu'Edwards a négligé de figurer dans sa planche XLVII, mais qu'on retrouve dans sa CCVIII^e^, où

il représente la femelle, qui diffère du mâle en ce que tout son cou est blanc, et que sa couleur n'est nuancée d'aucun reflet.

LE PLUVIER A AIGRETTE.

SEPTIÈME ESPÈCE.

Charadrius spinosus. L.

Ce pluvier, n° 801, est encore armé aux épaules; les plumes de l'occiput, s'allongeant en filets, comme dans le vanneau, lui forment une aigrette de plus d'un pouce de longueur. Il est de la grosseur du pluvier doré, mais plus haut sur ses jambes, ayant un pied du bec aux ongles, et seulement onze pouces du bec à l'extrémité de la queue. Il a le haut de la tête, ainsi que la huppe, la gorge et le plastron sur l'estomac, noirs, aussi bien que les grandes pennes de l'aile et la pointe de celles de la queue; le manteau est d'un gris brun; les côtés du cou, le ventre et les grandes couvertures de l'aile sont d'un blanc teint de fauve; l'éperon du pli de l'aile est noir, fort, et long de six lignes. Cette espèce se trouve au Sénégal, et paroît également naturelle à quelques unes des régions chaudes de l'Asie; car un pluvier qui nous a été envoyé d'Alep s'est trouvé tout-à-fait semblable à ce pluvier du Sénégal.

LE PLUVIER COIFFÉ.

HUITIÈME ESPÈCE.

Charadrius bilophus. LATH.

UNE coiffure assez particulière nous sert à caractériser ce pluvier, n° 834; c'est un morceau de membrane jaune qui lui passe sur le front, et par son extension entoure l'œil; une coiffe noire, allongée en arrière en deux ou trois brins, cache le haut de la tête, dont le chignon est blanc, et une large mentonnière noire, prenant sous l'œil, enveloppe la gorge et fait le tour du haut du cou. Tout le devant du corps est blanc; le manteau est gris roussâtre; les pennes de l'aile et le bout de la queue sont noirs; les pieds rouges; et le bec porte une tache de cette couleur vers la pointe. Ce pluvier, dont l'espèce n'étoit pas connue, se trouve au Sénégal, comme le précédent; mais il est moins grand d'un quart, et il n'a pas d'éperon au pli de l'aile.

LE PLUVIER COURONNÉ.

NEUVIÈME ESPÈCE.

Charadrius coronatus. L.

CE pluvier, n° 800, qui se trouve au cap de Bonne-Espérance, est un des plus grands de son genre : il a

un pied de longueur, et les jambes plus hautes que le pluvier doré; elles sont de couleur de rouille. Il a la tête coiffée de noir, et dans ce noir on voit une bande blanche en diadème, qui fait le tour entier de la tête, et forme une sorte de couronne; le devant du cou est gris; du noir par grosses ondes se mêle au gris sur la poitrine; le ventre est blanc; la queue, blanche dans sa première moitié ainsi qu'à son extrémité, porte une bande noire qui traverse le blanc; les pennes de l'aile sont noires; et les grandes couvertures blanches; tout le manteau est brun, lustré de verdâtre et de pourpre.

LE PLUVIER A LAMBEAUX.

DIXIÈME ESPÈCE.

Charadrius bilobus. L.

Une membrane jaune, plaquée aux angles du bec de ce pluvier, n° 880, et pendant des deux côtés en deux lambeaux pointus, nous sert à le caractériser. Il se trouve au Malabar. Il est de la grosseur de notre pluvier, mais il a de plus hautes jambes, qui sont de couleur jaunâtre. Il porte derrière les yeux un trait blanc qui borde la calotte noire de la tête; l'aile est noire et tachetée de blanc dans les grandes couvertures; on voit aussi du noir bordé de blanc à la pointe de la queue; le manteau et le cou sont d'un gris fauve, et le dessous du corps est blanc : c'est la livrée ordinaire, et pour ainsi dire uniforme, du plumage de la plupart de toutes les espèces de pluvier.

LE PLUVIER ARMÉ DE CAYENNE.

ONZIÈME ESPÈCE.

Charadrius cayanus. L.

Ce pluvier à collier, n° 833, est de la grandeur du nôtre, mais il est beaucoup plus haut de jambes; il a aussi le bec plus long et la tête moins ronde. Une large bande noire couvre le front, engage les yeux, et va se joindre au noir qui garnit le derrière du cou, le haut du dos, et s'arrondit en plastron sur la poitrine; la gorge est blanche, ainsi que le devant du cou et le dessous du corps; une plaque grise, entourée d'un bord blanc, forme une calotte derrière la tête; la première moitié de la queue est blanche, et le reste est noir; les pennes de l'aile et les épaules sont noires aussi; le reste du manteau est gris, mêlé de blanc. Des éperons assez longs percent au pli des ailes.

Il nous paroît que l'*amacozque* de Fernandès (chap. XII, pag. 17), *oiseau criard au plumage mêlé de blanc et de noir et à double collier, qu'on voit toute l'année sur le lac de Mexique, où il vit de vermisseaux aquatiques*, est un pluvier; on pourroit l'assurer, si Fernandès eût donné le caractère de ses pieds.

Quant à la treizième espèce de M. Brisson, ce n'est rien moins qu'un pluvier, mais une petite outarde ou notre *churge*[1].

1. Voyez l'article de cet oiseau dans le tome XIX, page 454

LE PLUVIAN.

Charadrius melanocephalus. L.

L'OISEAU nommé *pluvian* dans les planches enluminées, n° 918, se rapporte au pluvier en ce qu'il n'a que trois doigts. Le pluvian n'est guère plus grand que le petit pluvier à collier, si ce n'est que son cou est plus long et son bec plus fort. Il a le dessus de la tête, du cou et du dos noir, un trait de cette couleur sur les yeux, et quelques ondes noires sur la poitrine; les grandes pennes de l'aile sont mêlées de noir et de blanc; les autres parties de l'aile, pennes moyennes et couvertures, sont d'un joli gris; le devant du cou est d'un blanc roussâtre, et le ventre blanc; mais le bec est plus gros et plus épais que celui du pluvier, le renflement y est moins marqué. Ces différences, qui semblent faire une nuance de genre plutôt que d'espèce, nous ont engagé à lui donner un nom particulier, et qui en même temps eût rapport aux pluviers.

LE GRAND PLUVIER[1],

VULGAIREMENT APPELÉ *COURLIS DE TERRE.*

Charadrius œdicnemus. L.

Il est peu de chasseurs et d'habitants de la campagne dans nos provinces de Picardie, d'Orléanois, de Beauce, de Champagne et de Bourgogne, qui, se trouvant sur le soir dans les mois de septembre, d'octobre et novembre, au milieu des champs, n'aient entendu les cris répétés *türrlui, türrlui,* de ces oiseaux; c'est leur voix de rappel qu'ils font souvent retentir d'une colline à l'autre, et c'est probablement de ce son articulé et semblable au cri des vrais courlis qu'on a donné à ce grand pluvier, n° 919, le nom de *courlis de terre.* Belon dit qu'au premier aspect il trouva dans cet oiseau tant de ressemblance avec la petit outarde, qu'il lui en appliqua le nom. Cependant ce n'est ni une outarde ni un courlis; c'est plutôt un pluvier : mais en même temps qu'il tient de près aux pluviers par plusieurs caractères communs, il s'en éloigne assez par quelques autres pour qu'on puisse le regarder comme étant d'une espèce isolée, parce qu'il porte des traits d'une conformation par-

1. En italien, *coruz*, suivant Gesner et Aldrovande; à Rome, *carlotte,* selon Willughby; en Angleterre, et particulièrement dans le pays de Cornouailles et de Norfolk, *stone-curlew;* en quelques endroits de l'Allemagne, selon Gesner, *triel* ou *griel;* sur nos côtes de Picardie cet oiseau est appelé le *saint-germer.*

ticulière, et que ses habitudes naturelles sont différentes de celles des pluviers.

D'abord cet oiseau est beaucoup plus grand que le pluvier doré, il est même plus gros que la bécasse : ses jambes épaisses ont un renflement marqué au dessous du genou qui paroît gonflé ; caractère d'après lequel Belon l'a nommé *jambe enflée*. Il n'a, comme le pluvier, que trois doigts fort courts ; ses jambes et ses pieds sont jaunes. Son bec est jaunâtre depuis son origine jusque vers le milieu de sa longueur, et noirâtre jusqu'à son extrémité ; il est de la même forme, mais plus gros que celui du pluvier. Tout le plumage, sur un fond gris blanc et gris roussâtre, est moucheté par pinceaux de brun et de noirâtre, dont les traits sont assez distincts sur le cou et la poitrine, et plus confus sur le dos et sur les ailes qui sont traversées d'une bande blanchâtre ; deux traits de blanc roussâtre passe dessus et dessous l'œil ; le fond est de couleur roussâtre sur le dos et le cou, et il est blanc sous le ventre, qui n'est point moucheté.

Cet oiseau a l'aile grande ; il part de loin, surtout pendant le jour, et vole alors assez bas près de terre ; il court sur les pelouses et dans les champs aussi vite qu'un chien ; et c'est de là qu'en quelques provinces, comme en Beauce, on lui a donné le nom d'*arpenteur*. Il s'arrête tout court après avoir couru, tenant son corps et sa tête immobiles, et au moindre bruit il se tapit contre terre. Les mouches, les scarabées, les petits limaçons, et autres coquillages terrestres, sont le fond de sa nourriture, avec quelques autres insectes qui se trouvent dans les terres en friche,

comme grillons, sauterelles et courtillières[1]; car il ne se tient guère que sur le plateau des collines, et il habite de préférence les terres pierreuses, sablonneuses et sèches. En Beauce, dit M. Salerne, une mauvaise terre s'appelle *une terre à courlis*. Ces oiseaux, solitaires et tranquilles pendant la journée, se mettent en mouvement à la chute du jour; ils se répandent alors de tous côtés en volant rapidement et criant de toutes leurs forces sur les hauteurs : leur voix, qui s'entend de très loin, est un son plaintif semblable à celui d'une flûte tierce, et prolongé sur trois ou quatre tons, en montant du grave à l'aigu. Ils ne cessent de crier pendant la plus grande partie de la nuit, et c'est alors qu'ils se rapprochent de nos habitations.

Ces habitudes nocturnes sembleroient indiquer que cet oiseau voit mieux la nuit que le jour; cependant il est certain que sa vue est très perçante pendant le jour. D'ailleurs la position de ses gros yeux le met en état de voir par derrière comme par devant; il découvre le chasseur d'assez loin pour se lever et partir bien avant que l'on soit à portée de le tirer. C'est un oiseau aussi sauvage que timide; la peur seule le tient immobile durant le jour, et ne lui permet de se mettre en mouvement, et de se faire entendre qu'à l'entrée de la nuit. Ce sentiment de crainte est même si dominant que, quand on entre dans une chambre où on le tient renfermé, il

1. M. Baillon, qui a observé cet oiseau sur les côtes de Picardie, nous dit qu'il mange aussi de petits lézards noirs qui se trouvent dans les dunes, et même de petites couleuvres.

ne cherche qu'à se cacher, à fuir, et va, dans son effroi, donner tête baissée, et se heurter contre tout ce qui se rencontre. On prétend que cet oiseau fait pressentir les changements de temps, et qu'il annonce la pluie. Gesner a remarqué que, même en captivité, il s'agite beaucoup avant l'arrivée d'un orage.

Au reste, ce grand pluvier ou courlis de terre fait une exception dans les nombreuses espèces qui, ayant une portion de la jambe nue, sont censées habiter les rivages et les terres fangeuses, puisqu'il se tient toujours loin des eaux et des terrains un peu humides, et n'habite que les terres sèches et les lieux élevés[1].

Ces habitudes ne sont pas les seules par lesquelles il diffère des pluviers. Le temps de son départ et la saison de son séjour ne sont pas les mêmes que pour les pluviers; il part en novembre, pendant les dernières pluies d'automne; mais, avant d'entreprendre le voyage, ces oiseaux se réunissent en troupes de trois ou quatre cents, à la voix d'un seul qui les appelle, et leur départ se fait pendant la nuit. On les revoit de bonne heure au printemps; et dès la fin de mars ils sont de retour en Beauce, en Sologne, en Berry, et dans quelques autres provinces de France. La femelle ne pond que deux ou quelquefois trois œufs sur la terre nue, entre des pierres, ou dans un petit creux qu'elle forme sur le sable des landes et des dunes[2]. Le mâle la poursuit vivement dans le

1. D'où l'on peut voir avec combien peu de fondement Gesner l'a pris pour le *charadrios* des anciens, qui est décidément un oiseau de rivage. Voyez ci-devant l'article du *pluvier à collier*.

2. Durant les huit jours que j'ai erré dans les sables arides qui cou-

temps des amours; il est aussi constant que vif, et ne la quitte pas; il l'aide à conduire ses petits, à les promener, et à leur apprendre à distinguer leur nourriture : cette éducation est même longue; car, quoique les petits marchent et suivent leurs père et mère peu de temps après qu'ils sont nés, ils ne prennent que tard assez de force dans l'aile pour pouvoir voler. Belon en a trouvé qui ne pouvoient encore voler à la fin d'octobre; ce qui lui a fait croire que la ponte des œufs ou la naissance des petits ne se faisoit que bien tard. Mais M. le chevalier Desmazys, qui a observé ces oiseaux à Malte[1], nous a appris qu'ils y font régulièrement deux pontes, l'une au printemps, et la dernière au mois d'août. Le même observateur assure que l'incubation est de trente jours. Les jeunes sont un fort bon gibier, et on ne laisse pas de manger aussi les vieux, qui ont la chair plus noire et plus sèche. La chasse à Malte en étoit réservée au grand-maître de l'ordre, avant que l'espèce de nos perdrix

vrent les bords de la mer depuis l'embouchure de la Somme jusqu'à l'extrémité du Boulonnois j'ai rencontré un nid qui m'a paru être du *saint-germer :* pour m'en assurer, je suis demeuré constamment assis jusqu'au soir sur le sable, dont j'avois élevé devant et autour de moi un petit tertre pour me cacher. Les oiseaux de ces sables, accoutumés à en voir changer la surface, que les vents transportent, ne prennent aucune inquiétude d'y trouver de nouveaux creux ou de nouvelles élévations. Je fus payé de ma peine : le soir l'oiseau vint à ses œufs, et je le reconnus pour le saint-germer ou le courlis de terre. Son nid, posé à plate terre et à découvert dans une plaine de sable, ne consistoit qu'en un petit creux d'un pouce, et de forme elliptique, contenant trois œufs assez gros, et d'une couleur singulière. (*Observations faites par M. Baillon de Montreuil-sur-mer.*)

1. On l'appelle à Malte *talaride*.

n'eût été portée dans cette île, vers le milieu du dernier siècle[1].

Ce grand pluvier ou courlis de terre ne s'avance point en été dans le nord, comme font les pluviers; du moins Linnæus ne le nomme point dans la liste des oiseaux de Suède. Willughby assure qu'on le trouve en Angleterre, dans le comté de Norfolk, et dans le pays de Cornouailles; cependant Charleton, qui se donne pour chasseur expérimenté, avoue que cet oiseau lui est absolument inconnu. Son instinct sauvage, ses allures de nuit, ont pu le dérober longtemps aux yeux des observateurs; et Belon, qui le premier l'a reconnu en France, remarque qu'alors personne ne put lui en dire le nom.

J'ai eu pendant un mois ou cinq semaines un de ces oiseaux à ma campagne : on le nourrissoit de soupe, de pain, et de viande cuite; il aimoit ce dernier mets de préférence aux autres. Il mangeoit non seulement pendant le jour, mais aussi pendant la nuit; car après lui avoir donné le soir sa provision de nourriture, on a remarqué que le lendemain matin elle étoit fort diminuée.

Cet oiseau m'a paru d'un naturel paisible, mais craintif et sauvage, et je crois que c'est en effet par cette raison qu'on le voit rarement courir pendant le jour dans l'état de liberté, et qu'il préfère l'obscurité de la nuit pour se réunir avec ses semblables. J'ai remarqué que dès qu'il apercevoit quelqu'un, même de loin, il cherchoit à s'enfuir, et que sa peur étoit si grande qu'il se heurtoit contre tout ce qu'il

1. Sous le grand-maître Martin de Redin. (*Note communiquée par M. le chevalier Desmazys.* Une autre note spécifie les perdrix rouges.)

rencontroit en voulant se sauver. Il est donc du nombre des animaux qui sont faits pour vivre éloignés de nous, et à qui la nature a donné pour sauvegarde l'instinct de nous fuir.

Celui dont il s'agit ici n'a point fait connoître son cri : il faisoit seulement quelquefois entendre pendant les deux ou trois dernières nuits qui ont précédé sa mort une sorte de sifflement très foible, qui n'étoit peut-être qu'une expression de souffrance ; car il avoit alors sur la racine du bec et dans les pieds de fort grandes blessures qu'il s'étoit faites en frappant contre les fils de fer de sa cage, dans laquelle il se remuoit brusquement dès qu'il apercevoit quelque objet nouveau.

L'ÉCHASSE[1].

Himantopus atropterus. L.

L'ÉCHASSE, n° 878, est dans les oiseaux ce que la gerboise est dans les quadrupèdes : ses jambes, trois fois longues comme le corps, nous présentent une disproportion monstreuse ; et, considérant ces excès ou plutôt ces défauts énormes, il semble que quand la nature essayoit toutes les puissances de sa première

1. *Himantopus.* Les Italiens, suivant Belon, appellent l'échasse *merlo aquaiole grande;* les Allemands, *froembder vogel;* les Flamands, *mathoen;* les Anglois, *long-legs;* et à la Jamaïque, *red legged crane.* Sibbald lui donne encore les noms allemands de *dunn-bein, riemenbein.*

vigueur, et qu'elle ébauchoit le plan de la forme des êtres, ceux en qui les proportions d'organes s'unirent avec la faculté de se reproduire ont été les seuls qui se soient maintenus : elle ne peut donc adopter à perpétuité toutes les formes qu'elle avoient tentées ; elle choisit d'abord les plus belles pour en composer le tout harmonieux des êtres qui nous environnent : mais, au milieu de ce magnifique spectacle, quelques productions négligées, et quelques formes moins heureuses, jetées comme des ombres au tableau, paroissent être les restes de ces dessins mal assortis et de ces composés disparates qu'elle n'a laissé subsister que pour nous donner une idée plus étendue de ses projets; et l'on ne peut mieux saisir une de ces disproportions qui contrastent avec le bel accord et la grâce répandue sur toutes ses œuvres que dans cet oiseau, dont les jambes excessivement longues lui permettent à peine de porter son bec à terre pour prendre sa nourriture; et de plus ses jambes si disproportionnées sont comme des échasses, grêles, foibles, et fléchissantes, supportant mal le petit corps de l'oiseau, et retardant sa course plus qu'elles ne l'accélèrent; enfin trois doigts beaucoup trop courts pour les jambes asseyent mal sur ses pieds ce corps chancelant, trop loin du point d'appui. Aussi les noms que les anciens et les modernes ont donné dans toutes les langues à cet oiseau marquent la foiblesse de ses jambes molles et ployantes, ou leur excessive longueur [1].

1. *Himantopus, loripes.* Le nom d'*himantopus* a quelquefois été changé en celui d'*hæmatopus*, et ensuite appliqué à l'*huîtrier* ou *pie de mer*. C'est une double erreur. Voyez l'article suivant.

L'échasse paroît néanmoins se dédommager par le vol de la lenteur de sa marche pénible. Ses ailes sont longues et dépassent la queue, qui est assez courte; leur couleur, ainsi que celle du dos, est d'un noir lustré de bleu verdâtre; le derrière de la tête est d'un gris brun; le dessus du cou est mêlé de noirâtre et de blanc; tout le dessous est blanc depuis la gorge jusqu'au bout de la queue; les pieds sont rouges, et ils ont huit pouces de hauteur y compris la partie nue de la jambe, qui en a plus de trois; le nœud du genou se marque fortement au milieu du jet lisse et grêle de ces pieds démesurés; le bec est noir, cylindrique, un peu aplati par les côtés vers la pointe, long de deux pouces dix lignes, implanté bas sur un front relevé qui rend la tête ronde.

Nous sommes peu instruits des habitudes naturelles de cet oiseau, dont l'espèce est foible, et en même temps rare[1]. Il est vraisemblable qu'il vit d'insectes et de vermisseaux, au bord des eaux et des marais. Pline l'indique sous le nom d'*himantopus*, et dit « qu'il naît en Égypte; qu'il se nourrit principalement de mouches, et qu'on n'a jamais pu le conserver que quelques jours en Italie. » Cependant Belon en parle comme d'un oiseau naturel à cette contrée, et le comte Marsigli l'a vu sur le Danube. Il paroît aussi qu'il fréquente les terres du nord, quoique Klein dise qu'on ne l'a jamais vu sur les côtes de la Balti-

1. On nous a envoyé une échasse de Beauvoir en bas Poitou comme un oiseau inconnu, ce qui prouve qu'il ne paroît que fort rarement sur ces côtes. Celui-ci fut tué sur un vieux marais salant. On remarqua que dans son vol ses jambes, roidies en arrière, dépassoient la queue de huit pouces.

Pauquet sculp.

1. L'HUITRIER, 2. LE COURE-VITÉ, 3 LE TOURNE-PIERRE.

que; mais Sibbald, en Écosse, en a très bien décrit un qui avoit été tué près de *Dumfries*.

L'échasse se trouve aussi dans le nouveau continent : Fernandès en a vu une espèce, ou plutôt une variété, dans la Nouvelle-Espagne; et il dit que cet oiseau, habitant des régions froides, ne descend que l'hiver au Mexique : cependant Sloane le place parmi les oiseaux de la Jamaïque. Il résulte de ces autorités contraires en apparence que l'espèce de l'échasse, quoique très peu nombreuse, se trouve répandue ou plutôt dispersée, comme celle du pluvier à collier, dans des régions très éloignées. Au reste, l'échasse du Mexique, indiquée par Fernandès, est un peu plus grande que celle d'Europe; elle a du blanc mêlé dans le noir des ailes : mais ces différences ne nous paroissent pas assez grandes pour en faire une espèce séparée.

L'HUITRIER[1],

VULGAIREMENT *LA PIE DE MER.*

Hæmatopus ostralegus. L.

Les oiseaux qui sont dispersés dans nos champs ou retirés sous l'ombrage de nos forêts habitent les lieux

1. Quelquefois *bécasse de mer;* en anglois, *sea-pie, oyster-catcher;* en Islande, *tilldur* (le mâle), *tilldra* (la femelle), ce qui indiqueroit une différence extérieure entre le mâle et la femelle, dont les auteurs ne parlent pas; en latin de nomenclature, *ostralega;* et par un nom formé du grec, mais qui ne caractérise point en particulier cet oiseau, *hæmatopus.*

les plus riants et les retraites les plus paisibles de la nature : mais elle n'a pas fait à tous cette douce destinée ; elle en a confiné quelques uns sur les rivages solitaires, sur la plage nue que les flots de la mer disputent à la terre, sur ces rochers contre lesquels ils viennent mugir et se briser, et sur les écueils isolés et battus de la vague bruyante. Dans ces lieux déserts et formidables pour tous les autres êtres quelques oiseaux, tels que l'huîtrier, savent trouver la subsistance, la sécurité, les plaisirs mêmes, et l'amour. Celui-ci vit de vers marins, d'huîtres, de patelles, et autres coquillages, qu'il ramasse dans les sables du rivage. Il se tient constamment sur les bancs, les récifs découverts à basse mer, sur les grèves où il suit le reflux, et ne se retire que sur les falaises, sans s'éloigner jamais des terres ou des rochers. On a aussi donné à cet huîtrier, ou mangeur d'huîtres, le nom de *pie de mer*, non seulement à cause de son plumage noir et blanc, mais encore parce qu'il fait, comme la pie, un bruit ou cri continuel, surtout lorsqu'il est en troupe. Ce cri, aigre et court, est répété sans cesse en repos et en volant.

Cet oiseau, n° 929, ne se voit que rarement sur la plupart de nos côtes : cependant on le connoît en Saintonge et en Picardie ; il pond même quelquefois sur les côtes de cette dernière province, où il arrive en troupes très considérables par les vents d'est et de nord-ouest. Ces oiseaux s'y reposent sur les sables du rivage, en attendant qu'un vent favorable leur permette de retourner à leur séjour ordinaire. On croit qu'ils viennent de la Grande-Bretagne, où ils sont en effet fort communs, particulièrement sur les

côtes occidentales de cette île. Ils se sont aussi portés plus avant vers le nord ; car on les trouve en Gothland, dans l'île d'Oéland, dans les îles du Danemarck, et jusqu'en Islande et en Norwége. D'un autre côté, M. Cook en a vu sur les côtes de la Terre-de-Feu et sur celles du détroit de Magellan ; il en a retrouvé à la baie d'Usky, dans la Nouvelle-Zélande. Dampier les a reconnus sur les rivages de la Nouvelle-Hollande; et Kæmpfer assure qu'ils sont aussi communs au Japon qu'en Europe. Ainsi l'espèce de l'huîtrier peuple tous les rivages de l'ancien continent, et l'on ne doit pas être étonné qu'il se retrouve dans le nouveau. Le P. Feuillée l'a observé sur la côte de la terre ferme d'Amérique ; Wafer, au Darien ; Catesby, à la Caroline et aux îles Bahama; le Page du Pratz, à la Louisiane : et cette espèce si répandue l'est sans variété ; elle est partout la même, et paroît isolée et distinctement séparée de toutes les autres espèces[1]. Il n'en est point en effet parmi les oiseaux de rivage qui ait, avec la taille de l'huîtrier et ses jambes courtes, un bec de la forme du sien, non plus que ses habitudes et ses mœurs.

Cet oiseau est de la grandeur de la corneille. Son bec, long de quatre pouces, est rétréci et comme comprimé verticalement au dessous des narines, et aplati par les côtés en manière de coin jusqu'au bout,

1. On ne peut s'assurer que la pie des îles Malouines de M. de Bougainville soit l'huîtrier, plutôt que quelque espèce de pluvier : car il dit que cet oiseau se nourrit de chevrettes : qu'*il a un sifflement aisé à imiter,* ce qui indique un pluvier; de plus qu'*il a les pattes blanches,* ce qui ne convient pas à la vraie pie de mer ou à l'huîtrier, qui les a rouges.

dont la coupe carrée forme un tranchant; structure particulière qui rend ce bec tout-à-fait propre à détacher, soulever, arracher du rocher et des sables les huîtres et les autres coquillages dont l'huîtrier se nourrit.

Il est du petit nombre des oiseaux qui n'ont que trois doigts. Ce seul rapport a suffi aux méthodistes pour le placer, dans l'ordre de leurs nomenclatures, à côté de l'outarde. On voit combien il en est éloigné dans l'ordre de la nature, puisque non seulement il habite sur les rivages de la mer, mais qu'il nage encore quelquefois sur cet élément, quoique ses pieds soient absolument dénués de membranes. Il est vrai que, suivant M. Baillon, qui a observé l'huîtrier sur les côtes de Picardie, la manière dont il nage semble n'être que passive, comme s'il se laissoit aller à tous les mouvements de l'eau sans en donner aucun; mais il n'en est pas moins certain qu'il ne craint point d'affronter les vagues, et qu'il peut se reposer sur l'eau et quitter la mer lorsqu'il lui plaît d'habiter la terre.

Son plumage blanc et noir et son long bec lui ont fait donner les noms également impropres de *pie de mer* et de *bécasse de mer*. Celui d'*huîtrier* lui convient, puisqu'il exprime sa manière de vivre. Catesby n'a trouvé dans son estomac que des huîtres, et Willughby des patelles encore entières. Ce viscère est ample et musculeux suivant Belon, qui dit aussi que la chair de l'huîtrier est noire et dure, avec un goût de sauvagine. Cependant, selon M. Baillon, cet oiseau est toujours gras en hiver, et la chair des jeunes est assez bonne à manger. Il a nourri un de ces huîtriers pendant plus de deux mois : il le tenoit dans

son jardin, où il vivoit principalement de vers de terre comme le courlis; mais il mangeoit aussi de la chair crue et du pain dont il sembloit s'accommoder fort bien. Il buvoit indifféremment de l'eau douce ou de l'eau de mer, sans témoigner plus de goût pour l'une que pour l'autre : cependant, dans l'état de nature, ces oiseaux ne fréquentent point les marais ni l'embouchure des rivières, et ils restent constamment dans le voisinage et sur les eaux de la mer; mais c'est peut-être parce qu'ils ne trouveroient pas dans les eaux douces une nourriture aussi analogue à leur appétit que celle qu'ils se procurent dans les eaux salées.

L'huîtrier ne fait point de nid : il dépose ses œufs, qui sont grisâtres et tachés de noir, sur le sable nu, hors de la portée des eaux, sans aucune préparation préliminaire; seulement il semble choisir pour cela le haut des dunes et les endroits parsemés de débris de coquillages. Le nombre des œufs est ordinairement de quatre ou cinq, et le temps de l'incubation est de vingt ou vingt-un jours : la femelle ne les couve point assidûment; elle fait à cet égard ce que font presque tous les oiseaux des rivages de la mer, qui, laissant au soleil, pendant une partie du jour, le soin d'échauffer leurs œufs, les quittent pour l'ordinaire à neuf ou dix heures du matin et ne s'en rapprochent que vers les trois heures du soir, à moins qu'il ne survienne de la pluie. Les petits, au sortir de l'œuf, sont couverts d'un duvet noirâtre : ils se traînent sur le sable dès le premier jour; ils commencent à courir peu de temps après, et se cachent alors si bien dans les touffes d'herbages qu'il est difficile de les trouver.

L'huîtrier a le bec et les pieds d'un beau rouge de corail. C'est d'après ce caractère que Belon l'a nommé *hæmatopus*, en le prenant pour l'*himantopus* de Pline; mais ces deux noms ne doivent être ni confondus ni appliqués au même oiseau. *Hæmatopus* signifie *à jambes rouges* et peut convenir à l'huîtrier; mais ce nom n'est point de Pline, quoique Daléchamp l'ait lu ainsi; et l'*himantopus*, oiseau à jambes hautes, grêles, et flexibles, suivant la force du terme (*loripes*), n'est point l'huîtrier, mais bien plutôt l'échasse. Un mot de Pline, dans le même passage, eût pu suffire à Belon pour revenir de son erreur: *Præcipuè ei pabulum muscæ.* L'himantopus, qui se nourrit de mouches, n'est pas l'huîtrier, qui ne vit que de coquillages.

Willughby, en nous avertissant de ne point confondre cet oiseau sous le nom d'*hæmatopus* avec l'*himantopus* à jambes longues et molles, semble nous indiquer encore une méprise dans Belon, qui, en décrivant l'huîtrier, lui attribue cette mollesse de pieds, assez incompatible avec son genre de vie, qui le conduit sans cesse sur les galets ou le confine sur les rochers; d'ailleurs on sait que les pieds et les doigts de cet oiseau sont revêtus d'une écaille raboteuse, ferme et dure. Il est donc plus que probable qu'ici comme ailleurs la confusion des noms a produit celle des objets : le nom d'*himantopus* doit donc être réservé pour l'échasse à qui seul il convient; et celui d'*hæmatopus*, également applicable à tant d'oiseaux qui ont les pieds rouges, ne suffit pas pour désigner l'huîtrier, et doit être retranché de sa nomenclature.

Des trois doigts de l'huîtrier, deux, l'extérieur et celui du milieu, sont unis jusqu'à la première articulation par une portion de membrane, et tous sont entourés d'un bord membraneux. Il a les paupières rouges comme le bec, et l'iris est d'un jaune doré; au dessous de chaque œil est une petite tache blanche. La tête, le cou, les épaules, sont noirs, ainsi que le manteau des ailes; mais ce noir est plus foncé dans le mâle que dans la femelle. Il y a un collier blanc sous la gorge. Tout le dessous du corps, depuis la poitrine, est blanc, ainsi que le bas du dos et la moitié de la queue, dont la pointe est noire; une bande blanche, formée par les grandes couvertures, coupe dans le noir brun de l'aile. Ce sont apparemment ces couleurs qui lui ont fait donner le nom de la pie, quoiqu'il en diffère à tous autres égards et surtout par le peu de longueur de sa queue, qui n'a que quatre pouces, et que l'aile pliée recouvre aux trois quarts; les pieds, avec la petite partie de la jambe dénuée de plumes au dessous du genou, n'ont guère plus de deux pouces de hauteur, quoique la longueur de l'oiseau soit d'environ seize pouces.

LE COURE-VITE.

Cursorius gallicus, et *Cursorius coromandelicus*. L.

Les deux oiseaux représentés dans les n°s 795 et 892 des planches enluminées sont d'un genre nouveau, et il faut leur donner un nom particulier. Ils

ressemblent au pluvier par les pieds, qui n'ont que trois doigts, mais ils en diffèrent par la forme du bec, qui est courbé, au lieu que les pluviers l'ont droit et renflé vers le bout. Le premier de ces oiseaux, représenté, n° 795, a été tué en France, où il étoit apparemment égaré, puisque l'on n'en a point vu d'autre; la rapidité avec laquelle il couroit sur le rivage le fit appeler *coure-vite*. Depuis, nous avons reçu de la côte de Coromandel un oiseau tout pareil pour la forme et qui ne diffère de celui-ci que par les couleurs, en sorte qu'on peut le regarder comme une variété de la même espèce, ou tout au moins comme une espèce très voisine. Ils ont tous deux les jambes plus hautes que les pluviers; ils sont aussi grands, mais moins gros; ils ont les doigts des pieds très courts, particulièrement les deux latéraux. Le premier a le plumage d'un gris lavé de brun roux; il y a sur l'œil un trait plus clair et presque blanc, qui s'étend en arrière, et l'on voit au dessous un trait noir qui part de l'angle extérieur de l'œil; le haut de la tête est roux; les pennes de l'aile sont noires, et chaque plume de la queue, excepté les deux du milieu, porte une tache noire avec une tache blanche vers la pointe.

Le second, n° 892, qui est venu de Coromandel, est un peu moins grand que le premier. Il a le devant du cou et la poitrine d'un beau roux marron, qui se perd dans du noir sur le ventre; les pennes de l'aile sont noires, le manteau est gris, le bas-ventre est blanc, la tête est coiffée de roux à peu près comme celle du premier; tous deux ont le bec noir et les pieds blanc jaunâtre.

LE TOURNE-PIERRE.

Strepsilas collaris. L.

Nous adoptons le nom de *tourne-pierre* donné par Catesby à cet oiseau, n° 856, qui a l'habitude singulière de retourner les pierres au bord de l'eau pour trouver dessous les vers et les insectes dont il fait sa nourriture, tandis que tous les autres oiseaux de rivage se contentent de la chercher sur les sables ou dans la vase. « Étant en mer, dit Catesby, à quarante lieues de la Floride, sous la latitude de trente-un degrés, un oiseau vola sur notre vaisseau, et y fut pris. Il étoit fort adroit à tourner les pierres qui se rencontroient devant lui : dans cette action il se servoit seulement de la partie supérieure de son bec, tournant avec beaucoup d'adresse et fort vite les pierres de trois livres de pesanteur. » Cela suppose une force et une dextérité particulière dans un oiseau qui est à peine aussi gros que la maubèche : mais son bec est d'une substance plus dure et plus cornée que celle du bec grêle et mou de tous ces petits oiseaux de rivages, qui l'ont conformé comme celui de la bécasse : aussi le tourne-pierre forme-t-il, au milieu de leurs genres nombreux, une petite famille isolée. Son bec, dur et assez épais à la racine, va en diminuant et finit en pointe aiguë; il est un peu comprimé dans sa partie supérieure, et paroît se relever en haut par une légère courbure; il est noir et long d'un

pouce. Les pieds, dénués de membranes, sont assez courts et de couleur orangée.

Le plumage du tourne-pierre ressemble à celui du pluvier à collier, par le blanc et le noir qui le coupent, sans cependant y tracer distinctement un collier, et en se mêlant à du roux sur le dos; cette ressemblance dans le plumage est apparemment la cause de la méprise de MM. Brown, Willughby, et Ray, qui ont donné à cet oiseau le nom de *morinellus*, quoiqu'il soit d'un genre tout différent des pluviers, ayant un quatrième doigt et tout une autre forme de bec.

L'espèce du tourne-pierre est commune aux deux continents. On la connoît sur les côtes occidentales de l'Angleterre, où ces oiseaux vont ordinairement en petites compagnies de trois ou quatre. On les connoît également dans la partie maritime de la province de Norfolk et dans quelques îles de Gothland; et nous avons lieu de croire que c'est ce même oiseau auquel, sur nos côtes de Picardie, on donne le nom de *bune*. Nous avons reçu du cap de Bonne-Espérance un de ces oiseaux, qui étoit de même taille, et, à quelques différences près, de même couleur que ceux d'Europe. M. Catesby en a vu près des côtes de la Floride; et nous ne pouvons deviner pourquoi M. Brisson donne ce tourne-pierre d'Amérique comme différent de celui d'Angleterre, puisque Catesby dit formellement qu'il le reconnut pour le même : d'ailleurs nous avons aussi reçu de Cayenne ce même oiseau, avec la seule différence qu'il est de taille un peu plus forte; et M. Edwards fait mention d'un autre qui lui avoit été envoyé des terres voisines

Pauquet sculp

1. LE MERLE-D'EAU 2. LE RÂLE D'EAU 3. LE RÂLE DU GENÊT.

de la baie d'Hudson. Ainsi cette espèce, quoique foible et peu nombreuse en individus, s'est, comme plusieurs autres espèces d'oiseaux aquatiques, répandue du nord au midi dans les deux continents, en suivant les rivages de la mer, qui leur fournit partout la subsistance.

Le tourne-pierre gris de Cayenne nous paroît être une variété dans cette espèce, à laquelle nous rapporterons les deux individus représentés dans les planches enluminées, n°s 340 et 857, sous les dénominations de *coulon-chaud de Cayenne*, et de *coulon-chaud gris de Cayenne;* car nous ne voyons entre eux aucune différence assez marquée pour avoir droit de les séparer; nous étions même porté à les regarder comme les femelles de la première espèce, dans laquelle le mâle doit avoir les couleurs plus fortes : mais nous suspendons sur cela notre jugement, parce que Willughby assure qu'il n'y a point de différence dans le plumage entre le mâle et la femelle des tourne-pierres qu'il a décrits.

LE MERLE D'EAU[1].

Tringa cinclus. L.

Le merle d'eau n'est point un merle, quoiqu'il en porte le nom : c'est un oiseau aquatique, qui fré-

1. Les Italiens, aux environs de Belinzone, l'appellent *lerlichirollo;* et ceux du lac Majeur, *folun d'agua*, suivant Gesner; les Allemands, *bach-amsel*, *wasser-amsel;* les Suisses, *wasser-trostle;* les Anglois, *water-ouzel.*

quente les lacs et les ruisseaux des hautes montagnes, comme le merle en fréquente les bois et les vallons; il lui ressemble aussi par la taille, qui est seulement un peu plus courte, et par la couleur presque noire de son plumage; enfin il porte un plastron blanc comme certaines espèces de merles : mais il est aussi silencieux que le vrai merle est jaseur; il n'en a pas les mouvements vifs et brusques; il ne prend aucune de ses attitudes, et ne va ni par bonds ni par sauts; il marche légèrement d'un pas compté, et court au bord des fontaines et des ruisseaux, qu'il ne quitte jamais, fréquentant de préférence les eaux vives et courantes, dont la chute est rapide et le lit entrecoupé de pierres et de morceaux de roche. On le rencontre au voisinage des torrents et des cascades, et particulièrement sur les eaux limpides qui coulent sur le gravier.

Ses habitudes naturelles sont très singulières : les oiseaux d'eau qui ont les pieds palmés nagent sur l'eau ou se plongent; ceux de rivage, montés sur de hautes jambes nues, y entrent assez avant, sans que leur corps y trempe : le merle d'eau, n° 940, y entre tout entier en marchant et en suivant la pente du terrain; on le voit se submerger peu à peu, d'abord jusqu'au cou, et ensuite par-dessus la tête, qu'il ne tient pas plus élevée que s'il étoit dans l'air; il continue de marcher sous l'eau, descend jusqu'au fond, et s'y promène comme sur le rivage sec. C'est à M. Hébert que nous devons la première connoissance de cette habitude extraordinaire, et que je ne sache pas appartenir à aucun autre oiseau. Voici les observations qu'il a eu la bonté de me communiquer.

« J'étois embusqué sur les bords du lac de Nantua, dans une cabane de neige et de branches de sapin, où j'attendois patiemment qu'un bateau qui ramoit sur le lac fît approcher du bord quelques canards sauvages : j'observois sans être aperçu. Il y avoit devant ma cabane une petite anse dont le fond en pente douce pouvoit avoir deux ou trois pieds de profondeur dans son milieu. Un merle d'eau s'y arrêta et y resta plus d'une heure que j'eus le temps de l'observer tout à mon aise; je le voyois entrer dans l'eau, s'y enfoncer, reparoître à l'autre extrémité de l'anse, revenir sur ses pas; il en parcouroit tout le fond et ne paroissoit pas avoir changé d'élément; en entrant dans l'eau il n'hésitoit ni ne se détournoit : je remarquai seulement à plusieurs reprises que, toutes les fois qu'il y entroit plus haut que les genoux, il déployoit ses ailes et les laissoit pendre jusqu'à terre. Je remarquai encore que, tant que je pouvois l'apercevoir au fond de l'eau, il me paroissoit comme revêtu d'une couche d'air qui le rendoit brillant; semblable à certains insectes du genre des scarabées, qui sont toujours dans l'eau au milieu d'une bulle d'air : peut-être n'abaissoit-il ses ailes en entrant dans l'eau que pour se ménager cet air; mais il est certain qu'il n'y manquoit jamais, et il les agitoit alors comme s'il eût tremblé. Ces habitudes singulières du merle d'eau étoient inconnues à tous les chasseurs à qui j'en ai parlé, et sans le hasard de la cabane de neige je les aurois peut-être aussi toujours ignorées; mais je puis assurer que l'oiseau venoit presque à mes pieds, et pour l'observer long-temps je ne le tuai point. »

Il y a peu de faits plus curieux dans l'histoire des

oiseaux que celui que nous offre cette observation. Linnæus avoit bien dit qu'on voit le merle d'eau descendre et remonter les courants avec facilité; et Willughby que, quoique cet oiseau ne soit pas palmipède, il ne laisse pas de se plonger; mais l'un et l'autre paroissent avoir ignoré la manière dont il se submerge pour marcher au fond de l'eau. On conçoit que pour cet exercice il faut au merle d'eau des fonds de gravier et des eaux claires, et qu'il ne pourroit s'accommoder d'une eau trouble ni d'un fond de vase; aussi ne le trouve-t-on que dans les pays de montagnes, aux sources des rivières et des ruisseaux qui tombent des rochers, comme en Angleterre dans le canton de Westmoreland et dans les autres terres élevées, en France dans les montagnes du Bugey et des Vosges, et en Suisse. Il se pose volontiers sur les pierres entre lesquelles serpentent les ruisseaux; il vole fort vite en droite ligne, en rasant de près la surface de l'eau comme le martin-pêcheur. En volant il jette un petit cri, surtout dans la saison de l'amour, au printemps : on le voit alors avec sa femelle; mais dans tout autre temps on le rencontre seul. La femelle pond quatre ou cinq œufs, cache son nid avec beaucoup de soin, et le place souvent près des roues des usines construites sur les ruisseaux.

La saison où M. Hébert a observé le merle d'eau prouve qu'il n'est point oiseau de passage; il reste tout l'hiver dans nos montagnes; il ne craint pas même la rigueur de l'hiver en Suède, où il cherche de même les chutes d'eau et les fontaines rapides qui ne sont point prises de glace.

Cet oiseau a les ongles forts et courbés, avec les-

quels il se prend au gravier en marchant au fond de l'eau : du reste il a le pied conformé comme le merle de terre et les autres oiseaux de ce genre. Il a, comme eux, le doigt et l'ongle postérieurs plus forts que ceux de devant, et ces doigts sont bien séparés et n'ont point de membrane intermédiaire, quoique Willughby ait cru y en apercevoir; la jambe est garnie de plumes jusque sur le genou; le bec est court et grêle, l'une et l'autre mandibule allant également en s'effilant et se cintrant légèrement vers la pointe : sur quoi nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que, par ce caractère, M. Brisson n'auroit pas dû le placer dans le genre du *bécasseau*, dont un des caractères est d'avoir le *bout du bec obtus*.

Avec le bec et les pieds courts et un cou raccourci on peut imaginer qu'il étoit nécessaire que le merle d'eau apprît à marcher sous l'eau, pour satisfaire son appétit naturel et prendre les petits poissons et les insectes aquatiques dont il se nourrit; son plumage épais et fourni de duvet paroît impénétrable à l'eau, ce qui lui donne encore la facilité d'y séjourner; ses yeux sont grands, d'un beau brun, avec les paupières blanches, et il doit les tenir ouverts dans l'eau pour distinguer sa proie.

Un beau plastron blanc lui couvre la gorge et la poitrine; la tête et le dessus du cou jusque sur les épaules et le bord du plastron blanc sont d'un cendré roussâtre ou marron; le dos, le ventre, et les ailes, qui ne dépassent pas la queue, sont d'un cendré noirâtre et ardoisé; la queue est fort courte et n'a rien de remarquable.

LA GRIVE D'EAU.

Tringa macularia. L.

Edwards appelle *tringa tacheté* l'oiseau que, d'après M. Brisson, nous nommons ici *grive d'eau.* Il a effectivement le plumage grivelé et la taille de la petite grive, et il a les pieds faits comme le merle d'eau, c'est-à-dire les ongles assez grands et crochus, et celui de derrière plus que ceux de devant; mais son bec est conformé comme celui du cincle, des maubèches et des autres petits oiseaux de rivage, et de plus le bas de la jambe est nu. Ainsi cet oiseau n'est point une grive ni même une espèce voisine de leur genre, puisqu'il n'en tient qu'une ressemblance de plumage, et que le reste des traits de sa conformation l'apparente aux familles des oiseaux d'eau. Au reste, cette espèce paroît être étrangère, et n'a que peu de rapports avec nos oiseaux d'Europe; elle se trouve en Pensylvanie. Cependant M. Edwards présume qu'elle est commune aux deux continents, ayant reçu, dit-il, un de ces oiseaux de la province d'Essex, où à la vérité il paroissoit égaré et le seul qu'on y ait vu.

Le bec de la grive d'eau est long de onze à douze lignes; il est de couleur de chair à sa base et brun vers la pointe; la partie supérieure est marquée de chaque côté d'une cannelure qui s'étend depuis les narines jusqu'à l'extrémité du bec. Le dessus du corps, sur un fond brun olivâtre, est grivelé de taches noirâtres, comme le dessous l'est aussi sur un

fond plus clair et blanchâtre. Il y a une barre blanche au dessus de chaque œil, et les pennes de l'aile sont noirâtres. Une petite membrane joint vers la racine le doigt extérieur à celui du milieu.

LE CANUT.

Tringa canutus. L.

Il y a apparemment dans les provinces du nord quelque anecdote sur cet oiseau qui lui aura fait donner le nom d'*oiseau du roi Canut*, puisqu'Edwards le nomme ainsi [1]. Il ressembleroit beaucoup au vanneau gris s'il étoit aussi grand et si son bec n'étoit autrement conformé : ce bec est assez gros à sa base et va en diminuant jusqu'à l'extrémité, qui n'est pas fort pointue, mais qui cependant n'a pas de renflement comme le bec du vanneau. Tout le dessus du corps est cendré et ondé; les pointes blanches des grandes couvertures tracent une ligne sur l'aile; des croissants noirâtres sur un fond gris blanc marquent les plumes du croupion; tout le dessous du corps est blanc, marqueté de taches grises sur la gorge et la poitrine; le bas de la jambe est nu; la queue ne dépasse pas les ailes pliées, et le canut est certainement de la grande tribu des petits oiseaux de rivage. Willughby dit qu'il vient de ces oiseaux canuts dans la province de Lincoln, au commencement de l'hiver; qu'ils y séjournent deux ou trois mois, allant en troupes, se tenant

1. *Canuti regis avis, the knot.* Suivant Willughby, c'est parce que le roi Canut aimoit singulièrement la viande de ces oiseaux.

sur les bords de la mer, et qu'ensuite ils disparoissent. Il ajoute en avoir vu de même en Lancastershire, près de Liverpool. Edwards a trouvé celui qu'il a décrit au marché de Londres, pendant le grand hiver de 1740, ce qui semble indiquer que ces oiseaux ne viennent au sud de la Grande-Bretagne que dans les hivers les plus rudes; mais il faut qu'ils soient plus communs dans le nord de cette île, puisque Willughby parle de la manière de les engraisser en les nourrissant de pain trempé de lait, et du goût exquis que cette nourriture leur donne. Il ajoute qu'on distingueroit au premier coup d'œil cet oiseau des maubèches et guignettes (*tringæ*) par la barre blanche de l'aile, quand il n'y auroit pas d'autres différences. Il observe encore que le bec est d'une substance plus forte que ne l'est généralement celle du bec de tous les oiseaux qui l'ont conformé comme celui de la bécasse.

Une notice donnée par Linnæus, et que M. Brisson rapporte à cette espèce, marqueroit qu'elle se trouve en Suède, outre que son nom indique assez qu'elle appartient aux provinces du nord. Cependant il y a ici une petite difficulté : le canut appelé *knot* en Angleterre a tous les doigts séparés et sans membrane, suivant Willughby; l'oiseau canut de Linnæus a le doigt extérieur uni par la première articulation à celui du milieu. En supposant donc que ces deux observateurs aient également bien vu, il faut ou admettre deux espèces, ou ne point rapporter au *knot* de Willughby le *tringa* de Linnæus.

LES RALES.

Ces oiseaux forment une assez grande famille, et leurs habitudes sont différentes de celles des autres oiseaux de rivage qui se tiennent sur les sables et les grèves : les râles n'habitent, au contraire, que les bords fangeux des étangs et des rivières, et surtout les terrains couverts de glaïeuls et d'autres grandes herbes de marais. Cette manière de vivre est habituelle et commune à toutes les espèces de râles d'eau; le seul râle de terre habite dans les prairies, et c'est du cri désagréable ou plutôt du râlement de ce dernier oiseau que s'est formé dans notre langue le nom de *râle* pour toute l'espèce entière; mais tous se ressemblent en ce qu'ils ont le corps grêle et comme aplati par les flancs, la queue très courte et presque nulle, la tête petite, le bec assez semblable pour la forme à celui des gallinacés, mais seulement bien plus allongé, quoique moins épais; tous ont aussi une portion de la jambe au dessus du genou dénuée de plumes, avec les trois doigts antérieurs lisses, sans membranes et très longs. Ils ne retirent pas leurs pieds sous le ventre en volant comme font les autres oiseaux, ils les laissent pendants. Leurs ailes sont petites et fort concaves, et leur vol est court. Ces derniers caractères sont communs aux râles et aux poules d'eau, avec lesquelles ils ont en général beaucoup de ressemblances.

LE RALE

DE TERRE OU DE GENÊT[1],

VULGAIREMENT *ROI DES CAILLES.*

PREMIÈRE ESPÈCE.

Rallus crex. L.

Dans les prairies humides, dès que l'herbe est haute et jusqu'au temps de la récolte, il sort des endroits les plus touffus de l'herbage une voix rauque ou plutôt un cri bref, aigre, et sec, *crëk, crëk, crëk,* assez semblable au bruit que l'on exciteroit en passant et en appuyant fortement le doigt sur les dents d'un gros peigne : et lorsqu'on s'avance vers cette voix elle s'éloigne, et on l'entend venir de cinquante pas plus loin : c'est le râle de terre, n° 750, qui jette ce cri, qu'on prendroit de loin pour le croassement d'un reptile. Cet oiseau fuit rarement au vol, mais presque toujours en marchant avec vitesse ; et, passant à travers le plus touffu des herbes, il y laisse une trace remarquable. On commence à l'entendre vers le 10 ou le 12 de mai, dans le même temps que les cailles, qu'il semble accompagner en tout temps, car il arrive et repart avec elles. Cette circonstance, joint à ce que le râle et les

1. En latin moderne, *rallus;* en italien, *re de' quaglie;* en anglois, *daker-hen, land-rail;* en allemand, *schryck, schrye, wachtel-kenig.*

cailles habitent également les prairies, qu'il y vit seul, et qu'il est beaucoup moins commun et un peu plus gros que la caille, a fait imaginer qu'il se mettoit à la tête de leurs bandes comme conducteur ou comme chef de leur voyage, et c'est ce qui lui a fait donner le nom de *roi des cailles;* mais il diffère de ces oiseaux par les caractères de conformation, qui tous lui sont communs avec les autres râles et en général avec les oiseaux de marais, comme Aristote l'a fort bien remarqué. La plus grande ressemblance que ce râle ait avec la caille est dans le plumage, qui néanmoins est plus brun et plus doré. Le fauve domine sur les ailes; le noirâtre et le roussâtre forment les couleurs du corps; elles sont tracées sur les flancs par lignes transversales, et toutes sont plus pâles dans la femelle qui est aussi un peu moins grosse que le mâle.

C'est encore par l'extension gratuite d'une analogie mal fondée que l'on a supposé au râle de terre une fécondité aussi grande que celle de la caille : des observations multipliées nous ont appris qu'il ne pond que huit à dix œufs, et non pas dix-huit et vingt. En effet, avec une multiplication aussi grande que celle qu'on lui suppose, son espèce seroit nécessairement plus nombreuse qu'elle ne l'est en individus, d'autant que son nid, fourré dans l'épaisseur des herbes, est difficile à trouver : ce nid, fait négligemment avec un peu de mousse ou d'herbe sèche, est ordinairement placé dans une petite fosse du gazon. Les œufs, plus gros que ceux de la caille, sont tachetés de marques rougeâtres plus larges. Les petits courent dès qu'ils sont éclos en suivant leur mère, et ils ne quittent la prairie que quand ils sont forcés de fuir devant la faux

qui rase leur domicile. Les couvées tardives sont enlevées par la main du faucheur; tous les autres se jettent alors dans les champs de blé noir, dans les avoines, et dans les friches couvertes de genêts, où on les trouve en été, ce qui les a fait nommer *râles de genêt;* quelques uns retournent dans les prés en regain à la fin de cette même saison.

Lorsque le chien rencontre un râle, on peut le reconnoître à la vivacité de sa quête, au nombre de faux arrêts, à l'opiniâtreté avec laquelle l'oiseau tient et se laisse quelquefois serrer de si près qu'il se fait prendre : souvent il s'arrête dans sa fuite et se blottit, de sorte que le chien, emporté par son ardeur, passe par dessus et perd sa trace; le râle, dit-on, profite de cet instant d'erreur pour revenir sur sa voie et donner le change. Il ne part qu'à la dernière extrémité et s'élève assez haut avant de filer; il vole pesamment et ne va jamais loin. On en voit ordinairement la remise; mais c'est inutilement qu'on va la chercher; car l'oiseau a déjà piété plus de cent pas lorsque le chasseur y arrive. Il sait donc suppléer par la rapidité de sa marche[1] à la lenteur de son vol : aussi se sert-il beaucoup plus de ses pieds que de ses ailes, et, toujours couvert sous les herbes, il exécute à la course tous ses petits voyages et ses croisières multipliées dans les prés et les champs. Mais quand arrive le temps du grand voyage, il trouve, comme la caille, des forces inconnues pour fournir au mouvement de sa longue traversée : il prend son essor la nuit; et, secondé d'un vent propice, il se porte dans nos provinces mé-

1. Albin tombe ici dans une étrange méprise. « On appelle, dit-il, cet oiseau *rallus* ou *grallus* parce qu'il marche doucement. »

ridionales, d'où il tente le passage de la Méditerranée. Plusieurs périssent sans doute dans cette première traite ainsi que dans la seconde pour le retour, où l'on a remarqué que ces oiseaux sont moins nombreux qu'à leur départ.

Au reste, on ne voit le râle de terre dans nos provinces méridionales que dans ce temps de passage. Il ne niche pas en Provence; et quand Belon dit qu'il est rare en Candie, quoiqu'il soit aussi commun en Grèce qu'en Italie, cela indique seulement que cet oiseau ne s'y trouve guère que dans les saisons de ses passages, au printemps et en automne. Du reste, les voyages du râle s'étendent plus loin vers le nord que vers le midi, et, malgré la pesanteur de son vol, il parvient en Pologne, en Suède, en Danemarck, et jusqu'en Norwége. Il est rare en Angleterre, où l'on prétend qu'il ne se trouve que dans quelques cantons[1], quoiqu'il soit assez commun en Irlande. Ses migrations semblent suivre en Asie le même ordre qu'en Europe. Au Kamtschatka comme en Europe le mois de mai est également celui de l'arrivée de ces oiseaux; ce mois s'appelle *tava koatch*, mois des râles. *Tava* est le nom de l'oiseau.

Les circonstances qui pressent le râle d'aller nicher dans les terres du nord sont autant la nécessité des subsistances que l'agrément des lieux frais qu'il cherche de préférence; car quoiqu'il mange des graines, surtout celles de genêt, de trèfle, de grémil,

1. Turner dit n'en avoir pas vu ni entendu ailleurs qu'en Northumbrie; mais le docteur Tancrède Robinson assure qu'on en trouve aussi dans la partie septentrionale de la Grande-Bretagne, et Sibbald le compte parmi les oiseaux d'Écosse.

et qu'il s'engraisse en cage de millet et de grains, cependant les insectes, les limaçons, les vermisseaux, sont non seulement ses aliments de choix, mais une nourriture de nécessité pour ses petits, et il ne peut la trouver que dans les lieux ombragés et les terres humides. Cependant lorsqu'il est adulte tout aliment paroît lui profiter également, car il a beaucoup de graisse, et sa chair est exquise. On lui tend, comme à la caille, un filet où on l'attire par l'imitation de son cri, *crëk, crëk, crëk,* en frottant rudement une lame de couteau sur un os dentelé.

La plupart des noms qui ont été donnés au râle dans les diverses langues ont été formés des sons imitatifs de ce cri singulier[1], et c'est à cette ressemblance que Turner et quelques autres naturalistes ont cru le reconnoître dans le *crex* des anciens. Mais quoique ce nom du *crex* convienne parfaitement au râle, comme son imitatif de son cri, il paroît que les anciens l'ont appliqué à d'autres oiseaux. Philé donne au *crex* une épithète qui désigne que son vol est pesant et difficile, ce qui convient en effet à notre râle. Aristophane le fait venir de Libye. Aristote dit qu'il est *querelleur,* ce qui pourroit encore lui avoir été attribué par analogie avec la caille; mais il ajoute que le *crex* cherche à détruire la nichée du merle, ce qui ne convient plus au râle, qui n'a rien de commun avec les oiseaux des forêts. Le *crex* d'Hérodote est encore moins un râle, puisqu'il le compare en grandeur à l'ibis, qui est dix fois plus grand. Au reste l'avocette et la sarcelle ont quelquefois un cri de *crex, crex,* et

1. *Schryck, schaerck, korn kauerr, corn-crek,* et notre mot même de *râle.*

l'oiseau à qui Belon entendit répéter ce cri au bord du Nil est, suivant sa notice, une espèce de barge. Ainsi le son que représente le mot *crex*, appartenant à plusieurs espèces différentes, ne suffit pas pour désigner le râle ni aucun de ces différents oiseaux en particulier.

LE RALE D'EAU[1].

SECONDE ESPÈCE.

Rallus aquaticus. L.

Le râle d'eau court le long des eaux stagnantes aussi vite que le râle de terre dans les champs; il se tient de même toujours caché dans les grandes herbes et les joncs : il n'en sort que pour traverser les eaux à la nage et même à la course, car on le voit souvent courir légèrement sur les larges feuilles du nénuphar qui couvrent les eaux dormantes. Il se fait de petites routes à travers les grandes herbes; on y tend des lacets, et on le prend d'autant plus aisément qu'il revient constamment à son gîte et par le même chemin. Autrefois on en faisoit le vol à l'épervier ou au faucon, et dans cette petite chasse le plus difficile étoit de faire partir l'oiseau de son fort : il s'y tient

1. En anglois, *water-rail*, et par quelques uns, *bilcok* et *broock-ouzel;* en allemand, *schwartz wasser heunle aesch-heunlin;* Gesner lui donne quelque part le nom de *samethounle* (poule d'eau de soie), à cause de son plumage doux et moelleux comme la soie; à Venise on l'appelle *forzane* ou *porzana*, nom qui se donne également aux poules d'eau.

avec autant d'opiniâtreté que le râle de terre dans le sien; il donne la même peine au chasseur, la même impatience au chien, devant lequel il fuit avec ruse et ne prend son vol que le plus tard qu'il peut. Il est de la grosseur à peu près du râle de terre; mais il a le bec plus long, rougeâtre près de la tête. Il a les pieds d'un rouge obscur : Ray dit que quelques individus les ont jaunes, et que cette différence vient peut-être de celle du sexe. Le ventre et les flancs sont rayés transversalement de bandelettes blanchâtres sur un fond noirâtre, disposition de couleurs commune à tous les râles. La gorge, la poitrine, l'estomac, sont, dans celui-ci, d'un beau gris ardoisé; le manteau est d'un roux brun olivâtre.

On voit des râles d'eau autour des sources chaudes pendant la plus grande partie de l'hiver; cependant ils ont comme les râles de terre un temps de migration marqué. Il en passe à Malte au printemps et en automne. M. le vicomte de Querhoent en a vu à cinquante lieues des côtes de Portugal, le 17 avril : ces râles d'eau étoient si fatigués qu'ils se laissoient prendre à la main. M. Gmelin en a trouvé dans les terres arrosées par le Don. Belon les appelle *râles noirs*, et dit que ce sont oiseaux *connus en toutes contrées*, dont l'espèce est plus nombreuse que celle du râle de terre, qu'il nomme *râle rouge*.

Au reste, la chair du râle d'eau, n° 749, est moins délicate que celle du râle de terre; elle a même un goût de marécage à peu près pareil à celui de la poule d'eau.

LA MAROUETTE[1].

TROISIÈME ESPÈCE.

Rallus porzana. L.

La marouette est un petit râle d'eau qui n'est pas plus gros qu'une alouette. Tout le fond de son plumage est d'un brun olivâtre, tacheté et nué de blanchâtre, dont le lustre, sur cette teinte sombre, le fait paroître comme émaillé, et c'est ce qui l'a fait appeler *râle perlé.* Frisch l'a nommée *poule d'eau perlée :* dénomination impropre; car la marouette n'est pas une poule d'eau, mais un râle. Elle paroît dans la même saison que le grand râle d'eau; elle se tient sur les étangs marécageux; elle se cache et niche dans les roseaux. Son nid, en forme de gondole, est composé de jonc, qu'elle sait entrelacer et pour ainsi dire amarrer par un des bouts à une tige de roseau, de manière que le petit bateau ou berceau flottant peut s'élever et s'abaisser avec l'eau sans en être emporté. La ponte est de sept ou huit œufs. Les petits en naissant sont tout noirs. Leur éducation est courte; car dès qu'ils sont éclos ils courent, nagent, plongent, et bientôt se séparent; chacun va vivre seul; aucun ne se recherche, et cet instinct solitaire et sauvage prévaut même dans le temps des amours; car à l'exception des in-

1. On l'appelle *girardine* en Picardie; et dans le Milanois, *girardina;* en quelques endroits de la France, *cocouan,* suivant M. Brisson; dans le Bolonois, *porzana;* en Alsace, *winkernell,* selon Gesner.

stants de l'approche nécessaire, le mâle se tient écarté de sa femelle, sans prendre auprès d'elle aucun des tendres soins des oiseaux amoureux, sans l'amuser ni l'égayer par le chant, sans ressentir ni goûter ces doux plaisirs qui retracent et rappellent ceux de la jouissance : tristes êtres qui ne savent pas respirer près de l'objet aimé; amours encore plus tristes, puisqu'elles n'ont pour but qu'une insipide fécondité.

Avec ces mœurs sauvages et ce naturel stupide, la marouette ne paroît guère susceptible d'éducation ni même faite pour s'apprivoiser : nous en avons cependant élevé une; elle a vécu durant tout un été avec de la mie de pain et du chènevis. Lorsqu'elle étoit seule, elle se tenoit constamment dans une grande jatte pleine d'eau; mais dès qu'on entroit dans le cabinet où elle étoit renfermée, elle couroit se cacher dans un petit coin obscur, sans qu'on l'ait jamais entendue crier ni murmurer : cependant, lorsqu'elle est en liberté, elle fait retentir une voix aigre et perçante assez semblable au cri d'un petit oiseau de proie; et, quoique ces oiseaux n'aient aucun attrait pour la société, on observe néanmoins que l'un n'a pas plus tôt crié qu'un autre lui répond, et que bientôt ce cri est répété par tous les autres du canton.

La marouette, n° 751, comme tous les râles, tient si fort devant les chiens que souvent le chasseur peut la saisir avec la main ou l'abattre avec un bâton. S'il se trouve un buisson dans sa fuite, elle y monte, et du haut de son asile regarde passer les chiens en défaut : cette habitude lui est commune avec le râle d'eau; elle plonge, nage, et même nage entre deux eaux lorsqu'il s'agit de se dérober à l'ennemi.

Ces oiseaux disparoissent dans le fort de l'hiver; mais ils reviennent de très bonne heure au printemps, et dès le mois de février ils sont communs dans quelques provinces de France et d'Italie : on les connoît en Picardie sous le nom de *girardine*. C'est un gibier délicat et recherché ; ceux surtout que l'on prend en Piémont dans les rizières sont très gras et d'un goût exquis.

OISEAUX ÉTRANGERS

DE L'ANCIEN CONTINENT

QUI ONT RAPPORT AU RALE.

LE TIKLIN,

OU RALE DES PHILIPPINES.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Rallus philippensis. L.

On donne aux Philippines le nom de *tiklin* à des oiseaux du genre des râles, et nous en connoissons quatre différentes espèces sous ce même nom et dans ce même climat. Celle-ci, n° 774, est remarquable par la netteté et l'agréable opposition des couleurs : une plaque grise couvre le devant du cou; une autre plaque d'un roux marron en couvre le dessus et la tête; une ligne blanche surmonte l'œil et forme un long sourcil; tout le dessous du corps est comme émaillé

de petites lignes transversales, alternativement noires et blanches en festons; le manteau est brun nué de roussâtre et parsemé de petites gouttes blanches sur les épaules et au bord des ailes, dont les pennes sont mélangées de noir, de blanc, et de marron. Ce tiklin est un peu plus grand que notre râle d'eau.

LE TIKLIN BRUN.

SECONDE ESPÈCE.

Rallus fuscus. L.

Le plumage de cet oiseau est d'un brun sombre uniforme, et seulement lavé sur la gorge et la poitrine d'une teinte de pourpre vineux, et coupé sous la queue par un peu de noir et de blanc sur les couvertures inférieures. Ce tiklin, n° 773, est aussi petit que la marouette.

LE TIKLIN RAYÉ.

TROISIÈME ESPÈCE.

Rallus striatus. L.

Celui-ci est de la même taille que le précédent. Le fond de son plumage est d'un brun fauve, traversé et comme ouvragé de lignes blanches; le dessus de la tête et du cou est d'un brun marron; l'estomac,

la poitrine et le cou, sont d'un gris olivâtre; et la gorge est d'un blanc roussâtre.

LE TIKLIN A COLLIER.

QUATRIÈME ESPÈCE.

Rallus torquatus. L.

Celui-ci est un peu plus gros que notre râle de genêt. Il a le manteau d'un brun teint d'olivâtre sombre; les joues et la gorge sont de couleur de suie; un trait blanc part de l'angle du bec, passe sous l'œil, et s'étend en arrière; le devant du cou, la poitrine, le ventre, sont d'un brun noirâtre rayé de lignes blanches : une bande d'un beau marron, large d'un doigt, forme comme un demi-collier au dessus de la poitrine.

OISEAUX ÉTRANGERS

DU NOUVEAU CONTINENT

QUI ONT RAPPORT AU RALE.

LE RALE A LONG BEC.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Rallus longirostris. L.

Les espèces de râles sont plus diversifiées et peut-être plus nombreuses dans les terres noyées et maré-

cageuses du nouveau continent que dans les contrées plus sèches de l'ancien. On verra, par la description particulière de ces espèces, qu'il y en a deux bien plus petites que les autres, et que celle-ci est au contraire plus grande qu'aucune de nos espèces européennes; le bec de ce grand râle, n° 849, est aussi plus long, même à proportion, que celui des autres râles. Son plumage est gris, un peu roussâtre sur le devant du corps, et mêlé de noirâtre ou de brun sur le dos et les ailes; le ventre est rayé de bandelettes transversales blanches et noires, comme dans la plupart des autres râles. On trouve à la Guiane deux espèces ou du moins deux variétés de ces râles à long bec, qui diffèrent beaucoup par la grosseur, les uns étant de la taille de la barge, et les autres, tels que celui de la planche 849, n'étant qu'un peu plus gros que notre râle d'eau.

LE KIOLO.

SECONDE ESPÈCE.

Rallus cayennensis. L.

C'est par ce nom que les naturels de la Guiane expriment le cri ou piaulement de ce râle, n° 358 et n° 753; il le fait entendre le soir à la même heure que les tinamous, c'est-à-dire à six heures, qui est l'instant du coucher du soleil dans le climat équinoxial. Les kiolos se réclament par ce cri pour se rallier avant la nuit; car tout le jour ils se tiennent seuls

fourrés dans les halliers humides : ils y font leur nid entre les petites branches basses des buissons, et ce nid est composé d'une seule sorte d'herbe rougeâtre; il est relevé en petite voûte, de manière que la pluie ne peut y pénétrer. Ce râle est un peu plus petit que la marouette; il a le devant du corps et le sommet de la tête d'un beau roux, et le manteau lavé de vert olivâtre sur un fond brun. Les n°s 368 et 753 des planches enluminées ne représentent que le même oiseau, qui ne diffère que par le sexe ou l'âge. Il nous paroît aussi que le râle de Pensylvanie, donné par Edwards, est le même que celui-ci.

LE RALE TACHETÉ

DE CAYENNE.

TROISIÈME ESPÈCE.

Rallus variegatus. L.

Ce beau râle, n° 775, qui est aussi un des plus grands, a l'aile d'un brun roux; le reste du plumage est tacheté, moucheté, liséré de blanc sur un fond d'un beau noir. Il se trouve à la Guiane comme les précédents.

LE RALE DE VIRGINIE.

QUATRIÈME ESPÈCE.

Rallus carolinus. L.

Cet oiseau, qui est de la grosseur de la caille, a plus de rapport avec le roi des cailles ou râle de genêt qu'avec les râles d'eau. Il paroît qu'on le trouve dans l'étendue de l'Amérique septentrionale jusqu'à la baie d'Hudson, quoique Catesby dise ne l'avoir vu qu'en Virginie : il dit que son plumage est tout brun, et il ajoute que ces oiseaux deviennent si gras en automne qu'ils ne peuvent échapper aux sauvages, qui en prennent un grand nombre en les lassant à la course, et qu'ils sont aussi recherchés à la Virginie que les *oiseaux de riz* le sont à la Caroline, et l'ortolan en Europe.

LE RALE BIDI-BIDI.

CINQUIÈME ESPÈCE.

Rallus jamaicensis. L.

Bidi-bidi est le cri et le nom de ce petit râle à la Jamaïque : il n'est guère plus gros qu'une fauvette; sa tête est toute noire; le dessus du cou, le dos, le ventre, la queue et les ailes, sont d'un brun qui est

varié de raies transversales blanchâtres sur le dos, le croupion et le ventre, les plumes de l'aile et celles de la queue sont semées de gouttes blanches; le devant du cou et l'estomac sont d'un cendré bleuâtre.

LE PETIT RALE

DE CAYENNE.

SIXIÈME ESPÈCE.

Rallus minimus. L.

Ce joli petit oiseau, n° 847, n'est pas plus gros qu'une fauvette : il a le devant du cou et la poitrine d'un blanc légèrement teint de fauve et de jaunâtre; les flancs et la queue sont rayés transversalement de blanc et de noir; le fond des plumes du manteau est noir, varié sur le dos de taches et de lignes blanches, avec des franges roussâtres. C'est le plus petit des oiseaux de ce genre, qui sont assez nombreux en espèces.

Du reste, ce genre de râle paroît encore plus répandu que varié : la nature a produit ou porté de ces oiseaux sur les terres les plus lointaines. M. Cook en a vu au détroit de Magellan; il en a trouvé dans différentes îles de l'hémisphère austral, à Anamocka, à Tanna, à l'île Norfolk; les îles de la Société ont aussi deux espèces de râles, un petit râle noir tacheté (*pooà-née*), et un petit râle aux yeux rouges (*maiho*) : il paroît que les deux *acolins* de Fernandès, qu'il ap-

pelle *des cailles d'eau*, sont des râles dont l'espèce est propre au grand lac de Mexique ; sur quoi nous avons déjà remarqué qu'il faut se garder de confondre ces *acolins* ou râles de Fernandès avec les *colins* du même naturaliste, qui sont des oiseaux que l'on doit rapporter aux perdrix.

LE CAURALE,

OU PETIT PAON DES ROSES.

Ardea helias. L.

A le considérer par la forme du bec et des pieds, cet oiseau, n° 782, seroit un râle ; mais sa queue est beaucoup plus longue que celle d'aucun oiseau de cette famille. Pour exprimer en même temps cette différence et ces rapports, il a été nommé *caurâle* (râle à queue) dans les planches enluminées : nous lui conserverons ce nom plutôt que celui de *petit paon des roses* qu'on lui donne à Cayenne. Son plumage est à la vérité riche en couleurs, quoiqu'elles soient toutes sombres[1] ; et pour en donner une idée on ne peut mieux les comparer qu'aux ailes de ces beaux papillons phalènes, où le noir, le brun, le roux, le fauve et le gris blanc, entremêlés en ondes, en zones, en zigzags, forment de toutes ces teintes un ensemble moelleux et doux. Tel est le plumage du caurâle, par-

1. On imagineroit peut-être quelque rapport de cet oiseau au paon, du moins dans sa manière d'étaler ou de soutenir sa queue ; mais on nous assure qu'il ne la relève point.

ticulièrement sur les ailes et la queue. La tête est coiffée de noir, avec de longues lignes blanches dessus et dessous l'œil; le bec est exactement un bec de râle, excepté qu'il est d'une dimension un peu plus longue comme toutes celles de cet oiseau, dont la tête, le cou, et le corps, sont plus allongés que dans le râle; sa queue, longue de cinq pouces, dépasse l'aile pliée de deux; son pied est gros et haut de vingt-six lignes, et la partie nue de la jambe l'est de dix; le rudiment de membrane entre le doigt extérieur et celui du milieu est plus étendu et plus marqué que dans le râle. La longueur totale, depuis la pointe du bec, qui a vingt-sept lignes, jusqu'à celle de la queue, est de quinze pouces.

Cet oiseau n'a point encore été décrit, et n'est connu que depuis peu de temps; on le trouve, mais assez rarement, dans l'intérieur des terres de la Guiane, en remontant les rivières dont il habite les bords; il vit solitaire, et fait entendre un sifflement lent et plaintif qu'on imite pour le faire approcher.

FIN DU VINGT-CINQUIÈME VOLUME.

TABLE

DES ARTICLES

CONTENUS

DANS LE VINGT-CINQUIÈME VOLUME.

SUITE DES OISEAUX.

Les Pics. . . . . Page 7
Le Pic vert. 10

Oiseaux étrangers de l'ancien continent qui ont rapport au Pic vert. 19

Le Palalaca, ou Pic vert des Philippines, première espèce. . . . . ibid.
Autre Palalaca, ou Pic vert des Philippines, seconde espèce. 20
Le Pic vert de Goa, troisième espèce. 21
Le Pic vert de Bengale, quatrième espèce. . . . . ibid.
Le Goertan, ou Pic vert du Sénégal, cinquième espèce. 23
Le petit Pic rayé du Sénégal, sixième espèce . . . . ibid.
Le Pic à tête grise du cap de Bonne-Espérance, septième espèce. 24

Oiseaux du nouveau continent qui ont rapport au Pic vert. . . . . ibid.

Le Pic rayé de Saint-Domingue, première espèce. . . ibid.
Le petit Pic olive de Saint-Domingue, seconde espèce 25

Le grand Pic rayé de Cayenne, troisième espèce.. . Page 26
Le petit Pic rayé de Cayenne, quatrième espèce. . . 27
Le Pic jaune de Cayenne, cinquième espèce. 28
Le Pic mordoré, sixième espèce. 29
Le Pic à cravate noire, septième espèce. 30
Le Pic roux, huitième espèce. 31
Le petit Pic à gorge jaune, neuvième espèce. . . . . ibid.
Le très petit Pic de Cayenne, dixième espèce. . . . 32
Le Pic aux ailes dorées, onzième espèce. 33

Le Pic noir.. 34

Oiseaux du nouveau continent qui ont rapport au Pic noir. 38

Le grand Pic noir à bec blanc, première espèce. . . ibid.
Le Pic noir à huppe rouge, seconde espèce. 40
L'Ouantou, ou Pic noir huppé de Cayenne, troisième espèce.. 41
Le Pic à cou rouge, quatrième espèce. 43
Le petit Pic noir, cinquième espèce. . . . . ibid.
Le Pic noir à domino rouge, sixième espèce. 44

L'Épeiche, ou le Pic varié, première espèce. 45
Le petit Épeiche, seconde espèce. 49

Oiseaux de l'ancien continent qui ont rapport à l'Épeiche. 51

L'Épeiche de Nubie ondé et tacheté, première espèce. ibid.
Le grand Pic varié de l'île de Luçon, seconde espèce. ibid.
Le petit Épeiche brun des Moluques, troisième espèce. 52

Oiseaux du nouveau continent qui ont rapport à l'Épeiche. 53

L'Épeiche du Canada, première espèce. . . . . ibid.
L'Épeiche du Mexique, seconde espèce.. 54
L'Épeiche, ou Pic varié de la Jamaïque, troisième espèce.. . . . . ibid.

L'Épeiche, ou Pic rayé de la Louisiane, quatrième espèce. . . . . Page 55
L'Épeiche, ou Pic varié de la Encénada, cinquième espèce. 56
L'Épeiche, ou Pic chevelu de Virginie, sixième espèce. 57
L'Épeiche, ou Pic varié de Virginie, septième espèce. ibid.
L'Épeiche, ou Pic varié de la Caroline, huitième espèce.. 58
L'Épeiche, ou Pic varié ondé, neuvième espèce. . . 59

Les Pics-Grimpereaux 61
Le Torcol.. 62

Les Oiseaux barbus. 68

Le Tamatia, première espèce. 69
Le Tamatia à tête et gorge rouges, seconde espèce. . . . 71
Le Tamatia à collier, troisième espèce.. 72
Le beau Tamatia, quatrième espèce. 73
Les Tamatias noirs et blancs, cinquième espèce. . . . . ibid.

Les Barbus. 74

Le Barbu à gorge jaune, première espèce. 75
Le Barbu à gorge noire, seconde espèce. 76
Le Barbu à plastron noir, troisième espèce. 77
Le petit Barbu, quatrième espèce. 78
Le grand Barbu, cinquième espèce. 79
Le Barbu vert, sixième espèce. 80

Les Toucans. 81

Le Toco, première espèce. 89
Le Toucan à gorge jaune, seconde espèce.. 90
Le Toucan à ventre rouge, troisième espèce. 92
Le Cochicat, quatrième espèce. 94
Le Hochicat, cinquième espèce. 95

Les Aracaris. . . . . ibid.

Le Grigri, première espèce.. . . . . Page 96
Le Koulik, seconde espèce. 97
L'Aracari à bec noir, troisième espèce.. 98
L'Aracari bleu, quatrième espèce. 99

Le Barbican. . . . . ibid.

Le Cassican.. 100

Les Calaos, ou les Oiseaux rhinocéros. 102

Le Tock, première espèce.. 106
Le Calao de Manille, seconde espèce. 109
Le Calao de l'île Panay, troisième espèce. 110
Le Calao des Moluques, quatrième espèce.. 111
Le Calao du Malabar, cinquième espèce. 113
Le Brac, ou Calao d'Afrique, sixième espèce. 117
Le Calao d'Abyssinie, septième espèce.. 118
Le Calao des Philippines, huitième espèce.. 119
Le Calao à casque rond, neuvième espèce 121
Le Calao-Rhinocéros, dixième espèce. 123

Le Martin-Pêcheur, ou l'Alcyon. 125

Les Martins-Pêcheurs étrangers. 135

Les grands Martins-Pêcheurs de l'ancien continent. . . . 136

Le plus grand Martin-Pêcheur, première espèce. . . . . ibid.
Le Martin-Pêcheur bleu et roux, seconde espèce. . . . 137
Le Martin-Pêcheur crabier, troisième espèce. 138
Le Martin-Pêcheur à gros bec, quatrième espèce. . . . 139
Le Martin-Pêcheur pie, cinquième espèce.. . . . . ibid.
Le Martin-Pêcheur huppé, sixième espèce. 141
Le Martin-Pêcheur à coiffe noire, septième espèce. . . 142
Le Martin-Pêcheur à tête verte, huitième espèce. . . . 143
Le Martin-Pêcheur à tête et cou couleur de paille, neuvième espèce. 144
Le Martin-Pêcheur à collier blanc, dixième espèce, . . 145

Les Martins-Pêcheurs de moyenne grandeur de l'ancien continent. . . . . Page 146

Le Baboucard, première espèce moyenne. . . . . ibid.
Le Martin-Pêcheur bleu et noir du Sénégal, seconde espèce moyenne. 147
Le Martin-Pêcheur à tête grise, troisième espèce moyenne. . . . . ibid.
Le Martin-Pêcheur à front jaune, quatrième espèce moyenne. 148
Le Martin-Pêcheur à longs brins, cinquième espèce moyenne. 149

Les petits Martins-Pêcheurs de l'ancien continent. 150

Le Martin-Pêcheur à tête bleue, première petite espèce. . . . . ibid.
Le Martin-Pêcheur roux, seconde petite espèce. . . . 151
Le Martin-Pêcheur pourpré, troisième petite espèce. . ibid.
Le Martin-pêcheur à bec blanc, quatrième petite espèce. 152
Le Martin-Pêcheur du Bengale, cinquième petite espèce. 153
Le Martin-Pêcheur à trois doigts, sixième petite espèce. 154
Le Vintsi, septième petite espèce. 155

Les Martins-Pêcheurs grande espèce du nouveau continent. 156

Le Taparara, première grande espèce. . . . . ibid.
L'Alatli, seconde grande espèce. 157
Le Jaguacati, troisième grande espèce. 159
Le Matuiti, quatrième grande espèce. 161

Les Martins-Pêcheurs de moyenne grandeur du nouveau continent 162

Le Martin-Pêcheur vert et roux, première espèce moyenne. . . . . ibid.
Le Martin-Pêcheur vert et blanc, seconde espèce moyenne. 163

Le Gip-Gip, troisième espèce moyenne. . . . . Page 163

Les Petits Martins-Pêcheurs du nouveau continent. 164

Le Martin-Pêcheur vert et orangé. . . . . ibid.

Les Jacamars. 164

Le Jacamar proprement dit, première espèce. 166
Le Jacamar à longue queue, seconde espèce. 167

Les Todiers. 168

Le Todier de l'Amérique septentrionale, première espèce. 169
Le Tic-Tic, ou Todier de l'Amérique méridionale, seconde espèce. 171
Le Todier bleu à ventre orangé, troisième espèce. 172

Les Oiseaux aquatiques. 175

La Cigogne. 189

La Cigogne noire. 201

Oiseaux étrangers qui ont rapport à la Cigogne. . . . 203

Le Maguari. . . . . ibid.
Le Couricaca. 205
Le Jabiru. 207
Le Nandapoa. 210

La Grue. 211

La Grue à collier. 223

Grues du nouveau continent. . . . . ibid.

La Grue blanche. . . . . ibid.
La Grue brune. 225

Oiseaux étrangers qui ont rapport à la Grue. . . . . Page 226

La Demoiselle de Numidie. . . . . ibid.

L'Oiseau royal. 229
Le Cariama. 234
Le Secrétaire ou le Messager. 237
Le Kamichi. 243

Le Héron commun, première espèce. 248

Le Héron blanc, seconde espèce. 263
Le Héron noir, troisième espèce. 264
Le Héron pourpré, quatrième espèce. 265
Le Héron violet, cinquième espèce. 266
La Garzette blanche, sixième espèce. . . . . ibid.
L'aigrette, septième espèce.. 268

Hérons du nouveau continent. 270

La grande Aigrette, première espèce . . . . . ibid.
L'Aigrette rousse, seconde espèce. 271
La Demi-Aigrette, troisième espèce. . . . . ibid.
Le Soco, quatrième espèce. 272
Le Héron blanc à calotte noire, cinquième espèce. 273
Le Héron brun, sixième espèce.. . . . . ibid.
Le Héron-Agami, septième espèce. 274
L'Hocti, huitième espèce. 275
Le Hohou, neuvième espèce. 276
Le grand Héron d'Amérique, dixième espèce. . . . ibid.
Le Héron de la baie d'Hudson, onzième espèce. . . . 277

Les Crabiers.. 278

Crabiers de l'ancien continent. 279

Le Crabier-Caïot, première espèce. . . . . ibid.
Le Crabier roux, seconde espèce. . . . . ibid.

Le Crabier marron, troisième espèce. . . . . Page 280
Le Guacco, quatrième espèce. 281
Le Crabier de Mahon, cinquième espèce. 282
Le Crabier de Coromandel, sixième espèce. . . . . ibid.
Le Crabier blanc et brun, septième espèce. 283
Le Crabier noir, huitième espèce. . . . . ibid.
Le petit Crabier, neuvième espèce. 284
Le Blongios, dixième espèce. . . . . ibid.

Crabiers du nouveau continent. 286

Le Crabier bleu, première espèce. . . . . ibid.
Le Crabier bleu à cou brun, seconde espèce. 287
Le Crabier gris de fer, troisième espèce. . . . . ibid.
Le Crabier blanc à bec rouge, quatrième espèce . . . 288
Le Crabier cendré, cinquième espèce. 289
Le Crabier pourpré, sixième espèce. . . . . ibid.
Le Cracra, septième espèce. 290
Le Crabier Chalybé, huitième espèce. 291
Le Crabier vert, neuvième espèce . . . . . ibid.
Le Crabier vert tacheté, dixième espèce. 292
Le Zilatat, onzième espèce. 293
Le Crabier roux à tête et queue vertes, douzième espèce. . . . . ibid.
Le Crabier gris à tête et queue vertes, treizième espèce. 294

Le Bec-Ouvert. . . . . ibid.

Le Butor. 296

Oiseaux de l'ancien continent qui ont rapport au butor. 304

Le grand Butor, première espèce. . . . . ibid.
Le petit Butor, seconde espèce. 305
Le butor brun rayé, troisième espèce. . . . . ibid.
Le Butor roux, quatrième espèce. 306
Le petit Butor du Sénégal, cinquième espèce. . . . 307

Le Pouacre, ou Butor tacheté, sixième espèce. . . Page 307

Oiseaux du nouveau continent qui ont rapport au Butor. 308

L'Étoilé, première espèce. . . . . ibid.
Le Butor jaune du Brésil, seconde espèce. 309
Le petit Butor de Cayenne, troisième espèce. 310
Le Butor de la baie d'Hudson, quatrième espèce.. . . . . ibid.
L'Onoré, cinquième espèce. 311
L'Onoré rayé, sixième espèce. . . . . ibid.
L'Onoré des bois, septième espèce. 313

Le Bihoreau. 314

Le Bihoreau de Cayenne. 316

L'Ombrette.. 317
Le Courliri, ou Courlan. 318
Le Savacou.. 319

La Spatule.. 322

La Bécasse. 331

Variétés de la Bécasse. 342

La Bécasse blanche. . . . . ibid.
La Bécasse rousse. 343

Oiseau étranger qui a rapport à la Bécasse. 344

La Bécasse des savannes. . . . . ibid.

La Bécassine, première espèce. 346

La petite Bécassine surnommée la *Sourde*, seconde espèce.. 350
La Brunette, troisième espèce. 352

Oiseaux étrangers qui ont rapport aux Bécassines. . . Page 352

La Bécassine du cap de Bonne-Espérance, première espèce. . . . . ibid.
La Bécassine de Madagascar, seconde espèce. 353
La Bécassine de la Chine, troisième espèce. 354

Les Barges. . . . . ibid.

La Barge commune, première espèce. 357
La Barge aboyeuse, seconde espèce.. 358
La Barge variée, troisième espèce 359
La Barge rousse, quatrième espèce. 360
La grande Barge rousse, cinquième espèce. . . . . ibid.
La Barge rousse de la baie d'Hudson, sixième espèce. . . 361
La Barge brune, septième espèce. 362
La Barge blanche, huitième espèce. 363

Les Chevaliers.. 364

Le Chevalier commun, première espèce. 365
Le Chevalier aux pieds rouges, seconde espèce. 366
Le Chevalier rayé, troisième espèce. 367
Le Chevalier varié, quatrième espèce. 368
Le Chevalier blanc, cinquième espèce. 369
Le Chevalier vert, sixième espèce. 370

Les Combattants, vulgairement *Paons de mer*. 371

Les Maubèches. 376

La Maubèche commune, première espèce. 377
La Maubèche tachetée, seconde espèce. 378
La Maubèche grise, troisième espèce. . . . . ibid.
Le Sanderling, quatrième espèce. 379

Le Bécasseau. . . . . ibid.

La Guignette. 383

La Perdrix de mer. . . . . Page 384

La Perdrix de mer grise, première espèce. 385
La Perdrix de mer brune, seconde espèce. 386
La Giarole, troisième espèce. 387
La Perdrix de mer à collier quatrième espèce. . . . . ibid.

L'Alouette de mer. 388

Le Cincle. 391

L'Ibis. 392

L'Ibis blanc. 401
L'Ibis noir. 404

Le Courlis, première espèce. 405

Le Corlieu, ou petit Courlis, seconde espèce. 409
Le Courlis vert, ou Courlis d'Italie, troisième espèce. . . 410
Le Courlis brun, quatrième espèce. 411
Le Courlis tacheté, cinquième espèce. 412
Le Courlis à tête nue, sixième espèce. . . . . ibid.
Le Courlis huppé, septième espèce. 413

Courlis du nouveau continent. 414

Le Courlis rouge, première espèce. . . . . ibid.
Le Courlis blanc, seconde espèce. 418
Le Courlis brun à front rouge, troisième espèce. . . . 419
Le Courlis des bois, quatrième espèce. 420
Le Gouarona, cinquième espèce. 421
L'Acalot, sixième espèce. . . . . ibid.
Le Matuitui des rivages, septième espèce. 423
Le grand Courlis de Cayenne, huitième espèce. . . . . ibid.

Le Vanneau, première espèce 424

Le Vanneau suisse, seconde espèce. 433
Le Vanneau armé du Sénégal, troisième espèce. 434

Le Vanneau armé des Indes, quatrième espèce. . . . . Page 436
Le Vanneau armé de la Louisiane, cinquième espèce. . . 437
Le Vanneau armé de Cayenne, sixième espcèe. 438

Le Vanneau-Pluvier. 439

Les Pluviers.. 442

Le Pluvier doré, première espèce.. 449
Le Pluvier doré à gorge noire, seconde espèce. 452
Le Guignard, troisième espèce. 457
Le Pluvier à collier, quatrième espèce.. 459
Le Kildir, cinquième espèce. 463
Le Pluvier huppé, sixième espèce.. 464
Le Pluvier à aigrette, septième espèce. 465
Le Pluvier coiffé, huitième espèce. 466
Le Pluvier couronné, neuvième espèce. . . . . ibid.
Le Pluvier à lambeaux, dixième espèce. 467
Le Pluvier armé de Cayenne, onzième espèce. 468
Le Pluvian. 469
Le grand Pluvier, vulgairement appelé *Courlis de terre*. . 470

L'Échasse. 476

L'Huîtrier, vulgairement la *Pie de mer*.. 479

Le Coure-Vite. 485

Le Tourne-Pierre. 487

Le Merle d'eau. 489

La Grive d'eau. 494

Le Canut. 495

Les Râles. 497

Le Râle de terre ou de genet, vulgairement *Roi des Cailles*, première espèce. 498

Le Râle d'eau, seconde espèce. . . . . Page 503
La Marouette, troisième espèce.. 505

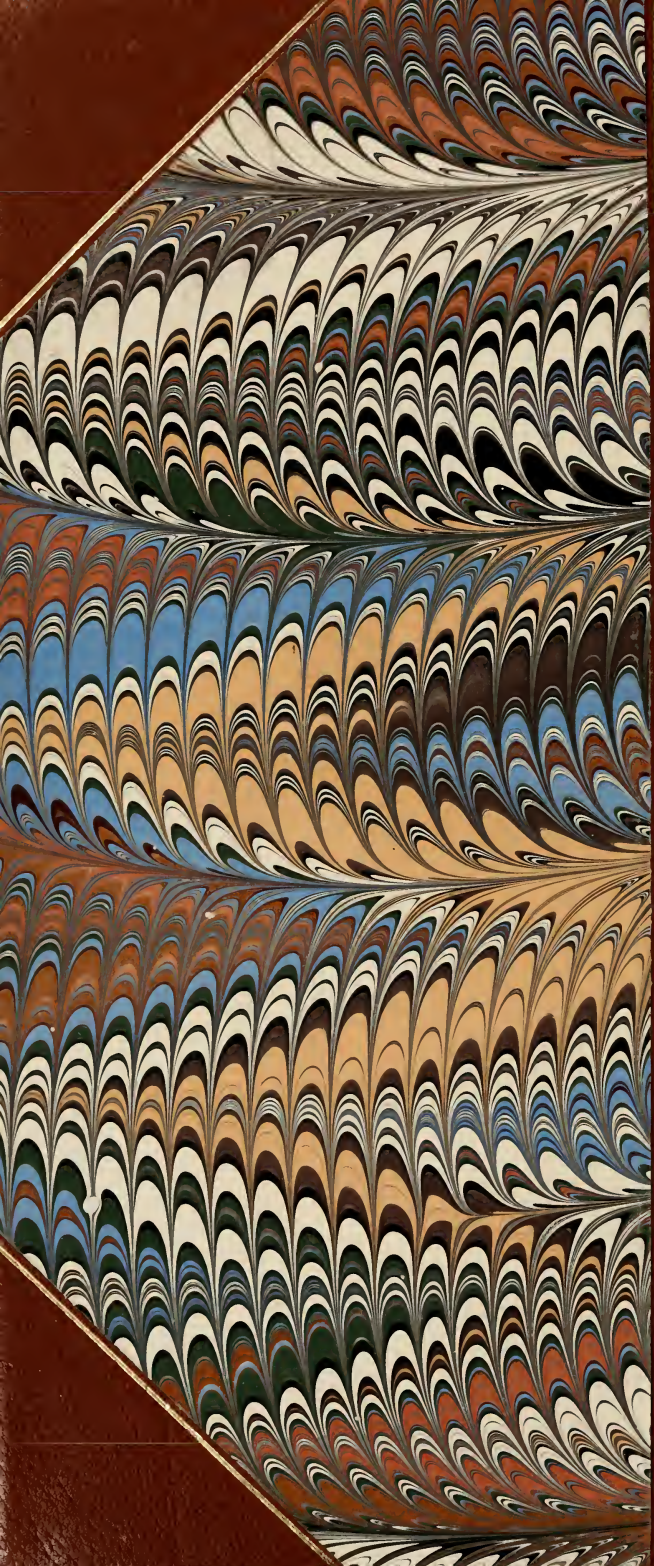
Oiseaux étrangers de l'ancien continent qui ont rapport au Râle. 507

Le Tiklin, ou Râle des Philippines, première espèce. ibid.
Le Tiklin brun, seconde espèce.. 508
Le Tiklin rayé, troisième espèce. . . . . ibid.
Le Tiklin à collier, quatrième espèce. 509

Oiseaux étrangers du nouveau continent qui ont rapport au Râle. . . . . ibid.

Le Râle à long bec, première espèce. . . . . ibid.
Le Kiolo, seconde espèce. 510
Le Râle tacheté de Cayenne, troisième esèpce. 511
Le Râle de Virginie, quatrième espèce. 512
Le Râle Bidi-Bidi, cinquième espèce. . . . . ibid.
Le petit Râle de Cayenne, sixième espèce. 513

Le Caurâle, ou petit Paon des roses. 514

FIN DE LA TABLE.

HAND BOUND BY
CALIN BOOKBINDERY
CAPE COD